

Sous la direction de  
Gilles Pronovost et Chantal Royer

# Les valeurs des jeunes



Presses  
de l'Université  
du Québec







**Les  
valeurs  
des  
jeunes**

**PRESSES DE L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC**

Le Delta I, 2875, boulevard Laurier, bureau 450

Sainte-Foy (Québec) G1V 2M2

Téléphone : (418) 657-4399 • Télécopieur : (418) 657-2096

Courriel : puq@puq.quebec.ca • Internet : www.puq.ca

Distribution :

**CANADA et autres pays**

DISTRIBUTION DE LIVRES UNIVERS S.E.N.C.

845, rue Marie-Victorin, Saint-Nicolas (Québec) G7A 3S8

Téléphone : (418) 831-7474 / 1-800-859-7474 • Télécopieur : (418) 831-4021

**FRANCE**

DISTRIBUTION DU NOUVEAU MONDE

30, rue Gay-Lussac, 75005 Paris, France

Téléphone : 33 1 43 54 49 02

Télécopieur : 33 1 43 54 39 15

**SUISSE**

SERVIDIS SA

5, rue des Chaudronniers, CH-1211 Genève 3, Suisse

Téléphone : 022 960 95 25

Télécopieur : 022 776 35 27



La *Loi sur le droit d'auteur* interdit la reproduction des œuvres sans autorisation des titulaires de droits. Or, la photocopie non autorisée – le « photocopillage » – s'est généralisée, provoquant une baisse des ventes de livres et compromettant la rédaction et la production de nouveaux ouvrages par des professionnels.

L'objet du logo apparaissant ci-contre est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit le développement massif du « photocopillage ».

# Les valeurs des jeunes

Sous la direction de  
Gilles Pronovost et Chantal Royer

2004



**Presses de l'Université du Québec**

Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bur. 450  
Sainte-Foy (Québec) Canada G1V 2M2

*Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives Canada*

Vedette principale au titre :

Les valeurs des jeunes

Comprend des réf. bibliogr.

ISBN 2-7605-1315-7

1. Jeunesse – Québec (Province) – Attitudes. 2. Valeurs sociales – Québec (Province).  
3. Valeurs sociales. 4. Jeunesse – Attitudes. I. Pronovost, Gilles. II. Royer, Chantal.

HQ799.C32Q8 2004

303.3'72'08309714

C2004-941334-1

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada  
par l'entremise du Programme d'aide au développement  
de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour nos activités d'édition.

Mise en pages : INTERSCRIPT

Couverture : RICHARD HODGSON

**1 2 3 4 5 6 7 8 9 PUQ 2004 9 8 7 6 5 4 3 2 1**

*Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés*

© 2004 Presses de l'Université du Québec

Dépôt légal – 4<sup>e</sup> trimestre 2004

Bibliothèque nationale du Québec / Bibliothèque nationale du Canada

Imprimé au Canada



# TABLE DES MATIÈRES

Introduction .....	1
--------------------	---

## PREMIÈRE PARTIE Systèmes de valeurs

### Chapitre 1 État de la question sur l'étude des valeurs *Yao Assogba*

Notion de valeur .....	12
Historique des études contemporaines sur les valeurs .....	14
Enquêtes européennes .....	16
Famille .....	17
Travail .....	17
Amitié .....	18
Politique .....	18
Religion .....	18
Enquêtes internationales .....	20
Explication de l'évolution des valeurs .....	22
Études sur les valeurs au Québec .....	23
Conclusion .....	26
Bibliographie .....	28

### Chapitre 2 Valeurs transmises, valeurs héritées *Johanne Charbonneau*

Vie adulte .....	34
École et travail .....	34
Vie de couple .....	37
Être parent? .....	38
Valeurs identitaires .....	40
Réussite professionnelle .....	40
Aptitude au bonheur .....	41
Argent et valeurs matérielles .....	41
Esprit de famille .....	42
Sens de la sociabilité .....	43
Conclusion : importance de transmettre les « bonnes valeurs » .....	45
Bibliographie .....	46

## Chapitre 3

**Valeurs sociales fondamentales de jeunes québécoises et québécois : ce qui compte pour eux***Chantal Royer, Gilles Pronovost et Sarah Charbonneau*

Cadre d'analyse .....	50
Typologie .....	51
Structure .....	52
Aspects méthodologiques .....	52
Exploration du système de valeurs des jeunes .....	54
Famille et amis .....	54
Famille : importance et éléments de définition .....	55
Famille : lieu de conception et d'éducation .....	55
Famille : lieu de soutien .....	56
Famille : un non-lieu ? .....	57
Amis : une présence indispensable .....	58
Amis : des alliés au soutien .....	58
Amis : des alliés à la socialisation et à l'éducation .....	59
Études et travail .....	59
Études .....	60
Travail .....	60
Respect et entraide .....	61
Bonheur et bien-être .....	62
De quel système de valeurs s'agit-il ? .....	62
Vers une typologie des valeurs .....	65
Conclusion .....	66
Bibliographie .....	68

## Chapitre 4

**Les jeunes en marge ont-ils des valeurs ?***Sophie Gilbert et Michel Parazelli*

Entrée dans la marginalité et idéal de l'autonomie naturelle .....	74
Apport narcissique des valeurs adoptées dans le milieu marginal .....	77
Dans les rapports à l'autre .....	77
Dans les modèles culturels .....	79
Dans les prises de position sociale .....	80
Un système de valeurs qui évolue .....	81
Ambivalence chez les jeunes et possible retour du balancier .....	82
Retour vers les valeurs parentales ? .....	82
Référence à la norme sociale .....	83
Valorisation de l'expérience « revisitée » .....	84
Maintien de la quête... et de la tradition .....	84
Un retour inévitable ? .....	85
Conclusion .....	85
Bibliographie .....	88

**DEUXIÈME PARTIE**  
**Diversité des lieux d'expression des valeurs**

**Chapitre 5**

**Valeurs des collégiens et réussite scolaire :  
convergences et divergences**

*Jacques Roy*

Perspective des valeurs . . . . .	95
Une culture associée à la réussite . . . . .	96
Valeurs et logiques sociales . . . . .	101
Conclusion . . . . .	106
Bibliographie . . . . .	108

**Chapitre 6**

**Regards de jeunes pères sur la famille et la paternité**

*Anne Quéniart*

Que sait-on des valeurs accordées par les pères à la famille et à la paternité ? . . . . .	112
Aspects méthodologiques de la recherche . . . . .	114
Description de l'échantillon . . . . .	114
Réalisation et analyse des entrevues . . . . .	115
Valeurs qui définissent la famille . . . . .	115
Famille : un arbre à trois branches . . . . .	116
Centration sur l'enfant . . . . .	117
Autonomie : une valeur primordiale . . . . .	119
Prépondérance des valeurs de la famille sur celles de l'extérieur . . . . .	121
Valeurs privilégiées dans la définition de la paternité . . . . .	122
Rôle paternel basé sur la présence . . . . .	122
Relations père-enfant sous le signe de la démocratie familiale . . . . .	123
Conclusion . . . . .	124
Bibliographie . . . . .	125

Chapitre 7

**Travail, valeurs et être jeune : quel rapport ?**

*Benoît Gendron et Jacques Hamel*

Brèves remarques sur le « rapport au travail » : quelques considérations sur la notion . . . . .	131
Rapport au travail salarié : notes sur l'usage de la notion . . . . .	133
Enquête sur les non-diplômés . . . . .	133
Résultats de l'analyse . . . . .	135
Rapport au travail des non-diplômés du secondaire . . . . .	137
Les non-diplômés du collégial et le travail . . . . .	140
Travail, famille et projets d'avenir dans l'échelle des valeurs : les non-diplômés du secondaire par rapport aux non-diplômés du collégial . . . . .	143
Conclusion . . . . .	146
Bibliographie . . . . .	147

Chapitre 8

**Qu'est-ce qui pousse les jeunes à s'engager ?**

**Les valeurs de jeunes militants d'aujourd'hui**

*Madeleine Gauthier, Pierre-Luc Gravel*

*et Angèle-Anne Brouillette*

Fondement de l'engagement . . . . .	151
Processus qui caractérise le rapport aux valeurs . . . . .	152
Valeurs proprement dites . . . . .	156
Prise de conscience des intérêts des jeunes . . . . .	156
Solidarité internationale, valeurs de justice et de paix et interdépendance des systèmes . . . . .	158
Respect de soi et des autres . . . . .	160
Adhésion aux valeurs démocratiques . . . . .	161
Conclusion . . . . .	163
Annexe . . . . .	165
Bibliographie . . . . .	166

Chapitre 9

**Jeunes et militantisme chrétien :**

**des valeurs acquises aux valeurs transmises**

*Lucie Piché, en collaboration avec Sophie Goulet*

Nouvelle forme d'engagement pour les jeunes de l'entre-deux-guerres . . . . .	172
Portrait d'ensemble . . . . .	173
Militant un jour . . . . .	175
Conclusion . . . . .	181
Bibliographie . . . . .	182

TROISIÈME PARTIE  
Diversité des cultures, diversité des valeurs

Chapitre 10

**Jeunes d'ici et d'ailleurs :  
de la rencontre des valeurs à la distinction des genres**

*Hélène Belleau et Josiane Le Gall*

Méthodologie .....	188
Emploi du temps et projets d'avenir des jeunes .....	190
Sujets qui préoccupent les jeunes et leur désir d'engagement .....	194
Valeurs des jeunes de différentes régions du monde .....	197
Conclusion .....	199
Bibliographie .....	202

Chapitre 11

**La marge comme espace culturel: territoire, identité  
et communauté chez les jeunes migrants innus  
(montagnais) et attikamekw au Québec**

*Camil Girard et Antoine Lutumba Ntetu*

Enquête: profils des jeunes interviewés. ....	208
Analyse du corpus .....	209
Valeurs du milieu d'origine. ....	209
Identité autochtone .....	212
Communauté d'origine comme milieu de vie .....	214
Partir.....	218
Conclusion .....	220
Bibliographie .....	223

Chapitre 12

**Le lien avec la famille immédiate et la parenté dans la vie  
de jeunes adultes québécois nés de parents immigrants  
installés en région**

*Myriam Simard,*

*en collaboration avec Lucie Pépin et Camil Girard*

Remarques méthodologiques .....	231
Lien avec les parents .....	233
Un lien maintenu malgré la distance .....	233
Solidarités enfant-parents .....	236
Engagement familial .....	236
Continuité de la valeur de l'accomplissement professionnel .....	238
Complicité culturelle .....	239
Valeur du respect de l'autorité parentale .....	240

Les parents au centre du lien familial . . . . .	241
Liens dans la fratrie . . . . .	242
Liens dans la parenté . . . . .	243
Grands-parents . . . . .	244
À la maison . . . . .	244
Dans la même ville . . . . .	245
Outremer . . . . .	245
Conclusion . . . . .	249
Bibliographie . . . . .	251

## INTRODUCTION

Le présent ouvrage collectif vise à faire le point sur les valeurs des jeunes. Il s'appuie principalement sur des travaux menés par des membres et des collaborateurs de l'Observatoire Jeunes et Société. Dans le premier texte, Yao Assogba décrit l'importance que les recherches sur les valeurs ont prise en Europe tout particulièrement (Bréchon, 2000), de même que leurs répliques, sous l'initiative de Ronald Inglehart, en Amérique, en Afrique et en Asie (Inglehart, Basanez et Moreno, 1998). Le Québec fait office de « parent pauvre » de la recherche sur les valeurs des jeunes, puisque depuis quelques travaux pionniers menés dans les années 1970 et 1980, nous avons traversé deux décennies de silence presque total sur cette question.

Certes, des données éparses sont disponibles, mais on peut constater une carence certaine en matière d'informations significatives et crédibles sur les valeurs des jeunes du Québec. De plus, les importants changements dans la société québécoise actuelle ont probablement contribué à modifier, infléchir, voire restructurer les représentations des jeunes, de sorte que les résultats des travaux des décennies antérieures sont probablement sujets à caution. C'est pourquoi nous publions le présent collectif qui vise à combler ce manque de connaissances sur les valeurs des jeunes.

L'un des premiers ouvrages québécois portant sur les valeurs des jeunes est celui de Jacques Lazure (1970). Dans lequel, à partir d'entrevues réalisées auprès de jeunes, il tente une interprétation générale de ce que l'on appellera la Révolution tranquille, selon un schéma essentiellement freudien. L'étude la plus vaste que nous connaissons a été réalisée par le ministère de l'Éducation au début des années 1980 (Dumas *et al.*, 1982; ministère de l'Éducation, 1980). Une soixantaine d'entrevues de groupe ont été effectuées auprès d'élèves de 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> secondaire, auprès d'étudiants du collégial et auprès de travailleurs. On y souligne le refus de la politique, une certaine indifférence quant au travail et l'importance que les jeunes accordent au loisir : on est déjà bien loin des mouvements étudiants du début des années 1970!

Depuis lors, ce sont surtout des travaux menés sur des thèmes spécifiques qui ont été diffusés. De nombreuses publications portent sur la socialisation des jeunes, les dimensions qui caractérisent l'adolescence (par exemple, Gauthier et Bernier, 1997) et la jeunesse (par exemple, Gauthier et Guillaume, 1999), les activités culturelles, les rapports au temps (Pronovost, 2000), la citoyenneté (Boisvert, Hamel et Molgat, 2000), etc. Des portraits statistiques ont aussi été réalisés. Certaines études longitudinales sur les enfants et les jeunes (par exemple, l'Enquête longitudinale nationale sur les enfants et les jeunes [ELNEJ], *Grandir au Canada*, 1996) n'abordent pas la question des valeurs. La dernière enquête de Santé Québec, réalisée en 1999 auprès d'un vaste échantillon de jeunes de 9, 13 et 16 ans, ne fait pas exception à la règle (Aubin *et al.*, 2002). En fait, la question des valeurs des jeunes est

parfois abordée en filigrane dans certains travaux cités, ou encore de manière ponctuelle et sans cadre de référence dans certains sondages diffusés dans les journaux et les magazines, quand ce n'est pas de manière alarmiste chez des penseurs d'un autre temps.

Pourtant de nombreux travaux pertinents existent et des données éparées sont disponibles. Mais, à ce jour, une réflexion systématique sur l'évolution et la transformation des valeurs des jeunes reste à entreprendre. De plus, il faudrait colliger et regrouper les données disponibles et faire l'analyse primaire ou secondaire de travaux empiriques permettant de traiter la question des valeurs des jeunes.

## ■ Au départ : la question des valeurs

Pour la réalisation de ce collectif, la perspective privilégiée est celle de l'Observatoire Jeunes et Société : aborder l'étude des valeurs non comme un « problème », non comme quelque chose qui manquerait aux jeunes, mais comme l'une des dimensions du projet de vie des jeunes, comme la construction d'une représentation du monde par des acteurs sociaux de plein droit. De plus, nous avons insisté pour que les analyses, synthèses, théories, hypothèses et interprétations qui jalonnent cet ouvrage s'appuient sur des fondements empiriques, qu'elles soient étayées par des données crédibles.

Peut-on établir ce que l'on entend par « valeurs » ? Un consensus serait étonnant tandis que des contradictions trop fortes au sein d'un ouvrage collectif seraient inquiétantes. Précisons tout d'abord que les références des auteurs qui ont participé à ce collectif sont principalement sociologiques, anthropologiques et historiques ; de telles perspectives ne nient pas, bien entendu, des approches philosophiques, qui ont très souvent à elles seules beaucoup contribué au débat sur les valeurs (par exemple, l'ouvrage récent sous la direction de Jérôme Bindé, 2004), mais qui nous aurait écarté de notre entreprise. De plus, des incursions dans le domaine de la psychologie, si elles sont minoritaires, affleurent à quelques occasions, notamment dans le texte de Sophie Gilbert et de Michel Parazelli. Mais précisons d'emblée que telle n'était pas notre référence principale. Sans que cela ne soit toujours explicite, la majorité des contributions s'en tiennent aux dimensions sociales et culturelles des valeurs.

Deux textes abordent de front la définition des valeurs. Celui de Yao Assogba, s'appuyant sur les classiques de la sociologie, mentionne : « L'expression [des] principes fondamentaux qui orientent les préférences et les croyances collectives est désignée en sociologie par la notion de valeur. » Royer, Pronovost et Charbonneau ajoutent : « La majorité des auteurs reconnaît que les valeurs relèvent du domaine de l'idéal, qu'elles désignent donc ce qui est considéré comme le plus fondamental dans une société. » Au cœur de la culture se trouvent ces



idéaux collectifs que constituent les valeurs, source à la fois d'intégration pour les membres de la collectivité et de tensions entre les générations.

Si un certain consensus semble exister quant au « statut » des valeurs dans la société et la culture, quant à leurs grandes fonctions (intégration, légitimation, définition des orientations à donner à une société, etc.), des divergences apparaissent rapidement au moment d'en proposer soit une énumération, soit une typologie. Quel lien y a-t-il en effet entre la recherche du bonheur, le souhait de demeurer en santé et la place accordée à la famille dans nos vies ? Peut-on accorder la même importance à l'argent, au travail et à la vertu ? L'étude des valeurs suppose une hiérarchisation du rapport de l'individu aux diverses dimensions de la réalité, hiérarchisation qui marquera la vie collective en ce qu'elle sera partagée. Par exemple, le travail est-il plus important que la vie familiale ? La réponse à cette question sera d'ordre subjectif. Par contre, elle s'objectivera dans un comportement qui rendra explicite l'ordre de préférence établi. Si le travail est plus important pour l'individu ou le groupe que la vie familiale, le travail passera en premier lorsqu'il s'agira de faire un choix. Il constituera une préférence.

En filigrane de la plupart des textes, on pourrait dégager une double approche. La première tente d'esquisser une typologie des valeurs. Par exemple, Royer, Pronovost et Charbonneau propose une distinction entre des *valeurs de légitimité*, des *valeurs d'action* et des *valeurs personnelles*. Ces auteurs font aussi référence à d'autres typologies possibles (valeurs terminales et valeurs instrumentales, valeurs d'action et valeurs réflexives, valeurs relationnelles, etc.). On pourrait encore ajouter une typologie en termes de valeurs centrales et périphériques, de valeurs structurantes et sectorielles, de contre-valeurs, etc. C'est certainement la voie la plus difficile.

L'autre approche table plutôt sur les consensus implicites qui ressortent des grandes études internationales sur les valeurs. Plutôt que de tenter une impossible énumération de toutes les valeurs imaginables, on peut faire remarquer que les études citées, notamment par Yao Assogba, renvoient en fait à une liste relativement réduite de valeurs qui ont rapport à la famille, au travail, à l'école, aux loisirs, à la sociabilité, aux croyances religieuses, au politique, etc. En effet, la plupart des grandes enquêtes nationales et internationales s'en tiennent finalement à un nombre restreint de valeurs. Faut-il y voir un consensus facile ? L'essentiel échapperait-il à cette grande tradition de recherche sur les valeurs ? Une réponse nuancée serait de dire que l'on touche effectivement aux *valeurs*, certaines ne pouvant être considérées purement marginales, sans toutefois qu'il y ait de réponse définitive à la question. D'ailleurs, en référence au texte de Royer, Pronovost et Charbonneau, dont l'objectif est de faire surgir chez les jeunes les valeurs qu'ils prônent, on voit bien que l'univers des grandes enquêtes internationales est recoupé par les réponses que les jeunes donnent dans les entretiens qui ont été réalisés.

## ■ De quels jeunes s'agit-il ?

Le terme jeunesse fait référence à divers groupes d'âge difficiles à identifier. Reconnaissons-le d'emblée, les *jeunes* dont il est question dans cet ouvrage ont tantôt 14 ans, tantôt 30 ans... Il faut insister sur le caractère pluriel de la jeunesse québécoise et, donc, sur la difficulté à universaliser les constats. On doit encore reconnaître la multiplicité des groupes d'âge de jeunes, les diverses situations qui marquent leurs parcours de vie : être adolescent, devenir parent, occuper un emploi, tomber amoureux et détenir le statut d'étudiant tout à la fois ! Le présent ouvrage reflète cette diversité des jeunes.

Certains textes abordent des catégories de jeunes que l'on pourrait identifier à l'adolescence : les textes de Royer, Pronovost et Charbonneau et ceux de Belleau et Le Gall portent sur des jeunes du secondaire essentiellement, âgés entre 14 et 18 ans pour la plupart. Le texte de Gendron et Hamel traite de la question des jeunes qui n'ont pas obtenu leur diplôme d'études secondaires ou collégiales ; celui de Roy étudie les jeunes collégiens. D'autres textes concernent une population plus âgée, entrée dans le militantisme (Gauthier *et al.*), à l'aube de la formation du couple (Charbonneau) ou déjà parent (Quéniart). D'autres encore portent plutôt sur des sous-groupes de jeunes quel que soit leur âge : jeunes de la rue (Gilbert et Parazelli), immigrants (Simard) et autochtones (Girard et Lutumba Ntetu). Enfin, dans un dernier texte, on s'adresse à des *anciens jeunes* afin de vérifier la persistance de liens entre les valeurs qui ont inspiré le militantisme de la jeunesse et le militantisme à l'âge adulte (Piché).

## ■ Plan de l'ouvrage

Les textes qui composent le présent ouvrage ont été sélectionnés, évalués et corrigés à la suite d'un appel à des contributions. Il va de soi que nous sommes tributaires des chantiers de recherche récemment complétés ou en cours. Répétons que nous avons pour souci de présenter dans un même ouvrage une diversité de recherches empiriques sur la question des valeurs des jeunes, bien que nous soyons conscients de l'impossibilité, en l'état actuel, d'offrir un véritable panorama.

L'ouvrage est divisé en trois parties. La première partie porte sur la question même des valeurs, de leur définition, de leur transmission au fil des générations, de leur nature chez divers groupes de jeunes. Nous l'avons intitulé : « Systèmes de valeurs ». Comme nous l'avons déjà souligné, il n'était pas question de parcourir la vaste littérature sur le thème des valeurs, ce qui aurait dépassé notre propos. Néanmoins, certains des ouvrages les plus importants et des recherches marquantes sont relevés d'entrée de jeu dans le chapitre rédigé par Yao Assogba, lequel présente également les principaux thèmes, sinon les grandes conclusions qui ressortent présentement quant aux grandes valeurs contemporaines qui se dessinent chez les jeunes. Le texte suivant,

rédigé par Johanne Charbonneau, traite de la transmission des valeurs entre générations, de l'importance des échanges intergénérationnels entre parents et jeunes, ainsi qu'entre parents et jeunes parents, le tout dans une dynamique croisée d'échanges et de soutien. Le troisième texte, signé par Chantal Royer, Gilles Pronovost et Sarah Charbonneau, tente de décrypter la façon dont s'articulent les valeurs de deux groupes de jeunes, âgés de 14 à 16 ans et de 17 à 19 ans, et comment se superposent parfois indistinctement des valeurs relationnelles fondamentales, l'attachement à la famille et aux amis, et des valeurs tendant vers l'hédonisme. Un dernier texte, signé par Sophie Gilbert et Michel Parazelli, comme en contrechamp des études majoritaires, s'intéresse à la question de l'univers des valeurs des jeunes de la rue, d'où il ressort que ces jeunes sont tout à fait conscients d'être « hors normes », qu'ils en expriment l'ambivalence, qu'ils rendent visibles par des rituels et des appareils, et qu'ils sont mus par un grand désir d'autonomie détaché de manière utopique de toute contrainte sociale, ce que les auteurs appellent « l'autonomie naturelle ».

La deuxième partie, intitulée « Diversité des lieux d'expression des valeurs », examine certains aspects des valeurs des jeunes. Comme nous l'avons déjà souligné, la plupart des enquêtes empiriques montrent bien que le système de valeurs des jeunes se construit (et se déconstruit) autour de thèmes récurrents qui sont, notamment, la famille, l'amour et l'amitié, l'école, le travail, le loisir, la quête de l'identité, la conception de la politique et l'engagement social. Le texte de Yao Assogba, en première partie, en faisait largement la présentation. Il n'était pas possible de traiter de l'ensemble des valeurs des jeunes, mais cette partie en présente un très large éventail. Si une conception « à multiples paliers » de la famille se dessine, notamment la famille-refuge, la famille-projet et la famille-couple, on peut se demander comment les jeunes vivent et expriment leurs rôles parentaux *quand l'enfant naît*; tel est l'objet du texte d'Anne Quéniart, qui aborde d'ailleurs un thème peu exploré, celui des jeunes pères. On pourra y lire que ces « pères postmodernes » ont fortement intériorisé les valeurs d'individualité, du respect de l'enfant et de l'importance de la présence paternelle.

Toujours dans cette deuxième partie, on s'attarde à deux thèmes incontournables : la place de l'école et celle du travail. À propos de l'école, le texte de Jacques Roy décrit ce qu'il désigne comme « la culture de la réussite » chez les jeunes du collégial, et surtout comment une telle culture est tributaire des solidarités familiales et du rôle du travail pour la quête d'autonomie et l'accès à la société de consommation, ce qui, à son avis, relève de « logiques sociales » fondamentales qui transcendent le seul lieu scolaire. Le texte suivant, de Benoit Gendron et Jacques Hamel, aborde cette fois l'attachement au travail chez les jeunes non-diplômés, tant au niveau secondaire que collégial. Corroborant les résultats classiques sur cette question, on y lira que les aspects dits instrumentaux (salaires, conditions de travail) prédominent chez les plus jeunes non-diplômés et que, progressivement, au fur et à

mesure d'une formation plus poussée, la réussite professionnelle prend plus d'importance, *mais non* l'attachement à une entreprise, qu'ils n'hésiteront pas à quitter pour d'autres projets d'avenir.

Deux textes traitant de l'engagement chez les jeunes terminent cette partie. Le premier, rédigé par Madeleine Gauthier, Pierre-Luc Gravel et Angèle-Anne Brouillette, fait le point sur le militantisme des jeunes d'aujourd'hui. On a dit que les jeunes se désengageaient des questions politiques, qu'ils s'enfermaient en quelque sorte dans un cercle étroit d'individualisme. Or, leur texte illustre au contraire que nous avons sans doute affaire à une nouvelle génération politique, relativement consciente des questions sociales et politiques, notamment des problèmes liés à l'environnement, mais dont l'engagement se traduit par « une solidarité de proximité » et un va-et-vient entre le privé, le local et l'international. Toujours sur le même thème, Lucie Piché et sa collaboratrice nous replongent dans l'histoire du militantisme ouvrier appuyé par les valeurs chrétiennes de l'époque, mais poursuivi ultérieurement par des engagements dans les secteurs de l'éducation, de la santé et des services sociaux. L'intérêt de ce texte consiste à montrer dans quelle mesure les valeurs qui ont motivé les jeunes ouvriers dans le passé ont continué d'être les mêmes et de nourrir leurs engagements par la suite, ce qui permet de soulever l'hypothèse de l'importance des valeurs acquises lors des premières périodes du cycle de vie.

La troisième et dernière partie de l'ouvrage, « Diversité des cultures, diversité des valeurs », rappelle que les valeurs ne se développent pas seulement dans des lieux ou par rapport à des institutions, mais qu'elles sont tributaires des traits culturels diversifiés qui composent la société québécoise. Le premier texte, rédigé par Hélène Belleau et Josiane Le Gall, présente les résultats d'une recherche empirique menée dans le nord de l'île de Montréal, et dont l'échantillon aléatoire est composé de près de 60 % de jeunes immigrants. Loin d'être homogène, cette population de jeunes est caractérisée par des différences profondes entre les genres tout autant qu'entre les origines nationales. Les projets d'avenir et les conceptions du travail et de la famille, tout particulièrement, en constituent une illustration claire.

Grâce aux travaux de Camil Girard et d'Antoine Lutumba Ntetu, nous bénéficions d'un texte traitant des jeunes Innus (Montagnais) et Attikamekw; la réalité des jeunes autochtones du Québec, mal connue, est ici approchée par l'étude d'un groupe spécifique. On se doute bien que le choix de quitter la réserve pour poursuivre des études ne se fait pas sans mal, constitue un choix douloureux et difficile à vivre, et que les questions d'identité surgissent inévitablement, dans le choc des valeurs propres à chaque culture.

Cette troisième partie s'achève par un texte de Myriam Simard, avec la collaboration de Lucie Pépin et de Camil Girard, portant sur les jeunes immigrants installés en région. Ceux-ci sont autant des jeunes du monde (voyageant souvent, ayant l'univers comme référence) que

des personnes attachées aux liens de fraternité et de parenté. En d'autres termes, ils partagent des conceptions assez classiques de la famille, tentant même de maintenir les liens intergénérationnels par-delà les distances à la fois géographiques et culturelles, mais cherchent à se bricoler une nouvelle identité alliant les valeurs de la culture d'appartenance de leurs parents et les réalités d'ici, tout en manifestant une réelle ouverture internationale, et ce, même s'ils habitent en région.

Il va sans dire que l'ordre proposé ne préjuge en rien de l'intérêt des lecteurs. On peut tout aussi bien s'arrêter à un texte en particulier, revenir sur un autre, selon les préoccupations de chacun. Il faut rappeler, enfin, que la « culture au pluriel » des jeunes renvoie également à la multiplicité des âges de la jeunesse. Il était souhaitable que l'ouvrage reflète cette diversité, salutaire distance par rapport à une vision trop monolithique de la jeunesse. De même, l'éventail des thèmes abordés laisse malgré tout en suspens d'autres aspects. Pensons notamment aux aspects relatifs aux médias et aux nouvelles technologies ainsi qu'aux pratiques culturelles et artistiques des jeunes, que l'on sait significatives pour la construction de leur identité. On peut également se demander ce qu'il advient de la *contre-culture jeune*, rarement abordée, et qui pourtant faisait les délices des sociologues de la jeunesse d'il y a à peine trois décennies.

Gilles Pronovost

## ■ BIBLIOGRAPHIE

- AUBIN, J. *et al.* (2002). *Enquête sociale et de santé auprès des enfants et des adolescents québécois 1999*, Québec, Institut de la statistique du Québec.
- BINDÉ, J. (dir.) (2004). *Où vont les valeurs?*, Paris, Unesco/Albin Michel.
- BOISVERT, Y., J. HAMEL et M. MOLGAT (dir.) (2000). *Vivre la citoyenneté. Identité, appartenance et participation*, Montréal, Liber.
- BRÉCHON, P. (dir.) (2000). *Les valeurs des Français. Évolution de 1980 à 2000*, Paris, Armand Colin.
- DUMAS, S. *et al.* (1982). *Une génération silencieusement lucide? (Vers un profil socioculturel des jeunes de 15 à 20 ans)*, Québec, Gouvernement du Québec, ministère de l'Éducation, Direction de la recherche.
- GAUTHIER, M. et L. BERNIER (dir.) (1997). *Les 15-19 ans. Quel présent? Vers quel avenir?*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval/Éditions de l'Institut québécois de recherche sur la culture.
- GAUTHIER, M. et J.-F. GUILLAUME (dir.) (1999). *Définir la jeunesse? D'un bout à l'autre du monde*, Sainte-Foy et Paris, Presses de l'Université Laval – Institut québécois de recherche sur la culture et L'Harmattan.

INGLEHART, R., M. BASANEZ et A. MORENO (1998). *Human Values and Beliefs: A Cross-Cultural Sourcebook*, Ann Arbor, The University of Michigan Press.

LAZURE, J. (1970). *La jeunesse du Québec en révolution*, Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec.

MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION, secteur de la planification (1980). *Les valeurs de jeunes de 16 à 20 ans*, Québec, Gouvernement du Québec.

PRONOVOST, G. (2000). « Les jeunes et le temps », *Lien social et politiques*, n° 43, p. 33-40.

# 1

P A R T I E

**SYSTÈMES DE VALEURS**





# CHAPITRE 1

---

## État de la question sur l'étude des valeurs

**Yao Assogba**  
*Université du Québec en Outaouais (UQO)*

Le lien social, base de toute possibilité de cohésion d'une société, n'est concevable que s'il est fondé sur des valeurs communes. On peut comprendre dès lors que les valeurs ont été au centre des préoccupations des sociologues classiques Durkheim, Weber, Simmel, etc. Quant à la sociologie moderne et contemporaine, elle abordera la question des valeurs sous différents aspects de la vie sociale. Mais qu'entend-on au juste par la notion de valeur ? Quelles sont ses principales caractéristiques ontologiques ? Quel est l'état de la question sur l'étude de ce thème ?

## ■ NOTION DE VALEUR

Les buts qu'entendent poursuivre les membres d'une société sont déterminés et définis à partir de la représentation qu'ils ont de ce qui est désirable et de ce qu'ils puisent dans des idéaux collectifs. L'expression de ces principes fondamentaux qui orientent les préférences et les croyances collectives est désignée en sociologie par la notion de valeur. On peut définir la valeur comme une « manière d'être ou d'agir qu'une personne ou une collectivité reconnaissent comme idéale et qui rend désirables ou estimables les êtres ou les conduites auxquels elle est attribuée » (Rocher, 1992, p. 70). Les valeurs sont transmises, apprises, intériorisées et partagées par les individus d'un groupe social ou d'une société grâce à la socialisation.

Par un processus d'agencement, les valeurs constituent un ordre idéal ou moral qui tient lieu de référence commune. Celle-ci se présente comme un fait irréductible, un noyau stable, à partir duquel les individus d'une société portent un jugement de valeur sur les objets concrets, les événements, les attitudes et les comportements des autres (Boudon *et al.*, 1999).

L'épistémologie du concept de valeur a traversé toute l'histoire de la sociologie de Durkheim à Parsons en passant par Weber, Simmel, etc. Son utilisation est souvent faite avec précaution en raison de son caractère polysémique. D'une part, les valeurs inspirent des actions qui peuvent être considérées comme rationnelles. Mais celles-ci présentent par ailleurs une dimension subjective dont la manifestation est l'adhésion par conviction du sujet à des buts ou des fins qu'il poursuit. L'action rationnelle par rapport aux valeurs a également une dimension objective qui se manifeste par les actes conséquents que pose le sujet. D'autre part, les valeurs posent en sociologie les questions de l'universel et du particulier, du pluralisme et des conflits (*Revue Mauss*, 2002). Les sociologues classiques se sont constamment référés aux valeurs dans leurs travaux. Tocqueville, Simmel, Durkheim et Weber ont en commun d'affirmer à la fois l'objectivité et l'historicité des valeurs (Boudon, 1999). Mais chacun d'eux a également exploré la notion de valeur de façon particulière.

Les notions de « solidarité mécanique » et de « solidarité organique » chez Durkheim renvoient en fait à deux conceptions différentes de la légitimité dans deux types bien distincts de société : la société traditionnelle et la société industrielle ou moderne. Dans la première, l'individu serait « fusionné » dans l'unité collective et dans la seconde, l'organisation sociale serait vue comme le résultat des actions individuelles agencées, orientées et contrôlées. Quant à Weber, il a insisté sur l'importance des valeurs non seulement dans les structures économiques et sociales, mais également dans l'évolution politique et sociale. Comme exemple classique sur le plan économique, on peut citer la place primordiale que le sociologue allemand accorde aux valeurs puritaines dans la formation de l'esprit capitaliste. Explorant systématiquement la notion de « rationalité axiologique » chez Weber, Boudon (1999) conclut que les sujets adhèrent aux valeurs pour des raisons que le sociologue pourrait comprendre par le principe de l'individualisme méthodologique. Par ailleurs, ses raisons ne sauraient être simplement des raisons utilitaires (Mesure, 1998). Dans ses travaux sur l'explication des valeurs, Boudon met en évidence la théorie des valeurs de Scheler (1955) à partir d'un schème d'analyse intitulé : « La théorie de valeurs de Scheler depuis la théorie des valeurs de la sociologie classique ».

Il présente cette théorie en six propositions qui constituent les caractéristiques ontologiques des valeurs.

1. Les valeurs sont des « essences », en ce sens que l'on peut évoquer, par exemple, la valeur du bon, de l'agréable ou de l'utile sans associer à ces évocations aucun objet en particulier. Ces essences font que les valeurs sont perçues comme dotées d'un signe que l'on peut reconnaître. Exemple : le bon ou le mauvais, le positif ou le négatif, etc.
2. Ces essences sont révélées par l'émotion. Ainsi, nous sommes attirés par sentiment vers des valeurs positives et repoussés par des valeurs négatives.
3. Les valeurs sont hiérarchisées. « L'agréable désigne une valeur positive, le plaisir désigne une valeur positive, le bonheur désigne une valeur positive, mais le bonheur est perçu comme supérieur au plaisir. Les valeurs sont donc reliées entre elles par une relation dotée des mêmes propriétés logiques (transitivité, irréflexion, etc.) que la relation "plus grand que" par exemple » (Boudon, 2000, p. 291).
4. Tout comme les valeurs elles-mêmes, les relations entre les valeurs sont révélées par l'émotion. En effet, c'est elle qui révèle que telle valeur est préférable à telle autre. Par exemple, c'est par un sentiment d'admiration qu'on est porté à percevoir qu'un sujet est axiologiquement supérieur à un autre.

5. Les « relations entre les valeurs sont aussi objectives que les valeurs elles-mêmes » (*Ibid.*, p. 291).
6. « L'existence d'une valeur positive est elle-même une valeur positive ; l'existence d'une valeur négative est une valeur négative » (*Ibid.*, p. 291).

## ■ HISTORIQUE DES ÉTUDES CONTEMPORAINES SUR LES VALEURS

Bien que les sociologues contemporains reconnaissent la place fondamentale qu'occupe la notion de valeur en sociologie, c'est en fonction des réalités sociales du moment qu'ils vont traiter des phénomènes sociaux se produisant dans ce domaine. Quel bilan essentiel peut-on en faire ?

L'Europe et les États-Unis, dans la seconde moitié du 20<sup>e</sup> siècle, sont marqués par d'importants travaux sur les valeurs. Un courant de recherches et d'études à tendance psychosociologique fait passer la notion de valeurs du singulier au pluriel. Pour l'école béhavioriste du moment, qui cherche à expliquer les comportements humains à partir d'antécédents génétiques, l'exode des penseurs européens vers les États-Unis avant et pendant la Deuxième Guerre mondiale ainsi que les interrogations soulevées par l'emprise du fascisme et du nazisme en Europe sont les principaux facteurs qui expliquent ce passage (Tchernia, 1995). La conception de Talcott Parsons, pour qui les valeurs sont des repères normatifs qui servent de référents à la pensée et à l'action de chaque individu, va occuper une place centrale dans la sociologie américaine. Cet auteur a essayé de montrer que toute société, pour exister, doit assurer le renouvellement de ses valeurs. Dans sa théorie systémique, les quatre sous-systèmes (économique, politique, social et culturel) renvoient aussi aux quatre types de valeurs dont l'interdépendance assure la cohésion de la société. L'étude des valeurs va s'éclipser pendant une dizaine d'années pour ensuite connaître un regain d'intérêt dans les années 1960, où l'on constate une montée des mouvements de contestation étudiante dans la plupart des pays occidentaux.

À la fin des années 1970, un groupe de chercheurs européens en sciences sociales crée le European Value Study Groups – communément appelé European Values Survey (EVS) – et entreprend une sorte d'étude sur les systèmes de valeurs en Europe. La première enquête du EVS se déroule dans neuf pays d'Europe occidentale, soit l'Allemagne de l'Ouest, la Belgique, le Danemark, l'Espagne, la France, le Royaume-Uni, l'Irlande, l'Italie et les Pays-Bas. Jean Stoetzel rédige la première synthèse des travaux qui en sont issus (Stoetzel, 1983). En 1990, l'Association pour la recherche sur les systèmes de valeurs

(ARVAL)<sup>1</sup> fut mise sur pied et réalisa la deuxième enquête qui porta alors sur 12 pays européens avec l'ajout de l'Autriche, du Portugal et de la Suisse (Galland et Roudet, 2001). Lors de la troisième enquête qui a été réalisée en 1999, de nouvelles questions ont été introduites dans le questionnaire original afin de mesurer l'attachement des gens à la démocratie et aux libertés individuelles, d'une part, et les attitudes à l'égard des immigrés, les valeurs individualistes ou de solidarité, d'autre part. Cette enquête a été menée dans 33 pays, y compris en Europe centrale et orientale. En France, l'enquête a été dirigée par l'ARVAL et les résultats ont été publiés dans un ouvrage collectif sous la direction de Pierre Bréchon (2000). Le questionnaire de l'EVS a été repris, à l'initiative de Ronald Inglehart, par une équipe de chercheurs de l'Université du Michigan pour être administré dans 23 pays dans le monde, dont les États-Unis, le Canada, le Japon et d'autres pays de l'Asie, de l'Amérique du Sud et de l'Afrique (Inglehart, Basanez et Moreno, 1998). L'étude de cette équipe était intitulée World Values Survey (WVS). Une autre étude de Inglehart a porté sur l'évolution des valeurs dans les sociétés industrielles avancées (Inglehart, 1993).

Les valeurs sont considérées dans la plupart des recherches citées comme étant le fondement des opinions et des comportements des individus et des groupes. Elles structurent les représentations sociales et orientent les actions. On ne peut cependant les observer directement, ce qui rend difficile leur traitement dans une recherche. À la suite de certains travaux, Gilles Pronovost et Chantal Royer (2003) distinguent trois catégories de valeurs : 1) Les *valeurs de légitimité* font référence aux idéaux fondamentaux collectifs qui sont partagés par une grande partie, sinon par l'ensemble d'une société. Les représentations de la famille, du mariage, du travail, de la religion, de la morale, de vie, de la mort, du loisir, etc. ; 2) Les *valeurs d'action* représentent les normes sociales qui dictent les manières de faire, les modalités pratiques de la vie en société. Les deux auteurs incluent dans cette catégorie les règles de la morale, les valeurs de sociabilité (entraide, solidarité, amitié), la tolérance, la liberté, la justice, les rapports à la politique, à l'économie ; 3) Les *valeurs personnelles* « renvoient aux représentations reliées à l'identité, à l'image de soi, aux notions d'accomplissement et aux succès, souvent en opposition avec diverses contraintes extérieures perçues » (Pronovost et Royer, 2003, p. 147). Entrent dans cette catégorie la satisfaction par rapport aux structures sociales, aux institutions, un jugement positif ou négatif de ce qu'on a réalisé, les conceptions de la réussite ou de l'échec. Ces catégories sont des idéaux-types.

---

1. Les travaux de l'Association pour la recherche sur les systèmes de valeurs (ARVAL) ont fait l'objet d'un numéro spécial de la revue *Futuribles* : « L'évolution des valeurs des Européens », n° 200, juillet-août 1995.

L'analyse sur laquelle repose une grande partie des travaux de recherches et d'enquêtes porte surtout sur ces trois catégories de valeurs. De manière générale, on interroge les sujets sur l'importance qu'ils accordent aux *valeurs de légitimité*, aux *valeurs d'action* et aux *valeurs personnelles*. Cependant, on doit signaler que peu de recherches se sont penchées sur la question des valeurs en général et sur celles des jeunes, en particulier. Si l'on ajoutait aux enquêtes déjà citées celle de Tutiaux-Guillon et Mousseau (1998), on dirait que ce sont ces recherches qui font foi actuellement dans ce champ de la sociologie contemporaine. Ces enquêtes ont généralement pour but ou bien de connaître les valeurs prédominantes dans la société sur une période donnée et de voir leur évolution, ou bien de chercher à vérifier si les jeunes se situent en marge de la société par les valeurs qu'ils semblent porter. Enfin, certaines enquêtes consistent à vérifier, d'une part, s'il existe des différences marquées entre les valeurs des adultes et celles des jeunes, et, d'autre part, si leurs priorités diffèrent réellement de celles des générations précédentes. Les questions généralement posées dans ces recherches sont du type : y a-t-il une continuité des valeurs entre les générations ou assiste-t-on à une rupture générationnelle ? Les valeurs des jeunes font-elles défaut ? Les jeunes manquent-ils de repères pour se situer spatio-temporellement et mener leur existence ?

## ■ ENQUÊTES EUROPÉENNES

Les trois enquêtes menées par l'EVS et l'ARVAL ont porté chacune sur un échantillon représentatif de la population des pays concernés et devaient compter au moins 1 000 individus de 18 ans et plus. Bien que le questionnaire international de l'EVS « décontextualisé » ait été administré dans plusieurs pays européens, l'analyse des résultats de la France sera d'abord présentée ici. L'étude d'Inglehart, Basanez et Moreno (1998) nous permettra ensuite de faire une analyse internationale comparative.

En France, la recherche menée par l'ARVAL sur les valeurs des jeunes de 18 à 29 ans est basée sur les données des enquêtes de 1981, de 1990 et de 1999, et a pour objectif d'examiner les tendances françaises sur une période de vingt ans (Galland et Roudet, 2001 ; Bréchon, 2000 ; Riffault, 1994). Une fois les limites méthodologiques de ces enquêtes bien posées (techniques d'échantillonnage, sous-représentation des jeunes des milieux les plus défavorisés au sein de l'échantillon), le diagnostic global qui ressort est que, eu égard à la position de la jeunesse dans l'univers moyen des valeurs de l'ensemble de la population française,

[...] les jeunes Français de cette fin de siècle ne se situent pas en rupture avec le reste de la société. Certes, ils sont souvent à la pointe du mouvement, mais rien ne donne le sentiment dans quelque domaine que ce soit, qu'un fort décrochage générationnel se soit manifesté entre les classes d'âge qui composent la société

française. L'évolution enregistrée depuis vingt ans ne fait que confirmer et amplifier ce constat : bien loin de s'en distinguer plus nettement, dans presque tous les domaines, les valeurs des jeunes se sont considérablement rapprochées de celles des adultes (Galland et Roudet, 2001, p. 178).

Cependant, dans la population jeunesse, on constate que la variable éducation introduit une différence marquante, en ce sens que les valeurs des jeunes diplômés et celles des non-diplômés ont tendance à diverger. Mais il n'en reste pas moins vrai que les jeunes français partagent entre eux bon nombre de valeurs, comme en témoignent les résultats plus détaillés de Galland et Roudet (2001).

## ■ Famille

La famille demeure la valeur qui a la plus grande importance pour les jeunes. Les résultats démontrent qu'en 1990 76 % d'entre eux, comparativement à 85 % en 1999, considèrent que la famille occupe une place capitale dans leur vie. Dans les trois enquêtes, on constate une stabilité quant aux attitudes de respect, d'affection et de grandes attentes à l'égard des parents. L'étude démontre une évolution en ce qui concerne la valeur attachée à la famille de procréation. Le mariage ne connaît pas un regain de popularité, malgré une légère hausse en 1990. Les jeunes pensent cependant que ce rite devrait progresser et avoir la fidélité comme fondement, car elle est perçue comme une condition de réussite de la vie conjugale. En dernier ressort, disent les auteurs de l'étude, les attentes des jeunes par rapport à la famille ressemblent à celles des adultes.

## ■ Travail

Le travail occupe toujours une place centrale aussi bien chez les jeunes que chez les adultes français. Quel que soit leur âge, 60 % des Français considèrent que le travail est très important dans leur vie. Mais il y a un changement dans les attentes à l'égard du travail. Alors qu'en 1981 et en 1990 ces attentes renvoyaient à la réalisation, définie par l'intérêt, la responsabilité et le sentiment de réussite, dans la décennie 1990-1999, on note chez les jeunes un retour à une conception matérialiste de l'emploi (salaire, sécurité d'emploi, horaire). Certes, ce changement s'explique par la précarité et l'instabilité de l'emploi, caractéristiques de ces années. Par ailleurs, les jeunes veulent avoir du temps libre dans la mesure où le travail ne représenterait pas le domaine exclusif d'accomplissement personnel. Dans cette perspective, 68 % des jeunes interrogés considèrent comme une bonne chose le fait que le travail prenne une place relativement moins grande dans leur vie.

## ■ Amitié

L'amitié, traduite en termes de sociabilité avec des copains, des collègues en dehors du travail ou dans la vie associative, représente aussi une valeur relativement importante chez 61 % des jeunes français. Dans ce domaine, les jeunes se distinguent de leurs aînés en ce sens que l'amitié occupe une plus grande place chez les premiers que chez les seconds, et elle semble en hausse et continue d'augmenter dans le temps, soit depuis l'enquête EVS/ARVAL de 1990.

## ■ Politique

La politique n'est pas très valorisée, tant par les jeunes que par les adultes. Tout se passerait comme si les jeunes se « dépolitisaient » en participant peu ou pas à la vie politique. Leur participation aux consultations populaires (élections, référendum) serait fonction des enjeux perçus et ressentis selon le type de consultation. Toutefois, si la participation des jeunes aux élections est à la baisse, leur participation aux manifestations de protestation ou de revendication est, quant à elle, à la hausse.

## ■ Religion

À l'instar de la politique, la religion occupe peu de place dans la vie des jeunes, tout comme pour l'ensemble de la population française. L'attachement aux cérémonies et aux croyances à la vie après la mort (paradis, enfer, réincarnation) est manifeste. Les croyances à l'astrologie, à la télépathie, au spiritisme, etc., sont en progression chez les jeunes. Tirant une conclusion générale des tendances des valeurs des jeunes en France depuis vingt ans, voici ce qu'écrivent Galland et Roudet : « La société des jeunes n'est certainement pas arrivée à ce stade de déconnexion des rapports sociaux fragmentés en multiples réseaux privés indifférents à la société globale avec laquelle on n'entretiendrait que des rapports instrumentaux. Mais c'est une tendance d'évolution qu'on ne peut exclure » (Galland et Roudet, 2001, p. 183).

L'ouvrage publié sous la direction de Pierre Bréchon (2000) s'est basé également sur les résultats des trois enquêtes EVS/ARVAL pour analyser l'évolution des valeurs des Français de 1980 à 2000. Hormis le divorce, l'avortement et l'homosexualité, qui sont de nouvelles variables, les conclusions de ce livre rejoignent celles de Galland et Roudet (2001). En effet, l'étude de Bréchon révèle également une stabilité dans le temps pour un grand nombre de réponses relatives à l'état des valeurs. Il se dégage une hiérarchisation des domaines de la vie, avec une importance première accordée à la famille, suivent ensuite le travail et la religion, puis la politique, en dernière position. Cependant, il est évident que les Français ne sont plus attachés à la famille d'antan. Ce qui veut dire que l'institution familiale figée, intangible, traditionnelle ne fait plus partie des représentations de la majorité des gens, et ce, même si plusieurs disent



que le mariage n'est pas dépassé. La famille idéale serait d'abord une affaire de sentiments et de relations affectives. La réussite d'un couple, quant à elle, reposerait sur le respect mutuel, la fidélité, la compréhension, la discussion, le tout dans une relation égalitaire entre les deux sexes. La structure familiale évolue donc en fonction des relations que vivent les membres. Les remises en question des valeurs traditionnelles sont étroitement liées à l'évolution des valeurs religieuses. Selon Bréchon (2000), on assiste non pas à un effondrement de ces valeurs, mais plutôt à leur dérégulation institutionnelle, à leur relativisation et à une certaine individualisation. Il y a un consensus autour du sens que peut avoir le travail, c'est-à-dire procurer des moyens matériels pour bien vivre, être aussi source de réalisation personnelle et, enfin, pour une majorité des gens, il doit s'équilibrer avec un temps de loisirs. Sur le plan politique, les gens sont globalement acquis aux valeurs de la démocratie. L'analyse des données publiée sous la direction d'Hélène Riffault (1994) va dans le même sens que les études précédentes.

Les résultats de l'analyse pour la France de l'enquête « Youth and History » effectuée dans 26 pays européens, auprès d'un échantillon de 800 à 1 200 adolescents âgés de 15-16 ans par pays, et dirigée par Tutiaux-Guillon et Mousseau (1998) corroborent ceux de Galland-Roudet et de Bréchon. Toutefois, cette vaste recherche introduit la variable *sexe* ainsi que de nouvelles valeurs comme la *foi*, la *liberté*, l'*argent*, les *identités ethniques, nationales et religieuses*, la *paix*, l'*égalité*. De l'étude, il ressort les faits saillants suivants. Les filles valorisent plus la famille que les garçons (90 % contre 83 %). Lorsque les loisirs sont identifiés aux passe-temps, une distinction remarquable existe entre les garçons et les filles : celles-ci ne sont que 57 % à juger « probable » d'avoir du temps pour elles dans quarante ans, à la différence des garçons (62 %). « S'agit-il de réalisme, d'une interprétation de la vie quotidienne de leurs mères ou leurs sœurs aînées ? », se demandent les chercheurs. L'*argent* suscite peu d'attachement (26 % de l'ensemble des adolescents y attachent beaucoup d'importance) et constitue l'une des quatre dernières valeurs. Les jeunes ont une représentation négative de la *richesse* en général, la plupart des réponses renvoient plutôt à une image méritocratique de la richesse (qui revient au travail ou à la capacité d'innover).

Les identités *ethniques, nationales et religieuses* ne suscitent pas, en général, une forte adhésion. « Mon pays » atteint le 32 %, « mon groupe ethnique/ma nationalité », le 59 % et « ma foi/ma religion » rejoint le 25 %. « Autrement dit, l'identité adolescente en France ne s'affirmerait pas par rapport à une revendication de culture nationale et religieuse », selon les auteurs (Tutiaux-Guillon et Mousseau, 1998, p. 37). La *paix* ou la « paix à tout prix » a beaucoup ou énormément d'importance (83 %) chez les jeunes, et ce, même si elle n'est pas la première dans la hiérarchie des valeurs. Globalement, les jeunes ont une attitude pacifiste, mais au coup par coup, en fonction d'autres

valeurs, étant donné qu'ils peuvent admettre une guerre si elle met fin à des conflits. La différence selon le genre est constante : les filles sont plus pacifistes que les garçons. La *liberté* et l'*égalité* apparaissent comme des valeurs. Ensemble, la paix, la liberté, l'égalité, le refus du racisme et de la xénophobie s'affirment chez les jeunes comme des valeurs morales.

## ■ ENQUÊTES INTERNATIONALES

Sur le plan international, les données sur les enquêtes relatives aux valeurs dans le monde publiées par Inglehart, Besanez et Moreno (1998) demeurent la source la plus importante dans ce domaine de recherche. Ces données compilées dans un *Source Book* disponible au public pour exploitation proviennent d'enquêtes portant sur 43 sociétés de tous les continents (environ 70 % de la population mondiale) et traitent de sujets aussi divers que la famille, la religion, l'amitié, le travail, la politique, la sexualité, les croyances, etc. Il revient à Raymond Boudon (2002) d'avoir analysé ces données sous un angle original dans un ouvrage récent. L'originalité de cette analyse repose, d'une part, sur la démonstration que le « déclin des valeurs » et le « déclin de la morale » sont des idées reçues et, d'autre part, sur une proposition d'explication de la persistance de certaines valeurs fondamentales qui s'inspire des dialogues classiques. Boudon choisit d'analyser les données portant sur sept pays occidentaux (France, Allemagne de l'Ouest, Grande-Bretagne, Italie, Suède, États-Unis, Canada). Il procède à une analyse comparative entre ces pays de l'évolution des *valeurs de légitimité*, des *valeurs d'action* et/ou des *valeurs personnelles*. L'analyse des données amène Boudon à conclure à une « continuité et changement des valeurs ».

Lorsqu'on questionne les jeunes sur l'importance de la *famille*, une grande majorité d'entre eux répondent par l'affirmative, soit 92 % aux États-Unis, 89 % au Canada, 87 % en Grande-Bretagne et 77 % en France. La tendance observée chez les jeunes n'est donc pas en discontinuité avec leurs aînés. Au contraire, il est plutôt frappant de constater le maintien de la valeur famille entre les générations. Il se dégage également de l'étude une persistance des valeurs reliées à la famille. Ainsi, « on constate que le *mariage* reste une valeur forte, que l'on valorise positivement la fidélité, ou que, dans tous les pays retenus, une quasi-unanimité des répondants considère que les enfants ont besoin des parents et que les enfants ont des devoirs à l'égard de leurs parents » (Boudon, 2002, p. 26). Bref, l'évolution de la valeur famille est plus continue et moins brutale qu'on est parfois porté à le croire.

Le *travail* demeure encore une valeur importante, mais il y a une évolution dans certains de ses aspects selon l'âge et l'éducation. Les jeunes recherchent l'épanouissement personnel avant les avantages matériels dans le travail et souhaitent qu'il soit une source de réalisation de soi. Ils veulent avoir des responsabilités, mais ne veulent pas que le

travail soit le centre de leur vie et devienne le sens de leur vie. Le salaire est un aspect du travail dont l'importance tend à croître chez les plus jeunes et à décroître chez les plus instruits, sauf au Canada. Eu égard à la politique comme valeur, les jeunes croient dans les vertus de la démocratie et, loin de baisser dans leur intérêt, ils veulent plutôt l'approfondir.

L'intérêt pour la valeur *politique* est presque le même chez les jeunes et les adultes, mais il augmente selon le degré d'instruction. Les jeunes manifestent davantage une volonté d'action politique et, comme ils tendent à avoir moins confiance au personnel politique au pouvoir pour réaliser les objectifs souhaitables, ils veulent participer directement au fonctionnement de la démocratie. L'extrémisme est en déclin. Les jeunes ne croient plus aux solutions politiques extrêmes, ils continuent de croire à l'influence du politique, mais non à ce que le changement social soit uniquement son fruit. Les jeunes s'éloignent du radicalisme et se rapprochent du réalisme et du sens de la complexité.

Quant à la *religion*, on constate partout une tendance à la baisse de la religiosité chez les jeunes. Ce déclin est en relation avec le niveau d'instruction aux États-Unis (de 59 % à 46 %) et au Canada (de 45 % à 23 %) ; elle connaît une stabilité en France (15 %, 15 %), mais remonte en Suède (de 8 % à 15 %) et en Italie (de 35 % à 40 % ; Boudon, 2002, p. 35). Outre le déclin de la religiosité, les données internationales analysées par Boudon montrent qu'il y a un changement dans le contenu même de la religion. On observe ainsi des doutes croissants de la part des enquêtés sur l'existence de Dieu. « Cette croyance est dans tous les cas moins fréquente dans le groupe des jeunes et dans le groupe de niveau d'instruction élevé » (Boudon, 2002, p. 38). Mais, paradoxalement, la croyance en Dieu n'est pas une donnée rare puisqu'en France, en Italie et au Canada, les jeunes qui croient en Dieu sont respectivement de l'ordre de 51 %, 89 % et 85 %. Par ailleurs, l'image de Dieu est abstraite : la croyance en un Dieu personnel est faible et diminue chez les jeunes et les plus instruits. Finalement, la fonction de Dieu, voire son importance, semble en régression. Les jeunes cherchent plutôt un réconfort et un bonheur ici-bas. Dans plusieurs pays, la croyance dans la *vie* après la *mort* et la croyance en la *résurrection des morts* augmentent avec le niveau d'éducation.

En ce qui concerne le *bien* et le *mal*, l'analyse des données montre que la catégorie du sacré, au sens durkheimien de ce terme, est encore présente dans l'esprit des jeunes (notions d'âme, de ciel, de vie après la mort). Sur le plan de la morale, les jeunes ont plus tendance à juger le bien et le mal en fonction des circonstances plutôt que de se fier à des principes établis. Le sens du péché baisse selon le degré d'instruction chez les jeunes, et ces derniers ne croient plus aux tabous et aux interdits absolus. « Le besoin de sens, de spiritualité, de valeurs, le besoin d'accomplir quelque chose de significatif se décèle dans les réponses des diverses catégories » (Boudon, 2002, p. 47). L'analyse des données relatives à *l'interruption volontaire de grossesse* a permis à Boudon de mettre en lumière les faits saillants suivants. Ce phénomène

social est plus ou moins toléré selon les pays : il est plus accepté en Suède qu'en Italie. Mais, quel que soit le cas, son acceptation varie fortement selon des *motifs* bien précis, en l'occurrence la « santé de la mère », la grande probabilité que la mère donne naissance à un « enfant handicapé », le « célibat de la mère » et le « refus de la mère d'avoir un enfant ». L'acceptation de l'interruption volontaire de grossesse décroît, toutes catégories confondues, avec l'ordre dans lequel les motifs sont ici présentés aux répondants.

Par exemple, aux États-Unis, l'interruption volontaire de grossesse est largement acceptée pour le premier motif (86 %), beaucoup moins pour le second (55 %), dans une proportion encore moindre pour le troisième (30 %) et peu acceptée pour le quatrième (26 %). En France, l'approbation de l'interruption volontaire de grossesse a la même allure qu'aux États-Unis, allant de 94 %, 91 % à 30 % du premier au troisième cas et quasi partagée dans le quatrième cas (48 %). Dans les deux pays, on observe aussi la grande persistance de la hiérarchie des motifs d'un groupe d'âge à l'autre. Enfin, les conclusions de l'étude sont identiques pour les autres pays occidentaux retenus, les quatre justifications étant toujours perçues comme de force très inégale (*Ibid.*, p. 51-54).

## ■ EXPLICATION DE L'ÉVOLUTION DES VALEURS

Cette évolution des valeurs qui semble caractéristique des pays industrialisés s'explique par la grande sécurité (socioéconomique) que connaissent ces pays (Inglehart, 1993). Une sécurité qui aurait engendré une sérénité favorable au développement d'attitudes permissives chez les jeunes et une tolérance à l'égard de l'avortement, du divorce, de l'adultère et de l'euthanasie, par exemple. Il en serait de même pour l'importance moindre qu'on accorde à la religion et à la politique. Inglehart a montré également que l'effet de génération pouvait être déterminant dans certains changements culturels. Par exemple, le fait d'avancer en âge conduit à adopter des attitudes moins permissives.

Mais, à notre connaissance, l'étude de Boudon (2002) demeure actuellement dans les sciences sociales contemporaines la plus importante et apporte la plus fine explication des données des enquêtes mondiales sur les valeurs. Au terme de son étude, l'auteur relève un certain nombre de tendances qui reflètent l'état et l'évolution des valeurs dans le monde occidental. Les gens attachent une grande importance à la famille. Au travail, ils demandent plus de responsabilités et de marge de manœuvre, mais s'intéressent moins aux avantages matériels du travail. Ils demandent une participation grandissante des citoyens à la vie politique. Les gens considèrent par ailleurs – et de plus en plus – la politique comme étant une chose trop sérieuse pour

être confiée aux seuls politiciens ; ils veulent de bonnes réformes plutôt que des changements brutaux. Ils tendent à rejeter les tabous et les interdits liés à la religion.

Le respect d'autrui semble représenter la valeur morale fondamentale pour les individus et les gens ont tendance à repousser ceux qu'ils perçoivent comme « porteurs de fausses valeurs ». Les gens discutent davantage de l'autorité et ont une attitude plus critique à l'égard des normes et des dogmes. En résumé, conclut Boudon, ces tendances correspondent à une affirmation de l'individualisme, de la recherche de l'autonomie individuelle et du sens de celle-ci. Cette affirmation de l'individualisme se traduit par le fait que le bonheur des gens semble grandement être la référence chez les jeunes et les plus instruits. Par contre, cet individualisme ne veut pas dire que tous les comportements sont perçus comme équivalents et qu'il est interdit de les juger. Bref, on ne perçoit pas d'affaiblissement des valeurs et de la morale, ni de cassure entre les générations, soit entre ceux qui ont vécu leur vie dans la société industrielle et ceux qui l'ont vécue dans la société postindustrielle (Boudon, 2002, p. 71-74).

## ■ ÉTUDES SUR LES VALEURS AU QUÉBEC

Si le Canada a été considéré dans les enquêtes internationales sur les valeurs (Inglehart *et al.*, 1998 ; Inglehart, 1998), le Québec n'a pas été considéré comme société distincte. Au Québec, même les recherches sur les valeurs ont connu un engouement au cours de la décennie 1960-1970 dans le contexte de la Révolution tranquille. Par contre, les sciences sociales québécoises accorderont peu d'intérêt à ce thème dans les années 1980, sauf les études issues de la vaste enquête longitudinale sur les aspirations scolaires et les orientations professionnelles des étudiants québécois, menée par Guy Rocher et Pierre W. Bélanger (Cicchelli, 2003).

En 1990, la revue *L'Action nationale* consacrera une série d'articles sur les valeurs. Dans un de ces articles, Léon Dion (1990) porte un regard sur la génération « qui émergea avec la crise économique et politique de 1982 ». S'appuyant sur les résultats d'un sondage SORECOM du moment, Dion relève que les jeunes québécois considèrent la famille comme un refuge dans lequel ils trouvent le confort et le réconfort. Après la famille, c'est le travail qui est important pour eux. Ils recherchent un travail stable, rémunérateur et valorisant. Finalement, les jeunes ont soif de la liberté, de la justice et de la poursuite de l'égalité. L'auteur a intitulé son article « La jeunesse : continuité dans le changement » (Dion, 1990). Pour sa part, Jacques Lazure (1990) trace le profil des jeunes québécois âgés de 15 à 24 ans à partir de ce qu'il appelle « les orientations maîtresses » qui commandent la vie des jeunes, à savoir se tailler une place dans la société et mener une vie

pleine de sens pour eux. La récession économique a sans doute développé chez eux le sentiment qu'il leur fallait avant tout assurer leur entrée sur le marché du travail.

Dans cette optique, à l'esprit d'aventure qui a caractérisé les plus âgés s'est substituée la recherche de la sécurité. Ces jeunes seraient moins tournés vers le militantisme et la politique, mais plus portés vers une quête de soi, une quête d'autonomie et de réalisation personnelle. Se basant sur un sondage du magazine *L'actualité* de cette période, Lazure arrive aux mêmes conclusions que Dion en ce qui concerne les valeurs profondes des jeunes. Ces derniers attribuent la plus grande valeur à leur famille et après celle-ci vient le travail. « Au total, écrit Lazure, le profil actuel des jeunes du Québec m'apparaît plus beau que laid » (Lazure, 1990, p. 436).

De son côté, Simon Langlois (1990) fait une analyse de l'évolution des valeurs dans la société québécoise, des années 1960 aux années 1990, et aboutit aux conclusions suivantes. De manière générale, les valeurs traditionnelles ont cédé leur place aux valeurs nouvelles que sont l'épanouissement personnel, l'autonomie, le plaisir immédiat et l'expérimentation. Ces valeurs sont en croissance plus rapide chez les jeunes. Les valeurs matérialistes axées sur la consommation ont augmenté dans tous les groupes d'âge. Toutefois, par ces valeurs, on accorde une importance à la sécurité, à la stabilité économique et au bien-être matériel. Sur le plan de la valeur travail, le salariat est encore largement valorisé. Chez les jeunes, l'intérêt pour le travail stable tend à croître en période de précarité de l'emploi. Enfin, les jeunes veulent pouvoir concilier le travail, la vie familiale et les relations interpersonnelles, le travail n'occupant plus toute la place dans leur vie.

Quant aux valeurs spirituelles, Langlois confirme que les Québécois en général leur accordent moins d'importance depuis les années 1960. Ce déclin des valeurs spirituelles s'expliquerait, selon l'auteur, par un déplacement vers les valeurs matérialistes et individualistes, caractérisées par la recherche du plaisir immédiat. Se seraient substituées à ce déclin les valeurs personalistes comme l'amour et l'épanouissement personnel. Mais, de façon paradoxale, parallèlement à la montée de l'individualisme, les Québécois continuent d'accorder une grande importance aux valeurs collectives, comme les programmes sociaux, la redistribution des revenus, la promotion des droits collectifs, etc.

Des recherches québécoises plus récentes portant sur les valeurs des jeunes ont été recensées par Pronovost et Royer dans un ouvrage publié sous la direction de Madeleine Gauthier (2003). Les deux auteurs ont recensé notamment l'enquête de Santé Québec, réalisée en 1999 auprès d'un échantillon de 3 665 jeunes de 9, 13 et 15 ans. Sont aussi mentionnées l'étude que Belleau et Bayard ont menée en 2002 auprès d'un échantillon de 1 177 jeunes de 12 à 18 ans ainsi que l'enquête de la Fédération des établissements d'enseignement privé, effectuée auprès de 34 770 répondants. Pronovost et Royer font

également mention de deux ouvrages synthèses réalisés par Madeleine Gauthier et Léon Bernier en 1997 et par Madeleine Gauthier *et al.* en 2000 (voir Pronovost et Royer, 2003, p. 145).

Les conclusions de l'analyse que font Pronovost et Royer de ces enquêtes et études réalisées au cours de la décennie 1990-2000 rejoignent, toutes choses égales d'ailleurs, celles de Dion, de Lazure et de Langlois sur certaines *valeurs de légitimité*, *valeurs d'action* et *valeurs personnelles*. Cela confirmerait, pour la société québécoise, la stabilité des valeurs fortes qui est constatée dans les pays d'Europe de l'Ouest et d'Amérique du Nord. Il ressort des dernières recherches qu'à l'instar de la France ou des États-Unis, la famille est une valeur très importante pour les jeunes québécois. Dans l'enquête menée dans les écoles secondaires privées du Québec en 2001, il ressort que « près de 90 % des jeunes se déclarent satisfaits des relations avec leurs parents, à peine 3 % ne se sentent pas aimés par eux » (Pronovost et Royer 2003, p. 149). L'amitié représente une source de soutien social pour les jeunes québécois. On note cependant quelques particularités à la société québécoise. On constate une nette remontée des aspirations scolaires ; le rapport au travail, chez les jeunes, semble s'inscrire dans une triade école, travail et intégration sociale. Enfin, les jeunes québécois affichent un grand optimisme eu égard à l'amour, à l'emploi, à la relation formation-emploi et à l'économie (*Ibid.*, p. 149-152).

De manière plus spécifique, Fernand Harvey (1990) fait une analyse des valeurs au Québec sous un angle macrosociologique. Au départ, l'auteur pose la question suivante : « Est-il possible de prétendre qu'il puisse exister au Québec des valeurs communes dans une société éclatée où le relativisme culturel a tendance à renvoyer dans la sphère de la vie privée toute référence aux valeurs ? » Pour bien répondre à cette question, il se demande ensuite si les valeurs d'antan, par exemple la religion, la famille et l'État comme nouveau gardien des valeurs collectives, qui ont été remises en cause, n'auraient pas plutôt pris une forme différente. Au terme de son analyse, Harvey a relevé les valeurs qui subsistent et celles qui s'y sont ajoutées. D'entrée de jeu, Harvey affirme que la défense de la langue française (une valeur constante), la défense de la démocratie, valeur que l'on a tendance à considérer comme allant de soi, ainsi que le développement économique sont les valeurs qui subsistent dans la société québécoise.

À ces trois grandes valeurs « contemporaines » viennent s'en ajouter d'autres « qui font l'objet de discussions et dont la définition contribuera à consolider notre identité future » (*Ibid.*, p. 945). Pour l'auteur, il s'agit des valeurs individuelles et des valeurs collectives qui ont cheminé de façon parallèle mais complémentaire pendant presque deux décennies. Portées par le nationalisme, le syndicalisme et le féminisme, les valeurs collectives ont dominé les années 1960 et 1970, mais au cours des années 1980, l'action collective au Québec aura connu une relative baisse au profit de l'individualisme. À cela Harvey ajoute les valeurs

internationalistes, cosmopolitistes et d'identité nationale, qui donnent lieu à des discussions autour du relativisme culturel, du multiculturalisme, du pluralisme culturel, d'interculturalité et de transculturalité (*Ibid.*, p. 947-949). Enfin, l'auteur mentionne l'environnementalisme et l'aménagement régional, les relations hommes-femmes et la famille, celle-ci étant désormais plurielle avec ses diverses formes : famille nucléaire « traditionnelle », famille reconstituée, famille élargie, famille monoparentale, etc. De plus, on considère désormais comme de l'ordre de la « normalité » les situations des personnes qui vivent seules, à savoir les célibataires et les personnes divorcées.

## ■ CONCLUSION

Au-delà de l'histoire et du particularisme des pays occidentaux, il semble se dégager de l'état de la question sur l'étude des valeurs des tendances plus ou moins convergentes. D'abord, on constate une continuité dans le changement, en ce sens que la société d'aujourd'hui reprend les valeurs de la société d'hier sans une cassure radicale, puis les approfondit en leur donnant une autre forme. Ensuite, on remarque « le caractère graduel et nationalement ancré des changements qu'on observe dans les valeurs. Certaines évolutions vont dans le même sens dans l'ensemble des pays, mais en respectant le rythme, les caractéristiques, et finalement l'histoire de chacun » (Boudon, 2002, p. 23). Par ailleurs, le sens des valeurs subsiste et il semble y avoir un consensus sur différents jugements de valeur.

Enfin, on note ce que Boudon appelle une « structuration fine et persistante des valeurs ». On ne saurait plus expliquer et comprendre ces phénomènes tendanciels qui caractérisent l'évolution des valeurs de manière factuelle ou conjoncturelle. La sociologie doit dépasser ce niveau. Dans ses derniers travaux de recherche, Boudon (2002) s'est inscrit dans cette optique en faisant une relecture des grands classiques, à savoir Durkheim, Weber et Simmel, pour proposer des éléments théoriques d'interprétation de l'évolution des valeurs. Nous résumons la démarche de Boudon en guise de conclusion de notre article.

À Durkheim (1979), Boudon emprunte la notion de *l'individualisme*, à Weber (1971), l'idée du *processus de rationalisation des valeurs* et à Simmel (1984), l'idée des *irréversibilités dans l'histoire et du poids des contingences*. L'individualisme dans l'acceptation durkheimienne du concept est la faculté ontologique de l'être humain d'avoir conscience de son individualité dans la société. Pour Durkheim, l'individualisme est un « phénomène qui ne commence nulle part, mais qui se développe, sans s'arrêter tout le long de l'histoire ». Il veut dire par là que l'individu a toujours en tant que tel représenté le point de référence privilégié, sinon unique, à partir duquel il est possible de juger de la pertinence des normes et de la légitimité des institutions sociales au sens le plus large du terme.



Dans son ouvrage *Les problèmes de la philosophie de l'histoire*, Simmel (1984), cité par Boudon, révèle l'existence de la manifestation d'une tendance lourde à l'œuvre dans toute l'histoire, à savoir une demande constante des acteurs sociaux pour le respect de l'égalité de dignité de chacun. Simmel reconnaît toutefois également l'influence que peuvent avoir les contingences de l'histoire sur cette tendance lourde (Boudon, 2003, p. 58). Par contre, dans toutes les sociétés, y compris les plus archaïques, les institutions sociétales ne pouvaient pas ne pas être inspirées par l'objectif d'instaurer une organisation sociale perçue et donnant le sentiment à l'individu qu'une telle organisation respectait sa dignité.

Autrement dit, dans l'histoire, toutes les sociétés souhaitent que chacun de leurs membres, en tant qu'individus, perçoivent et aient le sentiment que les institutions sociétales à implanter visent en principe à respecter au mieux la dignité de chacun. Toutefois, il importe de souligner que l'individualisme, compris ici dans le sens de Durkheim, ne signifie pas que la dignité de l'individu a toujours prévalu dans la réalité, mais que « l'individu a toujours eu le sens de sa dignité et que ce sentiment constitue la toile de fond sur lequel se déroule l'histoire des institutions et sans doute l'histoire tout court » (Boudon, 2002, p. 79). L'individu a toujours évalué les institutions sociales à l'aune du respect qu'elles démontraient pour sa dignité. L'individualisme se présente donc comme une dimension permanente de l'histoire humaine. Toute société se donne un programme et cherche à le réaliser en choisissant des moyens plus appropriés que ceux qu'on utilisait jusque-là pour atteindre les objectifs de ce programme (en prenant en compte le phénomène de l'individualisation).

Pendant, les tendances de demande constante du respect de la dignité de l'individu peuvent être contrariées par des forces historiques agissant en sens contraire. Dès lors, avance Weber, le programme sociétal est soumis à un phénomène qu'il désigne par la notion de *rationalisation diffuse*. La rationalisation est le processus historique auquel est soumis un programme de société pour sélectionner justement les moyens appropriés dont il a été question précédemment. La rationalisation est aussi à l'œuvre dans le domaine des idées et des valeurs (la morale, la religion, le droit, idéologies, théories, etc.) qui précèdent les moyens ou ses institutions sociales. Dans ce cas, le processus de rationalisation diffuse participe à la sélection des idées et des valeurs. Une fois sélectionnées, les idées et les valeurs qui se révèlent les plus respectueuses de la dignité de chaque personne prennent racine et s'installent de façon *irréversible* dans l'esprit du public. Elles deviennent des idées fortes. Leur remise en cause dans la société risque de heurter la sensibilité morale individuelle et collective. Selon les contingences historiques, ces idées peuvent connaître des avancées ou des reculs dans les institutions sociales. Ainsi donc, *l'irréversibilité des idées* n'implique pas nécessairement *l'irréversibilité des institutions*.

Dans cette perspective, l'irréversibilité des idées et des valeurs n'est pas un phénomène acquis de façon permanente. Mais il n'en demeure pas moins vrai, selon l'assertion de Victor Hugo, qu'«il n'y a pas plus de recul d'idées que de recul de fleuves».

## ■ BIBLIOGRAPHIE

- BOUDON, R. (2003). *Ya-t-il encore une sociologie?*, Paris, Éditions Odile Jacob.
- BOUDON, R. (2002). *Déclin de la morale? Déclin des valeurs?*, Paris, Presses universitaires de France.
- BOUDON, R. (2000). *Études sur les sociologues classiques II*, Paris, Presses universitaires de France.
- BOUDON, R. (1999). *Le sens des valeurs*, Paris, Presses universitaires de France.
- BOUDON, R., P. BESNARD *et al.* (1999). *Dictionnaire de sociologie*, Paris, Larousse Bordas.
- BOUDON, R. et F. BOURRICAUD (1982). *Dictionnaire critique de la sociologie*, Paris, Presses universitaires de France.
- BRÉCHON, P. (2000). *Les valeurs des Français. Évolutions de 1980 à 2000*, Paris, Armand Colin.
- BRÉCHON, P. et J.-F. TCHERNIA (2000). «L'évolution des valeurs des Français», dans *Futuribles*, n° 253, mai.
- CICCHELI, V. (2003). «La sociologie de la jeunesse au Canada (1965-1980)», dans *Agora. Débat/Jeunesse. L'engagement syndical et associatif des jeunes*, n° 31, p. 118-130.
- DION, L. (1990). «La jeunesse : continuité dans le changement», dans *L'Action Nationale*, vol. 80, n° 4, p. 400-418.
- DURKHEIM, É. (1967). *De la division du travail social*, Paris, Presses universitaires de France.
- GALLAND, O. et B. ROUDET (dir.) (2001). *Les valeurs des jeunes. Tendances en France depuis 20 ans*, Paris, L'Harmattan.
- GAUTHIER, M. (dir.) (2003). *Regard sur... La jeunesse au Québec*, Québec, Presses de l'Université Laval.
- GAUTHIER, M. *et al.* (2000). *Être jeunes en l'an 2000*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture.
- GAUTHIER, M. et L. BERNIER (dir.) (1997). *Les 15-19 ans. Quel présent? Vers quel avenir?*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval/Éditions de l'Institut québécois de recherche sur la culture.
- HARVEY, F. (1990). «Des valeurs pour une société nouvelle», dans *L'Action Nationale*, vol. 80, n° 7, p. 938-952.

- INGLEHART, R. (1993). *La transition culturelle dans les sociétés industrielles avancées*, Paris, Economica.
- INGLEHART, R., M. BASANEZ et A. MORENO (1998). *Human Values and Beliefs: A Cross-Cultural Sourcebook*, Ann Arbor, The University of Michigan Press.
- LAZURE, J. (1990). « Le profil des jeunes », dans *L'Action Nationale*, vol. 80, n° 4, p. 419-436.
- LANGLOIS, S. (1990). « L'évolution récente des valeurs dans la société québécoise », dans *L'Action Nationale*, vol. 80, n° 7, p. 925-937.
- MESURE, S. (dir.) (1998). *La rationalité des valeurs*, Paris, Presses universitaires de France.
- PRONOVOST, G. et C. ROYER (2003). « Les valeurs des jeunes », dans Madeleine Gauthier (dir.), *Regard sur... La jeunesse au Québec*, Québec, Presses de l'Université Laval, p. 145-155.
- Revue Mauss* (2002). *Y a-t-il des valeurs naturelles*, Recherches, n° 19, Paris, La Découverte.
- RIFFAULT, H. (dir.) (1994). *Les valeurs des Français*, Paris, Presses universitaires de France.
- ROCHER, G. (1992). *Introduction à la sociologie*, Montréal, Éditions Hurtubise HMH.
- SCHELER, M. (1955). *Le formalisme en éthique et l'éthique matérielle des valeurs*, Paris, Gallimard.
- SIMMEL, G. (1984). *Les problèmes de la philosophie de l'histoire*, Paris, Presses universitaires de France.
- STOETZEL, J. (1983). *Les valeurs du temps présent. Une enquête (européenne)*, Paris, Presses universitaires de France.
- TCHERNIA, J.-F. (1995). « Les recherches dans le domaine des valeurs », dans *Futuribles*, juillet-août, p. 9-24.
- TUTIAUX-GUILLON, N. et M.-J. MOUSSEAU (1998). *Les jeunes et l'histoire, identités, valeurs, conscience historique*, Enquête européenne « Youth and History », Paris, Institut national de recherche pédagogique.
- WEBER, M. (1971). *Économie et société*, Paris, Plon.



# C H A P I T R E **2**

---

## **Valeurs transmises, valeurs héritées**

**Johanne Charbonneau**  
*INRS – Urbanisation, Culture et Société*

Bien que les valeurs constituent un élément fondateur de la dynamique de construction de l'identité et qu'elles structurent les actions d'un individu, elles ne sont pas directement observables (Bréchon, 2000). Elles ne peuvent en fait qu'être indirectement déduites des propos de personnes interviewées sur leurs projets, sur les motivations qui les ont conduites à faire certains choix plutôt que d'autres, sur des enjeux de leur vie privée ou de la vie collective. La plupart du temps, le portrait des valeurs d'une époque se construit à partir des résultats de grandes enquêtes statistiques réalisées auprès de la population. Ces enquêtes nous informent sur l'état des normes sociales, des valeurs identitaires, des représentations de la famille, du travail et de tout ce qui *donne un sens* dans le parcours de vie des individus.

Ces enquêtes permettent aussi de prendre la mesure de la transformation des systèmes de valeurs au fil du temps. Certaines sont ainsi reprises à des intervalles réguliers pour comparer, par exemple, les attitudes et les comportements des cohortes de jeunes qui se succèdent (Galland et Roudet, 2001 ; Galland, 2000). Il est aussi possible d'analyser le processus de transformation des systèmes de valeurs en comparant les réponses des représentants de différents groupes d'âge qui participent à la même enquête ; de cette manière, on peut distinguer ce qui fait la spécificité des valeurs des jeunes par rapport aux valeurs des plus âgés. Si les écarts intergénérationnels peuvent alors être interprétés comme un indice de changement, il demeure toutefois difficile de distinguer les effets de l'avancée en âge et les effets de la succession des cohortes. Les spécialistes connaissent bien ces questions qui relèvent des débats théorique et méthodologique autour des concepts de jeunesse et de génération et connaissent les conclusions qui peuvent être tirées de ce type de travail d'enquête (Charbonneau, 1994).

Le choix d'aborder la thématique du processus de changement des systèmes de valeurs à travers un questionnaire sur les valeurs transmises et les valeurs héritées relève d'une approche bien différente. Notre démarche se situe, comme les autres, du point de vue des représentations individuelles. Par ailleurs, l'analyse du processus en termes de continuité ou de rupture intergénérationnelle a ici été réalisée sur la base de la perception qu'ont les répondants de ce dont ils ont personnellement hérité (de leurs parents), de ce qu'ils ont directement transmis (à leurs enfants), de ce qui est perçu par chacun comme changement de contexte significatif entre les expériences respectives des jeunes et celles de leurs parents, par exemple sur la question des choix qui orientent l'entrée dans l'âge adulte, le tout en se plaçant tour à tour du point de vue de chacune des générations. Une telle analyse limite peut-être les possibilités d'une interprétation plus générale, plus collective, des changements des systèmes de valeurs, mais elle donne accès, pour une rare fois, à une interprétation croisée des changements et des continuités perçues.

Comme on le verra, les résultats de l'analyse des données de nos enquêtes ont mis au jour une certaine continuité dans le respect des

normes sociales et dans les valeurs relatives à la définition des rapports aux autres. Pour leur part, les changements les plus perceptibles concernent surtout l'univers des choix qui orientent l'existence. L'analyse rappelle que la transformation des valeurs peut toucher plusieurs groupes d'âge simultanément, mais aussi que les plus jeunes réagissent maintenant par rapport à ce qui a été présenté comme des changements significatifs du système de valeurs à la génération précédente. L'analyse révèle, de plus, la présence d'écarts d'interprétation entre ce qui est transmis et ce dont on hérite, ainsi que des volontés de transmission qui n'aboutissent pas toujours ou qui expriment elles-mêmes une rupture par rapport à ce qu'on a soi-même reçu. L'analyse rappelle finalement la présence d'« héritages symboliques » dont on se serait bien passé.

Les données utilisées dans la présente analyse sont issues d'une enquête qui a été réalisée auprès de 33 jeunes québécois<sup>1</sup>, 16 hommes et 17 femmes, âgés de 25 à 30 ans et résidant dans la grande région de Montréal. Dans chacun des cas, un parent a aussi participé à l'enquête. Les jeunes ont été invités à relater et à commenter les principaux événements qui ont ponctué leur parcours de vie, depuis leur adolescence en particulier, ainsi qu'à discuter du sens de l'âge adulte. Les entretiens avec les parents ont repris les mêmes thèmes. La démarche croisée a permis de réfléchir sur les transmissions et les héritages ainsi que sur la comparaison des expériences des jeunes et des parents lors de leur passage à l'âge adulte.

L'ensemble des thématiques que l'on trouve habituellement dans les grandes enquêtes portant sur les valeurs n'a pas été couvert ici. Nous avons choisi de nous centrer sur quelques thèmes spécifiques, qui seront présentés tour à tour :

- La perception de la vie adulte, des étapes de l'entrée dans la vie adulte et des choix qui structurent l'existence (école, travail, couple, parentalité).
- Les valeurs identitaires (aptitude au bonheur, accomplissement et réussite, sociabilité, rapports intergénérationnels, rapports de genre, religion et mariage).

---

1. J. Charbonneau, *Les trajectoires de vie de jeunes montréalais : une contribution à l'analyse par le biais de la théorie du don*, projet financé par le FCAR Établissement de nouveaux chercheurs. Voir aussi : Gaudet (2003). La recherche poursuivait l'objectif de suivre un groupe de jeunes âgés de 25 à 30 ans dont le profil familial ne correspondait pas à ce qui est *a priori* qualifié de « population en difficulté ». Nous avons plutôt fait le choix d'étudier la situation de jeunes issus de familles qu'on peut qualifier de « classe moyenne élargie » (employés de service, ouvriers qualifiés, techniciens, enseignants, cadres moyens, fonctionnaires, petits entrepreneurs et commerçants ainsi que quelques professionnels). Même si elle ne pouvait pas être considérée comme stabilisée dans tous les cas, la situation des jeunes eux-mêmes, à l'enquête, ne permettait pas non plus, sauf en de rares exceptions, de les ranger dans la classe des « jeunes exclus ».

- Les normes sociales (autonomie, engagement, solidarités, rites sociaux, civisme, justice, etc.) qui s'expriment souvent dans les attitudes qui définissent le bon citoyen, le bon conjoint, etc.

## ■ VIE ADULTE

Les analystes s'accordent pour dire que l'entrée dans la vie adulte s'est complexifiée depuis quelques décennies (Charbonneau, 2004 ; Galland, 1996). Malgré tout, les grandes enquêtes démontrent toujours l'importance du « travail » et de la « famille » dans les systèmes de valeurs des générations qui se succèdent (Galland et Roudet, 2001). Les résultats de nos enquêtes confirment ces constats plutôt généraux, mais permettent d'y apporter des nuances importantes.

## ■ École et travail

On constate d'abord que les jeunes d'aujourd'hui se sont adaptés à la complexification du processus d'insertion professionnelle. L'insertion précoce dans un emploi permanent que l'on pense conserver jusqu'à la retraite ne paraît plus la valeur dominante dans la sphère du travail. Plusieurs ont intériorisé l'idée de l'importance de poursuivre des études supérieures, qui suppose ainsi une insertion professionnelle plus tardive. Mais notre enquête révèle la popularité croissante de l'idée d'une insertion par « essai-erreur » qui doit permettre la découverte de sa « vocation », soit ce qui correspond le mieux à sa personnalité (Charbonneau, 2004). Prédominant ici les valeurs d'authenticité, de réflexivité et d'expérimentation et l'importance de prendre le temps qu'il faut pour s'engager dans la trajectoire professionnelle la plus satisfaisante possible sur le plan personnel.

Les pratiques d'expérimentation comportent d'ailleurs des dimensions rarement soulignées. Il y a d'abord la popularité du voyage à l'étranger chez les jeunes des classes moyennes et supérieures ; le voyage s'insère souvent entre deux cycles d'études et définit ainsi un nouveau rite d'initiation dans le processus d'entrée dans l'âge adulte, symbolisant le sens de l'ouverture au monde dont les jeunes se réclament (Gaudet, 2002). Pour d'autres, et ce, dans toutes les classes sociales, l'expérimentation s'exprime par de petits boulots qui meublent les temps hors scolarité dès le secondaire, et qui prennent parfois toute la place dans les premières années de la vingtaine. Ces emplois permettent d'abord l'accès précoce et autonome au monde de la consommation. Ils expriment aussi une manière inédite de « vivre sa jeunesse », non pas dans l'expérience étudiante qui place les individus temporairement « hors du monde », mais en se situant plutôt en plein cœur du monde du travail, tout en gardant une distance qui permet



d'éviter de se projeter très loin dans l'avenir. Pour certains, ces emplois précaires, dont ils ne perçoivent parfois les limites qu'après plusieurs années, présentent d'abord l'avantage de constituer une pause avant la véritable insertion et de permettre de « dépenser sans compter » avant les engagements sérieux.

Nos enquêtes montrent d'ailleurs que certains se prennent au jeu et cherchent à rester le plus longtemps possible dans cette phase indéfinie qui préserve des engagements. Certains jeunes ont d'ailleurs une vision très négative de la vie adulte routinière, où l'on perd ses rêves, englués dans des obligations qui se multiplient et qui tuent la liberté. D'autres ont plutôt intériorisé l'idée que, de toute manière, la précarité, l'insécurité, le changement caractérisent maintenant l'ensemble de la trajectoire professionnelle. Dans certains entretiens, on voit poindre non seulement l'impatience de jeunes qui ont besoin de vivre toujours de nouvelles expériences, mais aussi l'anxiété de ceux qui se projettent plus difficilement dans une vie qui oblige aux choix continuels et aux décisions individuelles dont on évalue mal les conséquences.

Quelle est la part de la transmission et de l'héritage dans ces différentes dimensions du rapport au travail des jeunes d'aujourd'hui? Peu de parents paraissent avoir eux-mêmes vécu un début de trajectoire professionnelle aussi complexe que leurs enfants. Mais plusieurs ont rappelé qu'ils sont partis tôt de chez leurs parents, sans avoir vraiment de ressources, et qu'ils ont dû se débrouiller rapidement pour faire leur chemin dans la vie. Ils ont transmis ce sens de la débrouillardise à leurs enfants, qui l'utilisent maintenant dans un nouveau contexte. Il constitue en fait l'assise de ce que tous, parents et enfants, valorisent en tout premier lieu, celui du développement de l'« autonomie », tant dans leurs prises de décision que par leur indépendance financière, qui se manifeste d'ailleurs davantage par le fait que les jeunes obtiennent un salaire que du fait qu'ils l'utilisent pour vivre indépendamment de leurs parents.

La valeur d'autonomie est certainement l'une de celles qui font l'unanimité de façon plus marquée dans les entretiens croisés entre les jeunes et leurs parents; les premiers admettant très souvent en avoir hérité, les seconds affirmant qu'il s'agissait d'une des valeurs les plus importantes à transmettre. Elle s'inscrit évidemment en lien avec cette valeur du travail, toujours notée dans les grandes enquêtes, et que semblent dorénavant partager hommes et femmes plutôt également. Les femmes de la génération des parents n'ont pas toutes eu une très longue carrière, mais elles ont cherché à transmettre à leurs filles ce désir d'autonomie qui passe par un emploi rémunéré.

Si peu de parents ont pu faire profiter leurs enfants d'une expérience tangible de la complexité de l'insertion professionnelle semblable à celle que les jeunes doivent affronter aujourd'hui, ils ont cherché à leur transmettre des valeurs qui facilitent l'adaptation à ce contexte si exigeant. L'une de celles-ci revient comme un leitmotiv dans les entretiens

avec les parents : l'importance de poursuivre ses études le plus longtemps possible. En réalité, ce message ne semble pas toujours bien passer, entre autres auprès des jeunes qui préfèrent aux études les gains plus immédiats que leur procurent les petits boulots qu'ils occupent très précocement, souvent sous la pression des mêmes parents qui y voient un bon moyen de leur inculquer une certaine discipline de vie et de faciliter leur apprentissage d'une gestion autonome de leurs revenus (Charbonneau, 2004 ; Bowlby et McMullen, 2002). Par ailleurs, bien des jeunes finissent par comprendre la valeur des études après quelques années de précarité professionnelle. Ceux qui les reprendront sont d'ailleurs fortement encouragés par leurs parents. Dans d'autres cas, la transmission est plus difficile quand on a soi-même pu se passer de faire de longues études pour bien réussir dans la vie. Parents et jeunes partagent aussi très également l'impression que l'insertion professionnelle était bien moins « exigeante » autrefois.

Plusieurs parents encouragent aussi leurs enfants à persévérer dans la poursuite de leurs rêves. Il ne s'agit plus de travailler pour occuper un emploi et obtenir un salaire, mais de dénicher ce qui correspondra le mieux à ses désirs et à sa personnalité. Les parents transmettent parfois ici des désirs qu'ils n'ont pu combler eux-mêmes ; celui d'une carrière en art, par exemple. Il y a d'ailleurs des situations qu'on croyait disparues, soit le goût d'un métier ou d'une carrière précise qu'on a transmis : en effet, parmi les jeunes participant aux enquêtes, il y en a qui font le même métier que leurs parents. Mais ailleurs, on évoque plutôt le contraste entre une époque où les choix étaient très limités et le contexte actuel où « tout est permis ». Trouver son bonheur dans cet univers sans limites semble parfois relever de l'exploit, mais paraît surtout exiger de la volonté, de la débrouillardise et certaines ressources d'appui. Transmettre les vertus des deux premières et fournir les dernières devient ainsi le lot de bien des parents.

Le prolongement de la cohabitation avec les parents, qui concerne un nombre de plus en plus élevé de jeunes adultes, est un signe très explicite du soutien parental à une insertion professionnelle moins évidente qu'auparavant. Les parents affirment presque tous que leur entrée dans l'âge adulte a été marquée par une insertion professionnelle définitive plus précoce que celle de leurs enfants et par un enchaînement serré du départ de chez leurs parents, des engagements professionnels et familiaux. Plusieurs parents rappellent aussi que leurs premiers revenus ont été partagés avec leur famille, ce qui paraît presque inconcevable de nos jours. Mais ils n'ont pas nécessairement voulu que leurs enfants démarrent de la même façon qu'eux dans la vie. L'encouragement à la poursuite des études et à la recherche d'un emploi satisfaisant leur paraît maintenant préférable, même si certains parents conviennent (et leurs enfants aussi d'ailleurs) que c'était tout de même plus simple auparavant et qu'ils n'étaient pas nécessairement malheureux parce qu'ils avaient moins de choix.

Cet encouragement se traduit très concrètement par l'aide financière et matérielle des parents qui se prolonge durant les années de la vingtaine ; une aide qui n'est tout de même pas si désintéressée qu'elle ne le paraît (Molgat et Charbonneau, 2003). Les entretiens révèlent en effet des attentes déçues, des conflits et des malentendus qui montrent que si l'expérimentation est permise et même encouragée, le tout doit être fait dans des limites précises et produire des résultats. Les jeunes qui ont connu une insertion réussie font la fierté de leurs parents. Les projets conjugaux et familiaux sont alors à l'ordre du jour.

## ■ Vie de couple

Selon Marcil-Gratton (2001), la vie à deux se situe toujours au premier rang des conditions avancées par les jeunes pour être heureux. Pourtant, chez les jeunes québécois de 20 à 24 ans, la proportion de couples est passée de 26 % à 16 % chez les hommes, entre 1981 et 1996, et de 48 % à 36 % chez les femmes. Dans la tranche d'âge des 25-29 ans, la baisse est aussi importante (de 77 % à 70 % chez les femmes et de 65 % à 48 % chez les hommes ; Molgat, 1999). Entre le désir et la réalité, il semble donc y avoir un écart très important.

Le projet conjugal suppose maintenant la rencontre de deux projets personnels : les deux futurs conjoints doivent être prêts au même moment à s'investir dans ce nouveau projet commun (Gauthier et Charbonneau, 2002). Ce n'est pas toujours le cas ; plusieurs jeunes ont plutôt rappelé leur préférence à asseoir d'abord leur projet professionnel, mais on le sait, celui-ci peut tarder à se définir clairement. Hommes et femmes ne vivent pas non plus cette recherche de l'âme sœur avec les mêmes objectifs en tête (Dulac, 1997 ; Lemieux et Bernier, 1993 ; Quéniart, 1994). D'une part, les hommes semblent les moins pressés à mettre fin à leur « vie de jeunesse », qui exclut généralement l'engagement conjugal.

De leur côté, les femmes qui ont aussi à conjuguer projets de couple et projets professionnels ajoutent souvent à leurs exigences celles qui feront de leur futur compagnon non seulement un bon conjoint, mais aussi un bon père. On sait, de plus, que la vie de couple est maintenant porteuse de fortes attentes réciproques : chacun doit s'engager à faire le bonheur de l'autre (Bernier, 1996 ; Marcil-Gratton, 2001). Les exigences de communication, de partage des responsabilités et de valeurs communes sont en croissance. Ces dernières ne sont pourtant pas le propre de cette nouvelle génération de couples. En fait, l'histoire conjugale des dernières décennies, qu'incarne très directement la génération des parents, ne semble pas faciliter la tâche des jeunes couples. Que leur a-t-il été transmis ? De quoi ont-ils hérité ?

Les entretiens réalisés avec les parents montrent d'abord que les attentes envers leurs enfants s'expriment avec beaucoup moins de force dans ce domaine que lorsqu'il est question d'autonomie et de

travail. Elles commencent à se manifester une fois que le jeune est bien établi professionnellement. Mais, même à ce moment, les parents affirment rarement en discuter avec leurs enfants. Certains trouvent aussi que la vie de couple est bien plus compliquée qu'auparavant, et que leur enfant n'a peut-être pas toutes les habiletés requises. Certains approuvent ou désapprouvent les choix conjugaux de leurs enfants et sont parfois même intervenus pour convaincre de rompre avec un(e) conjoint(e) considéré(e) ne pas convenir à leur enfant. Mais tant que la stabilité professionnelle n'est pas atteinte, c'est cet aspect qui demeure prioritaire pour les parents.

Le croisement des entretiens permet de constater d'autres faits intéressants. Dans la génération des parents, il y a des couples stables, mais aussi des couples qui ont connu une rupture conjugale ou même des mères qui ont eu des enfants sans qu'un père soit présent, au-delà de sa contribution première au processus de fécondité. Les expériences conjugales des parents semblent être l'un des héritages les plus marquants chez les jeunes. Ceux qui ont été témoins d'une vie de couple stable et harmonieuse y puisent la confiance de réaliser à leur tour une telle expérience et le goût de vivre « comme leurs parents ». Mais, dans certains cas, ils semblent démunis lorsqu'ils ont eux-mêmes à régler des conflits. Comme dira l'un des jeunes :

Mes parents, eux [...] je n'ai jamais su qu'ils se chicanaien, je n'ai jamais su qu'il y avait des malentendus [...] il fallait tout le temps qu'ils montrent que tout allait bien. Imagine, avec ma première relation affective, quand j'ai vu que je me chicanais. [...] C'est que si je me chicanais, je pensais que c'était pas normal, j'essayais juste de refaire le modèle qui m'avait été soumis.

Ceux qui ont vécu la rupture de leurs parents ou qui ont vécu seuls avec un parent ont reçu un héritage différent. Plusieurs espèrent connaître la stabilité conjugale que leurs parents n'ont pas connue et leur reprochent parfois leur inconstance. Mais ils ne savent pas nécessairement comment s'y prendre pour atteindre leur but. Dans d'autres cas, la rupture conjugale des parents a été un traumatisme qui a fait perdre confiance dans la possibilité de vivre cette stabilité. Certains préfèrent alors ne pas vivre eux-mêmes cette expérience et valorisent la vie de célibataire. L'enquête a par ailleurs révélé la présence d'un autre type d'héritage : celui du projet de parentalité célibataire. Dans certains cas où les enfants vivent depuis longtemps seuls avec leur mère, une expérience somme toute très appréciée, ils se projettent eux-mêmes dans une vie semblable où la vie de couple n'a pas sa place.

## ■ Être parent ?

Puisque les jeunes éprouvent des difficultés à s'engager dans une vie de couple stable et qu'ils estiment le plus souvent nécessaire de franchir plusieurs étapes – fin des études, stabilisation de l'emploi, réalisation de projets personnels et installation conjugale stable – avant de

faire le choix de la parentalité, il n'est pas étonnant de constater que l'âge moyen des jeunes à la naissance de leur premier enfant ne cesse d'augmenter et que le nombre de naissances chez les 20-29 ans diminue constamment.

Le désir d'enfant ne serait pas disparu. Mais, en général, les experts s'entendent pour dire que les jeunes québécois auront moins d'enfants qu'ils ne le désirent *a priori*<sup>2</sup>. Le désir d'enfant est lui-même plus limité chez les femmes célibataires (Balakrishnan *et al.*, 1993), qui sont, on le sait, plus nombreuses qu'auparavant dans la vingtaine. Les recherches montrent que les jeunes (hommes et femmes) qui proviennent de familles où ils ont été témoins d'une mauvaise qualité des relations hésitent davantage que la moyenne à avoir des enfants (Dandurand, 2002). Au contraire, les jeunes hommes qui expriment un désir précoce d'enfant viennent généralement de grosses familles où prédominaient les valeurs de solidarité et de partage. Dulac (1997) établit un lien entre le faible désir d'enfant dans notre société et la valorisation accrue de la vie de célibataire, de la liberté, du goût de vivre. La parentalité est souvent associée à un monde de contraintes.

Les parents qui ont participé à notre enquête ont eu des enfants – c'est ce qui justifie leur présence dans cette enquête –, mais ils ont rarement eu des « grosses familles » ; ce changement s'était déjà produit entre leur génération et la génération précédente. Ils semblent avoir peu transmis à leurs propres enfants le « goût » du projet parental. En fait, on en revient ici aussi à la question des conditions préalables nécessaires à l'amorce de la vie de famille, soit la stabilisation en emploi. Cette exigence constitue d'ailleurs une pression supplémentaire pour les femmes, car certaines parmi celles de la génération des parents ont subi les difficultés de ne pas avoir été autonomes financièrement au moment de la rupture conjugale. Il importait donc de transmettre fortement à leurs filles cette valeur prioritaire. L'insistance des parents sur l'autonomie professionnelle des femmes se mue même parfois en désapprobation ouverte quand les enfants arrivent « trop tôt ». Dans l'enquête, certaines jeunes femmes ont même renoncé à leur carrière professionnelle pour devenir « mère au foyer », et leur propre mère ne les approuve pas dans leur choix, même si celui-ci confirme souvent un héritage intergénérationnel que la mère n'admettra pas avoir transmis.

Si les jeunes connaissent une stabilité professionnelle et conjugale, les parents se permettent alors d'exprimer leur désir de voir arriver les petits-enfants. Mais s'ils le mentionnent en entretien, ils disent aussi ne pas faire de pression auprès de leurs enfants ; ces derniers affirment d'ailleurs ne pas vouloir en subir. Certains jeunes participant

---

2. Pour une synthèse de ces travaux, voir Gauthier et Charbonneau, 2002.

à l'enquête avaient déjà des enfants, d'autres projettent d'en avoir bientôt et plusieurs, parmi ces derniers, anticipent déjà les problèmes de conciliation entre leur vie professionnelle et leurs projets parentaux.

Parmi les jeunes qui sont déjà parents s'expriment fortement les valeurs familiales et l'importance de la présence d'enfants qui enrichissent l'existence. Ils en ont généralement hérité d'ailleurs et partagent avec les grands-parents leur joie et leur satisfaction. Certains jeunes, qu'ils aient des enfants ou non, parlent déjà de transmettre ce qu'ils ont eux-mêmes reçu de leurs parents : une enfance heureuse, des expériences inoubliables, comme des voyages par exemple. D'autres veulent plutôt se démarquer par rapport à la génération précédente. Certains diront par exemple vouloir être plus sévères que leurs propres parents, tout en admettant avoir apprécié la liberté dont ils ont profité.

D'autres pensent qu'ils seront meilleurs parents que leurs propres parents. Évidemment, il y a eu des enfances plus difficiles et on observe, entre autres, ces propos chez ceux où un parent a été absent, est disparu de leur vie : « Je serai un bon père parce que je n'en ai pas eu. » Mais c'est un discours qu'on relève aussi chez les femmes dont la mère travaillait alors qu'elles étaient très jeunes ; elles auraient préféré une mère plus présente et espèrent qu'elles le seront davantage pour leurs propres enfants.

## ■ VALEURS IDENTITAIRES

Les parcours de vie suivent ainsi le chemin sinueux des expériences vécues, des bifurcations qui entraînent progressivement les jeunes vers des choix irréversibles. Mais les jeunes justifient aussi leurs choix à partir d'un répertoire de valeurs sur lesquelles ils construisent peu à peu leur identité propre. Certaines de ces valeurs, révélées par le regard croisé des générations, semblent ainsi dominer les discours.

## ■ Réussite professionnelle

L'entrée dans l'âge adulte est une période où se définissent différents statuts : celui de travailleur, de conjoint, de parent. Les entretiens réalisés auprès des jeunes et de leurs parents confirment que le sens de la réussite de ce passage se mesure principalement dans les termes de l'insertion professionnelle, tant pour les hommes que pour les femmes. La valeur du travail paraît ainsi dominer toutes les autres. Une fois l'objectif de l'insertion considéré atteint, ce n'est plus le travail en soi qui revêt le plus d'importance, mais ce à quoi il donne accès. C'est évidemment d'abord à la question de l'indépendance financière et matérielle que la valeur du travail est liée. Les jeunes femmes et leurs mères reconnaissent d'ailleurs que la situation des femmes a beaucoup changé entre leurs générations. Dans les entretiens revient souvent cette idée que les

perspectives d'autonomie des femmes se sont grandement améliorées au fil du temps. Jeunes hommes et jeunes femmes semblent d'ailleurs partager maintenant cette idée que les deux conjoints travailleront, bien que certaines jeunes femmes expriment leurs préférences à demeurer à la maison lorsque les enfants sont très jeunes. Mais le travail ne permet pas seulement d'atteindre l'objectif d'autonomie.

## ■ Aptitude au bonheur

Pour plusieurs, enfants et parents, l'important est d'abord de trouver une profession satisfaisante, qui rendra le jeune heureux. L'aptitude au bonheur, qui renvoie à la fois à la capacité de faire les bons choix pour assurer qu'on sera heureux et à la capacité d'être heureux même devant les difficultés, est d'ailleurs l'une des valeurs transmises et héritées les plus souvent citées, tant par les jeunes que par leurs parents. Quand les projets professionnels des jeunes sont jugés satisfaisants par ces derniers et qu'ils correspondent, en plus, aux attentes des parents, le bonheur partagé est inégalé. Quand les jeunes paraissent satisfaits de leur situation, mais que celle-ci ne correspond pas aux attentes des parents, ces derniers ont tendance à dire qu'ils respectent les choix de leur enfant puisqu'ils semblent le rendre heureux, mais qu'ils n'en sont pas moins déçus.

Quand ni le jeune ni le parent ne paraissent satisfaits de la tournure des événements, les parents auront tendance à dire qu'ils n'ont pas réussi à transmettre les aptitudes nécessaires à la réussite professionnelle : le sens de la débrouillardise, mais aussi l'aptitude au bonheur. De leur côté, les jeunes souligneront alors parfois la présence d'héritages dont ils se seraient bien passés : l'absence de confiance en soi, l'impatience, la nervosité et un sens de la fragilité et de la vulnérabilité souvent mis en lien avec des événements qui ont marqué la vie de famille, tels que la rupture conjugale des parents.

## ■ Argent et valeurs matérielles

L'obtention d'un emploi permet l'accession à un statut social fortement valorisé, celui de travailleur. Les jeunes qui quittent prématurément l'école parce qu'ils occupent de petits boulots sont d'ailleurs souvent motivés par le fait que ce statut est plus valorisant pour eux. Mais c'est aussi l'accès au monde de la consommation qui est garanti par le salaire régulier. Les entretiens démontrent que les opinions ne sont pas unanimes sur ce sujet. Par exemple, plusieurs situations de jeunes paraissent pouvoir s'interpréter, du moins en partie, par un rejet du monde de la consommation et du matérialisme ambiant. On y retrouvera ceux qui ont une mauvaise opinion de l'âge adulte, qui signifie troquer ses rêves pour un confort bourgeois. D'autres utiliseront ces

termes pour décrire plus directement encore la situation de leurs parents et souvent pour déplorer le fait qu'ils ont reçu plus de biens matériels que d'amour dans leur enfance.

En revanche, les jeunes aussi se font parfois accuser d'être trop matérialistes ; c'est par exemple le cas lorsqu'ils ont acquis la stabilité professionnelle et qu'ils préfèrent la vie de célibataire consommateur à l'engagement conjugal et parental. Certains parents disent qu'eux-mêmes connaissaient bien mieux « la valeur de l'argent », alors que certains jeunes reprochent à leurs parents de ne pas leur avoir transmis les habiletés suffisantes pour se débrouiller dans un tel contexte d'abondance. Toutefois, les propos des jeunes et de leurs parents paraissent parfois ambigus sur cette question : en effet, certains jeunes qui font des reproches à leurs parents admettent aussi profiter des ressources de ces derniers ; par ailleurs, des parents continuent d'offrir gîte et couvert à des enfants qui ont, depuis longtemps, acquis leur indépendance financière.

La valeur du travail présente donc une face claire, celle d'un statut socialement valorisé, mais aussi une face sombre, celle qui est associée au sens moins noble de l'argent. Par contre, le travail n'est pas la seule valeur identitaire présente chez les jeunes. Ce qu'ils sont et ce qu'ils deviennent se définit très largement à partir de leur univers relationnel.

## ■ **Esprit de famille**

Les grandes enquêtes sur les valeurs montrent que « la famille » se situe toujours dans les premiers rangs des valeurs les plus citées par les jeunes. Pourtant, comme il a été mentionné précédemment, ces derniers ne semblent pas se presser de devenir parents eux-mêmes ; certains affirment d'ailleurs ne pas vouloir d'enfants. Nos enquêtes semblent suggérer que lorsqu'il est question de cette valeur prédominante, les jeunes se réfèrent davantage à l'univers familial d'où ils sont issus qu'à la famille qu'ils créeront eux-mêmes un jour. Les entretiens croisés confirment en effet ce que d'autres enquêtes sur les relations intergénérationnelles affirment depuis un certain temps déjà : l'ambiance est bonne dans la famille (Molgat et Charbonneau, 2003). Parents et enfants ressentent une forte proximité affective et disent partager bon nombre de « valeurs communes ». Plusieurs jeunes expriment une forte reconnaissance pour l'amour et le soutien reçus des parents et pour le fait qu'ils leur ont fourni de « bons modèles ». Certains diront même avoir « trop reçu » et ne pas avoir l'intention de gâter autant leurs propres enfants.

Des propos des jeunes émerge cette idée que les parents ont généralement bien su doser valeurs de solidarité et valeurs de liberté. De leur côté, les parents sont particulièrement fiers lorsqu'ils ont l'impression d'avoir transmis l'« esprit de famille », les « valeurs familiales », qui se réfèrent au sens des solidarités et de l'entraide, mais qui s'expriment aussi dans le goût partagé des rituels et des fêtes de famille. Sur ce



point, certains jeunes expriment plutôt un rejet de ces traditions, mais admettent souvent qu'ils s'attendent à les perpétuer lorsqu'ils auront eux-mêmes des enfants. Leur rejet paraît davantage un effet d'âge qu'autre chose, bien que la vie hyperactive des jeunes d'aujourd'hui et l'instabilité conjugale des parents constituent des éléments de contexte qui contribuent à modifier les pratiques rituelles dans les familles.

L'entraide admise et appréciée trouve un sens particulier lorsque jeunes et parents sont invités à réfléchir sur l'aide qu'il faudra peut-être fournir lorsque les parents seront âgés. Les jeunes les plus reconnaissants sont ceux qui ont le plus tendance à répondre spontanément qu'ils sont prêts à prendre soin de leurs parents âgés. Mais les entretiens réalisés avec les parents montrent que la valeur d'autonomie a traversé les âges et n'est pas le propre des jeunes générations (Charbonneau, 2003). Souvent obligés eux-mêmes de prendre soin de leurs propres parents, ils refusent de faire vivre cette expérience souvent difficile à leurs propres enfants. Certains jeunes en sont d'ailleurs déjà très conscients, affirmant que leurs parents sont bien trop indépendants pour dépendre d'eux plus tard.

En bref, les parents se sentent bien plus proches de leurs enfants qu'ils estiment l'avoir été de leurs propres parents lorsqu'ils étaient jeunes eux-mêmes. Si la continuité intergénérationnelle semble très présente ici, dans certains cas, on trouve tout de même un écart important. La distance observée se mesure le plus souvent en termes de différences d'idées politiques ou de valeurs sur les modes de vie, sur les questions de tolérance et d'adaptation à la modernité. De plus, même dans les familles où règne la bonne entente, certains parents expriment des regrets de n'avoir pu, en particulier, transmettre des valeurs religieuses.

## ■ Sens de la sociabilité

Les grandes enquêtes statistiques soulignent toujours l'importance de la valeur des relations amicales chez les jeunes. La fréquentation des amis ne sert pas uniquement à meubler les temps libres; les amis jouent aussi un rôle primordial dans le processus de construction identitaire. Selon Bibby et Posterski (1992), les jeunes québécois accordent beaucoup d'importance au temps et aux types d'activités consacrés à leurs amis. C'est vers la fin de l'adolescence que ces relations d'amitié prennent de l'ampleur (Bernier, 1997). Ainsi, à cette période, les activités entre pairs se caractérisent par l'importance qu'y prennent l'amitié ainsi que la recherche de plaisir et d'appartenance à un groupe. L'allongement des études et le report de la vie familiale permettent souvent à ces formes de sociabilité de persister jusqu'à tard dans la vingtaine. L'entrée en vie de couple et l'arrivée des enfants constitueraient des moments d'effacement de ces sociabilités, au profit d'un repli sur certaines relations amicales et de l'intensification des relations avec les parents autour de l'enfant.

La sociabilité amicale des jeunes n'a cessé de prendre de l'importance au fil des dernières décennies. La comparaison avec d'autres groupes d'âge montrent que les 15-24 ans consacrent trois fois plus d'heures que leurs aînés à leurs amis et deux fois moins à leur famille (Pronovost et Henri, 1996). Pour de nombreux jeunes, le temps passé avec les amis est même supérieur à celui passé avec les parents, même lorsque jeunes et parents vivent ensemble.

L'amitié est ainsi particulièrement valorisée à un moment du cycle de vie, mais la croissance de son importance dans la vie quotidienne des jeunes d'aujourd'hui laisse supposer qu'elle prend aussi de la valeur avec le passage des générations. Les résultats de nos enquêtes indiquent d'ailleurs qu'une forte valorisation de la sociabilité amicale apparaît dans les histoires des jeunes qui, soit ont une opinion très négative de l'âge adulte, soit expriment une réticence plus précise envers l'engagement conjugal et parental. Cependant, les amis sont aussi des sources d'influence sur les comportements. Une certaine volonté de conformité au groupe de pairs peut tout autant contribuer à assurer la persévérance scolaire de certains qu'à en convaincre d'autres de quitter l'école pour travailler et accéder au monde de la consommation. L'influence des amis se fait aussi sentir indirectement, car chacun se compare aux autres en fonction des étapes franchies dans le processus d'entrée dans l'âge adulte. Par exemple, il apparaît que le désir de parentalité chez les jeunes hommes naît souvent de cet exercice de comparaison par rapport aux amis qui ont déjà des enfants.

Les enfants n'héritent pas des amitiés de leurs parents, mais ils peuvent hériter d'un certain sens de la sociabilité. Celui-ci paraît en effet plus largement répandu chez les jeunes qui proviennent de familles plus nombreuses et de familles plus ouvertes sur un environnement relationnel élargi. La solitude de certains jeunes paraît cependant plus liée à la présence de conditions spécifiques qui limitent les relations amicales. Ceux qui, par exemple, cumulent les échecs dans leurs parcours scolaire et professionnel se retrouvent plutôt isolés socialement. Pour d'autres, la participation aux activités avec d'autres jeunes est aussi moins extensive lorsque les événements de la vie ne se déroulent pas en même temps que pour la majorité de la population. Certaines jeunes femmes qui vivent un début de carrière marqué par plus d'une naissance se retrouvent dans cette situation (Gaudet, 2003). Les jeunes qui cumulent activités scolaires et travail sont aussi moins disponibles pour entretenir des relations amicales.

Les parents ont rarement abordé la question des amitiés de leurs enfants. Il semble que cela soit un domaine qui leur appartient en propre. Mais ils n'ont cependant pas hésité à nommer ce qui, à travers leur héritage, permet d'assurer que leurs enfants auront avec leur entourage des relations satisfaisantes et respectueuses. Ils espèrent avoir contribué à en faire des personnes qui sauront établir de bonnes relations avec leur entourage et jouer pleinement leur rôle de citoyen.

## ■ CONCLUSION : IMPORTANCE DE TRANSMETTRE LES « BONNES VALEURS »

L'importance des valeurs du travail, de l'esprit de famille ou de la sociabilité est le plus souvent déduite de ce que jeunes et parents racontent sur les événements qui définissent le parcours d'entrée dans l'âge adulte des deux générations ainsi que des opinions qu'ils émettent à propos de leurs choix respectifs. Par contre, quand chacun doit plutôt répondre très directement à la question sur ce qu'ils jugent comme leur transmission ou leur héritage le plus significatif, chacun se place sur un autre registre. Apparaît alors l'importance de transmettre de « bonnes valeurs », qui donnent d'abord l'assurance que les jeunes sauront faire leur chemin dans la vie, mais qui rappellent aussi l'importance de valeurs collectives, plus facilement oubliées lorsqu'on centre le propos sur la seule réussite individuelle de son parcours professionnel.

Certaines valeurs « pour soi » ont déjà été évoquées : l'autonomie, la débrouillardise, la capacité de faire des choix, l'aptitude au bonheur. Cependant, dans les entretiens croisés reviennent tout aussi fréquemment la curiosité, la soif de connaissances, la capacité d'émerveillement, une certaine naïveté et la passion qui vont nourrir cette capacité d'imaginer sa vie et de rester disponible aux possibilités que celle-ci a à offrir. Certes, un peu de rigueur est aussi de mise. Il sera alors question du sens des responsabilités, de l'amour du travail bien fait, de l'importance d'être conséquent dans ses choix. Et pour être mieux disposé devant les difficultés appréhendées, mieux vaut avoir hérité de la patience, d'un bon sens de l'humour, d'un caractère facile et d'une bonne confiance en soi.

Les valeurs « pour les autres » sont celles qui font le plus d'unanimité dans le croisement des propos des jeunes et de leurs parents. L'importance du respect des autres est certainement ce qui revient avec le plus de spontanéité dans les entretiens, mais il se décline aussi en d'autres variations : la compassion, l'honnêteté, la franchise, la tolérance, le respect des engagements, l'ouverture d'esprit, la générosité et l'esprit de partage. Parents et enfants s'accordent pour dire que c'est la vie en famille qui a servi de modèle, de cadre d'apprentissage de ces valeurs. Les parents insisteront davantage sur l'importance d'équilibrer les valeurs d'autonomie et de solidarité pour savoir éviter la dépendance, mais aussi savoir compter sur les autres. Pour certains, l'élément le plus important aura été de pouvoir transmettre à leur enfant le goût de transmettre à son tour...

Dans les histoires familiales les plus difficiles, les parents disent ne pas savoir ce qu'ils ont bien pu transmettre à cet enfant qu'ils ne comprennent pas. De leur côté, les jeunes diront plutôt n'avoir hérité que de mauvaises choses. Ces propos sont en soi très révélateurs de l'importance de la transmission et de l'héritage intergénérationnel des valeurs lors du bilan de succès ou d'échec du processus d'entrée dans l'âge

adulte. Les travaux de recherche portant sur la vie des jeunes d'aujourd'hui nous offrent pourtant rarement la possibilité d'une analyse conjointe des parcours de vie et des valeurs. Plus rarement encore, ils reposent sur le croisement des regards intergénérationnels. Cette brève réflexion constitue une invitation à poursuivre en ce sens.

## ■ BIBLIOGRAPHIE

- BALAKRISHNAN, T. R., É. LAPIERRE-ADAMCYK et K. J. KRÓTKI (1993). *Family and Childbearing in Canada. A Demographic Analysis*, Toronto, University of Toronto Press.
- BERNIER, L. (1997). «Les relations sociales», dans M. Gauthier et L. Bernier (dir.), *Les 15-19 ans. Quel présent? Vers quel avenir?*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval et Institut québécois de recherche sur la culture, coll. «Culture et Société», p. 44-63.
- BERNIER, L. (1996). «L'amour au temps du démariage», *Sociologie et Société*, vol. 27, n° 1, p. 47-61.
- BIBBY, R. et D. POSTERSKI (1992). *Teen Trends. A Nation in Motion*, Toronto, Stoddart.
- BOWLBY, J.W. et K. MCMULLEN (2002). *À la croisée des chemins. Premiers résultats pour la cohorte des 18 à 20 ans de l'Enquête auprès des jeunes en transition*, Ottawa, Direction des ressources humaines – Canada et Statistique Canada.
- BRÉCHON, P. (dir.) (2000). *Les valeurs des Français. Évolutions de 1980 à 2000*, Paris, Armand Collin.
- CHARBONNEAU, J. (2004). «Contexte sociétal et réversibilité des trajectoires dans le début de l'âge adulte», Montréal, INRS-UCS, [www.inrs-ucs.quebec.ca](http://www.inrs-ucs.quebec.ca), Inédits 2004-01.
- CHARBONNEAU, J. (2003). «Les problématiques de recherche au Québec sur les solidarités familiales», Conférence au Séminaire de la Mission interministérielle de recherche (MIRE-DRESS). Ministère français des Affaires sociales et de la Santé, Paris, mai 2003.
- CHARBONNEAU, J. (1994). «Jeunesse, jeunesses», dans R. Hudon et B. Fournier (dir.), *Jeunesses et politique. Tome 2, Mouvements et engagements depuis les années 30*. Québec et Paris, Presses de l'Université Laval et L'Harmattan, coll. «Sociétés et mutations», p. 95-118.
- DANDURAND, R. B. (2002). «Un sujet nommé désir. Entrevue avec Renée Dandurand», *RND*, vol. 100, n° 1, p. 17-28.
- DULAC, G. (1997). «La configuration du champ de la paternité: politiques, acteurs et enjeux», *Lien social et politiques*, vol. 37, p. 133-143.

- GALLAND, O. (2000). «L'évolution des valeurs des Français s'explique-t-elle par le renouvellement des générations?», dans P. Bréchon (dir.), *Les valeurs des Français. Évolutions de 1980 à 2000*, Paris, Armand Collin, p. 202-216.
- GALLAND, O. (1996). «L'entrée dans la vie adulte en France. Bilan et perspectives sociologiques», *Sociologie et sociétés*, vol. 27, n° 1, p. 37-46.
- GALLAND, O. et B. ROUDET (2001). *Les valeurs des jeunes. Tendances en France depuis 20 ans*, Paris, L'Harmattan.
- GAUDET, S. (2003). *Responsabilité et socialisation au cours du passage à l'âge adulte. Les cas des jeunes adultes de la région montréalaise*, Montréal, INRS-UCS, Programme d'études urbaines, thèse de doctorat.
- GAUTHIER, M. et J. CHARBONNEAU, avec la collaboration de Martine Côté, Louise Gauthier, Angèle-Anne Brouillette et Mircea Vultur (2002). *Jeunes et fécondité: les facteurs en cause. Revue de la littérature et synthèse critique*, Québec, INRS-UCS, rapport remis au ministère de la Famille et de l'Enfance du gouvernement du Québec.
- LEMIEUX, D. et L. BERNIER (1993). «La transmission intergénérationnelle dans les projets de procréation: une approche qualitative et subjective des changements démographiques au Québec», *International Journal of Canadian Studies/Revue internationale d'études canadiennes*, numéro hors série, p. 85-102.
- MARCIL-GRATTON, N. (2001). «Formation des couples: quelles trajectoires?», dans *Démographie et famille. Les impacts de la société de demain*, Les actes du colloque tenu les 28 et 29 novembre 2000, Québec, Conseil de la famille et de l'enfance, p. 94-95.
- MOLGAT, M. (1999). *Les difficultés de l'insertion résidentielle et la détérioration des conditions de logement des jeunes ménages au Québec*, Québec, Société d'habitation du Québec.
- MOLGAT, M. et J. CHARBONNEAU (2003). «Les relations sociales», dans M. Gauthier (dir.), *Regards sur la jeunesse au Québec*, Québec, Presses de l'Université Laval et Institut québécois de recherche sur la culture.
- PRONOVOST, G. et P. HENRI (1996). *Évolution de l'emploi du temps au Québec 1986-1992: pratiques culturelles et sportives*, Québec, Direction des loisirs et des programmes de la jeunesse, ministère des Affaires municipales.
- QUÉNIART, A. (1994). *Les représentations sociales de la parentalité chez des mères de différents milieux*, Montréal, LAREHS, UQAM.



# C H A P I T R E

---

# 3

## **Valeurs sociales fondamentales de jeunes québécoises et québécois ce qui compte pour eux<sup>1</sup>**

**Chantal Royer, Gilles Pronovost  
et Sarah Charbonneau**  
*Université du Québec à Trois-Rivières*

---

1. Recherche financée par le ministère de la Famille et de l'Enfance.

Alors que de grandes enquêtes internationales sur les valeurs se déroulent régulièrement en Europe tout particulièrement (Bréchon, 2000), il n'existe pas au Québec d'étude récente sur cette question, du moins de façon globale. Plus encore, nous avons presque perdu trace de ce que pensent les jeunes de leur vie sociale et affective, de leur conception de la famille, du travail et de leurs études. Depuis les travaux pionniers de Jacques Lazure (1970), et ceux du ministère de l'Éducation menés en 1980, un grand vide s'est créé dans l'étude des valeurs chez les jeunes.

Par ailleurs, la plupart des enquêtes internationales sur les valeurs présentent essentiellement des données quantitatives. Leur contenu nous échappe en grande partie ; il est certes question notamment de « famille » et de « travail », mais on n'en mesure que « l'importance » sur une échelle de cinq points par exemple, sans que l'on sache vraiment à quoi renvoie un tel libellé. De plus, les résultats de ces grandes enquêtes peuvent donner l'illusion d'une structuration achevée du système des valeurs des jeunes, d'autant plus que la population visée est généralement celle des 15 ans et plus, voire des 18 ans et plus. Rien n'est aussi sûr quand il est question d'un jeune de 14 ans ou de 16 ans. Enfin, de telles enquêtes ne permettent pas d'approcher le processus même de construction d'une échelle de valeurs en mouvement.

Notre objectif premier est d'obtenir le point de vue des jeunes sur ce qui compte pour eux, en les interrogeant dans le contexte le moins formel possible et surtout en ne leur présentant pas une liste de valeurs ou de termes figés par un instrument de mesure. Nous voulons comprendre le contenu et la signification qu'a pour eux ce qu'ils valorisent le plus.

## ■ CADRE D'ANALYSE

Il existe assurément de nombreux ouvrages sur l'étude des valeurs sociales. Pour notre part, nous utiliserons une définition « classique ». S'inspirant sans doute de la définition marquante de Kluckhohn<sup>2</sup> (1962), Guy Rocher écrit : « La valeur est une manière d'être ou d'agir qu'une personne ou une collectivité reconnaissent comme idéale et qui rend désirables ou estimables les êtres ou les conduites auxquels elle est attribuée » (Rocher, 1969, T. 1, p. 102).

Les valeurs sociales ne sont pas des buts ni des objectifs d'action immédiats. Elles ne sont pas de l'ordre des événements. La majorité des auteurs reconnaît que les valeurs relèvent du domaine de l'idéal,

---

2. « A value is a conception, explicit or implicit, distinctive of an individual or characteristic of a group, of the desirable which influences the selection from available modes, means and ends of action » (Kluckhohn, 1962, p. 395).



qu'elles désignent donc ce qui est considéré comme le plus fondamental dans une société. «Elles appartiennent aux orientations profondes qui structurent les représentations et les actions d'un individu» (Bréchon, 2000, p. 9).

Les valeurs remplissent des fonctions essentielles dans une société: on les trouve au fondement de l'interprétation et des jugements ultimes que les acteurs portent sur la réalité sociale. Elles indiquent les manières idéales de penser et de se comporter. Elles centrent l'attention sur ce qui, dans une société, est considéré comme désirable et essentiel. Elles fondent les comportements et les modèles de comportement; elles fondent l'orientation normative de l'action sociale; elles sont un principe de conduite. Elles sont un élément essentiel d'intégration sociale, par le consensus et l'ordre social qu'elles tendent à instaurer, par le «sentiment» d'appartenance à une communauté d'intérêt et de pensée.

Notre étude sur les valeurs des jeunes vise précisément à repérer dans quels termes ceux-ci désignent ce qui est important pour eux, ce qui compte dans leur vie, en dehors de catégories préétablies. Nous voulons également tenter de vérifier dans quelle mesure leur système de valeurs, plus ou moins formé, plus ou moins en changement, sert de fondement à leurs comportements.

## ■ Typologie

Il y a valeurs et valeurs. Par exemple, la famille, le sentiment de liberté, la recherche du plaisir constituent sans doute des valeurs, mais de niveaux différents. Ou encore, la justice, la santé, le travail, si elles sont bien de l'ordre des valeurs, ne peuvent être comparées au même degré, car elles renvoient parfois à des institutions, parfois à des idéaux, parfois à des normes de comportements souhaitées. Pour tenir compte de ce fait, à la suite de certains travaux, nous faisons la distinction entre des *valeurs de légitimité*, des *valeurs d'action* et des *valeurs personnelles*.

Les valeurs de légitimité renvoient aux grands idéaux collectifs que partage une partie, voire l'ensemble d'une société. Elles désignent ce qui est considéré comme important, fondamental, dans une société. Font partie de cette catégorie les conceptions relatives à la vie et à la mort, au travail, à la famille, à la religion et à la morale, au bonheur et au respect de l'environnement. On peut y ajouter les rapports au temps (orientations par rapport au passé, au présent et à l'avenir, perspectives temporelles à court ou à long terme). Les valeurs éducatives font également partie de cette catégorie: importance accordée à l'école, modes d'apprentissage, rapports au savoir et à la culture.

Les valeurs d'action renvoient aux normes de comportement, aux manières de faire, aux modalités pratiques de vivre en société. On peut aussi parler de *normes morales* et de *valeurs relationnelles* (entraide,

solidarité, amitié). La tolérance, les attitudes à l'égard du politique et de l'économie, les notions de justice, de liberté, d'autorité et de pouvoir, les attitudes par rapport à la sexualité, font partie de cette catégorie.

Quant aux valeurs personnelles, elles renvoient aux représentations reliées à l'identité, à l'image de soi, aux notions d'accomplissement et de succès, souvent en opposition avec diverses contraintes extérieures perçues. La satisfaction par rapport à son environnement (social et institutionnel), une image positive ou négative de ce que l'on a accompli, les conceptions de la réussite, l'accent mis ou non sur des valeurs d'accomplissement, l'importance accordée à la sphère privée, font généralement partie de cette catégorie.

## ■ Structure

Quant à leur structure, les valeurs sociales sont relatives; elles sont propres à une société, à un temps historique donné ainsi qu'à des collectivités et des groupes particuliers. En théorie, elles présentent un caractère hiérarchique, en ce sens que certaines apparaissent plus importantes, dominantes, par exemple. Elles peuvent être dites centrales (partagées par toutes les catégories importantes de population) ou variantes (contre-valeurs; valeurs alternatives), structurantes (si elles commandent davantage la hiérarchie des valeurs) ou périphériques et enfin globales (présentes dans la plupart des domaines de la vie sociale) ou sectorielles. Elles sont fortement modulées par les cycles de vie et les générations, les stéréotypes masculins et féminins, le milieu de vie.

## ■ ASPECTS MÉTHODOLOGIQUES

Pour connaître les valeurs de jeunes et cerner le sens dont elles sont porteuses, des entretiens qualitatifs ont été réalisés auprès de 34 jeunes québécois âgés de 14 à 19 ans provenant des régions de Montréal et de Trois-Rivières. Les entretiens ont été menés simultanément dans les deux régions par deux intervieweuses, et ce, de juin à août 2003.

Parmi les participants à cette étude, 15 sont âgés de 14 à 16 ans, tandis que 19 ont de 17 à 19 ans (tableau 1). Nous avons privilégié le groupe des jeunes âgés de 14 à 16 ans, car cette période constitue une période charnière, au plan des pratiques culturelles, de leur première incursion sur le marché du travail, ainsi que du cheminement scolaire (Pronovost, 2002). Pour leur part, les 17-19 ans ont probablement un système de valeurs plus fixé, mais aussi modulé par les perspectives d'emploi et l'autonomie acquise ou recherchée; il est d'ailleurs probable qu'ils ont modifié leurs représentations tout au long de leur parcours de vie.

## ■ Tableau 1

**Profil des participants selon l'âge et le genre**

Provenance	Genre et catégories d'âge				Total
	Filles	Garçons	Filles	Garçons	
	14-16	14-16	17-19	17-19	
Trois-Rivières	3	4	7	4	<b>18</b>
Montréal	4	4	5	3	<b>16</b>
<b>Total</b>	<b>7</b>	<b>8</b>	<b>12</b>	<b>7</b>	<b>34</b>

Les jeunes qui ont participé aux entrevues sont issus de divers milieux familiaux et socioéconomiques. Nous avons aussi interviewé deux jeunes adultes qui ne fréquentent pas l'école actuellement afin d'avoir un éventail de données le plus large possible.

Le guide d'entretien a été structuré de manière à offrir une progression allant de l'identification des valeurs et de l'approfondissement de chacune d'elles, jusqu'à l'investigation d'autres valeurs sociales non mentionnées au cours de l'entrevue par l'interviewé. Le guide était ainsi organisé autour de cinq thèmes, dont les deux premiers étaient abordés de manière rotative par les intervieweuses :

1. Les valeurs les plus importantes pour la personne.
2. Ce que représente chacune des valeurs relevées, les raisons de leur importance.
3. Ce que la personne pense d'autres valeurs sociales non abordées.
4. Structuration des valeurs.
5. Informations personnelles.

Les entretiens ont tous été enregistrés. Le consentement des parents a été obtenu pour les participants de moins de 18 ans. Des fiches de consentement ont été signées par tous les participants, assurant notamment la confidentialité des données. En moyenne, les entretiens ont duré une heure. Ils ont été réalisés dans des lieux choisis par les participants.

La transcription littérale des propos (verbatim) a été réalisée à l'aide d'un logiciel de reconnaissance vocale (*Dragon Naturally Speaking Preferred*). Quant aux données, elles ont été analysées à l'aide du logiciel *Nvivo* (2.0) suivant une technique d'analyse thématique, telle qu'elle est présentée par Paillé et Mucchielli (2003) ainsi que Miles et Huberman (2003). L'analyse qui suit constitue une première exploration du système de valeurs qui émerge des propos des jeunes que nous avons interviewés.

## ■ EXPLORATION DU SYSTÈME DE VALEURS DES JEUNES

Au fil des entretiens, les jeunes nous ont parlé de ce qui leur tient à cœur, de leurs désirs, de leurs déceptions, de leur contexte de vie, de leurs projets d'avenir, bref, des choses qui les touchent et qui sont importantes pour eux. Ce faisant, ils nous ont donné accès à un univers très riche composé de pensées, de croyances et de représentations du monde. À défaut de pouvoir présenter l'entièreté du système de valeurs dans ce chapitre, nous allons nous attarder aux groupes de valeurs qui ressortent à la suite d'une première phase d'analyse réalisée sur l'ensemble du corpus. Ainsi, cette section tente d'apporter un éclairage sur ce qui compte le plus pour les jeunes interviewés et sur les raisons motivant ces choix. Six groupes de valeurs ont été constitués :

1. La famille, les amis, la vie amoureuse.
2. Les études, le travail.
3. Le respect, l'entraide.
4. Le bonheur, le bien-être.
5. Le sport et certaines autres passions et activités de loisirs.
6. Certaines croyances religieuses.

Les résultats qui suivent mettent en lumière les principaux éléments qui caractérisent les représentations des jeunes à l'égard des quatre premières catégories, excluant la vie amoureuse, une thématique pour laquelle nos analyses demeurent beaucoup trop partielles au moment de publier le présent ouvrage. Nous reviendrons sur le sport et les autres activités de loisirs ainsi que sur les croyances religieuses en conclusion de ce chapitre.

## ■ FAMILLE ET AMIS

Lorsqu'on demande aux jeunes de nous parler des choses qui sont importantes pour eux, presque tous mentionnent spontanément et la plupart du temps de manière concomitante, la famille et les amis. Cette première partie des résultats tente de faire ressortir les raisons pour lesquelles ces valeurs sont si importantes pour les jeunes interviewés, de même que ce qu'elles signifient pour eux. Les résultats font ressortir des éléments de signification de même que des dimensions qui contribuent à dépeindre un tableau somme toute assez complexe des représentations des jeunes à l'égard de ces deux valeurs. Nous allons, dans un premier temps, nous intéresser à la famille, pour ensuite aborder la question des amis.

## ■ Famille : importance et éléments de définition

La place importante de la famille dans le système de valeurs des jeunes ressort très clairement des propos que nous avons recueillis. Vraisemblablement, la famille représente ce que certains jeunes voient de plus important dans la vie : « La famille, c'est qu'est-ce qui est, je dirais [...], le plus important dans la vie » (Alice, 17 ans) ; « Personnellement, moi je trouve, l'affaire qui est le plus important, c'est la famille » (Olivier, 15 ans).

Pour l'instant, disons que cette importance semble se situer sur deux plans : 1) sur le plan social, les jeunes considèrent la famille comme étant vraiment très importante dans et pour la société en général – ce serait le cas lorsqu'ils parlent de « la » famille d'une manière plus général – donc en tant que valeur sociale de légitimité ; et 2) sur le plan personnel, les jeunes considèrent la famille comme étant très importante pour eux en particulier, dans leur vie personnelle – on parlera alors de « ma » famille, d'une manière plus spécifique.

Au-delà du constat voulant que la famille soit quelque chose de vraiment très important pour les jeunes, nous voulions savoir à quoi ou à qui les jeunes se réfèrent lorsqu'ils parlent de la famille. Essentiellement, nous avons relevé deux noyaux de sens :

- 1) La famille en tant que personne.
- 2) La famille en tant que lieu.

Le premier noyau recense les définitions qui associent la famille à des personnes. Quand on leur demande de nous expliquer ce que c'est pour eux la famille, les réponses que l'on obtient débutent le plus souvent par : « la famille, c'est des personnes qui... », « la famille, c'est quelqu'un qui... », « la famille, c'est ceux qui... », « c'est ma mère ». La famille, c'est donc d'abord et avant tout des personnes. Le plus souvent, il sera question de leurs parents, parfois de leurs frères et sœurs. Quelques personnes clés de la famille telles qu'une tante, un grand-parent, un cousin ou une cousine seront plus rarement évoquées. Donc, une conception surtout nucléaire de la famille : la mère, le père, les frères et sœurs.

Le second noyau de sens regroupe des définitions du type : « la famille, c'est le premier endroit où... », « c'est un lieu de... », « c'est là où... », « c'est un environnement dans quoi... ». Bref, des éléments de définitions qui mettent en scène la famille comme un lieu où il se produit des choses, de la conception de la vie, à rien du tout, en passant par l'éducation, l'aide et le soutien. Dans les sections suivantes, nous allons tenter de mettre en lumière ces représentations.

## ■ Famille : lieu de conception et d'éducation

Sans conteste, la famille est, pour les jeunes, un lieu de genèse de la vie. Ils la définissent comme le lieu de la conception de la vie, le contexte dans lequel l'enfant naît, « la sphère de vie première », « l'unité de base de

la vie ». Que ce soit grâce à leurs parents ou à cause d'eux, les jeunes reconnaissent en quelque sorte et à leur manière devoir leur vie à leurs parents : « C'est quand même à cause d'eux autres [mes parents] si je suis là [rire] il ne faut pas oublier ça » (Betty, 14 ans).

La famille, c'est aussi le lieu où l'enfant grandit, où il apprend, se développe, intègre des valeurs. Pour plusieurs des jeunes interrogés, la famille est l'environnement qui les a amenés à devenir ce qu'ils sont. Cette idée d'apprentissage, d'éducation et de développement de la personne est assez présente dans le discours des jeunes qui conçoivent, de fait, la famille comme un lieu d'éducation très important, voire « central » dans la vie d'un individu.

En matière de développement de la personne, tout particulièrement, la famille serait le lieu par excellence occupant une importance jugée bien plus grande que l'école à cet égard : « Je pense que c'est là [dans la famille] le premier endroit là [pour l'éducation de l'individu], [ce n'est] pas nécessairement l'école là » (Alain, 18 ans). Parlant de sa mère, Catherine (18 ans) explique :

[...] C'est elle qui m'a élevée, qui m'a inculqué tout ce que je suis. C'est tout mon apprentissage, mon bagage que dans le fond c'est à cause de la famille, si tu es comme ça aujourd'hui. Ils ont beau dire qu'à l'école on apprend bien des affaires, mais en fait c'est toute la famille dans le fond qui te montre. Ah, j'ai appris genre c'était où l'Afrique sur une carte à l'école, mais je veux dire la personne que je suis c'est comme mes parents qui vont former tout ça.

Ainsi, si l'école est davantage associée à l'acquisition de savoirs dans le discours des jeunes, la famille, pour sa part, sera davantage reliée à la formation de l'être, dans son entièreté, « avec tout son bagage », « toutes ses valeurs ». Tout comme Catherine, plusieurs des jeunes que nous avons rencontrés utilisent le terme « élever » dans leurs façons de s'exprimer à l'égard de la famille. En corollaire, et tel que l'indique d'ailleurs l'expression « élever ses enfants », cela soutient l'idée que les jeunes se représentent la famille comme un lieu d'éducation et de formation.

## ■ Famille : lieu de soutien

Parmi les représentations que les jeunes nourrissent à l'égard de la famille, on voit aussi apparaître la famille comme un lieu de soutien que l'on pourrait dire doté d'une grande solidité et d'une grande stabilité. Ces personnes, celles qui constituent la famille, forment un ensemble de gens sur qui les jeunes disent pouvoir compter de manière 1) inconditionnelle et 2) en tout temps. C'est de ce lieu de soutien dont il est question ici. C'est une idée extrêmement forte et clairement exprimée par les jeunes. Nous verrons d'ailleurs un peu plus loin qu'ils disent la même chose de leurs amis.

La famille est considérée comme un lieu de soutien sur à peu près tous les plans. Les jeunes voient leur famille comme des gens grâce auxquels ils peuvent obtenir soutien moral, psychologique, affectif, matériel et financier, mais aussi comme des gens sur qui ils peuvent compter lorsque vient le moment de faire des choix, de prendre des décisions ou plus simplement de partager les bons coups tout autant que les mauvais.

Plus encore, les jeunes considèrent la famille comme un lieu de soutien inconditionnel. Offrir un soutien inconditionnel, cela signifie que malgré les erreurs, les gaffes ou la situation dans laquelle le jeune se trouve, il conçoit que sa famille sera là pour l'aider et le soutenir : « La famille, c'est le support, le soutien, c'est l'entraide quand t'as/ [...] pis eux vont être là pour te supporter peu importe tes erreurs, tes choix » (Xavier, 18 ans).

À cette idée de soutien (moral, psychologique, matériel, etc.) et inconditionnel (peu importe la situation) vient s'ajouter l'idée de stabilité et de permanence. Voir la famille comme une structure permanente d'aide et de soutien, c'est concevoir qu'elle a été là jusqu'à présent, mais aussi qu'elle sera toujours là dans l'avenir. Les deux extraits suivants illustrent bien cette idée de possibles retours incessants vers la famille et de sa permanente disponibilité :

Parce qu'ils sont tout le temps là pour moi pis/et je sais que même s'ils sont frustrés ou que je suis fâchée après eux autres, je sais que je vais tout le temps revenir à eux autres peu importe, j'sais que je vais revenir fait que [...] c'est ça, ils sont tout le temps là pour moi (Amy, 18 ans).

J'ai appris que mes parents, ma famille, ils vont tout le temps être là pour moi (Brigitte, 19 ans).

Il apparaît aussi, dans cette même thématique de la famille en tant que lieu de soutien, d'autres éléments de conception qui contribuent à poser la famille soit comme un refuge (un endroit où l'on est bien, en sécurité), comme un port d'attache (où l'on revient tout le temps) ou comme un lieu d'échanges, de communication, d'écoute et de respect mutuel. Les jeunes attribuent ainsi à la famille de nombreuses vertus qui concourent peut-être à faire d'elle une grande institution sociale, surtout si on la voit comme étant à la genèse de la vie et du développement de l'individu.

## ■ Famille : un non-lieu ?

Pour certains néanmoins, il faut bien le dire, la famille revêt moins d'importance. Selon toute vraisemblance, ce sont des jeunes qui ont vécu un peu à l'écart de leur famille ou avec un seul parent, dans une famille dite « instable » ou « éclatée ». Ce témoignage en dit long sur la façon dont cette jeune femme, Maude, voit la famille qu'elle ne prend pas au sérieux :

Mon père, je lui ai parlé peut-être cinq fois depuis qu'il m'a mis dehors, pis j'ai dix-neuf [ans] [ce qui fait que] ça fait peut être un an et demi deux ans là... [que je ne l'ai pas vu]. Non, ça fait deux ans parce que je vais avoir vingt. En tout cas, quelque chose de même là. Un an et demi là environ. Deux ans, je sais pas! Hier je l'ai pas appelé pour la fête des Pères, j'ai oublié. Tsé, tu vois, je prends pas la famille vraiment très au sérieux tsé... [...] Je pense, JE PENSE<sup>3</sup>, que j'ai une relation plus intime avec la famille de mon chum qu'avec ma propre famille parce que la mienne est vraiment éclatée là. Mes parents ont jamais été ensemble là. Ils m'ont faite sur un sofa, genre (Maude, 19 ans).

Ce témoignage laisse tout de même entrevoir que si Maude ne prend pas sa famille au sérieux, elle semble entretenir un lien « familial » avec celle de son copain. Il a été relevé par d'autres interviewés d'ailleurs que la famille n'est pas nécessairement celle avec qui ils ont des liens de sang. C'est un aspect qui demeure trop peu documenté dans notre corpus, mais qui pourrait constituer une piste de recherche intéressante, soit de préciser de quelle famille il s'agit.

### ■ Amis: une présence indispensable

Dans le panorama des éléments qui comptent le plus pour les jeunes, *les amis* sont extrêmement importants. Nous allons voir qu'ils viennent en quelque sorte se superposer à la famille en répétant des représentations que nous avons par ailleurs aussi observées dans le discours des jeunes à l'égard de la famille. Dans la présente section, nous allons mettre en lumière les principales conceptions que les jeunes ont à l'égard des amis.

Tout comme c'est le cas pour la famille, les jeunes que nous avons rencontrés nous ont expliqué à quel point leurs amis leur étaient indispensables. L'importance que revêtent les amis semble liée à un besoin quasi viscéral d'être avec quelqu'un, d'être entouré ou encore, comme certains le disent, le besoin de « ne pas être seul ». À l'adolescence, cela semble particulièrement prégnant. Certains nous confient être incapables de s'imaginer sans leurs amis, d'autres, qu'ils ont cette impression d'avoir toujours besoin d'eux, de leur présence. Les points suivants vont aider à comprendre pourquoi.

### ■ Amis: des alliés au soutien

En plus de répondre à ce très fort besoin de compagnie, il appert que les amis jouent des rôles fort semblables à ceux de la famille en les actualisant, tout naturellement, dans l'univers de l'amitié. Ainsi, les jeunes voient leurs amis comme des personnes solidaires qui leur offriront leur soutien en toute circonstance, sans les juger ni les condamner. Un ami,

---

3. Voix forte.



« c'est quelqu'un sur qui tu peux toujours compter que ça aille mal ou que ça aille bien » (Caroline, 18 ans). Les amis sont des personnes qui comprennent, qui soutiennent, qui aident à surmonter les problèmes.

## ■ Amis : des alliés à la socialisation et à l'éducation

Par leur très haute importance et par leur présence soutenue dans la vie quotidienne des jeunes, les amis se révèlent des alliés de taille. Tout particulièrement, ils le seraient en matière de socialisation (intégration sociale), de même qu'en matière d'éducation et d'apprentissage. Sur le plan de la socialisation, la famille et les amis jouent des rôles complémentaires, car bien que l'on aime beaucoup ses parents, il est un fait que la plupart des jeunes ont besoin de sortir de la maison. Ils le font avec leurs amis qui se présentent dès lors comme les personnes avec qui l'on s'aventurera à l'extérieur du nid et avec qui l'on vivra des expériences différentes. Ainsi, c'est avec leurs amis qu'ils font des activités (sorties de toutes sortes, magasinage, etc.), avec qui ils passent le plus clair de leurs journées (à l'école ou ailleurs), avec qui ils discutent, à qui ils se confient et avec qui ils ont habituellement du plaisir (« se faire du fun »). Les amis sont d'ailleurs décrits comme des personnes agréables, plaisantes et avec qui, nécessairement, l'on se sent bien.

Dans une autre perspective, quelques-uns voient dans leurs amitiés des occasions uniques et plaisantes d'apprendre. Bien qu'ils disent apprendre beaucoup de choses avec leurs amis, on ne sait pas exactement quoi. Par exemple, en expliquant pourquoi ses amis sont si importants, Carole (18 ans) déclare : « Parce qu'il faut que tu aies d'autre monde autour de toi parce que si tu es toujours tout seul tu apprends rien, il y a d'autre monde autour de toi. » La discussion et la réflexion ont notamment été reconnues comme des lieux d'échanges favorables à l'apprentissage.

Nous retenons donc que ces figures de proue que sont la famille et les amis représentent un petit groupe de personnes clés qui occupent une place considérable dans le microcosme de vie des jeunes. On retient aussi que la famille et les amis, bien qu'ils soient des protagonistes distincts, vont jouer à leurs façons des rôles fort similaires dans la vie des jeunes. Ce sont les alliés des jeunes tant dans leurs activités quotidiennes que dans leur développement personnel et social, voire dans leur quête d'identité.

## ■ ÉTUDES ET TRAVAIL

D'autres institutions concourent par ailleurs à préciser le paysage des valeurs des jeunes. Ainsi, lorsqu'on leur demande de nous parler de ce qui compte le plus pour eux, la majorité des jeunes que nous avons rencontrés ont mentionné les études et le travail. Tout comme pour la famille et les amis, les études et le travail sont deux valeurs qui

apparaissent très importantes et, encore une fois, très étroitement liées. Ce lien est particulièrement visible dans les propos recueillis auprès des jeunes du cégep (17-19 ans).

## ■ Études

Lorsque les jeunes parlent de leurs études, une représentation domine très fortement. Elle concerne l'univers de l'emploi, de la carrière et de la réussite sociale. Dans l'ensemble de notre corpus, en effet, on observe que les études sont nettement associées à l'emploi et à des questions professionnelles, bien davantage en tout cas qu'à l'acquisition de connaissances. Pour les uns, les études sont une sorte de passage obligé et nécessaire pour réussir dans la vie, « devenir quelqu'un ». Pour les autres, elles sont un investissement pour la carrière : « l'école est quand même importante mais c'est juste [...] c'est pour, comme, le futur là, pis tout. Pour [...] comme [...] si je veux avoir une bonne job » (Andrée, 16 ans).

En plus d'illustrer la vision utilitaire que les jeunes ont des études, cet extrait met aussi en lumière une idée récurrente dans le discours des jeunes, soit celle que les études sont rarement considérées comme utiles dans l'instant présent ; leur utilité étant systématiquement projetée dans un avenir plus ou moins rapproché. Les études sont un mal nécessaire, important pour l'avenir. Elles sont considérées comme une garantie de succès professionnel dans presque tous les cas.

## ■ Travail

Nous avons vu que pour les jeunes, les études représentent d'abord un moyen d'obtenir un travail qui soit intéressant, « une bonne job ». À l'examen de nos données, nous avons aussi compris qu'un travail intéressant en est un qui, tout bien considéré, pourra leur permettre de se réaliser. Comme les jeunes conçoivent qu'ils passeront une bonne partie de leur existence au travail, en plus d'être une occupation, le travail devra être un moyen de se développer, de s'accomplir et de se rendre utile. Ainsi, les jeunes rêvent d'un travail intéressant et stimulant dans lequel ils seront bien et où ils auront du plaisir à travailler. L'extrait suivant fournit un exemple de cette représentation du travail :

Moi, je trouve que beaucoup de gens qui voient plus le travail comme une c'est une façon, genre, de gagner sa vie. Puis ça, je le vois plus comme un moyen de se développer [...] un moyen de mettre en pratique ses valeurs puis ses connaissances. C'est pour ça que je trouve ça important un travail que tu aimes parce que sinon tu pourras jamais faire ça [...] même [...] quand tu as un travail mettons, je pense, mettons être prof mettons, tu enseignes mais en même temps tu fais des recherches puis tu continues d'apprendre, je pense. C'est important dans ton travail. Tu évolues, tu continues d'apprendre, tu ne restes pas tout le temps à la même place comme une job qui te sert à rien [...] moi, je vois ça comme [...] ça te permet d'évoluer là pis [...] un travail ça te permet de

t'épanouir *itou* dans le sens que si tu aimes le travail que tu fais, [c'est ce que tu fais comme travail] je vois un peu ça comme la part que t'apportes à la société (Henri, 17 ans).

Par ailleurs, si un travail intéressant est celui qui permet de se réaliser dans l'accomplissement même de ce travail, les jeunes conçoivent qu'il devra en outre fournir des revenus suffisamment intéressants pour que cette actualisation de soi puisse s'étendre à l'extérieur du travail, aux autres sphères de la vie. Ils disent ne pas vouloir des millions, mais souhaitent un revenu convenable. Ils veulent être financièrement indépendants, avoir un niveau de vie confortable. Ils veulent voyager, rencontrer des gens, avoir les moyens de s'acheter ce qu'ils désirent. À son tour, l'aisance financière attendue ou espérée par le travail ne sera pas dissociée du bonheur, soit celui que les jeunes souhaitent trouver dans la réussite professionnelle, celle-là notamment qui leur procurera bien-être et liberté : « La carrière c'est ce qui te permet d'avoir un bien-être social, économique dans le fond, que tu sois libre [...] une liberté individuelle dans le fond, [...] autant sur le plan économique que social » (Xavier, 18 ans).

Pour résumer, les études et le travail forment un groupe de valeurs en étroite relation : les études sont vues comme le chemin qui conduit à un travail intéressant, c'est-à-dire qui assure accomplissement et bien-être économique. Avec la famille et les amis, les études et le travail se situent au cœur même du système de valeurs des jeunes.

## ■ RESPECT ET ENTRAIDE

Parmi les choses qui comptent le plus pour les jeunes interviewés ressortent avec force des valeurs sociales relationnelles, notamment le respect et l'entraide. Ce sont là des valeurs qu'ils considèrent comme tout à fait fondamentales à la vie en société et que les jeunes, particulièrement les plus âgés, utilisent pour exprimer une partie de leur vision du monde. Ils voient dans le respect une condition à des relations harmonieuses entre les personnes.

Le plus souvent, les exemples qu'ils utilisent pour illustrer leur pensée nous situent dans leur environnement immédiat : le respect dans la famille, entre amis, dans le couple, entre collègues, puis plus largement (mais aussi plus rarement) entre groupes humains.

Certains se disent touchés par la pauvreté, par les conditions de vie des personnes démunies et dans le besoin. Dans cette perspective, ils voient l'entraide comme une réponse possible à ces problèmes, une valeur fondamentale pour faire de notre monde un monde meilleur. Dans leur microcosme de vie, certains jeunes se sentent concernés par des besoins pouvant se manifester dans leur environnement immédiat : un parent, un voisin, un ami. Vraisemblablement, c'est surtout là, dans cet environnement, qu'ils pourront le mieux agir.

## BONHEUR ET BIEN-ÊTRE

La notion de bonheur et de bien-être apparaît aussi comme une valeur importante pour les jeunes. Le désir d'être heureux, l'importance de se sentir bien et d'avoir du plaisir seraient des aspirations de la jeunesse. Bien que nous ayons recueilli peu d'information sur ce thème, les jeunes qui l'ont abordé présentent une philosophie plutôt unanime. Selon cette façon de voir, le bonheur se composerait d'une foule de petites choses simples qui font partie de leur quotidien : se contenter de ce qu'ils ont, respecter leurs biens, être fiers de ce qu'ils font, aider les autres, partager, s'écouter, se faire plaisir.

Être heureux mais c'est ça... c'est l'ensemble de tout ça, tu sais. Après avoir aidé quelqu'un, tu es heureux. Mais aussi quand [tu fais] une petite job que tu n'aimes pas, mais une fois que tu as fini de la faire, tu es heureux d'avoir fini là. Tu es heureux de relaxer. Tu es heureux parce que tu as aidé quelqu'un. Si tu es avec tes amis, bien tu es heureux aussi d'être avec tes amis (Benjamin, 16 ans).

[Le bonheur] c'est vraiment avec le partage aussi, avec les amis. Encore une fois la famille aussi ça aide pour le bonheur. Faire ce qu'on aime aussi. Je veux dire [qu'il] faut s'écouter. Par exemple, quand on choisit un domaine d'étude : est-ce que je le fais pour moi, ou pour plaire à mes parents, ou que je le fais parce que je veux bien me mêler au groupe ? Je pense que c'est important de s'écouter et vraiment écouter son cœur [...] [Le bonheur], c'est se faire plaisir aussi. Tu sais les petits plaisirs de la vie au quotidien. Par exemple, ça ne prend pas grand-chose, c'est peut-être juste d'aller au cinéma. C'est peut-être juste un bon restaurant ou un bon livre de lecture. Juste des choses comme ça (Christine, 19 ans).

Les amis, le travail, la famille figurent ainsi parmi les ingrédients qui contribuent à ce bonheur. Comme nous l'avons déjà indiqué, l'argent est aussi considéré comme pouvant ajouter au bonheur et procurer du plaisir : « L'argent, c'est utile aussi. Tu te fais du fun [...] tu te fais du fun avec l'argent [...] C'est ce qui nous amène à/ce qui nous amène à être heureux justement là, un peu là, avec l'argent » (Paul, 19 ans).

Le bonheur ressort ainsi comme une valeur importante pour les jeunes. Pour eux, il se trouve dans la vie quotidienne, et il prend forme autant dans les rapports avec les autres qu'avec soi-même.

## DE QUEL SYSTÈME DE VALEURS S'AGIT-IL ?

La présente étude tente de connaître et de documenter les valeurs qui apparaissent comme étant les plus importantes pour de jeunes québécois se situant à la fin de l'adolescence et à l'entrée de la vie adulte (14 à 19 ans).

Sans tenir compte des détails, les résultats corroborent ce que les grandes enquêtes nous ont déjà appris à propos des valeurs des jeunes, les plus importantes étant la famille, les amis, les études, le travail, le respect et l'entraide, le bonheur. S'ils confirment les études antérieures sur le sujet, les résultats contribuent tout autant à raffiner notre compréhension du système de valeurs des jeunes. Ainsi, la famille serait un lieu de forte cohésion sociale. On peut lui associer une connotation de permanence, de sécurité et de solidarité inconditionnelle. Pour les jeunes, la famille est aussi le lieu de la conception de la vie, un lieu d'éducation, d'apprentissage, de développement personnel et de socialisation. Ces représentations de la famille constituent un noyau dur de notre corpus.

Les résultats indiquent que si la famille est très importante pour les jeunes, les amis occupent aussi, et le plus souvent parallèlement, une place très importante dans leur vie. Ils sont considérés comme étant indispensables. En plus de jouer des rôles semblables à ceux de la famille (solidarité, soutien, compréhension, éducation), ils sont un vecteur de socialisation à l'extérieur de la famille et probablement sur des territoires différents : les amis sont les personnes avec qui les jeunes disent passer le plus de temps, à qui ils se confient et avec qui ils sortent, font des activités et ont du « *fun* ». La famille n'a pas nécessairement cette connotation de lieu de plaisir.

Pour leur part, les études représentent la voix royale d'accès à une vie professionnelle satisfaisante, stimulante et intéressante. Le travail est un lieu d'accomplissement qui, de surcroît, procure de l'argent. C'est là une représentation dominante du travail, à savoir qu'il est un moyen pour les jeunes interviewés d'accéder à un bien-être matériel qui leur soit propre et légitime ainsi qu'à la liberté économique, ce qui peut aussi signifier la rupture avec une forme de dépendance aux parents. Nous ne sommes pas très loin de la rhétorique du « qui s'instruit s'enrichit ».

On verra plus loin que la structuration du système de valeurs des jeunes est fort variable, en particulier chez les plus jeunes ; elle semble faiblement hiérarchisée. Il est encore difficile d'y déceler de véritables contre-valeurs. Il faut une certaine décentration par rapport à la représentation de l'identité personnelle pour qu'apparaissent certaines notions plus globales ou collectives. Les grands idéaux collectifs et des formes d'engagements apparaissent plus nettement à mesure que l'on avance en âge. Si donc on peut observer un certain mouvement de structuration du système de valeurs à mesure que les jeunes vieillissent, il ne faut pas écarter la possibilité de ruptures importantes et de reconfigurations, provisoires, partielles, mal assurées, selon les circonstances et les événements qu'ils traversent.

Pour ce qui est des résultats qui concernent le groupe des valeurs relatives à l'entraide et au respect, il ressort de manière assez évidente que les jeunes que nous avons rencontrés leur accordent une grande

importance. L'entraide correspond à l'aide que l'on accorde à l'autre (généralement à des personnes de son entourage). Le respect paraît comme une valeur importante, mais moins définie, plus floue. Les jeunes associent cette valeur tant à eux-mêmes (respect de soi) qu'à l'autre (respect du monde), tel qu'il est et se présente. Boudon a déjà associé à l'individualisme cette tendance des jeunes à valoriser le respect. Par ailleurs, en matière d'entraide, on pourrait comparer l'importance accordée à cette valeur aux résultats d'autres études qui ont notamment mis en évidence l'importance de l'engagement social chez de jeunes adultes, généralement des échantillons de jeunes de plus de 18 ans et de moins de 30 ans (Gauthier et Gravel, 2003). Pour notre part, nous n'avons pas observé l'engagement social, pris sous forme de bénévolat ou de participation à des groupes communautaires par exemple, comme une valeur importante pour les jeunes que nous avons rencontrés. Ils valorisent certes l'entraide et le partage, mais ils ne s'impliquent que localement, dans la famille, auprès de voisins ou d'amis proches. Nous pensons que l'âge peut jouer un rôle dans l'engagement. On imagine que la conscience sociale se développe effectivement plus tardivement que la conscience du soi qui prime chez l'adolescent (ma famille, mes amis, mes études, mon sport, mon plaisir).

En ce qui concerne la structuration du système de valeurs des jeunes, notre étude indique qu'elle varie fortement, particulièrement chez les plus jeunes, chez qui elle semble faiblement hiérarchisée. Il est encore difficile d'y déceler de véritables contre-valeurs. Il faut probablement une certaine décentration par rapport à la représentation de l'identité personnelle pour qu'apparaissent certaines notions plus globales ou collectives. Les grands idéaux collectifs et des formes d'engagements apparaissent plus nettement à mesure que l'on avance en âge. Par exemple, il semble que les valeurs relatives au respect et à l'entraide soient plus manifestes chez les plus âgés, alors que les valeurs associées au plaisir et à certaines activités de loisir sont plus évidentes chez les plus jeunes. En outre, bien que les adolescents accordent beaucoup d'importance à leur famille, ils préfèrent passer plus de temps avec leurs amis; le désir de retrouver le nid familial se manifesterait à nouveau au début de l'âge adulte. Ces valeurs pourraient être des indices d'un passage de la centration sur le « soi » à l'expression d'une décentration dans le rapport à l'autre. Donc, si l'on peut observer un certain mouvement de structuration du système de valeurs à mesure que les jeunes vieillissent, il ne faut pas écarter la possibilité de ruptures importantes et de reconfigurations, provisoires, partielles, mal assurées, selon les circonstances et les événements qui jalonnent le parcours des jeunes.

## ■ VERS UNE TYPOLOGIE DES VALEURS

La littérature existante sur les valeurs met l'accent sur un certain nombre de catégories ou de types de valeurs. À titre d'exemple, on peut penser aux valeurs d'action et aux valeurs réflexives de Morris *et al.* (1956), aux valeurs terminales et aux valeurs instrumentales de Bibby et Posterski (1986) et aux valeurs culturelles proposées par Levin *et al.* (2000). Nous avons nous-mêmes aussi avancé une typologie des valeurs en introduction à la présente étude, élaborée à partir des écrits recensés et de notre compréhension des choses. Cette typologie propose trois types de valeurs : valeurs de légitimité, valeurs d'action et valeurs personnelles. Ces catégories ne se prétendaient pas nécessairement étanches, mais elles devaient faciliter l'identification des valeurs dans notre corpus de même que leur regroupement.

Rappelons que nous avons dégagé six grands groupes de valeurs de nos analyses. Dans la mesure où les deux premiers groupes de valeurs correspondent à de grandes institutions, nous pourrions y voir des *valeurs de légitimité*. Ainsi, la famille, les amis, les études et le travail forment un ensemble de valeurs fondamentales partagées par la collectivité. À l'examen des données que nous avons recueillies, nous avons réalisé que les frontières entre ces différents types de valeurs sont relativement poreuses. Par exemple, les valeurs dites de légitimité peuvent connoter des aspects instrumentaux, du moins pour les jeunes : on a vu, par exemple, que le travail est considéré comme une valeur importante, mais très souvent dans la perspective de la réalisation d'autres fins (développement personnel, soutien à la famille, par exemple). Le rapport au savoir prend lui aussi, définitivement et chez la majorité des jeunes, une connotation instrumentale (accéder au marché du travail, obtenir une qualification professionnelle).

De même, les valeurs morales et relationnelles s'appuient très souvent sur de grands idéaux que l'on peut classer définitivement dans l'ordre des grands fondements de la vie en société. Souvent, les modes de vie en société renvoient à de grands idéaux qui se résument à des manières de régulariser ses relations avec les autres. Composé du respect, de l'entraide et du partage, nous pourrions voir dans le deuxième groupe de valeurs des fondements de la vie en société de même que des conditions aux interactions harmonieuses entre les individus. Il s'agirait de *valeurs relationnelles*, des manières de régulariser les relations avec autrui. Nous les avons plutôt qualifiées en introduction de valeurs d'action.

Les valeurs personnelles ne sont pas toujours distinctes de l'image du moi que les jeunes voudraient projeter, ou encore elles dénotent des considérations classiques sur l'individualisme contemporain. Ainsi, des projets de vie et de réussite s'entrecroisent avec la valorisation de l'hédonisme et le consumérisme. La recherche d'un autre qui nous aime et nous apprécie pour ce que l'on est renvoie autant à une image de soi que l'on voudrait projeter qu'à la volonté de liberté. Les troisième

et quatrième groupes de valeurs renvoient sans doute à des *valeurs personnelles* : le bonheur, le bien-être et le plaisir, ainsi que les valeurs associées à certaines activités telles que le sport ou autres loisirs et formes d'expression de passions personnelles.

Un autre groupe de valeurs concerne ce que nous serions tenté d'appeler les *valeurs spirituelles*. Présentes dans notre corpus, ces valeurs sont relatives à la vie de l'esprit, aux croyances et aux pratiques religieuses ainsi qu'à d'autres croyances divines. Nous distinguons ces valeurs de la valeur classique « religion », car elle ne la concerne pas directement, ni ne renvoie nécessairement à des institutions qui la sous-tendent. Bien que certains jeunes acceptent l'ensemble des principes et des croyances propres à la religion qu'ils pratiquent, d'autres (la plupart) la rejettent et cela avec une relative fermeté. Or, cela ne les empêche pas, par exemple, de prier, de s'adresser à une personne décédée ou encore à une force divine et supérieure qui, dans leur conception, existerait quelque part. Ce genre de croyances pourrait alors correspondre davantage à un ensemble de valeurs spirituelles qu'à des valeurs religieuses, lesquelles supposent une vision du monde et un mode de pensée particuliers.

Comme on a pu le constater, le paysage des valeurs des jeunes de 14 à 19 ans se composerait de valeurs de légitimité, de valeurs relationnelles ou d'action, de valeurs personnelles et de valeurs spirituelles. Certaines valeurs de base qu'identifient les jeunes portent sur l'importance accordée ou non à de grandes institutions sociales (travail, famille, école, etc.), très souvent instrumentalisées, sauf en ce qui concerne la famille, alors que d'autres portent sur les fondements des relations interpersonnelles qui devraient transcender les rapports sociaux. En d'autres termes, les différences analytiques qu'il faut bien proposer pour éclairer le tableau général des valeurs sociales chez les jeunes et en comprendre le sens ne renvoient pas, dans la réalité, à des distinctions aussi nettes.

## ■ CONCLUSION

En guise de conclusion, sans rappeler les détails des résultats, nous retenons que les jeunes semblent avoir intégré et semblent partager pour ainsi dire les grandes valeurs sociales qui s'inscrivent aux fondements mêmes de notre société.

Nous avons vu que la famille et les amis forment un duo de valeurs tout à fait central pour les jeunes. Ces valeurs jouent des rôles similaires et complémentaires ; les amis s'inscrivent peut-être dans un prolongement symbolique de la famille. Parmi les valeurs les plus importantes pour les jeunes, nous retenons qu'ils accordent aussi une grande importance à leurs études et à leur vie professionnelle future, lesquelles sont posées en très étroite relation, les études étant consi-



dérées comme la voie royale d'accès à une vie professionnelle intéressante et économiquement satisfaisante. Le respect et l'entraide, de grandes valeurs sociales relationnelles, sont aussi des valeurs importantes pour les jeunes. Ils y voient en quelque sorte des conditions à la qualité de la vie en société. Ce sont des valeurs transversales, qui recourent toutes les autres. Enfin, comme tout être humain, ils aspirent au bonheur qu'ils se représentent comme faisant partie des petites choses de la vie.

Ce sont des jeunes qui semblent plutôt heureux, qui ont une vision relativement claire de leur devenir et des moyens à prendre pour s'en assurer. Parfois un peu idéalistes, ils expriment néanmoins un grand besoin de sécurité et d'amour, ce qu'ils trouvent probablement auprès de leur famille et de leurs amis, et ce qui explique peut-être aussi en partie l'importance de ces valeurs – elles seraient la réponse à des besoins tout à fait fondamentaux de l'être humain. Ils expriment aussi un désir évident d'affirmation et de réalisation de soi, voire d'accomplissement, ce qu'ils semblent être en passe de trouver dans leurs études, mais surtout, dans leur travail, leur « carrière » comme certains désignent cet avenir plus ou moins rapproché, qu'ils préparent grâce à leurs études comme nous l'avons vu. Nous savons aussi que les revenus procurés par le travail représentent pour eux une planche de salut sur les plans de la réalisation de soi et de l'accès au bonheur.

Cette étude met en lumière des groupes de valeurs : famille et amis ; travail et études ; amour et famille ; bonheur et bien-être. Elle fait aussi valoir des liens vraisemblables entre les valeurs études, travail, argent et bonheur. Nous allons même jusqu'à penser qu'il pourrait y avoir une relation hiérarchique et progressive entre ces groupes de valeurs : d'abord la famille, ensuite les amis, puis les études, suivi du travail, puis les relations amoureuses, la formation d'un couple et la création de sa propre famille, soit une sorte de boucle.

Il faudrait voir de manière plus attentive la progression du système de valeurs dans une perspective développementale. Il faudrait aussi faire une comparaison systématique entre les 14-16 ans et les 17-19 ans, entre les garçons et les filles, entre les jeunes qui sont dans le système scolaire et ceux du même âge qui n'en font pas partie, entre les jeunes de la région de Montréal et ceux de la région trifluvienne. Puisque la famille est si importante, il faudra très certainement considérer cette variable dans les prochaines analyses des valeurs des jeunes.

## BIBLIOGRAPHIE

- AUBIN, J. et al. (2002). *Enquête sociale et de santé auprès des enfants et des adolescents québécois 1999*, Québec, Institut de la statistique du Québec.
- BELLEAU, H. et C. BAYARD (2002). *Rapport de recherche. Portrait des jeunes de 12 à 18 ans de Bordeaux-Cartierville*, Montréal, CHSLD-CLSC Bordeaux-Cartierville.
- BERNIER, L. (1997). « Les relations sociales », dans M. Gauthier et al., *Les 15-19 ans. Quel présent? Vers quel avenir?*, Québec, Presses de l'Université Laval et Institut québécois de recherche sur la culture, p. 39-63.
- BIBBY, R.W. et D.C. POSTERSKI (1986). *La nouvelle génération, les opinions des jeunes du Canada sur leurs valeurs*, Montréal, Presses Élite.
- BOUDON, R. (2002). *Déclin de la morale? Déclin des valeurs?*, Québec, Nota Bene.
- BRÉCHON, P. (dir.) (2000). *Les valeurs des Français. Évolution de 1980 à 2000*, Paris, Armand Colin.
- Conseil permanent de la jeunesse (2003). *Répertoire des organismes jeunesse*, Québec, Gouvernement du Québec.
- Conseil supérieur de l'éducation (2001). *Aménager le temps autrement. Une responsabilité de l'école secondaire*, Québec, Gouvernement du Québec. Texte intégral : <http://www.cpj.gouv.qc.ca>
- CSIKSZENTMIHALYI, M. et B. SCHNEIDER (2000). *Becoming Adult. How Teenagers Prepare for the World of Work*, New York, Basic Books.
- Fédération des établissements d'enseignement privés (2001). *Portrait des élèves du secteur régulier des écoles secondaires de la Fédération des établissements d'enseignement privés: leur vécu familial, personnel, socio-affectif et scolaire*, Montréal.
- GALLAND, O. (2002). *Les jeunes*, 6<sup>e</sup> éd., Paris, La Découverte.
- GALLAND, O. et B. ROUDET (dir.) (2001). *Les valeurs des jeunes. Tendances en France depuis 20 ans*, Paris, L'Harmattan.
- GAUTHIER, M. et R. GRAVEL (2003). « La participation des jeunes à l'espace public au Québec de l'associationnisme à la mobilisation », dans M. Gauthier (dir.), *Regards sur la jeunesse au Québec*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, p. 91-104.
- KLÜCKHOHN, Clyde (1962), « Values and Value-Orientations in the Theory of Action », dans T. Parsons et E.A. Shils (dir.), *Toward a General Theory of Action*, New York, Harper, p. 388-433.
- LAZURE, Jacques (1970), *La jeunesse du Québec en révolution*, Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec.
- LEVIN, C.G., P.D. PAKVIS et A.H. ALESSANDRO (2000). « Ego and Moral Development in University Contexts: The Value Consistency Theses Extended », *Journal of Adolescence Research*, vol. 15, n° 2, p. 482-503.

- MILES, M.B. et M.A. HUBERMAN (2003). *Analyse des données qualitatives (traduction de la 2<sup>e</sup> édition américaine par Martine Hlady Rispal; révision scientifique de Jean-Jacques Bonniol)*, 2<sup>e</sup> éd., Bruxelles, De Boeck Université.
- MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DE LA COMMUNICATION (1999). «Les loisirs des 8-19 ans», *Développement culturel*, n° 131, Paris, ministère de la Culture et de la Communication.
- MORRIS, E. et al. (1956). *L'athéisme contemporain*, Genève, Labor et Fides.
- PAILLÉ, P. et A. MUCCHIELLI (2003). *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*, Paris, Armand Colin.
- PRONOVOST, G. (2002). «Emploi du temps et pratiques culturelles», dans J. Aubin et al., *Enquête sociale et de santé auprès des enfants et des adolescents québécois 1999*, Québec, Institut de la statistique du Québec.
- ROCHER, G. (1969). *Introduction à la sociologie générale*, Montréal, HMH, 3 tomes.
- SCHNEIDER, B. et D. STEVENSON (1999). *The Ambitious Generation*, New Haven, Yale University Press.
- ZAFRAN, J. (2000). *Les collégiens, l'école et le temps libre*, Paris, Syros.



# C H A P I T R E 4

---

## **Les jeunes en marge ont-ils des valeurs ?**

**Sophie Gilbert**

*Groupe de recherche sur l'itinérance des jeunes adultes*

**Michel Parazelli**

École de travail social

*Université du Québec à Montréal, membre de l'Observatoire*

*Jeunes et Société*

Dans le contexte d'une réflexion globale sur les valeurs des jeunes québécois, il apparaît essentiel de considérer un sous-groupe particulier : ceux que l'on désigne souvent sous l'appellation de « jeunes marginaux ». La marginalité qui les caractérise, principalement celle du milieu de la rue et des pratiques qui y sont associées (consommation de drogues, prostitution, mendicité, etc.), les situe habituellement en extériorité par rapport à certaines valeurs communément partagées, étant donné la grande précarité de leur insertion sociale. Si ces jeunes marginaux ne se reconnaissent pas dans le système de valeurs « central », s'agit-il simplement de les définir par leur refus des valeurs collectives ou par la transmission déficiente de celles-ci au sein de leur milieu d'origine ? Ne serait-il pas plus pertinent de chercher à cerner leur propre système de référence, soit leurs idéaux composés de valeurs et de normes auxquels ils s'identifient, se raccrochent ou s'appuient dans une perspective de réalisation de soi ?

Deux séries de recherches qualitatives menées depuis une dizaine d'années auprès des « jeunes de la rue »<sup>1</sup> et des « jeunes adultes itinérants »<sup>2</sup> serviront de base à notre propos. Il s'agit de recherches faisant appel au sens que les jeunes donnent eux-mêmes à leurs pratiques urbaines, à leurs relations sociales et interpersonnelles depuis leur enfance, ainsi qu'à leurs conditions de vie et à leur avenir. Définis de façon à satisfaire les exigences empiriques habituelles<sup>3</sup>, les sujets

- 
1. En ce qui concerne les jeunes de la rue, deux sources d'investigation ont été mises à contribution. Il s'agit d'un corpus de 30 entrevues menées en 1994 dans le contexte d'un doctorat en études urbaines et composé en parts égales de jeunes hommes et de jeunes femmes de la rue vivant à Montréal. Une deuxième source d'informations provient d'une recherche évaluative ayant pour objet l'analyse du processus d'un projet de médiation sociale (1997-1999) mettant à contribution une vingtaine de jeunes de la rue s'exprimant par écrit auprès des élus municipaux et des intervenants jeunesse de Montréal. Voir Parazelli (1997 ; 2000a ; 2000b ; 2002a).
  2. Du côté des jeunes adultes itinérants, la source d'informations provient de 60 entrevues (30 femmes, 30 hommes) menées entre 1995 et 1997 par le Groupe de recherche sur l'itinérance des jeunes adultes (Poirier *et al.*, 1999 ; Lussier *et al.*, 2004), lors d'une recherche visant à explorer l'univers relationnel de ces jeunes. Et une autre série d'entrevues ont été menées entre 2001 et 2003 lors d'une recherche doctorale traitant de l'idéal du moi chez 20 jeunes adultes itinérants (Gilbert, 2004). Les personnes ont été rencontrées dans diverses ressources pour jeunes itinérants de Montréal.
  3. Dans ces recherches, un jeune adulte itinérant fut défini comme « une personne entre 18 et 35 ans ayant fréquenté pendant un mois consécutif une ressource d'hébergement recevant la clientèle des itinérants ou ayant recouru plus d'une fois dans les derniers six mois à une telle ressource » (Poirier *et al.*, 1999, p. 20). Quant aux jeunes de la rue, ils furent définis comme étant âgés de 14 à 25 ans, en rupture quasi totale avec le monde institutionnel et ayant acquis un fort sentiment d'appartenance au milieu de la rue. La mendicité, la prostitution, la drogue, le petit trafic font partie du système de débrouillardise, mais tous les jeunes de la rue ne s'adonnent pas à ces activités de façon homogène. Les jeunes de la rue se distinguent entre eux par des univers culturels hétérogènes. Citons, par exemple, les punks, les rockers, les peace and love et les jeunes homosexuels du milieu gai et, plus récemment, ceux adhérant au mouvement hip hop.

rencontrés se distinguent d'abord par leur âge, les jeunes de la rue (14-25 ans) recoupant en partie les jeunes adultes itinérants (18-35 ans). Notons qu'à l'heure actuelle, il n'existe pas de consensus sur les différences et les similarités entre les catégories sociologiques «jeunes de la rue» et «jeunes adultes itinérants». Dans le présent chapitre, notre but n'est pas tant de proposer des limites claires entre ces deux réalités sociales que d'établir des liens entre ces deux univers de sens pouvant nous instruire sur les principales valeurs auxquelles adhèrent ces jeunes en marge. C'est pourquoi nous avons adopté une position d'exploration réflexive à la quête de significations axiologiques contenues dans les résultats de recherche.

Compte tenu de notre intérêt actuel, la distinction sur la base de la dimension relationnelle est relativement plus féconde. En effet, la définition du Protocole interministériel sur l'itinérance (Ville de Montréal – MSSS, 1993) semble témoigner davantage de la réalité des jeunes adultes itinérants que de celle des jeunes de la rue, car cette définition fait référence à l'absence de «groupe d'appartenance stable», et en corollaire, pourrait-on dire, de système de valeurs partagé. Cette définition serait donc à nuancer étant donné la complexité des situations qui s'appréhendent difficilement par la seule observation des comportements. En effet, les diverses catégories sociales rattachées aux jeunes marginaux font l'objet à la fois de représentations sociales élaborées par les jeunes eux-mêmes et du regard des autres groupes d'acteurs (intervenants, gestionnaires, résidents, etc.), contribuant à qualifier leurs réalités en référence à des jugements de valeurs. Rappelons que l'histoire sociale nous apprend que ces jugements de valeur peuvent évoluer, voire s'inverser sur le plan normatif, tant et si bien que certaines pratiques marginales d'hier deviennent normalisées aujourd'hui.

C'est pourquoi nous formulons l'hypothèse selon laquelle ce qui lie principalement les deux catégories de jeunes sur le plan des valeurs se loge au cœur même du sens attribué à leur marginalité. Afin d'inscrire ce sens dans une trajectoire et une histoire, nous avons fait le choix d'examiner leur position sociale particulière en considérant ce qui a constitué, pour la plupart, le point de départ vers la marginalité, c'est-à-dire le milieu familial d'origine. Les résultats de nos recherches nous indiquent que cette position sociale ne s'apparente pas à l'exclusion définie au sens strict (hors société), mais à la marginalisation, au sens de «périphérique» au social. La marginalisation assure aux jeunes une place dans la société (et d'abord, dans leur famille), car si leur situation est périphérique par rapport à un point de convergence des normes et des valeurs sociales, leur vie sociale n'est pas pour autant privée d'un système de règles et de valeurs spécifiques du seul fait que les individus (les jeunes marginaux, en l'occurrence) y sont en relation (Bergier, 1996, p. 102). Ici, les notions de désorganisation sociale, d'anomie, d'errance ou de comportements à risques ne nous sont pas d'un très grand secours pour repérer les valeurs de ces jeunes, étant donné leur connotation associée au «manque» et au «vide» (Parazelli,

2002a, p. 56-100). Un système de valeurs peut-il se constituer sur des restes de transmission normative, à partir des lacunes mêmes ? Dans le contexte du présent article, nous avançons que ces jeunes qui ont évolué dans la marge durant les deux dernières décennies à Montréal ont développé une appartenance fondée sur le partage de certaines valeurs communes, et ce, à des degrés divers selon les jeunes et les situations. C'est d'ailleurs ce qui les a amenés à exercer diverses pratiques de « socialisation marginalisée » (Parazelli, 1997). Discutons d'abord de ce qui nous a semblé constituer le socle commun du système de valeurs de plusieurs de ces jeunes : l'idéal de l'autonomie naturelle (Parazelli, 1998). Nous verrons par la suite comment des valeurs associées à cet idéal contribuent à structurer des enjeux identitaires pour des jeunes en quête d'un lien social véritable.

## ■ ENTRÉE DANS LA MARGINALITÉ ET IDÉAL DE L'AUTONOMIE NATURELLE

Pour la majorité des jeunes rencontrés, la distanciation du milieu familial et le déplacement vers la marginalité sociale se sont révélés indispensables au maintien de leur intégrité. L'adhésion commune à l'idéal de « l'autonomie naturelle » peut être postulée chez ces jeunes appelés à devenir jeunes de la rue ou jeunes adultes itinérants. Dans la recherche de cet idéal, l'autonomie ne peut s'acquérir que par soi-même sans l'aide du monde institutionnel et des adultes ; il suffit de se laisser guider par ses « instincts naturels » de survie pour trouver une place sociale.

L'existence de cet idéal partagé permet justement l'établissement de points de repère socioculturels non équivoques s'actualisant par des normes sociales. À la base de cet idéal s'élaborent trois complexes dynamiques de valeurs tributaires des relations établies entre les jeunes et les figures parentales : la liberté, l'indépendance et l'affirmation de soi sont ainsi développées chez les jeunes en réaction, respectivement, à l'incohérence, à l'abandon, de même qu'à la domination, à la superficialité et au détachement parental (Parazelli, 1997). Ces trois dernières formes de relations parentales mettent en lumière certains avatars relationnels liés à la crise de l'autorité : l'autoritarisme (domination), l'impassibilité (superficialité) et l'incompatibilité (détachement).

Inspiré de Rassial (1990, p. 64), le concept d'autonomie naturelle renvoie d'abord à une « construction imaginaire [...], utopie d'une société sans autre loi que "naturelle" », voire à l'archétype du survivant ou de l'aventurier. Ces archétypes viennent se substituer dans une voie de sublimation à l'absence de place sociale. Par exemple, cet imaginaire cadre assez bien avec celui de la culture punk, où la destruction du monde actuel est un préalable à sa reconstruction anarchique. Hissée au rang d'idéal collectif et, par le fait même, constitutive de leur



psychisme individuel (intégrée sous forme d'idéal du moi<sup>4</sup>), l'autonomie naturelle apparaît fondamentale au développement psychosocial de ces jeunes vivant à la marge du social. Effectivement, la fonction socialisante de l'idéal du moi « confirme le sujet collectif » (Assoun, 1993, p. 92) et favorise « l'adaptation sociale » à l'adolescence en maintenant l'équilibre psychique au moment du remaniement identificatoire typique de cette période (Laufer, 1980, p. 592, 595). En ce sens, l'idéal de l'autonomie naturelle facilite le renoncement des jeunes marginaux à un milieu familial souvent considéré défaillant. Cet imaginaire social soutient un mouvement physique de distanciation, en parallèle à la distanciation psychique typique du passage adolescent dans sa composante identificatoire, par de nouveaux investissements dans le milieu social<sup>5</sup>. Par exemple, ce palliatif social aux ruptures familiales est apparent lors de la reconstitution par certains jeunes d'un modèle familial idéalisé dans le milieu marginal fréquenté (Plympton, 1997 ; Parazzelli, 2000b). L'idéal de l'autonomie naturelle et les valeurs qui le soutiennent permettent aux jeunes de se différencier de leur famille réelle et de cimenter le lien aux pairs en tant que « famille fictive alternative ».

En effet, plusieurs jeunes marginaux relatent l'acceptation impossible des idéaux, normes et valeurs véhiculés par les modèles parentaux. Par exemple, un modèle de réussite sociale – une mère *super woman* ou un père qui cumule « de gros dossiers » et « un gros salaire » –, bien que fort acceptable socialement, peut être rejeté en bloc par ces jeunes qui ressentent principalement le manque affectif parental (Gilbert, 2004). À l'opposé de cette différenciation des modèles familiaux étayée sur l'idéal de l'autonomie naturelle, chez certains jeunes, l'investissement de la marge est soutenu par la reproduction souvent massive des comportements, normes et valeurs d'un modèle parental, tel un jeune dont les manifestations répétées d'agressivité sont justifiées par le principe paternel de la « légitime défense ». Dans un tel cas, le manque affectif ressenti en réaction au décès ou à l'absence d'un parent semble atténué par le maintien du lien au plan identificatoire, plutôt que par le refus de ce lien (Gilbert, 2004). En fait, la conflictualité de la relation parents-enfant, non seulement sur le plan identitaire, mais également sur le plan affectif, semble renforcer grandement l'attrait de la marginalité, en termes de lieu associé à un mode de pensée et à une façon d'être.

Une autre fonction de l'autonomie naturelle en tant qu'idéal intériorisé par les jeunes marginaux est le maintien de l'espoir chez des jeunes souvent fragilisés à cet égard. En effet, les sentiments dépressifs

---

4. Nous nous référons ici à la conception psychanalytique de l' « idéal du moi », une instance du psychisme de tout individu constituée entre autres d'idéaux collectivement partagés et dont l'inaccessible perfection motive l'évolution de l'individu (voir dans cette optique Freud, 1914, p. 98, 104-105).

5. Voir, entre autres auteurs sur le processus psychique identificatoire à l'adolescence : Bégoin-Guignard (1989), Jeamment (1993) et Marty (1997).

sont fréquents chez les jeunes marginaux. Ils succèdent aux événements difficiles comme les pertes relationnelles, ou encore se présentent sous forme de désespoir lié à une réconciliation impossible avec les parents ou sont ressentis quant à la précarité de leur situation (Gilbert, 2004). En guise de rempart sociosymbolique, l'idéal de l'autonomie naturelle fonde la projection de soi dans le futur, d'abord au moment de quitter le domicile familial, puis dans la confrontation à la réalité de la rue. Compte tenu de la réalité actuelle du milieu de la rue, cet idéal soutient divers comportements de débrouillardise dans une forme d'auto-suffisance assurée par la prostitution, la mendicité, la pratique du *squeegee*, le petit trafic, etc. De plus, le retour à la terre ou à la nature est fréquemment envisagé par les jeunes, alimentant un idéal d'autonomie par l'auto-suffisance du mode de vie imaginé<sup>6</sup>.

Au cours de leur fréquentation de la rue, les jeunes « spatialisent » leur système de valeurs nouvellement adopté en différents lieux. Le sens de diverses pratiques telles que les graffitis, le tatouage, l'allure vestimentaire et le *piercing* témoigne de cette extériorisation des valeurs et des idéaux. Cela révèle un processus de socialisation qui structure, sur le plan identitaire, la représentation par les jeunes des endroits fréquentés, de leur corps ainsi que de leur vision du monde (Parazelli, 2002b)<sup>7</sup>.

Tout en incarnant les valeurs des jeunes marginaux, ces diverses pratiques favorisent l'articulation entre les versants individuel (en lien avec la biographie, le versant subjectif du processus psychique identificatoire) et collectif de l'identité (en fonction du monde extérieur, le versant objectif de l'acquisition d'une place dans le social; Dubar, 2000, p. 109). Par exemple, la liberté et la solidarité sont représentées chez un jeune par l'acceptation d'une étiquette de « rebelle » et actualisées dans l'opposition, d'abord au modèle paternel d'inscription sociale, puis aux normes collectives par l'intimidation d'autrui. Ce jeune se place ainsi devant les voitures pour mendier, afin de se faire remarquer et de mettre en évidence son regard sur la société ambiante. Il se différencie de la majorité sur la base de son système de valeurs, opposant un rêve de justice et d'égalité aux formes d'individualisme qui conduisent à ignorer ceux qui sont dans le besoin.

---

6. Notons ici que ce retour à la nature (en campagne ou dans le bois) s'est davantage manifesté chez les jeunes à la suite de l'intensification des mesures de répression au centre-ville de Montréal (1999-2004), conduisant plusieurs jeunes marginaux à purger des peines de prison à la suite de contraventions impayées. On peut d'ailleurs s'interroger sur les conséquences potentielles de cette détérioration des lieux de socialisation collectifs des jeunes marginaux puisque plusieurs réagissent en se repliant dans une marge plus profonde.

7. Mentionnons que le recours au concept d'« espace transitionnel » du psychanalyste et pédiatre Winnicott (1975) a permis d'évaluer le potentiel de socialisation des jeunes de la rue à Montréal par le biais de leurs pratiques d'identification à divers lieux de recomposition sociale.

Précisons toutefois que dans le discours des jeunes adultes itinérants, l'idéal mobilisateur de l'autonomie naturelle, les valeurs qui le sous-tendent, de même que la valorisation dans le milieu marginal sont des dimensions généralement plus diffuses que chez les jeunes de la rue. Par exemple, la solidarité de la rue est relatée comme un vestige idéalisé dans le passé, maintenant révolu. La connotation familiale des liens entre pairs constitue même un obstacle au changement désiré par le jeune. À l'occasion, le désir de liberté hérité des contraintes du vécu infantile (à la suite de placements récurrents, par exemple) s'oppose aujourd'hui au constat de l'importance de certaines balises extérieures afin d'envisager une évolution de la situation actuelle, de telles balises étant représentées pour un jeune par le cadre d'une maison d'hébergement et, pour un autre, par la menace d'incarcération. Rappelons que les jeunes adultes itinérants sont globalement plus âgés que les jeunes de la rue et sont souvent rencontrés à un stade avancé de leur insertion dans la marginalité. Sans induire l'idée que les jeunes marginaux suivent un parcours linéaire, on peut faire l'hypothèse selon laquelle le système de valeurs des jeunes vivant en marge est appelé à se modifier avec le temps.

## ■ **APPORT NARCISSIQUE DES VALEURS ADOPTÉES DANS LE MILIEU MARGINAL**

L'attachement parental est généralement considéré comme lacunaire par les jeunes marginaux. Ces jeunes seraient d'abord marginalisés dans leur propre famille, comme le suggèrent les étiquettes dont ils furent affublés dès l'enfance, dont fréquemment celle de « mouton noir ». Par le passage adolescent et le processus identitaire de socialisation dans la marge, ces jeunes reprennent une position de pouvoir, se réapproprient une marginalité antérieurement subie. La différenciation des modèles familiaux et des normes sociales ambiantes s'inscrit alors dans un mouvement d'appropriation de l'acte social. Dans ce mouvement se trouve affecté le narcissisme, un concept complexe référant ici au sentiment de valeur propre (Grunberger, 1975, p. 31) et à l'un des principaux enjeux du remaniement psychique à l'adolescence (Jeammet, 1993, p. 141). Par conséquent, l'idéal de l'autonomie naturelle offre au jeune la possibilité de se représenter comme un sujet compétent, capable de réaliser sa vie en bricolant ses propres repères normatifs. Voyons comment cet idéal peut avoir des effets narcissisants eu égard aux rapports à l'autre, aux modèles culturels et aux prises de position sociale.

## ■ **Dans les rapports à l'autre**

La recherche d'un autre cadre, voire d'une autre loi par la transgression normative – telle qu'elle est observée dans certaines conduites adoptées par les jeunes dont la fugue, la consommation de drogues ou

la délinquance – a déjà été associée au passage adolescent (Rassial, 1990, p. 62-63), de même qu'à une carence dans le milieu familial (Winnicot, 1962, p. 183). Certaines de ces pratiques représentent ainsi pour les jeunes la base d'une affiliation possible aux pairs et le désir d'être acceptés par ceux-ci. Toutefois, à l'inverse de l'infériorité ressentie dans l'enfance, plusieurs jeunes se situent en position de supériorité dans ces nouveaux rapports sociaux (Gilbert, 2004). Certains occupent une position de meneur ou d'aidant, d'autres se distinguent par le *flirt* avec le risque, voire avec la mort, que ce soit dans les délits, les bagarres, la sexualité (non protégée) ou l'intensité de la consommation de drogues. En ce sens, la différence par rapport aux pairs est valorisée par la position individuelle adoptée, en parallèle au conformisme induit par l'affiliation groupale. Ce constat nous renvoie à l'ambivalence intrinsèque à l'identité marginale.

Un exemple de cette ambivalence est la formation de familles fictives entre pairs. Cette projection familialiste que les jeunes de la rue partagent entre eux peut être interprétée comme une tentative de se remettre au monde en choisissant sa filiation par la réédification symbolique du cadre de socialisation primaire. En effet, fuir une famille ou un milieu qui ne répond pas à ses désirs d'identification ne résout pas pour autant le problème du manque (absence de place sociale). Cependant, si la projection familialiste des rapports sociaux dans le groupe de pairs représente un soutien d'identification permettant au jeune d'échapper à la famille réelle, elle en reproduit pourtant la forme. En fait, chez ces jeunes, apparaît une quête d'alternative au manque affectif antérieurement ressenti. Il s'agit alors de rechercher chez autrui la similitude et d'obtenir ainsi une valorisation de soi par la reconnaissance. Il apparaît toutefois paradoxal que cette quête guidée par l'imaginaire de l'autonomie naturelle – comme dans les pratiques de débrouillardise – demeure articulée avec un tel désir de se conformer aux pairs. L'acceptation sociale ou la reconnaissance recherchée semble constituer une forme d'antithèse de l'autonomie, sans pour autant atténuer l'apport narcissique des liens sociaux nouvellement développés. Nous reviendrons plus loin sur cette ambivalence dans le cheminement des jeunes.

Le désir de valorisation par la reconnaissance des pairs prend parfois d'autres formes. Chez plusieurs jeunes, la drogue soutient ainsi l'extraversion recherchée dans les rapports sociaux. De même, les manifestations d'agressivité permettent à quelques-uns de « se faire une place » auprès des pairs, de l'école au centre d'accueil. Combien de fois les jeunes répètent-ils que ce sont les marginaux de l'école – ainsi qualifiés en fonction de leurs « troubles de comportement » – qui les ont enfin acceptés ? Qu'ils ont finalement trouvé des jeunes comme eux dans les rangs des centres d'accueil ?

## ■ Dans les modèles culturels

Chez les jeunes marginaux, la différenciation par rapport aux modèles culturels traditionnels est valorisée, tout en demeurant articulée à un certain conformisme au regard des pairs. Le partage de valeurs similaires entre les cultures de marge telles que les mouvements punk, gothique et hip hop est recherché par plusieurs d'entre eux, car ces mouvements culturels permettent d'étayer ou d'incarner socialement des valeurs rattachées à ce qu'ils ressentent personnellement, et ce, de façon collective. Par exemple, la culture punk avec ses valeurs d'anarchisme permet à des jeunes ayant vécu le rejet de réagir à leur identité de « rejeté » par le biais d'une esthétique de la transgression et de la dérision, en ayant la possibilité de « rejeter » à leur tour. Il s'agit avant tout, comme le dit Maisonneuve (1990, p. 34), d'une affirmation identitaire :

Plus virulente est l'attitude des punks qui s'en prennent à l'image même de la chevelure et du crâne en y associant souvent l'étrangeté du costume. On oscille entre transgression et dérision ; au-delà de modes alternatives, il s'agit pour eux d'affirmer ostentatoirement une certaine identité sociale qui les distingue et les rassemble.

Cette association esthétique exprime bien un acte d'appartenance non seulement à certaines valeurs identitaires familiales (l'incohérence et la liberté sociale), mais aussi à un certain nihilisme social. Dans son livre *La Galère, jeunes en survie*, Dubet (1987, p. 92) formule bien l'enjeu social des punks : « Olivier [un jeune punk] n'est pas désespéré d'être exclu, mais il est désespéré de ne pas avoir envie de s'intégrer. » En d'autres mots et pour bien montrer cette dynamique paradoxale, la seule façon de s'insérer socialement pour ces jeunes, c'est de communiquer (par l'esthétique punk) leur absence de désir d'intégration. Il s'agirait alors d'une insertion dans la marge sociale que la société a bien voulu laisser à ceux qu'elle a relégués dans une sorte d'exil intérieur. Cette forme esthétique de la socialisation juvénile permet aux jeunes de donner un sens marginal à leur désir de liberté par la vie de rue. Parmi les styles appartenant à la contre-culture, un second exemple renvoie au mouvement gothique apparu au début des années 1980 en tant que mouvement musical post-punk. Plutôt que de faire appel à la dérision pour exprimer leur sentiment d'inexistence sociale, c'est au morbide et à la fascination du fantastique que certains jeunes marginaux ont recours.

Dans un article traitant de cette tendance culturelle chez certains jeunes, Burgun (1997) rapporte des extraits d'entrevues avec des individus impliqués dans le mouvement. Voici certains extraits les plus révélateurs des valeurs associées à ce que l'on peut appeler une reconstruction imaginaire du lien social à partir du mal de vivre :

[...] les gothiques privilégient l'émotion à la raison, l'esprit communautaire à l'individualisme, « l'être » plutôt que le « faire », le présent plutôt que le futur et l'harmonie avec la nature. [...] « Cela démontre souvent une volonté de se marginaliser, un esprit pessimiste, un

mal de vivre et un relativisme de croyance», souligne Benjamin. C'est, d'une certaine manière, une réaction face à l'inquiétude du lendemain [...] « C'est l'univers de la fantaisie. Nous n'aimons pas le monde réel. Nous aimons recréer une manière de vivre d'autres fois dont les valeurs étaient le respect, la distinction et bien d'autres », dit Pierre Brassard. Verser dans le morbide permet d'échapper un peu à la réalité.

Fruits d'une mode ou d'un état d'esprit, les mouvements punk et gothique nourrissent cet idéal de l'autonomie naturelle en cultivant un imaginaire « préhistorique ou posthistorique » (Rassial, 1990, p. 64) que certains auteurs qualifieraient de « néotribaliste » (Maffesoli, 1992). On peut établir l'hypothèse selon laquelle ce type d'adhésion culturelle permet de compenser l'angoisse de la dépression et de la déchéance, deux formes de misère psychosociale auxquelles un certain nombre de jeunes tentent de résister.

## ■ Dans les prises de position sociale

Pour certains jeunes, les valeurs adoptées dans la marginalité soutiennent l'adhésion à des causes sociales d'actualité et la participation à des mouvements de protestation, telles les récentes manifestations contre la mondialisation ou pour le logement social. Dans cette prise de position à l'échelle sociale, on reconnaît les bienfaits du détour par la marge sur le processus identitaire, associé au sentiment valorisant d'être le « leader » ou le « rebelle ». Régulièrement, les enjeux personnels de ces jeunes sont hissés à l'échelle sociale, soutenant un nouvel idéal : la solidarité, le socialisme et même le communisme. La précarité économique et la difficulté à s'inscrire socialement sont attribuées au système social ambiant, qui comprend la surconsommation ou le pouvoir des multinationales.

Le système de valeurs des jeunes marginaux qui ont souffert du rejet ou de l'injustice ressentis dans leur enfance se développe d'abord en réaction à la violence dirigée contre eux. Ces jeunes peuvent ainsi se reconnaître et se valoriser aujourd'hui dans une identité d'aidant par rapport aux plus démunis, dans un modèle de partage, de contestataire ou de médium des valeurs nouvellement adoptées.

La position d'aidant est particulièrement prisée par les jeunes, bien qu'elle corresponde souvent davantage à un idéal qu'à une réalité. Ainsi, l'identité revendiquée est parfois développée dès l'enfance en réaction à l'insécurité ou l'instabilité du milieu familial ; il s'agit alors d'aider la fratrie lors d'un placement, de protéger la mère contre la violence paternelle ou encore contre son propre désir suicidaire, ou encore de soutenir financièrement les parents démunis. L'identité actuellement revendiquée semble donc pallier le manque ressenti dans l'enfance : les jeunes aideraient aujourd'hui à défaut d'avoir été aidés jadis. Actualisée auprès des pairs par certains jeunes, cette position représente pour d'autres un idéal à atteindre, soutenant la projection de soi dans un

futur dissocié de la précarité actuelle. Il arrive toutefois que certains jeunes réussissent, au terme d'un processus de sortie de la rue, à concrétiser cet idéal en devenant intervenant auprès des jeunes marginaux ou militant dans un mouvement social (Colombo, 2004).

Par leurs pratiques de socialisation, les modèles culturels investis et les prises de position sociale, de jeunes marginaux tentent ainsi d'occuper une place valorisante dans la marge, et ce, à l'opposé de la dévalorisation héritée du milieu familial. Tous et toutes n'y arrivent pas, et des dérives se produisent pour un certain nombre d'entre eux qui, plutôt que de vivre un passage vers une autre position identitaire, s'enferment dans la marge. Soulignons que cette dernière possibilité est en partie influencée par l'augmentation des contraintes associées au milieu de la rue telles que la répression policière et les mesures sociospatiales d'éviction des lieux collectifs de socialisation des jeunes marginaux (Colombo et Parazelli, 2002 ; Mercier, Parazelli et Morin, 1999).

## ■ UN SYSTÈME DE VALEURS QUI ÉVOLUE

Les jeunes de la rue développent une appartenance à un groupe ou à une culture marginale par des signes plus ou moins visibles, tels que l'habillement, la couleur des cheveux, le style de maquillage, mais aussi la musique et la façon de penser. Leurs relations sont investies sur la base de la ressemblance et de l'identification à l'autre ; l'identité repose sur des valeurs partagées allant jusqu'à la fusion groupale de la famille fictive. Cependant, il semble qu'après un certain cheminement dans la marge, pour plusieurs jeunes, il se produise une rupture des liens précédemment investis, en parallèle à l'effritement des valeurs auparavant partagées (Colombo, 2004). Certains consomment seuls, l'intensité de leur consommation ayant dépassé celle de leurs pairs.

En raison de l'ampleur de leur agressivité, d'autres occupent dans leur milieu une nouvelle position marginale dont témoigne l'ambiguïté de la supériorité dans les rapports sociaux, telle qu'elle est pressentie dans le discours d'un jeune reconnu par tous comme le « sauvage ». Des comportements qui d'abord soutenaient l'autonomie idéalisée de même qu'une affiliation à un groupe apparaissent aujourd'hui dépourvus de toute référence aux valeurs ou aux idéaux partagés, au profit du renforcement de la solitude et de la marginalisation autrefois expérimentées par les jeunes. Le processus identitaire et la valorisation narcissique de ceux qui ont pu se « faire un nom » par les délits, l'ampleur de l'agressivité ou l'inscription récurrente de ce « nom » au cœur de graffitis, semble se buter à un cul-de-sac chez certains et soutenir une quête sans fin chez d'autres.

Pour plusieurs jeunes, la marge sociale finit par perdre de son attrait et, dès lors, ils s'en dissocient. Certains abordent leur différence avec le milieu marginal ambiant en termes d'espoir ; ils mettent de

l'avant les valeurs qui sous-tendent la projection de soi dans le futur, des valeurs souvent conformes au milieu familial d'origine et à la norme sociale. Ces jeunes se différencient ainsi des pairs qui, selon eux, ne veulent pas s'en sortir ou qui s'enlisent dans certaines problématiques telles que la toxicomanie ou la criminalité. Il s'agit d'améliorer l'image de soi de façon à transformer leurs rapports à l'histoire familiale, à l'appellation (« itinérant » ou non), à l'apparence, à la santé mentale ou même à certains comportements socialement réprouvés. À ce moment de leur cheminement, ces jeunes privilégient la quête pour elle-même sur le plan des valeurs plutôt que l'affiliation par celles-ci au milieu marginal. Après une accalmie possiblement soutenue par l'investissement plus important du milieu de la rue comme lieu d'affiliation temporaire, cette quête semble ressurgir aujourd'hui, dans l'environnement social ou dans un retournement vers le milieu familial.

## ■ **AMBIVALENCE CHEZ LES JEUNES ET RETOUR POSSIBLE DU BALANCIER**

Si la marge est d'abord attirante et peut constituer un apport identitaire pour les jeunes, les racines familiales de même que les normes et valeurs socialement partagées ne sont jamais bien loin. Considérée sous l'angle des valeurs sur lesquelles elle s'appuie, la marginalité n'est pas un lieu d'exclusion à la frontière duquel une barrière empêcherait d'opérer un mouvement de retour. Au contraire, l'ambivalence et l'évolution du système de valeurs des jeunes marginaux témoignent de ce va-et-vient des jeunes, de ce mouvement constructif sur le plan identitaire, vers et depuis la marge.

## ■ **Retour vers les valeurs parentales ?**

Après un épisode plus ou moins long d'instabilité résidentielle (qui comprend l'investissement du milieu de la rue) et d'adoption de comportements dits « déviants<sup>8</sup> », il arrive que les jeunes considèrent leur histoire sous un nouvel angle. Régulièrement, certaines valeurs parentales sont acceptées en après-coup, en parallèle avec le maintien d'un lien affectif, même si celui-ci doit demeurer conflictuel. Ce retour n'est toutefois pas garant de la possibilité de se conformer aux valeurs véhiculées dans la famille, en particulier lorsqu'elles touchent à l'inscription sociale. Cela pourrait s'expliquer par le maintien de la conflictualité d'origine, souvent exposée en termes affectifs. Pour plusieurs jeunes, l'adoption des valeurs parentales apparaît difficilement

---

8. Nous qualifions ainsi les comportements qui, bien que jugés déviants selon la norme sociale, apparaissent fort conséquents après l'analyse de leur signification dans le cheminement des jeunes (Gilbert, 2004).



réalisable, en raison d'un rejet ressenti dès l'enfance sur la base de ces mêmes valeurs (Gilbert, 2001 ; 2004).

C'est le cas, par exemple, de familles où la réussite professionnelle associée au signifiant monétaire aurait justifié, selon les jeunes, la privation de la présence parentale. Pour un temps, le système de valeurs familiales persiste sous forme d'idéal à atteindre, qu'il s'agisse de choisir un emploi, de fonder une famille ou même de tendre vers la sobriété ou l'abstinence. Parfois, ce sera plutôt un ami (souvent plus âgé) ou un autre membre de la famille qui servira ainsi de modèle au jeune. Dans tous les cas, ce retour vers les valeurs du milieu d'origine est souvent soutenu pour les jeunes. Il est à la source du maintien de l'espoir et même, à l'occasion, d'un lien filial concrétisé sous forme d'aide parentale.

Marquée par l'ambivalence, l'importance accordée au maintien du lien parents-enfant peut compromettre l'idéal de l'autonomie naturelle, en particulier chez les jeunes dont les parents valorisent le confort matériel aux dépens de la dimension affective dont le manque est aujourd'hui déploré. La valeur attribuée à l'argent ressort non seulement de la demande d'aide adressée aux parents, mais aussi du désir de cumuler de tels avoirs et le pouvoir qui y est attribué, peu importe le moyen employé. Les délits et la prostitution peuvent ainsi permettre de «vivre dans le luxe» ou d'«avoir tout le monde à [ses] pieds». Ou encore, le vol de l'argent parental souligne la dépendance au lien filial tout en assurant la différenciation des pairs de la rue, par la valeur accordée au statut de supériorité ainsi obtenu, soit en possédant l'objet de convoitise d'autrui, généralement la drogue. Quelques jeunes diront «jouer» à être dans la rue, adoptant une identité marginale de groupe (punk, par exemple) et des caractéristiques individuelles valorisantes (telles que l'intensité de la consommation), jusqu'à ce qu'ils constatent être «vraiment rendus là». Chez ces jeunes qui ont intégré la représentation familiale de la réussite sociale, la dévalorisation associée à leur situation est univoque. Cela explique l'importance, au point de vue narcissique, de cultiver l'idéal de l'autonomie naturelle représenté de façon métaphorique dans le mythe du survivant. Ce mythe s'incarne alors dans le désir d'amorcer seuls une amélioration de leur situation, afin d'être enfin reconnus par les figures parentales, tout en esquivant la comparaison potentiellement douloureuse au modèle familial.

## ■ Référence à la norme sociale

Le paradoxe de pouvoir se buter, pour ensuite se référer à une norme socialement admise, apparaît sous le comportement transgressif de plusieurs jeunes marginaux. Dans le processus adolescent, la recherche d'une «loi autre» par des comportements socialement jugés déviants tels que la fugue, la toxicomanie ou la délinquance est appelée à faillir par l'inévitable confrontation à l'universalité de la loi (Rassial, 1990, p. 62), fondatrice de tout sujet humain et de son inscription dans les

rapports sociaux et la culture<sup>9</sup>. Chez les jeunes marginaux, cette quête prend une nouvelle connotation, la loi s'étant révélée défailante, par la maltraitance ou les transgressions parentales, là où l'agir s'est substitué à la parole signifiante. Sous la provocation, le cynisme, le renoncement apparent ou la transgression des jeunes marginaux, semble se maintenir l'attente qu'un autre puisse enfin poser une balise légitime, acceptable et structurante pour le jeune (Gilbert, 2004 ; Gilbert, Ciccarone et Lussier, 2003). En ce sens, l'idéal de l'autonomie naturelle se conjugue paradoxalement, pour certains jeunes marginaux, avec la quête de protection par l'autre et le désir de s'en remettre à plus grand que soi.

### ■ **Valorisation de l'expérience « revisitée »**

Fréquemment, l'expérience de la rue ou de la marginalité est valorisée dans l'après-coup, autorisant un retour vers le milieu familial et certaines relations antérieurement investies. Que ce soit en référence à la dureté du mode de vie ou à l'intensité de la consommation de drogues, cette validation du cheminement marginal récent permet de soutenir la comparaison, autrement dévalorisante, aux amis d'antan ou à la fratrie, ceux-ci ayant évolué en conformité avec le modèle traditionnel d'inscription sociale (investissement des études, de l'emploi, de la vie conjugale et familiale). Un processus similaire est observé dans le regard porté sur l'identité de « jeunes de la rue » paradoxalement endossée lorsque ce milieu est désinvesti. Certains jeunes adoptent alors une identité sociale « d'expert », par leur connaissance des ressources du milieu de la rue ou le partage de leur expertise dans les médias et auprès des chercheurs. Dans une majorité de cas, la valeur accordée à l'expérience semble confirmer l'épisode de marginalité en tant que passage constructif vers une identité adulte.

### ■ **Maintien de la quête... et de la tradition**

Malgré la réponse trouvée dans l'investissement de la marge et l'idéal de l'autonomie naturelle, la quête de valeurs est parfois maintenue par les jeunes selon un conformisme social qui peut paraître étonnant. À l'opposé des modèles familiaux (et généralement de la souffrance engendrée par ceux-ci), certains valorisent la compréhension et la communication avec leurs propres enfants, d'autres mettent de l'avant l'importance d'une famille unie.

Cependant, un écart demeure généralement entre la réalité de ces jeunes et les valeurs prônées, voire idéalisées. Une majorité reproduisent malgré eux le modèle parental auprès de leur progéniture ; le

---

9. Nous faisons ici allusion au caractère structurant de la loi de l'interdit de l'inceste, tel qu'il a été conceptualisé dans la théorie psychanalytique de Jacques Lacan, en référence à la théorisation freudienne du complexe d'Œdipe ainsi qu'à la théorie des structures élémentaires de la parenté de Claude Lévi-Strauss.

manque de présence ou de protection de même que l'absence de désir d'enfant sont fréquents chez ces jeunes. C'est dire combien la différenciation du milieu d'origine est un processus délicat, dont le mouvement identificatoire ne peut être totalement évacué. Par ailleurs, la référence aux modèles parentaux est parfois représentée par l'omniprésence chez les jeunes du désir de comprendre leur passé. Dans le discours de ces jeunes, la quête de nouvelles valeurs dans la marginalité est difficile à saisir, et l'idéal de l'autonomie naturelle semble avoir cédé sous la nécessité de recréer le lien (même imaginaire) aux figures parentales pour atteindre une réelle libération de la conflictualité actuelle.

## ■ Un retour inévitable ?

En fait, lorsqu'il est possible, le mouvement de retour vers les modèles familiaux apparaît incontournable (Laufer, 1980, p. 596), d'abord pour que l'adolescence – peu importe l'âge, considérée ici comme processus (sociopsychique) à la suite de Marty (1997, p. 169) – constitue un réel passage. Les valeurs d'origine se doivent d'être reconsidérées plutôt que niées, afin de contrer le risque d'enfermement lequel, selon Carreiro (1994, p. 51-53), condamne l'individu à la répétition par l'impossible référence au passé, une référence pourtant nécessaire pour construire l'histoire personnelle et se projeter dans l'avenir.

En outre, pour assurer sa fonction évolutive, l'idéal de l'autonomie naturelle doit demeurer en tension avec l'héritage réel de chaque jeune en ce qui a trait à la transmission normative de leur famille d'origine. Lorsque la marginalité est considérée par le jeune comme un idéal atteint, abolissant de ce fait l'écart créé par la coexistence des valeurs héritées et nouvellement investies, tout se passe comme si le mouvement identitaire des jeunes était figé. Une certaine forme de dépression peut être envisagée chez ces jeunes enfermés dans un présent dissocié du passé et du futur, prisonniers de l'ambivalence imaginaire entre la dévalorisation massive et le désespoir, d'une part, et l'idéalisation de soi, d'autre part (Gilbert, 2004)<sup>10</sup>. De plus, cet idéal considéré en alternance comme hors d'atteinte ou à l'inverse déchu ne semble plus soutenir les rapports sociaux du jeune : la marginalité redevient solitaire.

## ■ CONCLUSION

L'élaboration précédente a permis de cerner, chez les jeunes marginaux, des systèmes de valeurs qui leur sont propres, articulés autour d'un idéal commun : l'autonomie naturelle. Le dynamisme de ces

---

10. Cette forme de dépression fait écho à la conceptualisation de *L'axe narcissique des dépressions*, par Rosolato (1975).

systèmes de référence est apparent, d'abord en tant que moteur d'un mouvement constructif des jeunes vers la marge, puis dans l'évolution et l'ambivalence qui caractérisent l'utilisation par les jeunes de ces valeurs. Cette dynamique sociopsychique sous-tend le passage des jeunes du milieu familial à l'investissement social typique de l'âge adulte, du point de vue identitaire.

La référence à l'idéal de l'autonomie naturelle procure aux jeunes marginaux une assise nécessaire à la distanciation des modèles parentaux, une différenciation indispensable autant à l'évolution identificatoire qu'au maintien de l'intégrité narcissique. À l'encontre de la prégnance des sentiments dépressifs conséquents à l'histoire particulière de ces jeunes, cet idéal favorise l'espoir et le maintien du lien social souvent intrinsèque à l'investissement de cultures marginales. En particulier, le rapport aux pairs fondé sur des valeurs communes enclenche un processus identitaire et de socialisation, spatialisé dans diverses pratiques populaires du milieu de la rue. Plusieurs jeunes marginaux trouvent également, dans l'alliance entre les rapports sociaux et les conduites adoptées, les fondements d'un sentiment de valeur propre auparavant lacunaire, depuis la position à la fois marginale et dévalorisante occupée dans le milieu d'origine.

Du reste, cet idéal n'est pas immuable. Régulièrement, les jeunes marginaux s'y réfèrent en alternance avec les valeurs historiquement véhiculées par les modèles de l'enfance, dans un mouvement d'ambivalence qui permet d'envisager, après un cheminement dans la marge, de nouvelles modalités d'inscription sociale liées au passage à l'âge adulte. À la longue, cependant, certains d'entre eux seront à nouveau sujets au repli et à la solitude. En conséquence, la distanciation de l'environnement marginal pourra recréer un mouvement identificatoire structurant – que nous avons associé au passage adolescent – vers de nouvelles ou d'anciennes références identitaires. Toutefois, à l'inverse, la différenciation des pairs peut se révéler porteuse du risque d'être enfermé dans la marge. Si, pour ces jeunes, l'entrée dans la marginalité signifie la quête dans un nouvel environnement de valeurs, de normes et d'idéaux, la marginalisation n'est pas garante d'une résolution harmonieuse, au plan identitaire, de cette quête. En fait, l'issue de celle-ci demeure difficile à anticiper, bien que certains indices semblent associés aux modèles familiaux d'origine. Cela pose la question de la possibilité pour les jeunes de consolider sur la scène sociale, dans un milieu tel que la rue, une réelle citoyenneté ou identité sociale, en faisant l'économie de la résolution d'une conflictualité apparemment plus primitive et intérieure. Ce questionnement pointe vers la nécessité pour la recherche d'explorer davantage le processus de sortie de la marginalité chez les jeunes.

Il est intéressant de souligner que la dynamique identitaire typique des jeunes marginaux paraît compenser une faille perceptible à l'échelle sociétale. Les positions sociales soutenues dans la marge (par exemple, celles de contestataire, de leader dans certains mouvements de mobilisation sociale ou d'aidant) en référence aux valeurs

intégrées par les jeunes (telles l'égalité, le partage, etc.) semblent pallier les lacunes de la société en matière de transmission de valeurs, de normes, de repères communs stables et d'idéaux. Ce brouillage des repères sur le plan collectif est évoqué sous différentes plumes, et génère chez l'individu une place incertaine et non assignée (Badal, 2003, p. 770-771 ; Ehrenberg, 1995, p. 24 ; Anatrella, 1993). En outre, certains avatars du lien social contemporain peuvent altérer différents aspects de la dynamique psychique et de la socialisation, en résonance avec l'expérience des jeunes marginaux. Tel est le cas du repli narcissique (où peut d'ailleurs s'inscrire la problématique de la toxicomanie) dans la perspective d'Anatrella (1993) ou du « déplacement social », soit le passage d'une position sociale à une autre (dont la marginalisation constitue un exemple), avec tous les risques encourus au plan identitaire, tels qu'ils sont décrits par De Gaulejac (1991).

Vues sous cet angle, les pratiques de socialisation marginalisée semblent participer aux transformations actuelles de la société occidentale en offrant aussi aux individus en quête de différenciation sociale un potentiel de réalisation de soi, si précaire soit-il. En effet, la différenciation des valeurs appartenant à la génération précédente apparaît particulièrement fondamentale chez les jeunes marginaux en réponse aux écueils affectifs et normatifs de leur histoire spécifique. De plus, la non-reconnaissance des valeurs socialement admises semble épargner à certains de ces jeunes (et parfois à l'ensemble de leur famille) une blessure au plan narcissique, étant donné leur situation marginale par rapport à ces valeurs. La confrontation de la norme, par les valeurs et idéaux parallèles de même que par certains comportements, deviendrait alors essentielle à l'intégrité et au devenir des jeunes marginaux, par une prise de position identitaire en regard de la famille et/ou de l'ensemble de la société.

N'est-ce pas aussi cette incontournable marginalité qui se discerne dans le désir de retour à la nature, possiblement renforcé par le sentiment d'une impossible adhésion aux modèles actuels de la socialisation, de la vie en accéléré ou de la performance symbolisée par l'accumulation des biens matériels ? C'est du moins ce que laisse entrevoir le désir, chez ces jeunes, de développer des aptitudes selon un modèle éducatif différent du traditionnel : plusieurs se disent « manuels » ou rêvent d'exploiter leurs qualités artistiques par la musique ou par l'écriture. Dans cette optique, Winnicott (1975) souligne que le processus d'identification exige du sujet qu'il « crée ce qu'il trouve » afin de donner du sens au monde extérieur. Déploiement conséquent de l'idéal de l'autonomie naturelle, la créativité pour nombre de ces jeunes ne serait-elle pas la passerelle nécessaire au remaniement de soi ?

## BIBLIOGRAPHIE

- ANATRELLA, T. (1993). *Non à la société dépressive*, Paris, Flammarion.
- ASSOUN, P.-L. (1993). *Freud et les sciences sociales*, Paris, Armand Colin.
- BÉGOIN-GUIGNARD, F. (1989). «Enjeux de la symbolisation à l'adolescence», *Revue française de psychanalyse*, vol. 53, n° 6, p. 1755-1761.
- BADAL, C. (2003). «Les preuves de l'existence de soi. La nouvelle croisade du sujet post-moderne», *Études*, juin 2003, p. 770-771.
- BERGIER, B. (1996). *Les affranchis. Parcours de réinsertion*, Paris, Desclée de Brouwer.
- BURGÜN, I. (1997). «La mort dans l'âme», reportage tiré de la revue *Présence Magazine* et publié sur la page Web : <http://www.religion.qc.ca/Textes/gothique.htm> (visitée le 15-04-2004).
- CARRETEIRO, T.C. (1994). «La quête de l'historicité», *Cahiers de recherche sociologique*, vol. 22, p. 49-60.
- COLOMBO, A. (2004). «Sortir de la rue: processus ou objectif d'intervention?», *Nouvelles pratiques sociales*, vol. 16, n° 2, p. 192-217.
- COLOMBO, A. et M. PARAZELLI (2002). «Quand la revitalisation urbaine dévitalise la marge sociale juvénile. Un enjeu pour la sortie de la rue», *Frontières*, vol. 15, n° 1, p. 39-46.
- DE GAULEJAC, V. (1991). *La Névrose de classe*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, Hommes et Groupes.
- DUBAR, C. (2000). «Pour une théorie sociologique de l'identité», chapitre dans *La socialisation*, Paris, Armand Colin, p. 107-123.
- DUBET, F. (1987). *La Galère: jeunes en survie*. Paris, Arthème Fayard, coll. «Points».
- EHRENBERG, A. (1995). *L'individu incertain*, Paris, Calmann-Lévy.
- FREUD, S. (1914). «Pour introduire le narcissisme», chapitre dans *La vie sexuelle* (Trad. de l'allemand par D. Berger, J. Laplanche et al.), 1977 Paris, Presses universitaires de France, p. 81-105.
- GILBERT, S. (2004). *L'idéal du moi comme point de mire et le social en toile de fond: Une compréhension de la dynamique sociopsychique de l'itinérance des jeunes adultes*, Montréal, Thèse de doctorat en psychologie, Université du Québec à Montréal.
- GILBERT, S. (2001). «Décrypter le vagabondage chez les jeunes adultes», *La Presse*, 29 juillet, p. C10.
- GILBERT, S., A. CICCARONE et V. LUSSIER (2003). «Demander... autrement?», *Équilibre en tête*, Association canadienne pour la santé mentale, vol. 17, n° 3, p. 8-11.
- GRÜNBERGER, B. (1975). *Le Narcissisme: Essais de psychanalyse*, Paris, Payot.

- JEAMMET, P. (1993). « Les enjeux des identifications à l'adolescence », *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, vol. 10, p. 140-163.
- LAUFER, M. (1980). « L'idéal du moi et le pseudo-idéal du moi à l'adolescence », *Revue française de psychanalyse*, vol. 44, n<sup>os</sup> 3-4, p. 591-615.
- LUSSIER, V., S. GILBERT, A. CICCARONE et R. LETENDRE (2004). *La représentation des facteurs chez les jeunes adultes itinérants et les intervenants des ressources en itinérance*, Rapport de recherche, Montréal, Groupe de recherche sur l'itinérance des jeunes adultes (GRIJA).
- MAFFESOLI, M. (1992). *La transfiguration du politique. La tribalisation du monde*, Paris, Bernard Grasset.
- MAISONNEUVE, J. (1990). « Crise des rituels et néo-rituels ? ». *Connexions*, n<sup>o</sup> 55, p. 29-37.
- MARTY, F. (1997). « Identité et identification à l'adolescence », *Bulletin de psychologie*, vol. 50, n<sup>o</sup> 428, p. 164-169.
- MERCIER, G., M. PARAZELLI et R. MORIN. (1999). « La ville et le choc des imaginaires : populations marginalisées et revitalisation urbaine », dans L.R. Morisset, L. Noppen et D. Saint-Jacques (dir.). *Ville imaginaire, ville identitaire. Échos de Québec*, Sainte-Foy, Nota Bene, p. 209-227.
- PARAZELLI, M. (2002a). *La rue attractive. Parcours et pratiques identitaires des jeunes de la rue*, Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec.
- PARAZELLI, M. (2002b). « Pratiques corporelles identificatoires chez des jeunes de la rue : une lutte pour se "sentir réel" », *PRISME : Corps, Culture, Identité*, n<sup>o</sup> 37, p. 130-142.
- PARAZELLI, M. (2000a). *Expérimentation du dispositif de négociation de groupe à groupe impliquant des jeunes de la rue, des intervenants communautaires jeunesse et des élus municipaux (1997-1999)*, Rapport d'évaluation, Sainte-Foy, INRS-Culture et société.
- PARAZELLI, M. (2000b). « L'imaginaire familialiste et l'intervention sociale auprès des jeunes de la rue : une piste d'intervention collective », *Santé mentale au Québec*, vol. 25, n<sup>o</sup> 2, p. 40-66.
- PARAZELLI, M. (1998). « La fiction généalogique des jeunes de la rue : le mythe de l'autonomie naturelle », *Possibles : Générations des liens à réinventer*, vol. 22, n<sup>o</sup> 1, p. 25-42.
- PARAZELLI, M. (1997). *Pratiques de « socialisation marginalisée » et espace urbain : le cas des jeunes de la rue à Montréal (1985-1995)*, Thèse de doctorat en études urbaines, Montréal, Université du Québec à Montréal.
- PLYMPTON, T.J. (1997). *Homeless Youth Creating Their Own Street «Families»*, New York et Londres, Garland Publishing.
- POIRIER, M., et al. (1999). *Relations et représentations interpersonnelles des jeunes adultes itinérants : au-delà de la contrainte de la rupture, la contrainte de liens*, Rapport de recherche, Montréal, Groupe de recherche sur l'itinérance des jeunes adultes (GRIJA).
- RASSIAL, J.-J. (1990). *L'adolescent et le psychanalyste*, Paris, Rivages.

ROSOLATO, G. (1975). «L'axe narcissique des dépressions», *Nouvelle revue de psychanalyse*, vol. 11, p. 5-33.

VILLE DE MONTRÉAL – MINISTÈRE DE LA SANTÉ ET DES SERVICES SOCIAUX (1993). *Réflexions sur la situation des jeunes sans-abri*, Montréal, Rapport du comité de travail à l'attention du comité de suivi du Plan conjoint sur l'itinérance.

WINNICOTT, D.W. (1975). *Jeu et réalité. L'espace potentiel*. Paris, Gallimard.

WINNICOTT, D.W. (1962). «L'adolescence», dans D.W. Winnicott, *Déprivation et délinquance*, Paris, Payot, p. 173-185.



# 2

PARTIE

---

**DIVERSITÉ DES LIEUX  
D'EXPRESSION DES VALEURS**



# 5

C H A P I T R E

---

## **Valeurs des collégiens et réussite scolaire**

### **Convergences et divergences**

**Jacques Roy**  
*Cégep de Sainte-Foy*  
*Membre-chercheur de l'Observatoire Jeunes et Société*

Depuis quelques années au Québec, on assiste à un déplacement épistémologique en matière de recherches concernant la réussite scolaire. En effet, les études étant traditionnellement cantonnées dans des facteurs endogènes au système d'éducation et aux institutions d'enseignement (environnement éducatif, approches pédagogiques, passage selon les cycles d'enseignement, nature des apprentissages, activités d'encadrement et mesures de rattrapage, etc.), voilà maintenant que de récentes études explorent progressivement le champ des facteurs sociaux exogènes, pour mieux comprendre l'articulation entre ces facteurs et la trajectoire scolaire des jeunes. C'est ainsi que des dimensions sociales telles que le travail rémunéré pendant les études, la condition socioéconomique des étudiants, leur provenance géographique, leurs rapports sociaux et familiaux et, enfin, leur système de valeurs sont désormais incorporées dans l'examen de la réussite scolaire.

Une recherche intitulée *Des logiques sociales qui conditionnent la réussite: étude exploratoire auprès des étudiants du Cégep de Sainte-Foy* (Roy et al., 2003), que nous avons eu l'occasion de mener auprès d'un échantillon représentatif de 563 étudiants, s'inscrit d'emblée dans ce nouveau courant d'études visant à documenter les passerelles existantes entre des facteurs sociaux et la réussite scolaire. Plus spécifiquement, le paradigme du « social » retenu dans notre étude postule que le jeune collégien n'est nullement réductible au seul univers du collège et qu'il est, de fait, soumis de part en part à diverses influences qui tiennent à son rapport à la société et qui conditionnent ses attitudes, ses comportements et ses pensées. Ainsi, ce circuit d'influences en provenance de ce rapport à la société ne serait pas étranger au parcours scolaire de l'étudiant.

Pour apprécier cette assertion, la recherche s'est employée à examiner la réalité des jeunes collégiens selon un modèle d'analyse d'écologie sociale qui a exploré divers environnements des étudiants (milieu scolaire, réseaux social et familial, milieu de travail, lieu géographique de résidence, types de ménage, conditions socioéconomiques) ainsi que le champ des valeurs qui, selon les termes de Bronfenbrenner (1979), compose le macrosystème de son modèle écologique. En complément à ces paliers environnementaux de l'étude se sont greffées des informations portant sur les caractéristiques personnelles des étudiants (âge, sexe, etc.) et des informations portant sur leur bien-être personnel (perception de leur état de santé, autosatisfaction, degré de stress, niveaux de consommation d'alcool et de drogues, etc.).

La perspective « écologique » que nous avons retenue pour les fins de l'étude nous est apparue indiquée pour explorer la réussite scolaire sous l'angle des facteurs sociaux pouvant exercer une influence sur le cheminement scolaire des étudiants. De fait, cette perspective théorique s'applique ici à systématiser les liens existants entre le jeune et ses différents environnements. De plus, elle favorise un examen traduisant l'interaction entre les différents environnements, évitant d'isoler chacun d'entre eux dans l'analyse et offrant ainsi une compréhension plus globale de la

problématique de la réussite scolaire. Comme le souligne Tessier (1989), l'intérêt de l'écologie sociale réside dans la faculté de nous faire découvrir la synergie existante entre l'individu et son environnement.

Depuis la fin des années 1970, on a assisté à l'émergence d'une nouvelle tradition de recherche en matière d'écologie sociale avec les travaux de Insel et Moos (1974), de Bronfenbrenner (1977, 1979), de Garbarino et Crouter (1978), de Catalino et Dooley (1980), d'Albee (1983) et de Pransky (1991). Au Québec, cette tradition est relativement jeune, notamment dans le secteur de l'éducation. Une exception mérite d'être soulignée : les travaux du groupe Écobes, en particulier l'étude de Perron *et al.* (2000), qui s'est appliquée à illustrer les liens existants entre le milieu géographique des jeunes au secondaire et les inégalités au chapitre de leur scolarisation.

Ce texte vise à présenter les principaux résultats de la recherche sous l'angle de la problématique des valeurs et à évaluer l'influence de celles-ci sur la réussite scolaire de l'étudiant. Dans la foulée de cette présentation, nous aurons l'occasion de rendre compte du maillage existant entre les valeurs des jeunes cégépiens et d'autres dimensions, telles que le travail rémunéré, la famille ou le bien-être personnel des étudiants par exemple, autant de dimensions qui, à leur manière, interfèrent sur la réussite scolaire.

## ■ PERSPECTIVE DES VALEURS

Selon Valade (1990, p. 203), « Les valeurs sont l'expression de principes généraux, d'orientations fondamentales et d'abord de préférences et de croyances collectives ». En complément de cette définition, Bréchon (2000, p. 9) suggère que : « Les valeurs sont des idéaux, des préférences qui prédisposent les individus à agir dans un sens déterminé. Elles appartiennent aux *orientations profondes qui structurent les représentations et les actions d'un individu* [...] Les valeurs d'un individu constituent son identité profonde, ce qui le mobilise et le fait vivre. »

Ces représentations sociologiques de la notion de *valeurs* traduisent bien l'esprit dans lequel nous avons choisi d'aborder les valeurs des jeunes collégiens en relation avec la réussite scolaire. Plus précisément, dans notre compréhension du concept de valeurs, celles-ci peuvent être le reflet du mode d'intégration sociale des jeunes à la communauté, au sens durkheimien du terme ; dans cette logique d'intégration sociale, notre lentille se place du côté de ces valeurs qui « s'imposent » à l'étudiant dans son cheminement personnel et scolaire. Mais, à une logique d'intégration se jumelle, dans le contexte de notre étude, une logique de l'acteur (au sens wébérien) où l'étudiant interagit dans ses différents milieux de vie, mû entre autres par une quête d'identité. Sur ce dernier aspect, le cégep est considéré comme un milieu parmi d'autres où se définit cette identité.

Sur le plan méthodologique, l'étude a exploré le champ des valeurs sous deux volets, quantitatif et qualitatif. Le volet quantitatif comprenait un questionnaire d'enquête<sup>1</sup> soumis à des étudiants, questionnaire qui, sous l'angle des valeurs, comportait un certain nombre de questions proposant un choix d'énoncés. Ces questions ont été mises en relation avec les autres questions du questionnaire selon le modèle écologique retenu<sup>2</sup>. Les questions sur les valeurs ont également fait l'objet de traitements statistiques pour apprécier leurs liens avec différents indicateurs de la réussite scolaire (résultats scolaires, persévérance, motivation, nombre hebdomadaire d'heures consacrées aux études).

Par l'intermédiaire de *focus groups*, nous avons examiné la problématique des valeurs avec des étudiants ayant complété le questionnaire d'enquête. Ces étudiants, sélectionnés au hasard parmi les répondants (39 en tout), étaient appelés à réagir aux résultats de l'enquête et à répondre à d'autres questions sur la base d'une grille d'entrevue semi-dirigée, questions qui visaient à prolonger la réflexion sur un certain nombre de dimensions spécifiques. Nous avons procédé à une analyse thématique du matériel des entrevues, afin de mieux connaître la signification et la portée de certaines valeurs rapportées par les étudiants. Portons notre attention sur les résultats.

## ■ UNE CULTURE ASSOCIÉE À LA RÉUSSITE

D'entrée de jeu, l'examen des valeurs des jeunes cégépiens nous permet de considérer que celles-ci représentent, pour la majorité d'entre eux, un point d'appui à leur parcours scolaire. De plus, elles traduisent une logique d'intégration des étudiants à la société. Regardons cela de plus près.

Nous avons soumis aux étudiants un certain nombre d'énoncés pour lesquels ils devaient évaluer leur degré d'accord. Le tableau 1 présente le résultat de cet exercice.

- 
1. Précisons que le questionnaire d'enquête comportait six sections : caractéristiques personnelles des étudiants, milieu de vie (cégep), vie familiale et réseau social, bien-être personnel, valeurs et situation économique. À ces sections se sont ajoutées d'autres informations, principalement d'ordre scolaire, disponibles au fichier informatique du cégep. Le numéro matricule des étudiants nous a permis d'établir le raccord entre les deux banques de données.
  2. Rappelons que la sélection des questions du questionnaire s'est inspirée principalement des sphères du modèle écologique, ce qui a permis dans un second temps d'effectuer des liens entre les sphères. Par exemple, les liens existants entre les relations familiales (microsystème), le travail rémunéré chez les étudiants (mésosystème), les politiques de prêts et bourses du gouvernement (exosystème) et les valeurs des étudiants (macrosystème), dans le contexte de leur association avec la réussite scolaire, ont été mis en évidence, témoignant ainsi des relations étroites entre les différentes sphères du modèle écologique.

## ■ Tableau 1

**Indice déterminant le degré d'accord des étudiants pour quatorze énoncés portant sur des valeurs**

Énoncés	Indice*
Je crois à l'importance de l'effort pour réussir mes études.	1,29
Devenir compétent sur le plan professionnel est important pour moi.	1,32
Acquérir des connaissances est important pour moi.	1,36
Être bien dans sa peau, c'est prioritaire pour moi.	1,41
La famille est une dimension importante dans ma vie.	1,42
Il est important de se dépasser dans ce que l'on fait.	1,49
Le diplôme collégial a une signification pour moi.	1,58
J'entrevois l'avenir de façon positive pour moi.	1,60
Ce qui compte, c'est le présent.	1,86
Ce qui compte, c'est le plaisir.	1,91
L'apparence est quelque chose d'important pour moi.	2,09
La consommation de biens matériels est importante pour moi.	2,37
Ce qui compte, c'est de gagner rapidement de l'argent.	2,89
Je compte sur une force spirituelle pour guider mon action.	3,04

\* Les étudiants avaient à évaluer leur degré d'accord pour chacun des énoncés selon la légende suivante : 1 – Tout à fait d'accord ; 2 – Plutôt d'accord ; 3 – Plutôt en désaccord ; 4 – Tout à fait en désaccord. L'indice reproduit la moyenne obtenue pour chacun des énoncés.

Une première analyse de ce tableau révèle l'existence d'une concordance réelle entre certaines valeurs des étudiants et celles recherchées par le milieu scolaire ; ainsi, par exemple, la nécessité de déployer des efforts pour réussir ses études et l'acquisition de connaissances figurent parmi les valeurs prioritaires (dans les *focus groups*, on a eu l'occasion d'entendre les étudiants sur l'importance qu'ils accordent au champ de la connaissance, entre autres, dans la perspective d'un développement personnel). Également, le diplôme collégial revêt une signification pour la majorité d'entre eux (davantage pour les étudiants du secteur technique).

Les valeurs matérialistes et hédonistes, bien que présentes, ne figurent pas en haut de la liste. Cependant, quelques nuances méritent d'être évoquées. En premier lieu, les étudiants occupant un emploi rémunéré pendant leurs études et y consacrant un nombre d'heures

élevé sont plus perméables aux valeurs liées à l'apparence, à la consommation de biens matériels et à l'importance de gagner rapidement de l'argent, trois valeurs qui, selon nos résultats, étaient associées négativement à la réussite scolaire. Ce groupe d'étudiants se détachait nettement des autres pour qui les valeurs liées à la consommation n'étaient pas réellement significatives. Ce premier clivage met en garde contre une généralisation hâtive voulant que les jeunes composent une génération sevrée au matérialisme ambiant. Tous ne logent pas à l'hôtel de la consommation !

En second lieu, pour mieux interpréter les résultats, il importe de distinguer entre *valeurs de préférence* (liées à une aspiration, un idéal, tenant davantage du discours) et *valeurs de référence* (intégrées au quotidien, servant de « référence » pour la conduite d'une vie). Selon cette classification (Paquette, 1982), on peut établir l'hypothèse selon laquelle les étudiants ont répondu davantage sur un mode préférentiel. Par ailleurs, les *focus groups* ont permis de constater la différenciation observée plus haut entre les étudiants bien engagés dans un travail rémunéré pendant l'année scolaire et les autres. À l'instar des résultats statistiques de l'enquête par questionnaire, ces entrevues nous ont fait réaliser la prégnance des valeurs de consommation chez les uns et l'indifférence, sinon l'opposition, à l'endroit de ces mêmes valeurs chez les autres. Enfin, dans le contexte des discussions, il y avait peu de frontières entre valeurs de préférence et de référence chez les jeunes participants.

En complément au tableau précédent, nous avons sondé les étudiants sur l'importance qu'ils accordent à la réussite de leurs études. Huit étudiants sur dix (78,4 %) la qualifient de « très importante » (83,2 % chez les filles, 69,7 % chez les garçons,  $p = 0,001$ ) ; même si les filles accordent davantage d'importance à la réussite scolaire que les garçons, celle-ci figure néanmoins en haut de la liste des valeurs chez les garçons. Voilà qui renforce les traits d'une vision plutôt favorable au monde de l'éducation chez les jeunes collégiens. Plus globalement, les différents résultats que nous venons d'évoquer sur les valeurs des cégépiens nous mettent à distance de la théorie du désenchantement selon laquelle les jeunes dévalorisent le savoir au profit des idéaux de la société marchande (Roberge, 1998 ; Nduwimana, 2002), sans compter l'invasion de la culture du divertissement dans la société (Bloom, 1987 ; Larose, 1991 ; Sallenave, 1995 ; Finkielkraut, 2000), qui aurait tôt fait dans cette perspective de « détourner » les étudiants de la connaissance. Tant les résultats de l'enquête par questionnaire que les entrevues lors des *focus groups* nous ont éloignés de ces généralisations, bien qu'un segment – les étudiants qui travaillent 20 heures et plus par semaine – apparait davantage y adhérer.

Mieux encore : nous avons plutôt repéré en amont quelques traits qui pourraient configurer les contours d'une certaine « culture de la réussite » chez les étudiants, culture qui, selon nos résultats, pourrait davantage s'appliquer aux filles. Ainsi, l'adhésion à certaines valeurs



associées à la réussite scolaire semblait plus marquée chez les filles. C'est notamment le cas pour l'importance accordée à l'effort pour réussir, à la réussite scolaire comme telle, à la famille et à la signification du diplôme collégial.

Le modèle d'analyse écologique a permis de mettre en évidence la contribution de certains facteurs sociaux qui se sont révélés des prédicteurs de la réussite scolaire. Et, comme nous l'observerons plus loin, les valeurs des collégiens composent une part significative de l'éventail des prédicteurs sociaux. Regardons le tout de plus près.

Dans un premier temps, nous avons procédé à des analyses bivariées avec l'ensemble des données du questionnaire en relation avec les notes scolaires, afin de dégager les prédicteurs les plus associés à la réussite. Le tableau 2 en dresse l'éventail.

Croire en l'effort pour réussir ses études et accorder de l'importance à celles-ci comptent parmi les meilleurs prédicteurs de la réussite. Mais d'autres valeurs viennent interférer sur la réussite; les valeurs non matérialistes et moins axées sur l'importance du temps présent et sur la recherche du plaisir sont reliées positivement à un rendement scolaire accru.

Afin de mieux apprécier l'influence des facteurs sociaux sur la réussite et leur agencement entre eux, nous avons procédé, dans un second temps, à une analyse de régressions multiples qui nous a permis de repérer les diverses combinaisons de variables prédisant le mieux la réussite scolaire<sup>3</sup>.

Dans le tableau 3, les valeurs des collégiens comptent pour plus de la moitié des variables prédictrices de la réussite. On observe globalement la même famille de valeurs qu'au tableau précédent. De plus, on peut dresser, en sens inverse, un parallèle avec le groupe d'étudiants qui songent à abandonner leurs études. Pour ces étudiants, la réussite des études n'est pas une valeur significative, de même que celles rattachées à la famille, à l'obtention du diplôme collégial et au dépassement de soi. Or, la motivation aux études est largement tributaire du sens que l'étudiant accorde à celles-ci; dans ce contexte, le système de valeurs n'est pas sans exercer une influence réelle sur le cheminement scolaire, sur la persévérance aux études.

---

3. Pour les fins du tableau 3, nous avons retranché de l'analyse les variables de type « scolaire », telles que l'autoévaluation des résultats scolaires, le nombre d'heures accordées aux études par semaine, l'intérêt pour les études et le désir d'abandonner les études, car ces variables sont davantage « dépendantes » quant à la réussite scolaire (à l'instar des résultats scolaires).

## ■ Tableau 2

**Principaux prédicteurs de la réussite scolaire chez les étudiants**

<i>Prédicteurs</i>	<i>Chi<sup>2</sup>*</i>
Consacre un nombre d'heures élevé par semaine aux études.	***
A de l'intérêt pour les études.	***
Ne songe pas à abandonner les études.	***
Est satisfait de soi.	***
Ne consomme pas ou peu d'alcool.	***
Ne consomme pas ou peu de drogues.	***
Accorde beaucoup d'importance à la réussite des études.	***
Croit à l'importance de l'effort pour réussir ses études.	***
N'occupe pas un emploi rémunéré ou y accorde peu d'heures.	***
Considère que sa situation financière n'a peu ou pas d'effet sur ses études.	***
Est de sexe féminin.	***
N'a pas d'amis qui songent à abandonner leurs études ou qui l'ont fait.	**
Discute régulièrement de sa vie personnelle avec sa mère.	**
Estime que ses relations sociales ont un effet neutre ou positif sur ses études.	**
Accorde peu d'importance au temps présent.	**
Accorde peu d'importance à l'apparence.	**
Accorde peu d'importance à la consommation de biens matériels.	**
Accorde peu d'importance au fait de gagner rapidement de l'argent.	**
Accorde de l'importance à la famille.	**
Accorde peu d'importance à la recherche du plaisir.	**
Est satisfait de sa situation financière.	**
A une mère dont le niveau de scolarité est élevé.	*
Accorde de l'importance au dépassement de soi.	*

\* Le Chi<sup>2</sup> s'interprète à partir de la légende suivante : \*  $p \leq 0,05$ , \*\*  $p \leq 0,01$ , \*\*\*  $p \leq 0,001$ ,  $p \leq 0,05$ , etc.

## ■ Tableau 3

**Meilleures combinaisons des variables prédictrices de la réussite scolaire pour l'ensemble des étudiants**

<i>Variables prédictrices</i>	<i>r<sup>2</sup> (Pourcentage cumulé de la variance expliquée)</i>
Ne consomme peu ou pas du tout d'alcool.	8 %
Croit à l'importance de l'effort pour réussir ses études.	11 %
N'occupe pas un emploi rémunéré ou travaille moins de 15 heures/semaine.	16 %
Est satisfait de sa situation financière.	18 %
Ne croit pas que ce qui compte, c'est de gagner rapidement de l'argent.	19 %
Considère « importante » la réussite de ses études.	20 %
Le diplôme collégial a une signification pour l'étudiant.	21 %
A une mère dont la scolarité est plus élevée que la moyenne.	22 %
N'a pas d'amis qui ont abandonné leurs études ou qui y ont songé.	23 %
Ne considère pas que ce qui compte, c'est le présent.	24 %
Croit en l'importance de se dépasser dans ce que l'on fait.	24 %

■ **VALEURS ET LOGIQUES SOCIALES**

Le champ des valeurs des jeunes cégépiens se pose donc en prédicteur du parcours scolaire. En parallèle à cet exercice, nous avons pu considérer que certaines des valeurs rapportées par les étudiants reflètent également une forme d'intégration sociale à des idéaux véhiculés par la société ou à des statuts sociaux recherchés au sein de la collectivité. C'était notre second constat posé plus haut. Pour illustrer notre propos, deux logiques sociales<sup>4</sup> ont davantage retenu notre attention : la réalité montante du travail rémunéré chez les étudiants et les valeurs familiales.

4. Le concept de logiques sociales s'apparente, pour les fins de la présente étude, aux diverses composantes de l'intégration des individus à la vie collective. Il est déterminé par la socialisation au regard des différents environnements dans lesquels évolue l'étudiant. Enfin, il est synonyme de «logiques d'intégration», telles qu'elles sont définies par Dubet et Martuccelli (1998).

Le phénomène du travail rémunéré pendant les études est en pleine ascension. À la fin des années 1970, près de 2 étudiants sur 10 occupaient un emploi rémunéré pendant les études, comparativement à 6 ou 7 sur 10 aujourd'hui, selon nos résultats qui trouvent écho dans d'autres recherches au Québec.

Comment s'explique cette mutation sociale qui nous intéresse ici entre autres puisque nous avons eu l'occasion d'observer – à l'instar d'autres recherches – que le dépassement d'un certain seuil d'heures de travail rémunéré par semaine (autour de 20 heures dans notre étude) accentuait les risques d'échec scolaire chez les étudiants. Plusieurs facteurs évolutifs peuvent contribuer à l'expliquer. Mais, pour notre part, une analyse des motifs des étudiants quant à leur participation au marché du travail pendant les études nous fait voir que la *quête d'autonomie* et *l'univers de la consommation* sont les premières motivations chez eux, et que les valeurs sous-jacentes à ces motivations peuvent en partie lever le voile sur les raisons de la progression du travail rémunéré chez les étudiants.

Or, au début de la décennie 1990, Simon Langlois, dans un ouvrage collectif sur les tendances de la société québécoise de 1960 à 1990 (Langlois *et al.*, 1990), les avait repérées comme valeurs d'avenir. Aujourd'hui, ces deux valeurs se posent en vecteurs d'intégration sociale chez les jeunes collégiens qui évoluent sur le marché du travail pendant l'année scolaire. Autrement dit, elles conditionnent largement les jeunes cégépiens quant à leurs aspirations; le travail rémunéré devient alors le moyen, le passeport pour réaliser ces aspirations. Mais le travail rémunéré fait davantage que de « donner » de l'autonomie et du confort. « S'affranchir » des parents et pouvoir s'acheter, par exemple, des jeans Parasuco ou des chemises Gucci comme l'ont souligné des étudiants en entrevue, n'est pas tout.

Un retour sur le contenu des entrevues de groupe avec les étudiants nous a permis d'identifier d'autres dimensions, porteuses de sens chez les jeunes collégiens, que revêt le travail rémunéré. Ainsi, la majorité des participants parmi les étudiants occupant un emploi rémunéré ont signalé que le travail est un lieu où il est possible de se réaliser personnellement, procurant donc une valorisation et une gratification à être reconnu comme autre chose qu'un étudiant. Pour certains, ce serait une source d'épanouissement personnel (par exemple, acquérir des aptitudes en communication avec le public ou renforcer son sens des responsabilités). Par ailleurs, le travail est aussi un lieu qui répondrait à un besoin d'appartenance à un groupe, avec qui l'on peut se divertir à la fin du quart. Ici, la recherche de formes de sociabilité différentes deviendrait un atout. Prêtons la parole à deux étudiantes.

Tu sais, on n'a pas le choix d'avoir une vie sociale, ça fait que je pense, même si on travaille beaucoup dans le travail, on va chercher la vie sociale à travers ça. (Annie, étudiante de deuxième année, secteur technique.)

Bien moi, mon milieu de travail c'est comme mes bons amis. C'est avec eux que je vais sortir [...] je m'en suis rendu compte maintenant que j'étais plus proche de mes amis du travail que de mes amis d'enfance. (Sabrina, étudiante de deuxième année, secteur technique.)

Pour plusieurs étudiants rencontrés, cette vie sociale à l'extérieur du cégep et le fait de pouvoir consommer deviennent un exutoire au stress, et ce, malgré les contraintes additionnelles résultant du double statut travailleur-étudiant.

Ces diverses considérations, en complément à la quête d'autonomie et de consommation des étudiants, nous font considérer à quel point le travail rémunéré s'inscrit comme logique sociale favorisant diverses formes d'intégration. Au-delà des avantages matériels qu'il procure, ce travail fait partie, dans l'esprit des cégépiens, de la «réalité concrète» et non d'une «réalité virtuelle» comme peut apparaître parfois le milieu de l'éducation aux yeux de certains étudiants. En ce sens, on lui accorde à l'occasion plus d'importance. Cela se reflète parfois lorsque l'étudiant est confronté à un choix d'utilisation de son temps entre, d'une part, une période intensive d'examen et de travaux scolaires et, d'autre part, un surplus de travail à la «shop»; cette dernière a souvent la préférence des étudiants aux dires de ces derniers, embarrassés de faire un tel aveu en entrevue.

L'univers de la famille constitue une autre figure du lien social chez les jeunes. Ce lien s'exprime d'ailleurs de diverses manières : en premier lieu, sur le plan des valeurs et des aspirations des jeunes cégépiens ; en second lieu, sur le plan des formes de sociabilité et de solidarité familiales ; enfin – c'est l'objet principal de notre texte –, sur le plan des rapports étroits entre les valeurs et les liens familiaux, d'une part, et la réussite scolaire, d'autre part. Examinons cela de plus près.

À l'échelle des valeurs, la famille occupe une place de choix chez les étudiants, selon nos résultats. Ces derniers font écho à ce que l'on trouve dans la littérature scientifique sur le sujet (Bernier, 1997 ; Galland et Roudet, 2001 ; Attias-Donfut, 2002 ; Boudon, 2002 ; Pronovost, Royer et Charbonneau, 2003). Dernièrement, une enquête par sondage (Crop, 2002) révélait que la famille était de loin l'élément qui avait le plus d'importance dans la vie des jeunes québécois de 15 à 21 ans. L'étude de Galland et Roudet (2001) en France avait pour sa part enregistré des résultats similaires tout en soulignant que, dans le temps, la valeur «famille» serait même en progression chez les jeunes français âgés de 18 à 29 ans. De son côté, Raymond Boudon (2002), dans un examen des données en provenance de sept pays industrialisés<sup>5</sup>, élargit le constat à l'Occident en mentionnant que, dans ces pays, «[...] on est au contraire frappé par le maintien de la valeur de la famille» (*Ibid.*, p. 33).

5. France, Allemagne de l'Ouest, Grande-Bretagne, Italie, Suède, États-Unis et Canada.

Boudon souligne l'importance que les jeunes accordent à la famille en grande majorité dans l'ensemble de ces pays. Ce constat renforcerait la thèse centrale de l'auteur pour qui le sens des valeurs en Occident subsisterait, s'inscrirait en continuité, malgré ce qu'en pense la rumeur publique.

Nos résultats tirent dans la même direction. On a bien vu précédemment que la famille figurait au cinquième rang dans les choix d'énoncés retenus par les étudiants parmi une liste de 14 énoncés (voir le tableau 1). Par ailleurs, lorsqu'on demande aux étudiants de se projeter dans l'avenir et de nous dire lequel des cinq énoncés du tableau 4 s'accordait le mieux à la représentation qu'ils se faisaient d'une vie réussie, voilà que la famille passe au premier rang, tant chez les filles que chez les garçons. Et de loin ! La famille devance le succès au travail et l'engagement dans le milieu, ainsi que le fait de pouvoir faire beaucoup d'argent ou de devenir une personne importante et influente.

■ Tableau 4

***Indice déterminant l'importance accordée par les étudiants pour cinq énoncés portant sur des aspirations de vie***

<i>Rang</i>	<i>Énoncé</i> <i>Plus tard, tu penses avoir réussi dans la vie si :</i>	<i>Indice*</i>
1 <sup>er</sup>	Tu as une famille unie.	3,79
2 <sup>e</sup>	Tu obtiens du succès dans ton travail.	3,55
3 <sup>e</sup>	Tu t'engages dans ton milieu.	2,63
4 <sup>e</sup>	Tu gagnes beaucoup d'argent.	2,61
5 <sup>e</sup>	Tu es important et influent.	2,42

\* Les étudiants avaient à qualifier chacun des énoncés à partir d'une échelle variant de 1 (le moins important) à 5 (le plus important). L'indice reproduit la moyenne obtenue pour chacun des énoncés.

Dans les *focus groups* avec les étudiants, on a pu constater toute l'importance que représente la famille chez eux dans le prolongement du portrait statistique. Pour plusieurs, la famille serait un soutien à la motivation à réussir sa vie et ses études ; elle représenterait un lien stable (sorte de permanence) qui agit comme une référence, un modèle ; enfin, elle constituerait un lieu privilégié d'affection :

Bien moi, la famille, je trouve ça important, c'est le monde avec qui tu vis, c'est plus que des amis, les liens sont forts [...] Je ne pense pas qu'on puisse vivre juste avec une job, puis de l'argent, puis une maison, puis un chien, là. Il faut des liens plus proches, une famille justement. Je pense que ça vient avant les autres, les biens matériels, puis tout ça. (Marie-Céline, étudiante de 2<sup>e</sup> année, secteur technique.)

Bien moi, je l'ai mise en premier (comme valeur dans le questionnaire) [...] la famille, c'est une chose qui va te suivre longtemps. Tandis que la vie professionnelle puis l'argent, c'est donc des choses qui peuvent comme plus disparaître. (Marie, étudiante de 2<sup>e</sup> année, secteur préuniversitaire.)

Ce n'est pas juste la motivation, c'est le fait que c'est des modèles quand même, là, même si tu t'éloignes d'eux. (Mathieu, étudiant de 2<sup>e</sup> année, secteur préuniversitaire.)

Mais, pour quelques étudiants rencontrés, la famille ne serait pas valorisée pour elle-même, mais bien pour le statut social qu'elle confère. Encore là, la distinction entre *valeurs de préférence* (aspirations familiales légitimées socialement) et *valeurs de référence* (liens affectifs profonds, interaction entre les membres de la famille) peut nous être utile pour mieux départager ces visions et réinterpréter les résultats statistiques. Mais, dans les deux cas, les valeurs familiales des jeunes collégiens renvoient à des formes d'intégration sociale (sociabilités de base et/ou conformisme social).

Notre étude a mis en évidence l'existence de solidarités familiales qui s'expriment entre autres par le fait que les étudiants sont d'avis que leurs parents les encouragent « beaucoup » dans la poursuite des études (77,5% des étudiants sont de cet avis pour la mère et 71,2% pour le père) et que ces mêmes parents leur témoignent d'un appui financier réel (77,4% des étudiants l'ont souligné dont 57,4% ont estimé être « beaucoup » soutenus à ce titre). En complément, ajoutons que les deux tiers des étudiants (66,2%) ont répondu que leur famille considèrerait « très importante » la poursuite de leurs études, ne laissant qu'un maigre 2,1% d'étudiants pour qui la famille accorderait peu d'importance aux études. Enfin, 9 étudiants sur 10 sont « satisfaits » ou « très satisfaits » de leurs relations avec leurs parents et ils échantent régulièrement avec eux sur différents thèmes portant sur leurs études, leur vie personnelle et leur avenir. Ces diverses informations prennent un relief singulier si l'on considère le lien étroit révélé par la recherche entre ces formes de sociabilité et de solidarité familiales, d'une part, et l'importance des valeurs familiales des jeunes cégépiens, d'autre part. Ici, on peut faire l'hypothèse selon laquelle les valeurs familiales chez les collégiens découlent en bonne partie d'un lien familial plutôt fécond et qui se révèle être une source d'appui pour les études. Cela nous amène à la dernière dimension que nous avons analysée, à savoir le rapport entre l'univers familial et la réussite scolaire.

Nous l'avons à peine relevé précédemment : le fait d'accorder de l'importance à la « famille » comme valeur est associé positivement à la réussite scolaire (surtout chez les filles). Mais, si l'on examine plus attentivement l'ensemble des données, des ramifications surgissent pour mieux mettre en perspective l'influence de la dimension familiale prise dans son ensemble sur le parcours scolaire des étudiants. C'est ainsi que, suivant l'analyse des variables prédictrices de la réussite scolaire, on trouve au premier plan chez les filles la variable scolarité

de la mère, plus élevée que la moyenne. Parmi les autres variables de type familial associées à la réussite scolaire, on trouve le fait d'avoir un père avec qui l'on discute souvent (tant chez les garçons que chez les filles) ou qui encourage dans la poursuite des études ainsi que le fait de provenir d'une famille qui accorde de l'importance aux études (ces deux dernières variables se rapportent plus spécifiquement aux filles).

Ces quelques indications illustrent l'importance de la dimension familiale (tant sur le plan des valeurs que sur celui des formes de sociabilité et de solidarité) sur la trajectoire scolaire des étudiants, sans compter l'existence de certains liens indirects qui sont tout aussi pertinents, voire révélateurs. Il en est ainsi, par exemple, de la satisfaction de soi, l'un des indicateurs du bien-être des étudiants. Il s'agit d'un prédicteur de la réussite scolaire (voir le tableau 2). Or, la satisfaction de soi est associée à deux valeurs familiales, soit l'importance accordée à la famille ( $p = 0,05$ ) et l'importance accordée au fait d'avoir dans l'avenir une famille unie ( $p = 0,01$ ). D'une façon complémentaire, au registre du bien-être des étudiants, on a pu observer également que les étudiants qui accordent davantage d'importance à la réussite de leurs études sont moins déprimés ( $p = 0,01$ ) et plus satisfaits d'eux-mêmes ( $p = 0,05$ ). De la même manière, les étudiants qui estiment que l'effort est nécessaire pour réussir leurs études (méritocratie) sont plus satisfaits d'eux-mêmes ( $p = 0,01$ ).

## ■ CONCLUSION

Les valeurs des jeunes collégiens de notre enquête sont apparues convergentes avec les exigences du milieu de l'éducation. De fait, les cégépiens accordent beaucoup d'importance à la réussite de leurs études : ils considèrent tout aussi important d'y consacrer les efforts nécessaires ; ils valorisent l'acquisition des connaissances ; enfin, le diplôme collégial revêt une signification certaine chez eux. D'une façon plus globale, nous avons eu l'occasion d'observer sur le plan statistique que différentes valeurs constituaient de véritables prédicteurs de la réussite scolaire<sup>6</sup>. Voilà une première conclusion.

L'examen des valeurs a également reflété de quelle manière celles-ci pouvaient être des indicateurs tangibles d'intégration à la vie collective chez les étudiants. C'est là notre seconde conclusion. Le travail rémunéré et l'univers familial nous ont servi, à ce titre, de kaléidoscopes nous retournant diverses images, diverses figures de l'intégration sociale des jeunes collégiens. Nous avons bien vu que, sur le plan des valeurs et

---

6. Sans compter les autres ramifications que nous avons repérées entre les valeurs et l'univers familial, le travail rémunéré ou certains indicateurs du bien-être des étudiants.



des pratiques, le travail rémunéré n'était pas qu'instrumental chez les étudiants engagés dans la dualité travail-études. Chez eux, l'emploi rémunéré s'accordait avec des aspirations liées à la quête d'autonomie et à la consommation, bien sûr, mais aussi au développement personnel, dans un monde « réel » où ils s'éprouvent tout en nouant de nouvelles formes de sociabilité, qui les introduisent au social dans son acception générale. Tout cela contribue à façonner une identité en devenir chez eux, nous ont-ils confié.

Malgré les aléas de l'évolution de la famille au Québec – parfois ses avatars – depuis les trois dernières décennies, la famille représente un point d'ancrage significatif chez les cégépiens, tant au registre de leurs valeurs qu'à celui des formes de sociabilité et de solidarité familiales existantes. Nous avons eu l'occasion de constater également que la famille peut représenter une source d'appui manifeste quant au parcours scolaire des étudiants, surtout chez les filles.

Selon Boudon (2002), la tolérance, la responsabilisation et l'autonomie constitueraient des valeurs montantes chez les jeunes. Pour notre part, nous avons eu le sentiment que le cégép était porteur de sens chez les étudiants, qu'ils se sentaient pleinement responsables de leur itinéraire scolaire et que la poursuite d'études collégiales s'inscrivait en ligne droite dans leur recherche d'autonomie personnelle et professionnelle. Par ailleurs, ces constats mériteraient d'être confrontés à d'autres milieux géographiques et socioéconomiques pour mieux y apprécier les nuances ou même l'existence d'autres logiques sociales qui pourraient surgir à la faveur d'autres contextes particuliers.

Sur le plan de l'intervention, le point de vue écologique que nous avons adopté et, tout particulièrement, le champ des valeurs des collégiens interrogent à nouveau les pratiques existantes en matière de réussite scolaire, pratiques qui puisent largement aux seuls facteurs endogènes de l'institution d'enseignement. L'étude suggère une relecture des stratégies d'action afin d'incorporer des dimensions sociales qui accompagnent les étudiants dans leur cheminement scolaire et personnel. C'est dans une telle compréhension générale de la problématique de la réussite scolaire qu'il nous sera possible d'éviter que certains efforts collectifs ne tournent à vide. L'examen des valeurs des collégiens nous en a fourni une illustration en se posant en miroir du lien entre les facteurs sociaux et la réussite scolaire.

## BIBLIOGRAPHIE

- ALBEE, G.W. (1983). «Psychopathology, prevention and the just society», *Journal of Primary Prevention*, vol. 4, n° 1.
- ATTIAS-DONFUT, C. (2002). *Le nouvel esprit de famille*, Paris, Odile Jacob.
- BERNIER, L. (1997). «Les relations sociales», dans M. Gauthier et L. Bernier (dirs). *Les 15-19 ans. Quel présent? Vers quel avenir?*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval et Institut québécois de recherche sur la culture, p. 39-63.
- BLOOM, A. (1987). *L'âme désarmée. Essai sur le déclin de la culture générale*, Montréal, Guérin.
- BOUDON, R. (2002). *Déclin de la morale? Déclin des valeurs?*, Québec, Éditions Nota Bene/Cefan.
- BRÉCHON, P. (dir.) (2000). *Les valeurs des Français. Évolution de 1980-2000*, Paris, Armand Colin.
- BRONFENBRENNER, U. (1979). *The Ecology of Human Development Experiments by Nature and Design*, Cambridge, Harvard University Press.
- BRONFENBRENNER, U. (1977). «Toward an experimental ecology of human development», *American Psychologist*, p. 513-531.
- CATALINO, R. et D. DOOLEY (1980). «Economic change in primary prevention», dans R.H. Price et al. (dir.), *Prevention in Mental Health*, Beverly Hills, Sage Publications.
- Crop (2002). Résultats d'un sondage d'opinion publiés dans *Le Soleil*, le 28 décembre, p. D-2 à D-7
- DUBET, F. et D. MARTUCCELLI (1998). *Dans quelle société vivons-nous?*, Paris, Éditions du Seuil.
- FINKIELKRAUT, A. (2000). «La révolution culturelle à l'école», *Le Monde*, 19 mai.
- GALLAND, O. et B. ROUDET (dir.) (2001). *Les valeurs des jeunes. Tendances en France depuis 20 ans*, France, L'Harmattan.
- GARBARINO, J. et A.C. CROUTER (1978). «Defining the community context of parent-child relations», *Child Development*, vol. 49, p. 604-616.
- INSEL, P.M. et R.H. MOOS (1974). «Psychological environments: Expanding the scope of human ecology», *American Psychologist*, vol. 29, p. 179-188.
- LANGLOIS, S. et al. (1990). *La société québécoise en tendances 1960-1990*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture.
- LAROSE, J. (1991). *L'amour du pauvre*, Saint-Laurent, Boréal.
- NDUWIMANA, F. (2002). «Le féminisme n'explique pas le problème des gars», *Le Devoir*, 5 et 6 octobre, p. B5.

- PAQUETTE, C. (1982). *Analyse de ses valeurs personnelles. S'analyser pour mieux décider*, Montréal, Éditions Québec-Amérique.
- PERRON, M., M. GAUDREAU, S. VEILLETTE et L. RICHARD (2000). *Jeunes de la ville ou de la campagne: quelle différence?* Rapport de recherche de la phase IV, Jonquière, Groupe Écobes.
- PRANSKY, J. (1991). *Prevention: The Critical Need*, Springfield, Burrell Foundation.
- PRONOVOST, G., C. ROYER et S. CHARBONNEAU (2003). « Les valeurs des jeunes », dans M. Gauthier (dir.), *Regard sur... la Jeunesse au Québec*, Québec, Presses de l'Université Laval et Institut québécois de recherche sur la culture, p. 145-155.
- ROBERGE, A. (1997). « Le travail salarié pendant les études », dans M. Gauthier et L. Bernier (dir.), *Les 15-19 ans. Quel présent? Vers quel avenir?*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval et Institut québécois de recherche sur la culture, p. 89-113.
- ROY, J., M. GAUTHIER, L. GIROUX et N. MAINGUY (2003). *Des logiques sociales qui conditionnent la réussite. Étude exploratoire auprès des étudiants du Cégep de Sainte-Foy*, Programme d'aide à la recherche sur l'enseignement et l'apprentissage, Sainte-Foy, Cégep de Sainte-Foy/Observatoire Jeunes et Société.
- SALLENAVE, D. (1995). *Lettres mortes. De l'enseignement des lettres en général et de la culture générale en particulier*, Paris, Éditions Michalon.
- TESSIER, R. (dir.) (1989). *Pour un paradigme écologique*, LaSalle, Éditions Hurtubise, HMH.
- VALADE, B. (1990). « Valeurs », dans R. Boudon et al. (dir.), *Dictionnaire de la sociologie*, Paris, Larousse.



# C H A P I T R E 6

---

## **Regards de jeunes pères sur la famille et la paternité<sup>1</sup>**

**Anne Quéniart**  
*Université du Québec à Montréal*

---

1. Ce texte reprend des éléments d'analyse déjà présentés ailleurs (Quéniart, 2002; 2003).

Que signifie la famille pour des jeunes hommes qui sont devenus pères à un âge où la plupart d'entre eux étudient, commencent leur vie professionnelle ou encore voyagent? Quelles valeurs privilégient-ils dans la définition de leur rôle de parent? Dans quelles pratiques de paternité ces valeurs se traduisent-elles? Quelles représentations de l'enfant sont associées à ces valeurs?

Telles sont quelques-unes des questions auxquelles le présent texte se propose de répondre à partir des données d'une recherche qualitative par entrevues en profondeur menée à Montréal auprès de plus d'une trentaine de jeunes devenus pères entre l'âge de 17 et de 24 ans<sup>2</sup>. Bien que centrée plutôt sur l'expérience de la paternité au quotidien, cette recherche met en lumière un certain nombre de valeurs auxquelles les jeunes pères se réfèrent lorsqu'ils décrivent leurs pratiques, leurs façons d'être et de faire avec leur enfant. En effet, comme Guy Rocher le souligne bien, la valeur possède ce caractère particulier d'être inscrite à la fois dans l'ordre de l'idéal et dans la réalité :

En tant qu'idéal, la valeur implique donc l'idée d'une qualité d'être ou d'agir supérieure à laquelle on aspire ou dont on s'inspire. À ce titre cependant, la valeur n'est pas moins réelle que les conduites ou les objets dans lesquels elle se concrétise ou par lesquels elle s'exprime (Rocher, 1969, p. 56).

Nous tenterons donc ici de dégager de quelle façon se présente la famille pour ces jeunes pères et de mettre au jour les valeurs qu'ils privilégient, qu'ils sélectionnent en priorité, dans la description de leurs pratiques paternelles au quotidien.

## ■ QUE SAIT-ON DES VALEURS ACCORDÉES PAR LES PÈRES À LA FAMILLE ET À LA PATERNITÉ ?

Peu de recherches sociologiques, au Québec comme ailleurs, se sont intéressées aux jeunes pères, c'est-à-dire à cette catégorie charnière entre l'adolescence et l'âge adulte qu'est celle des 17-24 ans. En outre, peu de recherches se sont penchées sur la question des valeurs accordées à la famille ou à la parentalité<sup>3</sup> ou plutôt l'ont fait, mais indirectement,

- 
2. Recherche financée par le Conseil québécois de recherche sociale.
  3. En ce qui a trait à la paternité, de nombreuses recherches, notamment dans le champ de la psychologie, portent sur la question des déterminants de l'implication paternelle. Pour une synthèse à ce sujet, voir Turcotte (1994). Pour ce qui est des valeurs des jeunes, les enquêtes se centrent plutôt sur les adolescents et abordent surtout les valeurs liées au domaine général de la culture (musique, mode, loisir, religion, etc.). Pour le Québec, voir Gauthier *et al.* (1997), Kerr, Larivée et Greenhalgh (1994) et Secrétariat à la jeunesse (1992).

notamment par le biais de typologies des rôles parentaux ou familiaux. En effet, les typologies sont utilisées abondamment en sociologie, et particulièrement dans le champ de la famille (Ménahem, 1979; Kellerhas et Roussel, 1987; Russel, 1982). Leur utilité en est une surtout de « classement des objets sociaux, [de] conceptualisation d'indicateurs agrégés ou plus encore [de] prédiction de comportements probables en telle ou telle matière » (Bawin-Legros et Sommer, 1987, p. 47). Dans la littérature scientifique consacrée à la paternité, on rencontre différents genres de typologies, certaines se centrant plutôt sur les pratiques paternelles (Broderick, 1977; Robinson et Barret, 1986; Palm et Palkovitz, 1988), d'autres sur les conceptions du rôle paternel et de la paternité (Ferrand, 1981; Pleck, 1987; Lamb *et al.*, 1987; Dycke et Saucier, 1999; Dienhart, 1998; Delaisi de Parseval, 1982; Quéniart, 2002a; Fournier et Quéniart, 1994). Tous les auteurs font d'abord le constat d'une pluralité de pratiques et de valeurs liées à la paternité, celles-ci variant selon les contextes sociaux (Erickson et Gecas, 1991; Arama et Bouchard, 1996; Lévesque, Perrault et Goulet, 1997; Dienhart, 1998; Quéniart, 2002a) et selon les cultures (Lamb, 1987; Iishi-Kuntz, 1994; Dycke et Saucier, 1999).

Au sein des divers modèles qui coexistent aujourd'hui, les chercheurs s'entendent pour dire que l'on peut dégager trois idéaux-types de paternité. Le premier type renvoie au père traditionnel, appelé aussi père pourvoyeur (Fournier et Quéniart, 1994; Lévesque, Perrault et Goulet, 1997; Quéniart, 2002a), père autocrate ou patriarche (Broderick, 1977), dont le rôle est ramené essentiellement à la dimension économique et à celle de l'autorité et dont le rapport à l'enfant est médiatisé par la mère. Le second type est représenté par le nouveau père (Delaisi de Parseval, 1982; Dienhart, 1998), parfois nommé aussi père androgyne (Rotundo, 1985; Robinson et Barret, 1986; Verheyen, 1987), coparent (Russel, 1982; Palm et Palkovitz, 1988), leader expressif (Broderick, 1977) ou encore père substitutif (Ferrand, 1981), dont le rôle comporte des dimensions à la fois relationnelles, éducatives et de responsabilité matérielles, dont la relation à l'enfant est personnelle et directe et basée sur l'expression de l'affectivité. Un troisième type émerge de certaines études, soit le père assistant-parent (Russel, 1982; Palm et Palkovitz, 1988), dit aussi père complémentaire (Ferrand, 1981), père typique (Robinson et Barret, 1986) ou encore père téflon (Fournier et Quéniart, 1994), dont le rôle emprunte certains éléments du nouveau père (relation personnelle à l'enfant), mais aussi au père traditionnel (médiatisation de la mère, importance du rôle de pourvoyeur).

La plupart des auteurs soulignent que les choses ont changé depuis quelques décennies et que le modèle du père traditionnel est de plus en plus concurrencé par celui du nouveau père. Fait étonnant cependant, dans ces typologies, on ne fait pas d'analyse selon la catégorie d'âge. Pourtant, si des changements se sont produits, on devrait les constater chez les parents les plus jeunes. C'est en tout cas l'hypothèse qui sous-tend la présente recherche menée auprès de jeunes

pères. Ces jeunes ont en effet ceci de particulier qu'ils sont parmi les premiers à avoir été marqués, comme enfants, par les mutations qui ont secoué la famille au Québec, qu'il s'agisse de l'augmentation fulgurante des taux de divorce, de la montée de l'union libre ou encore de la baisse de la nuptialité (Dandurand, 1995). Nés entre les années 1976 et 1984, les jeunes que nous avons rencontrés font partie de cette génération d'enfants nés dans une famille restreinte – ils sont souvent enfants uniques –, dont les deux parents ont été actifs – et le sont encore – et dont plus d'un sur deux a vu ses parents se séparer (17 jeunes sur 32) ; ils font aussi partie de cette génération pour qui la famille et la paternité sont à construire, ne pouvant s'appuyer sur une définition aux contours clairs, contrairement aux hommes des générations précédentes (Delumeau et Roche, 1990).

## ■ ASPECTS MÉTHODOLOGIQUES DE LA RECHERCHE

### ■ Description de l'échantillon

Sur le plan méthodologique, nous avons opté pour l'approche qualitative de la théorisation ancrée (Paillé, 1994 ; Laperrière, 1998) qui est appropriée dans le cas de phénomènes ou de groupes sociaux peu étudiés. Des entrevues en profondeur ont été menées auprès de 32 jeunes pères, âgés de 19 à 26 ans au moment de la recherche, et qui ont eu leur premier enfant entre 17 et 24 ans, la moyenne étant de 21,4 ans. Trois des pères sont séparés de la mère de l'enfant ; un autre père n'a jamais été en union conjugale avec la mère de son enfant. Les autres vivent en couple, 8 étant mariés et 20 vivant en union libre. Quinze pères ont un diplôme d'études secondaires ou une scolarité moindre (4<sup>e</sup> secondaire), sept ont un diplôme d'études collégiales ou d'études professionnelles, sept un baccalauréat, un détient un certificat universitaire et deux poursuivent actuellement leur scolarité de maîtrise. Ils ont des revenus personnels variant de moins de 12 000 \$ à plus de 40 000 \$, 12 d'entre eux gagnant 15 000 \$ et moins, quatre d'entre eux gagnant plus de 30 000 \$, les 16 autres ayant un revenu se situant entre 15 000 \$ et 30 000 \$. Sur le plan de l'occupation, 13 jeunes pères travaillent à plein temps, 3 à temps partiel, 2 sont prestataires de l'assurance emploi lors de l'entrevue, 9 travaillent et étudient en même temps, parfois à plein temps, parfois à temps partiel et enfin, 5 étudient à plein temps. Deux des pères interviewés ont deux enfants, cinq autres sont pères d'un enfant et en attendent un second. Deux hommes sont membres d'une famille recomposée autour de la mère avec un enfant en provenance d'une union antérieure : un des deux a eu un enfant, portant à deux les enfants à sa charge. Les 23 autres pères ont un seul enfant.



## ■ Réalisation et analyse des entretiens

Lors des entretiens, d'une durée moyenne de 90 minutes, les pères étaient invités à nous raconter « leur expérience de père », et nous laissons émerger les thèmes qu'ils jugeaient importants à la compréhension de leur vécu, conformément aux principes de la théorisation ancrée. Cependant, nous avons veillé à ce que certains thèmes soient abordés systématiquement par tous les répondants, pour fins de comparaison, soit le contexte de la venue de l'enfant, le rapport des jeunes pères à leur enfant et à la famille (représentations, pratiques quotidiennes), la place et le sens de la paternité en regard de leur vie personnelle et de leur vie de couple, de leur vie professionnelle et de leur vie sociale. Toutes les entretiens ont été enregistrés, puis retranscrits intégralement et soumis à une analyse qualitative de contenu comportant deux niveaux. Le premier, celui de l'analyse verticale (contenu d'une entrevue), comportait trois étapes. Nous avons d'abord repéré et codé tous les thèmes prévus dans le guide ou qui ont émergé lors des entretiens (contexte de la grossesse, réactions de l'entourage, activités avec l'enfant, etc.). Ensuite, nous avons effectué des regroupements en catégories (« l'importance de la présence », « l'enfant comme prolongement de soi », etc.). Enfin, nous élaborons des hypothèses visant à interpréter le discours des jeunes pères. Le second niveau d'analyse, quant à lui, visait à comparer les contenus des discours des jeunes pères selon les variables indépendantes pertinentes (situation conjugale, occupation, etc.) et à raffiner les catégories créées. On constatera à cet égard peu de différences entre les pères quant à leurs représentations de leur rôle. En revanche, lors des analyses, des différences sont apparues sur la question du partage des tâches au sein de la famille<sup>4</sup>.

Le présent texte s'attardera, dans un premier temps, aux valeurs privilégiées par les jeunes pères dans la définition qu'ils donnent de la famille et, dans un second temps, à celles qu'ils considèrent comme prioritaires, essentielles à l'exercice de leur rôle de père au quotidien.

## ■ VALEURS QUI DÉFINISSENT LA FAMILLE

Il est toujours réducteur de vouloir ramener à quelques dimensions des représentations de phénomènes ou d'expériences complexes comme la famille ou la paternité. En même temps, c'est un exercice qui permet de jeter un regard d'ensemble sur l'« état » de la famille d'aujourd'hui, telle qu'elle est vue par ceux qui en sont des acteurs privilégiés, soit les pères. Dans les récits de ceux que nous avons rencontrés, quatre aspects sont

4. Des contraintes d'espace nous empêchent ici d'approfondir cette question. Pour plus de détails, voir Quéniart (2003).

ressortis comme étant incontournables à leur appréhension de la famille, à savoir l'importance à la fois de la « stabilité du tout » et de « l'interdépendance des parties », la centration sur l'enfant, l'autonomie par rapport à la parenté, la prépondérance des valeurs familiales sur celles de l'extérieur.

## ■ **Famille : un arbre à trois branches**

Lorsqu'on se penche sur les descriptions faites par les pères de ce qu'est pour eux la famille, l'image qui vient d'abord à l'esprit est celle d'un arbre à trois branches, celles-ci représentant la mère, le père et l'enfant. Ce dernier est défini comme essentiel à la définition même de la famille : « Quand t'as un enfant, tu deviens une famille, tu n'es plus un couple. » Pour ces jeunes nés à la fin des années 1970 et au début des années 1980, la formation du couple n'est plus, comme dans les décennies précédentes, l'acte de fondation de la famille. C'est plutôt la venue de l'enfant qui marque véritablement l'entrée dans l'âge adulte (Dandurand, 1995).

L'image de l'arbre renvoie d'abord à l'une des valeurs considérées comme fondamentales par les jeunes, soit celle de la stabilité du tout qu'est la famille : celle-ci est le socle sur lequel l'enfant peut se reposer, son point d'ancrage dans la vie, ses racines, et il importe que ce pilier reste fort, en l'occurrence que le couple « reste uni pour la vie » :

Une famille idéale, c'est évidemment une famille qui est ensemble, une famille unie puis une famille qui est stable, qui reste, sans avoir de routine, être capable de rester ensemble, tous au même endroit, assez longtemps pour pas que l'enfant soit désorienté, ça, c'est assez important (Gabriel, 21 ans, DEP, un enfant d'un an).

Ben, je dirais, idéalement, j'aimerais ça rester avec ma blonde, qu'on soit un couple uni, qu'on ne se sépare pas (Adam, 25 ans, baccalauréat, un enfant d'un an).

C'est que la famille reste unie parce que je suis à peu près le seul dans mon entourage qui a encore ses deux parents, ensemble. Ça je trouve que, je ne sais pas si moi pis ma blonde on va faire notre vie ensemble, mais j'aimerais ça. J'aimerais ça pour la petite, j'aimerais ça pour moi aussi évidemment, pour nous deux mais surtout pour la petite. Moi, étant donné que je suis à peu près le seul qui a gardé ses parents, c'est quasiment rendu que tu te sens différent parce que tu as tes deux parents, parce qu'ils ne sont pas séparés (Alexis, 19 ans, 4<sup>e</sup> secondaire, un enfant de 8 mois).

Par ailleurs, les trois branches de l'arbre symbolisent également les trois types de relations qui décrivent la famille chez les jeunes pères, c'est-à-dire la relation filiale, dont nous reparlerons dans la deuxième section du présent texte, la relation conjugale et la relation parentale, qui ont chacune leur dynamique propre, qui sont interdépendantes. Pour eux, en effet, une famille est un ensemble de relations interpersonnelles indépendantes bien que liées les unes aux autres. On

n'observe pas chez eux cette idée de la famille formant un tout indissociable, que l'on associe à plusieurs pères des générations précédentes (Fournier et Quéniart, 1994; Dienhart, 1998); au « nous familial » des hommes des générations précédentes – les « pères de famille » –, on substitue ici les multiples « je » interreliés, soit leur propre « je » de parent, de conjoint et d'homme, celui de leur conjointe également femme et parent, ainsi que celui de l'enfant. Chacun des membres de la famille a ainsi plusieurs identités, et les jeunes pères se présentent à la fois comme des jeunes hommes, des parents, des pères, des amoureux.

Ces identités et les divers rôles qui leur sont associés ne sont d'ailleurs pas toujours faciles à concilier. Ainsi, lorsqu'ils parlent de leur nouvelle vie familiale, les jeunes pères distinguent pour la plupart nettement le conjugal du parental. Idéalement, disent-ils, le conjugal doit rester le lieu distinct, non routinier, de la vie amoureuse. On observe un désir de préserver l'autonomie de la relation de couple face à l'absorption dans la routine parentale en trouvant un moment de la journée consacrée exclusivement au couple (par exemple, après avoir couché l'enfant) ou en se ménageant des sorties de couple :

Avant que ma fille se couche, je ne la vois pas ma blonde, c'est ma vie de famille. Un coup que ma fille est couchée, bien là je vois ma blonde. Tu sais, c'est d'autre chose avant ce n'était pas pareil, avant, c'était juste ma blonde (Mathieu, 24 ans, baccalauréat, un enfant de trois ans).

Il y a des chicanes puis ma femme me dit faut que tu aies plus de temps pour le couple. Et, moi, je me dis que si j'ai assez aimé ma blonde pour lui faire un enfant, il y a sûrement moyen que je fasse quelque chose pour l'aimer encore. Alors, faire garder la petite, c'est comme entretenir le feu de notre couple! (Etienne, 24 ans, baccalauréat, un enfant de 2 ans).

La relation parentale, quant à elle, est décrite en termes d'ententes et de partage entre les deux parents, chacun gardant néanmoins sa spécificité comme parent, dans sa relation à l'enfant. Plusieurs jeunes soulignent à cet égard qu'un père, ce n'est pas une mère, et qu'il faut respecter les goûts et les désirs de chacun.

## ■ Centration sur l'enfant

L'enfant occupe une place à part dans cet arbre que représente la famille puisqu'il en est non seulement le « ferment », mais aussi le « ciment ». Il est le prisme à partir duquel les jeunes pères organisent dorénavant leur quotidien. Ils en parlent tous en disant « mon fils » ou « ma fille », non pas au sens d'une quelconque exclusion de la mère, mais bien plutôt en vertu du type de relation que ce père entretient avec son enfant, à savoir une relation personnelle et directe, proche et intense, comme nous le verrons plus loin. La centration sur l'enfant s'exprime de multiples façons : tout d'abord, par le fait que sa venue

vient bousculer et transformer la vie quotidienne du jeune père. En effet, plusieurs jeunes, à l'annonce de la venue de l'enfant (non prévue dans les trois quarts des cas), vont être amenés à faire des changements de vie, notamment de carrière :

Avant qu'elle me dise qu'elle était enceinte, j'avais commencé un DEC de trois ans en théâtre, mais c'est ça, étant donné que le théâtre c'est rien de garanti comme revenu, moi, j'aurais vécu de ça, mais il faut que tu penses au travail plus tard. Je me suis trouvé quelque chose d'autre, que j'aimais aussi pis que c'est ben payant, pour tout de suite je travaille dans le plastique pis je me suis inscrit pour l'automne en technologie de la maintenance industrielle (Charles, 19 ans, DES, travailleur dans une usine de plastique, un enfant d'un an).

Disons que ça a tout remis en question. On voit toujours sa vie d'une certaine façon et quand il y a un enfant qui arrive, ça défait un peu les plans. On pensait partir deux fois en voyage, on pensait rester dans un petit appartement, pis aussi faire nos études plus rapidement, en finir rapidement avec la maîtrise. [...] À partir du moment où on a appris ça, on s'est mis aux études à temps partiel parce qu'il fallait qu'on travaille beaucoup plus pour ramasser de l'argent (Adam, 25 ans, baccalauréat, assistant de recherche à l'université et étudiant, un enfant d'un an).

Les six premiers mois, je m'en suis pas occupé beaucoup je veux dire je m'en occupais le soir, je travaillais comme soixante-dix heures par semaine, j'étais dans la construction. C'est difficile, donc j'ai arrêté puis j'ai fait un cours d'agent d'immeuble. C'est payant, puis c'est valorisant comme travail pis les horaires sont flexibles. Justement, pour aller chez le médecin l'après-midi, ben ça je peux y aller, je peux toujours me libérer. Il n'y a personne de plus disponible que moi, tu comprends-tu ? (William, 22 ans, DEP, un enfant de 3 ans.)

Tous ces réaménagements témoignent certes du sens des responsabilités de ces jeunes, mais aussi de la place qu'ils tiennent à occuper auprès de l'enfant et de leur implication concrète et quotidienne.

Un autre indice de la centration sur l'enfant est la priorité des jeunes pères qui est plutôt accordée à l'enfant qu'à la vie sociale.

Depuis qu'elle est née, j'ai fini mon secondaire, je suis rendu au cégep, puis mes amis je les vois un petit peu moins, mais ça ne me dérange pas. Passer une soirée avec ma fille, j'aime mieux ça que de boire une bière. Tout ça, genre côté amis, école, ça ma réveillé (Francis, 21 ans, diplôme d'études secondaires, un enfant d'un an).

Il est intéressant de constater que l'attrait de la sphère privée entraîne chez plusieurs jeunes hommes la réévaluation des désirs de sortie. Une fois le deuil de la vie de jeunesse réalisé, on semble développer un réel attachement pour une vie plus casanière et plus tranquille « en famille », « à la maison » :

Au lieu d'avoir une vie sociale dans des lieux publics, on a une vie sociale dans un milieu privé, on va chez du monde. [...] Je ne peux pas suivre [mes amis] tout le temps puis tu développes à un moment donné un attachement assez grand envers ta vie familiale (Mathieu, 24 ans, baccalauréat, un enfant de trois ans).

On fait plus d'affaires chez nous. On ne sort plus vraiment dans les bars. On invite beaucoup de monde chez nous. C'est plus là que ça se passe, on reçoit beaucoup. [...] Avec un enfant, tu changes d'activités, tu vas faire quelque chose que tu peux faire avec ton bébé. C'est plus pépère, c'est sûr à un certain point de vue (Adam, 25 ans, baccalauréat, un enfant de 10 mois).

Enfin, un autre indice de la force du lien paternel à l'enfant ressort chez ceux qui ont vécu une séparation conjugale : ils ont revendiqué leur présence, leur implication, notamment en « négociant » une garde partagée de l'enfant :

Ça a été difficile de m'avouer vaincu par rapport au fait qu'on n'arrivera pas à faire cette belle petite famille unie qu'on voulait. Je veux vraiment être un bon père quand même et les voir le plus souvent possible. J'ai une grande part dans leur éducation et j'ai vraiment l'intention que mes filles me perçoivent comme le modèle masculin. Je ne veux pas être le père manquant. Je veux vraiment être présent (Laurent, 21 ans, séparé, DES, un enfant d'un an et un à venir).

## ■ **Autonomie : une valeur primordiale**

Chez la plupart des jeunes pères interrogés, on note, dès l'annonce de la grossesse, une revendication très forte de l'autonomie paternelle et parentale et, corrélativement, une fermeture de « la nouvelle famille » à toute intrusion extérieure, en l'occurrence la parenté. Paradoxalement, pourtant, les familles d'origine constituent le principal faisceau de soutien pour l'entrée en parentalité de ces jeunes, et ce, sous des formes diverses : prêts ou dons d'argent, collecte de matériels pour l'arrivée du bébé, assistance soutenue pour le gardiennage. En fait, bien que la majorité des répondants aient mis fin à la cohabitation avec leurs parents avant la venue du premier enfant (25 des 32 pères rencontrés), il n'y a pas encore une parfaite indépendance à l'égard de la famille d'origine. Cependant, pour la plupart de ces jeunes pères, cette dépendance relative ne doit pas empêcher l'établissement d'une frontière entre leur nouvelle entité familiale et leur famille d'origine, c'est-à-dire l'autonomie de leur propre système familial. Bref, si cette proche parenté « est bien un vecteur de soutien et de services, l'autonomie des membres de la famille doit demeurer la règle » (Martin, 2000, p. 109). Pour certains, cette étape peut également représenter le moment pour faire valoir devant son premier cercle de socialisation son passage définitif dans la « cour des adultes » :

Concrètement, je me suis mis à travailler plus. J'aurais pu ne pas travailler plus, puis dire à mon père aide-moi. Il me l'a offert, quand je lui ai annoncé que j'allais avoir un enfant, il a dit financièrement je vais t'aider. On ne l'a pas fait. Moi, je me dis, tu veux l'avoir, bien faut que tu prouves que tu es capable, sinon ils vont toujours dire que ça a été une erreur puis que tu étais ben trop jeune. Tandis que si tu montres tout de suite que tu es capable puis que tu n'as besoin de personne, ils vont dire finalement qu'il ait 19 ans au lieu de 25, ça va bien (William, 22 ans, diplôme d'études professionnelles, un enfant de 3 ans).

Dans tous les cas, la recherche d'autonomie, et ce, malgré la persistance d'un lien solide de dépendance, est apparue comme une revendication importante. Pour certains pères, un compromis avec la famille d'origine a pu aisément être mis en place et l'aide occasionnelle ou les conseils furent même appréciés. Pour d'autres, la recherche d'autonomie est devenue synonyme de vives tensions. Le support reçu de la part du cercle de parenté n'autorise aucunement une ingérence de celui-ci dans la façon dont ces jeunes pères élèvent leur enfant :

C'est pas sa mère à cet enfant-là, c'est sa grand-mère, c'est ma mère à moi. Arrête de me donner ton opinion sur tout, je ne la veux pas [...] Avec ma mère, y'a une espèce d'ingérence dans ta vie privée, tu ne peux pas t'en défaire. À un moment donné, ça devient tannant, c'est bien beau dire je veux t'aider, je veux te supporter, supporter mais laisse-moi faire mes choix quand même (Mathieu, 24 ans, baccalauréat, un enfant de trois ans).

Ma mère, c'est du genre qui va s'ingérer dans ta vie, fait que quand elle a su qu'on avait un enfant, ben là, il fallait se marier au plus vite, puis là, elle avait quasiment réservé la salle de mariage. Fait que, c'était comme, oh, relaxe, prend une distance, en tout cas, on l'a comme tassée, on a organisé notre mariage nous-mêmes, et là, on s'est abonné au sélecteur de messages sinon, elle appellerait à tous les jours pour nous dire quoi faire avec le petit! (Justin, 25 ans, baccalauréat, un enfant de 2 ans et un à venir.)

Autrement dit, il s'agit de faire connaître ses limites à cet interventionnisme plein des meilleures intentions : le *modus vivendi* établissant la distance à respecter est alors établi par la nouvelle entité familiale, soucieuse de sa souveraineté, si virtuelle soit-elle. Si cette requête n'obtient pas l'écho escompté, l'attitude de la famille d'origine est ressentie comme de l'ingérence et devient totalement illégitime ; le fossé peut alors se creuser davantage, rendant l'accès à l'enfant encore plus protégé. Les notions de liberté et de choix nous sont apparues comme centrales pour la plupart des répondants. Certains préféreront même limiter l'assistance en provenance du réseau familial afin de préserver leurs pouvoirs au sein du système familial balbutiant. La mise en place de l'autonomie passe donc parfois par l'indépendance matérielle elle-même...

## ■ Prépondérance des valeurs de la famille sur celles de l'extérieur

S'il s'opère une fermeture à toute intrusion de la parenté, il en va un peu de même en ce qui a trait à la « sphère publique » en général. Plusieurs des jeunes interrogés expriment en effet le sentiment que, non seulement le milieu familial a tout ce qu'il faut pour répondre aux besoins de l'enfant, mais qu'en plus, il doit le faire et non s'en remettre à d'autres – personnes ou institutions :

Pour moi, c'est les parents qui sont chargés de l'éducation d'un enfant. Moi, j'ai l'intention d'avoir une relation avec mon enfant, je ne veux pas le laisser élever par d'autres (Richard, 24 ans, DEC, un enfant de 2 ans).

Chez plusieurs jeunes pères, la petite enfance est envisagée comme la seule période de la vie où les parents ont le plein contrôle sur les valeurs inculquées, sur les règles, les principes de vie. Cette exclusivité accroîtrait les chances du bon développement de l'enfant, de sa « bonne réussite » sociale et de l'adoption « pour la vie » des valeurs véhiculées par le milieu familial. L'entrée à l'école est alors appréhendée comme la fin du plein contrôle du milieu familial, comme la fin de la petite enfance, comme l'entrée dans le monde social. Il en va de même pour la garderie, à laquelle les jeunes pères doivent pour la plupart recourir malgré tout, marché du travail ou études oblige. À cet égard, certains jeunes pères expriment haut et fort la volonté de choisir celle-ci et, plus tard, l'école, selon des critères internes à la vision familiale. En effet, selon eux, il doit y avoir correspondance et prolongement des intentions du processus de socialisation intrafamilial à l'extérieur du cercle d'influence :

Ma conjointe passe du temps avec à la garderie avant de la ramener, c'est quelque chose qu'on trouve important aussi là, que [notre enfant] ne considère pas la garderie juste comme étant un endroit où on la dumpé là, mais comme étant un endroit qui fait partie de notre quotidien à nous autres aussi et du sien (Mathieu, 24 ans, baccalauréat, un enfant de trois ans).

La garderie et l'école semblent considérées dans ce cas-ci comme une extension du cercle familial. Leur philosophie doit concorder avec celle du système familial. On observe donc une forme d'appropriation, par les parents, de ce milieu qui se situe hors des limites du foyer familial, et ce, pour le bien-être de l'enfant. Cette sphère publique est *incorporée* à leur quotidien. On peut à cet égard établir l'hypothèse selon laquelle lorsqu'une institution (père ou famille) se trouve en profonde transformation, elle est amenée à renouer avec ses « anciennes » fonctions (l'éducation, dans ce cas-ci). On peut ainsi mesurer la place occupée par la sphère privée des rapports sociaux lorsqu'on envisage ses intrusions (possibles ou effectives) à l'intérieur de l'espace public. À cet égard, les propos de Roussel (1975, p. 375) sur le devenir de l'individu s'appliquent bien à la paternité : « Plus la

société deviendra anonyme, plus l'individu cherchera dans la relation affective la reconnaissance de son identité et la résolution de ses insatisfactions ; plus il refusera aussi dans sa vie privée toute norme étrangère à la subjectivité. »

## ■ VALEURS PRIVILÉGIÉES DANS LA DÉFINITION DE LA PATERNITÉ

Si les jeunes pères ont parlé de la famille, notamment de leur idéal de famille quand ils décrivaient leur nouvelle vie, ils ont surtout tenu à parler de leur expérience de père, de leur relation au quotidien avec l'enfant, qui est avant tout d'ordre relationnel, à forte dimension affective, comme le démontre la section suivante.

### ■ Rôle paternel basé sur la présence

La valeur qui ressort de façon prépondérante eu égard au rôle paternel est la présence auprès de l'enfant, présence dans et par le jeu, mais aussi dans les « soins de base », bref, présence au quotidien :

Un père, à mon avis, c'est quelqu'un avec qui tu peux partager des affaires. C'est quelqu'un qui est présent, qui vit avec l'enfant, qui est là pour l'épauler, qui joue beaucoup avec. Un jeu vidéo, ça n'achète pas la présence d'un père, c'est ça que je pense (Alexis, 19 ans, 4<sup>e</sup> secondaire, un enfant de 8 mois).

Ça demande énormément d'amour et d'attention. Concrètement, c'est tout le temps être là, tout le temps avoir l'attention, pis du contact. Si tu ne le vois pas de la semaine, je ne crois pas à ça. Je pense qu'il faut que ton enfant apprenne à te connaître autant que toi t'apprends à la connaître, puis ça, bien ça se fait à tous les jours, pis ça se fait au quotidien, tout le temps rester disponible, garder une certaine présence tout le temps (Charles, 19 ans, DES, travailleur dans une usine de plastique, un enfant d'un an).

La présence à l'enfant, c'est aussi une proximité relationnelle, affective, qui s'exprime parfois autour de simples moments de tendresse. Pour ces pères, il s'agit non seulement de ressentir cet amour, qui est un peu le cœur de la relation, mais aussi de le démontrer en étant tout simplement là, présents :

Quand elle, elle a le goût d'écouter la télé, ce n'est pas parce qu'elle a le goût d'écouter la télé que je vais faire du ménage pendant ce temps-là. Je peux aller m'écraser avec elle, m'asseoir avec pourquoi pas. L'émission est plate, ce n'est pas grave, je me ferme les yeux, elle s'accote sur moi, je relaxe puis je suis avec (Mathieu, 24 ans, baccalauréat, travailleur, un enfant de trois ans).



La relation avec l'enfant repose en partie sur l'affect ressenti et l'espace partagé, tout en se construisant à partir d'un rapport corporel avec l'enfant. Un bon père, pour eux, c'est celui qui est disponible, qui est à l'écoute, et c'est aussi celui qui est proche de ses enfants à la fois physiquement et psychologiquement. Les qualités que doit posséder un père « idéal » et qui représentent autant de valeurs au sens premier de « manière d'être ou d'agir qu'une personne ou une collectivité reconnaissent comme idéale » (Rocher, 1969, p. 56), sont donc la disponibilité, l'attention, la présence continue et active (« être vraiment là ») et la proximité (être proche dans tous les sens : contacts physiques, intimité et authenticité de l'échange, établissement d'un rapport de confiance, etc.).

## ■ RELATIONS PÈRE-ENFANT SOUS LE SIGNE DE LA DÉMOCRATIE FAMILIALE

Être père, c'est aussi, pour beaucoup de jeunes interrogés, être un guide, un « formateur » auprès de l'enfant. Il ne s'agit pas d'interdire, mais d'expliquer le plus honnêtement possible :

Le rôle d'un parent, c'est de doter l'enfant, pas de lui imposer, mais de lui inculquer une certaine valeur, puis de cultiver son imagination (Richard, 24 ans, un enfant de 2 ans, DEC, étudiant à temps plein).

Le père se voit comme un phare pour l'enfant, indiquant les chemins possibles, sans pour autant lui tracer la voie. Cette vision est d'ailleurs congruente avec les qualités mêmes qui sont, selon eux, à développer chez l'enfant pour son évolution progressive en société, soit la confiance, l'autonomie, la capacité de choisir. Autrement dit, pour les jeunes pères, l'important est que l'enfant apprenne à opérer des choix pour ensuite être en mesure de se mouvoir confortablement dans un monde marqué par l'autonomie et l'individualisation des parcours de vie. Et la tâche du père est celle, justement, de l'accompagner dans ces sélections, d'être présent lors de dilemmes décisionnels. Le père apparaît donc comme un référent pour son enfant, un phare se voulant visible pour l'ensemble de sa vie, sans pour autant orienter son trajet.

Moi, je pense qu'un père, c'est quelqu'un qui est là, qui les aide à leur développement [...] puis en leur offrant le plus de possibilités pour qu'ils puissent connaître la vie aussi de leur propre vision, qu'ils puissent se faire eux autres mêmes leur propre image du monde qui les entoure. Leur donner finalement les meilleurs outils pour qu'ils puissent se développer (Benoît, 24 ans, certificat universitaire, travailleur en garderie et étudiant, deux enfants de 2 ans et de 2 mois).

À cette vision du père comme guide correspond un malaise marqué avec la dimension hiérarchique du rapport à l'enfant et surtout avec l'autorité. On sent ainsi, dans beaucoup d'entrevues, la

volonté de se distancer d'un rapport basé sur l'autorité au profit d'une relation marquée par le dialogue, la communication. Quand il s'agit d'user de l'autorité, c'est de façon dosée qu'on intervient, tout en favorisant au préalable l'usage de la parole entre les parties en litige. La discipline pure et dure n'apparaît pas être constitutive de leur pratique paternelle : elle semble plutôt être utilisée de façon occasionnelle et doit toujours être justifiable. Leur façon d'exercer l'autorité est plus « pédagogique » qu'exclusivement punitive, en partie en raison de leur représentation de l'enfance et parce qu'ils sont en complicité quotidienne avec leur enfant. Une relation basée sur la communication vient également conforter un espoir que plusieurs ont exprimé, soit celui de préserver à long terme la proximité émotionnelle avec l'enfant. À cet égard, certains disent vouloir se départir de façons de faire acquises dans leur premier cercle de socialisation, soit leur famille d'origine. Plus spécifiquement, leur propre père est parfois considéré comme un contre-modèle, et ce, non pas pour l'ensemble de leur pratique paternelle, mais plutôt en ce qui concerne justement la gestion de l'autorité.

## ■ CONCLUSION

Les jeunes pères semblent donc avoir esquissé un portrait de la famille contemporaine autrement nommée « famille relationnelle » (de Singly, 1993) au sein de laquelle prédominent la dimension affective, la place centrale accordée à l'enfant et le souci de se mettre à son niveau, d'être attentif à ce qu'il dit. Ils sont les représentants, pourrait-on dire, de « la nouvelle paternité », à condition de voir dans celle-ci non pas une « mode », mais bien le résultat des transformations dans les valeurs autour de la famille, de la parentalité, de la masculinité.

Cette nouvelle paternité a des racines qui plongent à la fois dans les représentations de l'enfant qui ont émergé à partir de l'âge classique, dans les principes anti-autoritaristes et égalitaristes de la contre-culture, dans les nouvelles modalités des rapports hommes-femmes dans la sphère domestique (revendication de l'égalité, partage des tâches) et dans les transformations du masculin (rapport des hommes à leurs émotions et à l'intime). Tout le rapport à l'enfant est marqué chez les jeunes pères par la centralité de l'enfant dans leur vie, par un souci de respecter certaines règles du jeu édictées par l'enfant et d'être attentif à ce qu'il dit. L'enfant, pour ces pères, est donc considéré pour lui-même, pour ce qu'il est, comme une « personne » en devenir, dont il faut faire croître et non brimer le potentiel. C'est peut-être bien cette réceptivité et ce mode de disponibilité paternelle à l'enfant, éléments très frappants dans toutes les entrevues, qui exprimeraient le mieux la nouvelle paternité chez les jeunes pères d'aujourd'hui.

## BIBLIOGRAPHIE

- ARAMA, D., C. BOUCHARD (1996). *Recension des projets d'intervention ayant trait à la paternité dans la grande région de Montréal*, Université du Québec à Montréal, Les cahiers d'analyse du GRAVE, vol. 3, n° 1.
- BAWIN-LEGROS, B. et M. SOMMER (1987). « Famille/Familles : difficiles et mouvantes typologies », *Revue internationale d'action communautaire*, vol. 18, n° 58, p. 47-55.
- BRODERICK, C. (1977). « Fathers », *Family Coordinator*, vol. 26, n° 3, p. 269-275.
- CASTELAIN-MEUNIER, C. (2002). *La place des hommes et les métamorphoses de la famille*, Paris, Presses universitaires de France.
- CORDELL, A.S., R.D. PARKE et D.B. SAWIN (1980). « Fathers' Views on Fatherhood with Special Reference to Infancy », *Family Relations*, vol. 29, n° 3, p. 331-338.
- DANDURAND, R.B. (1995). « Jeunes adultes et vie familiale », *Acte de colloque du 62<sup>e</sup> congrès de l'ACFAS*, Québec, Conseil permanent de la jeunesse.
- DELAISI DE PARSEVAL, G. (1982). « Les "nouveaux pères" en France », *Les pères aujourd'hui*, Conseil supérieur de l'information sexuelle, de la régulation des naissances et de l'éducation familiale, Paris, Éditions de l'INED, p. 13-16.
- DELUMEAU, J. et D. ROCHE (1990). *Histoire des pères et de la paternité*, Paris, Larousse.
- DE SINGLY, F. (1993). *Sociologie de la famille contemporaine*, Paris, Nathan.
- DIENHART, A. (1998). *Reshaping Fatherhood. The Social Construction of Shared Parenting*, Thousand Oaks, Sage.
- DULAC, G. (1993). *La paternité : les transformations sociales récentes*, Québec, Conseil de la famille.
- DYCKE, N. et J.-F. SAUCIER (1999). *Cultures et paternités*, Montréal, Saint-Martin.
- ERICKSON, R. et V. GECAS (1991). « Social Class and Fatherhood », dans F. Bozett et S. Hanson, *Fatherhood and Families in Cultural Contexts*, New York, Springer, p.114-137.
- FERRAND, M. (1981). « La paternité dite par les hommes », *Le Groupe Familial*, n° 92, p. 60-64.
- FOURNIER, F. et A. QUÉNIART (1994). *Les formes contemporaines du rapport à la parentalité chez les pères québécois : essai de typologie sociologique*, Rapport de recherche, Laboratoire de recherche en écologie humaine et sociale, UQAM.
- GAUTHIER, M. et al. (1997). *Les 15-19 ans : quel présent ? Vers quel avenir ?*, Sainte-Foy, Institut québécois de recherche sur la culture.

- HURSTEL, F. (1987). «La fonction paternelle aujourd'hui : problèmes de théorie et questions d'actualité», *Enfance*, p. 163-179.
- IISHII-KUNTZ, M. (1994). «Paternal Involvement and Perception Toward Fathers' Role: A Comparison Between Japan and the United States», *Journal of Family Issues*, vol. 15, n° 1, p. 30-48.
- KELLERHAS, J., et L. ROUSSEL (1987). «Les sociologues face aux mutations de la famille : quelques tendances des recherches 1965-1985. Présentation», *L'année sociologique*, 37, p. 15-43.
- KERR, D., D. LARIVÉE et P. GREENHALGH (1994). *Les enfants et les jeunes : un aperçu*, Ottawa, Statistique Canada, Prentice-Hall.
- LACHARITÉ, C. (2001). «Comprendre les pères vivant dans des environnements défavorisés», dans G. Forget, *Présence de pères*, Montréal, Direction de la santé publique, p. 57-61.
- LAMB, M.E. et al. (1987). *The Father's Role: Cross Cultural Perspectives*, Hillsdale, L. Erlbaum.
- LAPERRIÈRE, A. (1998). «La théorisation ancrée (*grounded theory*): démarche analytique et comparaison avec d'autres approches apparentées», Partie 4, chapitre 2, dans J. Poupart et al., *La recherche qualitative. Tome 1 : enjeux épistémologiques et méthodologiques*, Montréal, Gaëtan Morin Éditeur, p. 309-340.
- LÉVESQUE, P.-A., M. PERRAULT et C. GOULET (1997). «La paternité en milieu défavorisé : le point de vue d'intervenants sociaux», dans J. Broué et G. Rondeau (dir.), *Père à part entière*, Montréal, Éditions Saint-Martin, p. 91-112.
- MARTIN, C. (2002). «Solidarités familiales : l'illusion du renouveau», *Familles. Permanence et métamorphoses*, Paris, Sciences Humaines.
- MARTIN, C. (2000). «Solidarités familiales : l'illusion du renouveau», *Familles. Permanence et métamorphoses*, Paris, Sciences Humaines, p. 107-112.
- MÉNAHEM, G. (1979). «Les mutations de la famille et les modes de reproduction de la force de travail», *L'homme et la société*, p. 12-23.
- PAILLÉ, P. (1994). «L'analyse par théorisation ancrée», *Cahiers de recherche sociologiques*, n° 23, p. 141-181.
- PALM, G.F. et R. PALKOVITZ (1988). «The Challenge of Working with New Fathers: Implications for Support Providers», *Marriage and Family Review*, vol. 12, n° 34, p. 357-376.
- PLECK, J.H. (1987). «American Fathering in Historical Perspective», dans M. S. Kimmel (dir.), *Changing Men: New Directions in Research on Men and Masculinity*, Newbury Park, Sage, p. 83-97.
- QUÉNIART, A. (2003). «Présence et affection. L'expérience de la paternité chez les jeunes», *Nouvelles pratiques sociales*, vol. 16, n° 1, p. 59-75.
- QUÉNIART, A. (2002a). «La paternité sous observation : des changements, des résistances mais aussi des incertitudes», dans F. Descarries et C. Corbeil (dir.), *Espaces et temps de la maternité*, Montréal, Remue-ménage, p. 501-522.

- QUÉNIART, A. (2002b). «Place et sens de la paternité dans les projets de vie des jeunes pères», dans G. Pronovost (dir.), *Comprendre la famille*, Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec, p. 55-76.
- QUÉNIART, A. (2000). «Qui sont les pères aujourd'hui?», *Interface*, vol. 21, n° 1, p. 35-41.
- QUÉNIART, A. et É. LACHANCE (1995). *Les études sociologiques sur la paternité: transformations socio-historiques, représentation et pratiques*, Montréal, document de recherche, Département de sociologie et Laboratoire de recherche en écologie humaine et sociale (LAREHS) UQAM.
- QUÉNIART, A. et J.S. IMBEAULT (2003), «La construction d'espaces d'intimité chez les jeunes pères», *Sociologie et société*, vol. XXXV, n° 2, p. 183-201.
- ROBINSON, B.E. et R.L. BARRET (1986). *The Developing Father: Emerging Roles in Contemporary Society*, New York, Guilford.
- ROCHER, G. (1969). *Introduction à la sociologie générale. Tome 1. Regards sur la réalité*, Montréal, HMH.
- ROTUNDO, A.E. (1985). «American Fatherhood», *American Behavioral Scientist*, p. 7-25.
- ROUSSEL, L. (1980). «Mariages et divorces. Contribution à une analyse systémique des mariages matrimoniaux», *Population*, vol. 6.
- ROUSSEL, L. (1975). *Le mariage dans la société française*, Paris, Presses universitaires de France.
- RUSSEL, G. (1982). «Highly Participant Australian Fathers: Some Preliminary Findings», *Merril Palmer Quarterly*, vol. 28, n° 1, p. 137-156.
- SECRÉTARIAT À LA JEUNESSE (1992). *La jeunesse québécoise: faits et chiffres (15-29 ans)*, Québec, Ministère du Conseil exécutif.
- SENNETT, R. (1979). *Les tyrannies de l'intimité*, Paris, Seuil.
- TURCOTTE, G. (1994). *L'implication paternelle: déterminants et modèles d'intervention*, Montréal, Les cahiers d'analyse du GRAVE, Laboratoire de recherche en écologie humaine et sociale.
- VERHEYEN, C. (1987). «Mother Knows Best: For Him the Play, for Her the Rest», dans T. Knijn et A-C. Mudler (dir.), *Unravelling Fatherhood*, Dordrecht, Foris Publications, p. 37-47.



# C H A P I T R E

---

# 7

## Travail, valeurs et être jeune Quel rapport ?<sup>1</sup>

**Benoit Gendron  
et Jacques Hamel**  
*Observatoire Jeunes et Société*

- 
1. Le présent article découle d'une recherche financée par le Fonds québécois de la recherche sur la société et la culture (FQRSC) grâce au programme *Action concertée sur le travail en mutation*. Les membres de l'équipe sont Madeleine Gauthier, responsable, INRS–Urbanisation, Culture et Société; Jacques Hamel, Université de Montréal; Marc Molgat, Université d'Ottawa; Claude Trottier, Université Laval; Mircea Vultur, INRS, co-chercheurs; Claire Turcotte, professionnelle de recherche; Benoit Gendron, Bjenk Ellefsen, Janelle Lalonde et Tania Paiement, assistants de recherche. Les partenaires du projet sont: Le Carrefour jeunesse-emploi de la Capitale nationale, la Centrale des syndicats du Québec, le Conseil permanent de la jeunesse, la Fédération des cégeps, la Fédération des commissions scolaires du Québec, le ministère de la Solidarité sociale et l'Alliance des manufacturiers et des exportateurs du Québec.

La fin du travail est aujourd'hui proclamée par des auteurs devenus, par leur thèse, à la mode (Gorz, 1988, 1997 ; Rifkin, 1996). Selon eux, le travail ne fait plus office de vecteur de la vie sociale et individuelle ni de levier d'intégration à la société. Le travail salarié s'éclipserait en raison de la flexibilité et de la précarité aujourd'hui de règles dans l'économie des sociétés les plus avancées dans le capitalisme. Le déclin du salariat correspondrait en vérité à l'effritement de l'importance du travail ou, plus exactement, de l'activité qu'elle sous-tend au premier chef. La diminution de son importance se traduirait par la baisse du temps alloué à cette activité et de la valeur qu'on lui attribue. Dans ces conditions, le travail serait en passe de perdre sa fonction d'intégrer les individus à la société et déclinerait de manière significative dans l'échelle des valeurs.

Les jeunes, plus que tout autre groupe social, témoigneraient de la fin du travail du fait que, frappés de plein fouet par la flexibilité et la précarité, ils sont contraints de s'axer vers d'autres « activités » afin de trouver le tremplin propice à leur intégration à la société et la source de leurs valeurs. Les sondages réalisés par David Cannon auprès de jeunes américains et européens soulignent en effet que le travail est en voie de se faire damer le pion. En réponse à la question classique posée à des jeunes de 13 à 25 ans et portant sur ce qu'ils considèrent comme leur priorité dans la vie, il ressort que le travail a bien moins d'importance pour eux que : *a*) d'avoir des amis, *b*) d'avoir assez de temps disponible, *c*) d'être en bonne forme physique, *d*) de passer du temps en famille et *e*) d'avoir une vie sociale active y compris l'action communautaire et l'engagement dit citoyen. Les loisirs, la famille, le couple et les activités communautaires seraient dans cette voie en passe d'être les leviers susceptibles de forger leur identité et leur vie.

Les entretiens recueillis par Rainer Zoll (2001, p. 264) de la bouche de jeunes allemands tendent à montrer que le travail, incarné dans sa forme par excellence, soit le travail salarié, devient uniquement le moyen de gagner sa vie et, par conséquent, ne revêt nullement dans leur esprit la forme d'une valeur.

Les jeunes – tout au moins une partie d'entre eux – témoigneraient également du « chômage heureux » (Schehr, 1999) et de la simplicité volontaire en vertu de laquelle la diminution délibérée des besoins rend caduque l'obligation de travailler ou, plus exactement, d'axer sa vie sur le travail. L'identité par le travail et par la sécurité d'emploi serait en perte de vitesse. Les jeunes « représenteraient en cela l'avenir de l'humanité et préfaceraient en quelque sorte la réalisation de cet "exil hors du travail" » (Castel, 2001, p. 287-288).

Or, par un étrange paradoxe, nombreuses sont les études qui montrent que les jeunes d'aujourd'hui sont légion à travailler en parallèle à leurs études, à un âge de plus en plus précoce, et semblent consacrer à leurs « petits boulots » un nombre d'heures qui s'élève constamment,



au point d'ailleurs de compromettre la réussite de leurs études. Toutefois, lorsque interrogés sur le sujet, les jeunes sont nombreux à affirmer qu'il n'en est rien à leurs propres yeux : leurs études restent leur priorité, bien que le travail occupe une vaste plage de leur horaire et que « travailler, c'est important ».

Selon l'expression consacrée, le « rapport au travail » prend la forme d'un paradoxe chez les jeunes, paradoxe qui, à bien des égards, peut s'expliquer par le fait qu'ils partagent le travail avec leurs études ou, qu'âgés de 18 à 25 ans, par exemple, ils en sont au premier stade de leur entrée dans la vie adulte.

## ■ BRÈVES REMARQUES SUR LE « RAPPORT AU TRAVAIL » : QUELQUES CONSIDÉRATIONS SUR LA NOTION

Qu'est donc dans ces conditions le « rapport au travail » des jeunes ? L'expression, on le sait, correspond à une notion sociologique née de l'idée que le travail – c'est-à-dire l'activité physique et intellectuelle destinée à produire des « biens » et des « services » sous différentes formes – représente la pierre angulaire de la vie sociale et, par conséquent, l'activité par excellence pour rendre raison de la société. La notion de « rapport au travail » a surgi dans la foulée pour désigner plus largement les « attitudes » à l'égard de cette activité, attitudes traduites en termes d'attentes, de valeurs, de représentations, de statuts et de droits et sur la base desquels naissent l'identité personnelle et collective et la sécurité ontologique conçue par Anthony Giddens comme « la confiance des êtres humains dans la continuité de leur propre identité et dans la constance des environnements d'actions sociaux et matériels » (Giddens, 1994, p. 98).

La sociologie a vu naître, dans cette voie, la distinction entre les notions « instrumentale » et « expressive » pour qualifier le travail en rapport avec les attitudes et les valeurs adoptées par les individus à son égard. En effet, le travail acquiert une couleur instrumentale lorsqu'il s'aligne, dans l'esprit de qui l'exerce, sur une activité qui correspond à un moyen par rapport à une fin. En ce qui concerne la qualité expressive du travail, elle s'affiche quand son exercice s'élargit à des valeurs, voire à des symboles d'accomplissement personnel et d'identité.

Cette distinction s'est imposée en sociologie et connaît le succès chez des auteurs d'obédiences théoriques en apparence différentes, sinon opposées. Jürgen Habermas, par exemple, s'est attaché à différencier l'action instrumentale de l'interaction réciproque afin d'envisager le travail en vigueur dans les sociétés avancées dans le capitalisme. L'action instrumentale correspond dans son esprit à « une activité rationnelle par rapport à une fin » (Habermas, 1973, p. 21),

tandis que l'interaction réciproque est « médiatisée par des symboles et des valeurs axés sur des attentes communes » (*Ibid.*, p. 22). Selon le même auteur, si le travail correspondait jadis à une action instrumentale immédiatement englobée dans une interaction dotée de valeurs, il s'est, par la suite, mué en une action strictement conçue sous la forme d'un moyen par rapport à une fin, phénomène qu'illustre la technique.

L'interaction réciproque que renferme le travail a donc été « colonisée » de l'intérieur et, par conséquent, son exercice correspond aujourd'hui à une action instrumentale qui tend à reléguer à la marge les valeurs d'attentes communes. Le travail se plie à ce point sur l'action instrumentale que les valeurs associées à l'interaction réciproque s'incarnent désormais en dehors de son rayon, c'est-à-dire dans d'autres activités propices à l'intégration sociale sur la base d'attentes communes. Habermas note d'ailleurs à ce sujet que « les marchés où se traitent les biens, les capitaux et le travail obéissent aujourd'hui à leur logique propre, indépendante des intentions des sujets... L'intégration [par le travail] entre en concurrence avec l'intégration sociale qui s'opère par l'intermédiaire des valeurs, des normes et de l'entente, et donc de la conscience des acteurs » (Habermas, 1998, p. 78). Chez cet auteur, le travail, loin d'être une activité expressive, dissociable en théorie de l'activité rationnelle par rapport à une fin, serait devenu aujourd'hui le siège d'une action purement instrumentale dont la mise en œuvre fait fi d'une quelconque entente réciproque fondée sur des valeurs et des normes communes.

Or, à l'encontre de cette vision, on peut poser en toute hypothèse que le rapport moyen-fin, que Habermas confine à l'action instrumentale, fait office de valeur, voire de la valeur fondamentale du travail à l'ère de la flexibilité et de la précarité nées du développement de la technique. En effet, le travail tend à se fondre de nos jours dans une interaction basée sur une fin instrumentale qui, en se généralisant, rend caduque l'interaction médiatisée par des valeurs d'entente réciproque.

La distinction qu'établit cet auteur entre l'action instrumentale et l'interaction réciproque se révèle, à tout prendre, de nature *analytique*. De fait, il appert même qu'elle permet moins de différencier le travail de l'entente commune que de distinguer analytiquement les valeurs qui teintent de leurs couleurs le travail, et ce, à l'heure de la précarité et de la flexibilité. En ce sens, le rapport au travail peut se concevoir sous la forme d'une « satisfaction » née d'un but atteint par le moyen du travail, ou de l'« accomplissement personnel » éprouvé par l'interaction réciproque que sous-tend cette même activité.

Concrètement, les études sur les valeurs (Galland et Roudet, 2002) cherchent à associer les attentes à l'égard de la sécurité d'emploi, du salaire, de la qualité des horaires, des promotions et de la « bonne ambiance » aux buts que reflète la nature instrumentale du travail sous la forme d'avantages matériels, si l'on reste fidèle à la distinction habermassienne. L'accomplissement personnel, quant à lui,

prend les couleurs expressives de la « réussite », du sentiment d'être utile, d'avoir des responsabilités, d'utiliser ses capacités, de prendre des initiatives et de « rencontrer des gens » qui, par interaction réciproque, enrichissent l'estime de soi.

## ■ **RAPPORT AU TRAVAIL SALARIÉ : NOTES SUR L'USAGE DE LA NOTION**

La sociologie, fait notable, s'est surtout appliquée à étudier le « rapport au travail » des individus gravitant dans l'orbite du *travail salarié*. Les études sociologiques sont légion sur le sentiment de satisfaction et d'accomplissement qu'engendre le travail régulier sous l'égide de l'entreprise (voir notamment Baudelot et Gollac, 2003). Elles cherchent également à savoir si les compétences acquises au préalable sont en phase avec l'emploi occupé et si, dans ces conditions, elles sont reconnues à leur juste mérite sur les plans salarial et normatif. La « satisfaction » et l'accomplissement personnel nés dans le sillage sont finalement envisagés pour rendre raison du rapport au travail.

Les « métamorphoses » du travail salarié (Gorz, 1988 ; Castel, 1995) au gré de la flexibilité et de la précarité posent avec acuité la question du rapport au travail. Quels « sentiments » – d'accomplissement ou de satisfaction – peuvent naître chez les individus pour lesquels le travail prend la forme de la flexibilité et de la précarité ? Les jeunes se révèlent ainsi le groupe social le plus apte à répondre à cette question. En effet, en raison de leur âge, ces jeunes constituent le groupe de la société frappé d'office par les « mutations du travail » et par leurs répercussions.

Dans l'intention de cerner le « rapport au travail », la sociologie, on doit le souligner, a particulièrement observé les jeunes richement dotés en termes de ressources scolaires, de formations professionnelles et de compétences pratiques. Elle s'est penchée à cette fin sur la satisfaction ou l'accomplissement au travail qui, dans cette voie, s'explique par la capacité à mobiliser et à mettre en exergue les compétences acquises à l'école et le pouvoir auquel celles-ci donnent corps par l'intermédiaire du travail. Elle a ainsi relégué au second plan le rapport que les individus les moins doués en la matière nouent avec le travail. Qu'en est-il chez les jeunes qui ont quitté l'école sans avoir obtenu leurs lettres de créance ? En d'autres mots, comment s'intègrent-ils dans cette activité sans pouvoir montrer patte blanche, faute de compétences certifiées ?

## ■ **ENQUÊTE SUR LES NON-DIPLÔMÉS**

La notion de « rapport au travail » renferme en elle le contexte historique qui l'a vu naître : il s'agit des sociétés où le travail salarié fait loi et où l'éducation et la formation professionnelle se révèlent les ressources

indispensables à l'obtention des emplois dotés de qualités propres à générer l'accomplissement personnel, l'identité et la satisfaction d'avoir atteint un but. Cette notion est de ce fait située et datée, mais demeure sujette à caution. Ainsi, comment rendre raison des emplois qui outrepassent les qualités du travail salarié, souvent dévolus aux individus incapables à produire leurs lettres de créance sur le plan de l'éducation et de la formation, c'est-à-dire les *non-diplômés*?

À l'heure de l'économie, voire de la société « des connaissances » (Foray, 2000 ; *Revue internationale des sciences sociales*, 2002), que peut être en effet le « rapport au travail » des non-diplômés ? Comment ces derniers s'insèrent-ils dans la société dite du savoir, alors qu'ils ne peuvent se targuer de compétences certifiées ? Les non-diplômés, on le pressent, se révèlent à cet égard l'échantillon de population tout désigné pour éprouver la validité de la notion sociologique de « rapport au travail » vouée à expliquer l'insertion sociale, c'est-à-dire l'intégration à la société par l'intermédiaire du travail.

Voilà, en bref, le programme d'une vaste enquête sur l'insertion professionnelle et sociale de jeunes non-diplômés de l'école secondaire et du cégep. Elle porte sur un échantillon de 104 jeunes qui, en 1997, ont quitté l'école sans avoir obtenu le diplôme du cycle d'étude auquel ils étaient inscrits. Ils ont été repérés grâce au fichier public du ministère de l'Éducation, puis rencontrés lors d'une entrevue semi-dirigée, destinée à retracer leur cheminement scolaire et les étapes qui ont caractérisé, durant les quatre années suivantes, leur entrée sur le marché du travail et dans la vie adulte, avec les projets et les responsabilités inhérents, ce laps de temps se révélant suffisamment long pour que ceux-ci aient pris corps.

Les entrevues recueillies dans cette perspective ont été passées au crible de l'analyse de contenu assistée par logiciel (*Atlas. Ti*). Sans entrer dans les détails<sup>2</sup>, grâce à ce logiciel, les entrevues sont décomposées en segments, facilement repérables, qui peuvent ensuite être

- 
2. Sur le plan méthodologique, on aura soin de noter que les entrevues réalisées auprès de nos non-diplômés ont été recueillies et analysées dans la perspective des « récits d'insertion » mise au point par Demazière et Dubar (1997), en tenant compte des critiques méthodologiques formulées par leurs commentateurs (Schwartz et Paradeise, 1999). Les cadres des récits s'établissent comme suit : 1) les phases du parcours de formation et d'insertion (ou séquences) ; 2) les interventions des différents personnages (actants) et 3) les justifications avancées par le sujet de ses actions (ou arguments).

Dans l'optique de Demazière et Dubar, l'analyse des récits se moule sur la théorisation ancrée (*grounded theory*) de B. Glaser et A. Strauss (1967 ; voir Strauss et Corbin, 1990 ; Laperrière, 1997 ; 1982 ; Paillé, 1994 ; Paillé et Mucchielli, 2003) et de l'approche structurale du récit de A. Greimas (1976a et b). Elle s'opère de manière itérative selon six procédés que sont la codification, la catégorisation, la mise en relation, l'intégration, la modélisation et la théorisation. Le tout a été exécuté grâce au logiciel d'analyse *Atlas.Ti* (1999). Ce dernier, basé directement sur la théorisation ancrée, met en œuvre les divers procédés sur le plan purement technique.

coordonnés de manière itérative selon les catégories choisies pour les fins de l'analyse. Sur cette base, des relations peuvent être établies entre les catégories afin de donner forme aux opérations de l'analyse de contenu par théorisation ancrée (Paillé, 1994 ; Glaser et Strauss, 1967) que sont la codification à l'aide de catégories, la mise en relation de celles-ci, leur « intégration » dans des concepts, la modélisation par le moyen de ces derniers et la théorisation en vertu de laquelle est produite l'explication.

## ■ RÉSULTATS DE L'ANALYSE

Ainsi, l'analyse s'attache en premier lieu à cerner l'importance que les non-diplômés confèrent au travail à la lumière des thèses avancées sur le sujet. À cet égard, ces jeunes sont enclins à placer le travail au premier plan. La tendance est nette chez les non-diplômés du secondaire à répondre en quelque sorte à l'unisson que le travail « compte plus que tout dans la vie », faisant ainsi mentir les thèses à la mode. Sans nul doute, leur position s'explique par le fait que, pour eux, en raison de leur âge, le travail se révèle l'activité qui fait office d'antichambre de la vie adulte, c'est-à-dire le tremplin pour s'intégrer à la société, et qui vient éclipser les échecs connus à l'école.

À mesure qu'on avance en âge, comme en témoignent de leur côté les non-diplômés du collégial, l'importance du travail s'efface au profit de la « famille », associée indistinctement dans leur esprit aux proches parents – père, mère, frère et sœur – ou à la vie en couple marquée par la présence d'enfants. Si la famille vient au premier rang, elle est souvent subordonnée aux contraintes du travail et au temps qui lui est imparti.

Le travail est donc loin de perdre son aura, et les thèses de la simplicité volontaire et du chômage heureux ne font pas le poids face aux propos que tiennent les non-diplômés, qu'ils viennent du secondaire ou du collégial, sur ce que sont leurs priorités dans la vie formulées en termes de valeurs. La tendance observée ici s'aligne en vérité sur celle que l'on note chez les jeunes à l'échelle des 40 sociétés qu'Inglehart et ses collaborateurs (1998) ont sondées en vue d'élaborer leur *Sourcebook of Values*. En effet, la question « à quel aspect du travail accordez-vous de l'importance? » recueille des réponses qui montrent éloquentement sa valeur primordiale chez les jeunes âgés de 16 à 29 ans. Seule une faible proportion déclare travailler pour gagner de l'argent. L'insistance à l'égard de l'initiative est forte chez les jeunes, plus d'ailleurs que chez leurs aînés, tout comme du reste celle de « réaliser quelque chose », d'« exercer une responsabilité » et d'« avoir un travail intéressant ». La tendance s'inverse toutefois en fonction du niveau d'instruction qu'ils affichent, comme le veulent les résultats les plus classiques sur la question (voir Boudon, 2002). Les aspects dits « matériels » du travail, notamment ceux qui sont basés sur le salaire, prennent plus de poids que le « fait de se réaliser », quand le niveau d'instruction décroît.

Si le travail affiche sa valeur chez les non-diplômés, qu'en est-il au regard des emplois qu'ils occupent et des conditions qui leur sont dévolues dans l'orbite du travail? Le tableau 1 illustre la situation de leur emploi au moment où a été réalisée l'entrevue destinée, notamment, à connaître l'importance qu'ils accordaient au travail.

■ Tableau 1

***Situation en emploi des non-diplômés***

	<i>Secondaire</i>		<i>Collégial</i>	
	<i>Hommes</i>	<i>Femmes</i>	<i>Hommes</i>	<i>Femmes</i>
Travail à plein temps	14	17	17	16
Travail à temps partiel	4	1	2	8
Chômage	4	2	3	2
Aide sociale	2	1	0	1
Maladie	2	0	0	0
Inactif	1	0	2	0
<b>Total</b>	<b>27</b>	<b>21</b>	<b>24</b>	<b>27</b>
	<b>48</b>		<b>51</b>	

Si la majorité occupe un emploi régulier, nombreux sont ceux qui, pour diverses raisons, sont en butte à des difficultés de tout ordre qui font obstacle à leur insertion, sur une base régulière, dans le marché du travail. Le portrait des emplois occupés varie selon le sexe et le cycle d'étude. Les hommes non-diplômés du secondaire ont des emplois de cols bleus dans les domaines de la mécanique, de la machinerie lourde ou de la construction, tandis que les femmes évoluent dans les secteurs de la vente et des services. Les non-diplômés du collégial occupent des emplois dans le domaine des services, chez les hommes, alors que les femmes seront plutôt employées de bureau. Le tableau 2 présente des catégories professionnelles, montrant comment se répartissent les non-diplômés.

Sur cette base, les qualités du travail seront envisagées à partir des propos recueillis auprès des interviewés. L'analyse les passe au crible afin de savoir si le travail traduit, en termes théoriques, «des avantages matériels» ou «l'accomplissement personnel» que révèlent leurs points de vue à l'égard de la sécurité d'emploi, du salaire et de la bonne ambiance, d'une part et, d'autre part, de la réussite, de la conscience d'être utile, d'avoir des responsabilités, d'employer ses capacités et de prendre des initiatives.

## ■ Tableau 2

**Catégories d'emploi des non-diplômés**

	Secondaire		Collégial	
	Hommes	Femmes	Hommes	Femmes
Professionnel et cadre supérieur	0	0	3	2
Semi-professionnel et cadre intermédiaire	0	3	5	4
Technicien et petit propriétaire	0	5	6	3
Employé de bureau	1	0	1	5
Employé de services	4	1	0	3
Ouvrier spécialisé	6	2	0	3
Ouvrier non spécialisé	6	6	3	6
Inactif	8	4	7	2
<b>Total</b>	<b>25</b>	<b>21</b>	<b>25</b>	<b>28</b>
	<b>46</b>		<b>53</b>	

Dans cette perspective, des différences apparaissent dans les points de vue exprimés par les non-diplômés de l'école secondaire, d'une part, et par les étudiants du cégep qui ont mis fin à leurs études avant d'obtenir leur diplôme, d'autre part. L'analyse cherche ici à interpréter les points de vue différents en fonction de l'âge plutôt que de les envisager sous l'angle des motifs liés à l'un ou à l'autre des deux niveaux d'étude en présence. Selon nous, la conception du travail diffère par le fait que les sujets interviewés sont à des stades différents de leur entrée dans la vie adulte sur la base du calendrier biographique dans lequel l'âge joue un rôle important.

## ■ RAPPORT AU TRAVAIL DES NON-DIPLÔMÉS DU SECONDAIRE

D'entrée de jeu, les non-diplômés du secondaire axent leurs attentes et leurs attitudes envers le travail sur les avantages matériels. Ils sont légion à vouloir l'argent que procure le travail afin de vivre indépendamment des parents et en particulier pour échapper à la tutelle de ces derniers dans divers domaines : habillement, loisirs, voiture, etc. « Faire de l'argent » revient comme un *leitmotiv* dans la bouche des non-diplômés du secondaire : « le travail, c'est pour l'argent, c'est pour être

indépendante» (p. 45), «le travail vient avant tout le reste [la famille, les amis, les loisirs, etc.] parce que sans argent tu peux pas rien faire dans la vie» (p. 46).

Le travail se révèle ici constituer un moyen pour atteindre certains buts, l'un de ceux-ci étant d'acquérir son indépendance, «avoir ses propres choses». Par un étrange paradoxe, le retour sur les bancs d'école se révèle, pour certains, un projet que le travail permettra d'envisager en fonction de l'argent épargné. Les études reviennent au programme si tant est qu'elles ne sous-entendent pas le sacrifice de l'indépendance économique et du confort matériel offerts par le travail à plein temps depuis la sortie de l'école.

Dans l'esprit de ces jeunes, le travail revêt une dimension normative puisqu'il est souvent associé à un devoir ou à une obligation morale :

Le travail, c'est sûr que c'est pour l'argent. Mais c'est plus pour faire quelque chose parce que moi je ne suis pas capable de rester chez nous à rien faire (p. 45).

Il faut travailler, et penser le contraire est perçu sous un angle négatif. Au dire d'un non-diplômé, lui-même assisté social,

J'trouve pas ça correct de rester à la maison à ne rien faire. Pour les handicapés, OK. Mais même les handicapés font du bénévolat, toutes sortes de choses... Nous autres, faut qu'on travaille. Pour moi, pas question de rester à la maison à ne rien faire (p. 38).

Une autre renchérit :

Oui, c'est important de travailler parce que j'ai été, un petit bout de temps, que je ne travaillais pas. C'est l'fun une semaine, deux semaines, mais après, il semble que tu ne fous rien, il me semble que c'est normal de travailler. Je n'aimerais pas ça, ne pas travailler pantoute (p. 50).

Le travail fait donc office d'un devoir ou d'une obligation à laquelle il est difficile de se soustraire, sous peine d'être montré du doigt.

Les couleurs dont se teinte le travail tendent toutefois à se nuancer eu égard aux attitudes que les non-diplômés du secondaire adoptent à l'égard des entreprises qui les emploient. À ce sujet, deux tendances se font jour : le sentiment d'appartenance et celui du «nomadisme». Le prestige de l'entreprise combiné à la loyauté qu'elle inspire sont à la base de l'identification correspondant au sentiment d'appartenance. Le «sentiment de nomadisme», quant à lui, se traduit inversement par l'indifférence envers la renommée de l'entreprise, sa raison d'être et ses objectifs. Petit à petit, ce sentiment rend caduque l'intention du non-diplômé d'y faire carrière ou d'envisager l'avenir sous sa bannière. Quitter l'entreprise, sans nécessairement claquer la porte, est une éventualité qui plane continuellement à l'horizon.

Le sentiment d'appartenance tire sa raison d'être du prestige de l'entreprise, lié au fait qu'elle rayonne à l'échelle internationale ou



qu'elle prend les traits de figure de proue. La gérante d'un établissement de restauration rapide tire ainsi sa fierté du fait que l'enseigne de la chaîne brille aux quatre coins de la planète. Il en va de même pour la « cosméticienne » qui, sans détenir officiellement ce titre, trouve du lustre à son emploi de vendeuse dans une grande surface « parce que c'est une compagnie qui est reconnue partout dans le monde » (p. 33). L'employé d'une usine de pâte à papier se dit fier d'occuper son emploi parce que l'entreprise est chef de file dans le domaine et qu'elle affiche des succès qui rejaillissent sur lui :

On fait de la coupe de papier, c'est la compagnie Domtar. C'est une compagnie qui est la troisième plus grosse papetière nord-américaine. Oui, c'est une fierté de travailler là, plus ça va, plus ils prennent de l'importance, plus ils s'imposent dans leur domaine (p. 62).

La massothérapeute, sans titre officiel, mais à l'emploi d'un centre de santé réputé, renchérit dans la même veine en affirmant : « C'est une grosse place où je travaille. Le salon est très réputé. Je suis vraiment tombée sur la meilleure place, c'est une grosse place. Elle a une bonne réputation. C'est important pour moi la réputation. » (p. 13)

À l'inverse, bien que peu prisé, le sentiment de nomadisme naît de l'indifférence envers l'entreprise et les objectifs qu'elle s'est fixés. L'intérêt de l'emploi se réduit alors au salaire offert et celui-ci, faute d'être une mine d'or, ne constitue pas une entrave à l'idée de changer d'entreprise, qui apparaît rapidement à l'ordre du jour. À la question « travailler dans une entreprise plutôt que dans une autre, est-ce important ? », la réponse est éloquent : « Non, cela n'a pas vraiment de rapport. Si je suis payé le même salaire, ça ne change rien pour moi » (p. 37).

Force est de noter au passage que, chez les non-diplômés du secondaire, le sentiment de nomadisme vient au second plan par rapport au sentiment d'appartenance à l'entreprise. Pour eux, les qualités de l'emploi s'axent sur l'entreprise elle-même, son nom, sa raison sociale et sa renommée qui font office de vecteurs de fierté et d'identité. L'entreprise brille dans leur esprit sans doute parce que, faute de qualifications et de lettres de créance, sa renommée se révèle la seule ressource pour donner de l'éclat à leur emploi. Chez les non-diplômés du secondaire, l'ambiance de travail, généralement appréciée, tend à s'éclipser derrière la réputation qu'ils octroient à l'entreprise qui les emploie.

S'il leur advenait d'être congédiés, les non-diplômés du secondaire sont nombreux à vouloir créer leur petite entreprise, sans qu'on puisse savoir si cette formule est sérieusement envisagée. L'ambition de « se lancer en affaires » (p. 27), « d'ouvrir [une] business à la maison » (p. 13), « de créer mon entreprise et d'être financièrement à l'aise à 45 ans » (p. 18) revient continuellement dans leur bouche quand il s'agit d'énoncer des projets à leur programme. Mettre sur pied « son » entreprise ou créer son propre emploi correspond sans doute à la perspective de s'éviter cette rude épreuve qu'est de devoir afficher son

manque de qualifications et, en revanche, de pouvoir donner libre cours à l'initiative personnelle vite limitée par l'absence de formation et d'expérience chez ces jeunes, certes ambitieux, mais gravement démunis en la matière. Ce paradoxe est également relevé dans les enquêtes sur l'insertion des jeunes conduites en France. En effet, Demazière et Dubar (1997, p. 308-309) notent à ce propos que nombreux sont les non-diplômés qui « rejettent le monde des emplois déqualifiés (usine, intérim...), considérés comme contraire à leurs convictions sur ce qu'est un vrai travail et qui ainsi valorisent le fait d'être à son compte (son propre patron...), et rêvent de monter leur propre affaire, même s'ils savent que ce n'est pas facile. »

Vouloir créer son propre emploi, voire son entreprise, correspond à bien des égards au travail que représente la « vie d'artiste », associée à l'initiative et à la liberté individuelles sans bornes qui, en pensée, vient dénouer le paradoxe. En effet, la constante « incertitude » en emploi contribue « au prestige social des professions artistiques et à la magie d'un type d'activité devenu le paradigme du travail libre, non routinier, idéalement épanouissant et engendrant des disparités considérables de conditions entre ceux qui réussissent et ceux qui sont relégués aux degrés inférieurs de la pyramide de la notoriété » (Menger, 2002, p. 52).

## ■ LES NON-DIPLÔMÉS DU COLLÉGIAL ET LE TRAVAIL

Le portrait tend à se nuancer au fil de l'analyse du rapport au travail des non-diplômés du collégial. L'emploi occupé est davantage en phase avec la formation professionnelle ou générale reçue, sans que celle-ci ait été couronnée par le diplôme. Les étudiants inscrits dans l'enseignement technique occupent des emplois qui correspondent à leur domaine d'application, tandis que ceux qui ont mis fin à leurs études pré-universitaires sans obtenir de diplôme ne sont pas pour autant confinés au bas de l'échelle. L'étudiante en technique graphique œuvre dans ce domaine depuis la fin de ses études, son portfolio lui ayant permis de montrer patte blanche. Sans qu'il soit autorisé à se prévaloir d'un diplôme, le musicien vit de son art en travaillant sous contrat.

D'autre part, contrairement au cas des non-diplômés du secondaire, l'accomplissement personnel prend ici le pas sur les avantages matériels dans le rapport noué avec le travail. Dans leur milieu de travail, les non-diplômés du collégial doivent être en mesure, d'une part, d'exercer leurs habiletés et leurs compétences et, d'autre part, de les faire valoir sur d'autres bases que le diplôme qui leur fait défaut. L'étudiant en gestion d'hôtellerie, aujourd'hui responsable administratif dans un établissement de renom, tire sa notoriété de sa capacité à diriger une équipe qui fait écho à sa compétence, bien qu'il ne dispose pas des lettres de noblesse requises. Selon ses dires :

[...] la valorisation que l'équipe de travail peut te donner, en te remerciant ou en atteignant les objectifs, c'est vraiment quelque chose de plaisant [...] c'est comme avec la clientèle, c'est vraiment des choses dont je suis fier (p. 57).

Si ces contacts reflètent ses qualités professionnelles, se frotter aux autres, employés ou clients, contribue également à son accomplissement personnel.

Les avantages matériels sont relégués au second plan chez les non-diplômés du collégial. La sécurité d'emploi est rarement un facteur clé et ne semble pas être recherchée pour donner son éclat au travail. Si l'argent semble avoir son importance, la question du salaire est continuellement passée sous silence. Les intéressés restent muets sur le sujet. La « bonne ambiance » figure en revanche dans les avantages de nature matérielle que l'on attribue au travail. Dans certains cas, elle peut amener un individu à opter pour un emploi plutôt qu'un autre. S'orienter vers une entreprise plutôt que vers une autre s'explique souvent par la recherche d'un climat agréable.

J'ai refusé un emploi, déclare l'un de nos interlocuteurs, [parce que] quand je suis allé passer l'entrevue, j'ai vu que l'ambiance dans laquelle j'allais travailler ne me plaisait pas (p. 58).

Les non-diplômés du cégep ne semblent pas souffrir de la flexibilité des horaires, ni du nombre élevé d'heures de travail exigé régulièrement ou à l'occasion. De ce fait, la qualité des horaires n'interfère pas dans le rapport au travail. Travailler selon un calendrier irrégulier ou à un rythme effréné pendant un bref laps de temps pour ensuite être temporairement exempté de service peut sembler parfaitement acceptable.

L'entreprise qui les emploie suscite rarement chez eux loyauté et fierté, contrairement aux sentiments généralement manifestés par les non-diplômés du secondaire. Un net renversement s'observe en la matière si l'on considère les deux groupes en présence. Les non-diplômés du secondaire, on l'a vu, affichent un sentiment de fidélité envers leur employeur. Ils tirent également gloire de la renommée de l'entreprise sous l'égide de laquelle ils évoluent. La raison sociale qui brille sur la scène internationale rejaillit sur leur personne beaucoup plus que les qualités de leur travail.

Inversement, les non-diplômés du collégial semblent insensibles au rayonnement de l'entreprise qui les emploie, fût-ce à l'échelle internationale, et ils se contentent de l'évoquer sans état d'âme. Ils ne ressentent à ce sujet aucun attachement particulier envers elle, en imputant ce sentiment au fait qu'ils « ne sont plus jeunes ». À la question « L'entreprise pour laquelle tu travailles est-elle source de fierté ? », ils aiment répondre par « Non, mais quand j'étais plus jeune, ça avait de l'importance » (p. 34). L'entreprise semble, à leurs yeux, se réduire au lieu d'exercice de leur travail.

Le sentiment d'appartenance s'étirole avec le temps. Après quelques mois de service, la fierté et la loyauté envers l'entreprise tendent à se résorber et finalement à disparaître. Cette indifférence naît et se développe rapidement si l'entreprise défend des valeurs auxquelles le jeune reste étranger et si elle lui offre un emploi qui ne correspond ni à la formation qu'il a reçue ni à ses aspirations professionnelles et personnelles. Cependant, nos interlocuteurs expriment ici quelques nuances : « Si je me trouve un peu au niveau des valeurs ou de ce que l'entreprise fait, oui [l'identification] c'est important » (p. 42), déclare l'un d'eux, tandis qu'un autre avoue dans la même veine « [...] cela me laisse assez indifférent quand ce n'est pas l'emploi que je recherche vraiment » (p. 43).

Fait étrange, le faible sentiment d'appartenance ne suscite que peu ou pas le nomadisme dans les rangs des non-diplômés du cégep. Ceux-ci prennent racine dans les entreprises sans toutefois épouser leurs objectifs, ni tirer vanité de la renommée dont elles jouissent. Invitée à se prononcer sur la fierté qu'elle tire à travailler dans la fonction publique, la jeune fonctionnaire s'empresse de nuancer :

Je ne suis pas fière de travailler au gouvernement mais de travailler tout court [...] le fait que je travaille, pour moi, c'est une fierté. Là où je travaille, cela n'a pas d'importance (p. 3).

Ils sont en outre peu enclins à quitter leur emploi de leur propre initiative, mais ils y sont amenés et doivent s'y résoudre si l'employeur les y contraint.

Ce paradoxe apparent s'éclaire si l'on veut bien noter que l'emploi individuel se révèle être la source et le tremplin des qualités attribuées au travail dont l'importance tend à éclipser l'entreprise, qui ne représente plus qu'un terrain d'exercice. Ils sont nombreux, les interviewés du niveau collégial, à associer les qualités du travail à leur personne, à leurs compétences individuelles, au cheminement et au bagage professionnels qui leur sont propres, sans que le diplôme leur donne de l'éclat. La nature profondément individuelle des qualités du travail est ainsi source de fierté et tend à compenser, pour eux, l'absence de diplôme. Ils sont enclins, sous ce rapport, à mettre en exergue leurs capacités et leurs compétences personnelles qui, à ce point évidentes, n'ont à leur avis nul besoin d'être certifiées.

## ■ TRAVAIL, FAMILLE ET PROJETS D'AVENIR DANS L'ÉCHELLE DES VALEURS : LES NON-DIPLÔMÉS DU SECONDAIRE PAR RAPPORT AUX NON-DIPLÔMÉS DU COLLÉGIAL

Dans cette optique, il est significatif de constater que le travail vient au premier rang des priorités des non-diplômés du collégial. Le terme est maintes fois associé dans leur langage à « passion », à « priorité » et à la « coche supérieure », termes qui reflètent éloquemment l'importance qu'ils accordent au travail et combien ce dernier parvient à traduire sans faute leurs qualités personnelles. Leurs propos sont soulignés par des affirmations telles que « le travail passe avant tout, en première position. Je peux me sacrifier pour mon travail, parce que j'aime ce travail » (p. 45).

Nos informateurs ont toutefois soin de nuancer ce point de vue. Le travail se révèle être leur fer de lance du fait qu'en raison de leur âge, ces jeunes non diplômés en sont à leurs premières armes et doivent obligatoirement faire leurs preuves. Dans ces conditions, « [...] oui, c'est important le travail, c'est important de se défoncer, je suis quand même au début de ma carrière et j'ai des sacrifices à faire » (p. 61). Le travail tend ainsi à reléguer au second plan famille, amis et projets d'avenir avec regret pour plusieurs d'entre eux. Sous le signe de la lucidité, on ne se fait pas faute d'affirmer :

Malheureusement, le travail occupe beaucoup trop de temps dans la vie par rapport à ce qu'on devrait lui consacrer, mais on a malheureusement pas le choix [...] on dit que le travail occupe 50 % de la vie, mais quand on se couche le soir on y pense encore, on se lève le matin et on pense encore au travail, c'est ça [la vie] (p. 73).

En prenant de l'âge, les jeunes cherchent cependant à harmoniser travail et famille ; cette dernière tend alors à prendre, dans leur esprit, la première position. Ils sont nombreux à déceler, voire à espérer, un jeu de bascule entre l'obligation de travailler et le plaisir de se consacrer à la vie de famille, ainsi qu'une inversion des tendances au fil du temps :

Il faut un équilibre entre le travail et la famille. Par ailleurs, si on est jeune, on peut faire des sacrifices. Si on arrive à un certain âge, bien sûr, cela change. On ne va pas sacrifier toute notre vie rien que pour le travail. Je pense qu'à un certain âge, le travail passe en premier, la famille et tout le reste vient en second. À un autre âge, ça s'équilibre, cela devient de la même importance et plus le temps passe, plus la famille prend de la valeur et le travail, moins (p. 45).

L'analyse révèle toutefois ici un paradoxe. En effet, bien que l'importance du travail diminue insensiblement sur le plan des valeurs, au profit de la famille, cette activité continue d'accaparer un maximum du temps du travailleur, comme en font foi des propos de ce genre : « Disons que le travail, au point de vue du temps, il occupe beaucoup

d'importance, mais sinon j'essaie de ne pas trop me stresser avec ça, fait que je dirais qu'il arrive peut-être en troisième ou quatrième place comme importance dans ma vie » (p. 17).

Les non-diplômés du cégep se démarquent ainsi de ceux du secondaire par rapport au travail. Ils sont enclins à lui attribuer des valeurs que ne lui concèdent pas les non-diplômés du secondaire. Chez ces derniers, le travail rime surtout avec argent. Si tant est qu'ils attribuent d'autres qualités au travail, celles-ci émanant de l'entreprise sous l'égide de laquelle ils se réalisent et envers laquelle ils expriment de la fierté et de la loyauté, selon la réputation de l'entreprise et son rayonnement.

Pour le jeune dépourvu de diplôme et, dans bien des cas, sans qualifications, le travail se pare de qualités grâce à l'entreprise qui, souvent, veille à l'apprentissage du métier. En l'occurrence, ce dernier vient rarement révéler, voire aviver, les aptitudes et les compétences au nom desquelles le travail traduit un accomplissement personnel. Dans ces conditions, la dépendance envers l'entreprise est le lot des non-diplômés du secondaire et ceux-ci sont, de ce fait, moins tentés de changer d'employeur.

Sur le plan professionnel, les perspectives d'avenir corroborent cette tendance. En effet, ces jeunes recherchent la stabilité dans les entreprises qui les emploient actuellement. Si, pour diverses raisons, celles-ci ne peuvent la leur offrir, ils la chercheront auprès d'entreprises plus importantes. Les grandes entreprises correspondent dans leur esprit à un emploi qui, sans être qualifié, serait idéalement en mesure de leur apporter la stabilité, comme l'affirme l'un d'entre eux : « Pour l'avenir, je n'ai rien en tête présentement, mais un genre de grosse compagnie... quelque chose qui a de l'allure, qui est sûr de ne pas faire faillite, rien de ça... c'est une grosse sécurité d'emploi que je veux avoir » (p. 60).

La création, par ses propres moyens, d'une petite entreprise permettrait également au jeune de surmonter le manque de qualification contre lequel il butte, et de remédier aux compétences certifiées qui lui font défaut. Ils sont nombreux à évoquer cette formule sans toutefois être capables de définir exactement ce projet qui, en l'occurrence, reste lettre morte. Le retour sur les bancs de l'école est vaguement envisagé pour donner forme au projet et, plus généralement, pour orienter l'avenir dans d'autres directions.

L'avenir correspond à d'autres aspirations chez les non-diplômés du collégial. Pour la plupart, ils veulent gravir les échelons sur la base de la compétence dont ils se targuent. Le retour à l'école a contribué à enrichir leur bagage par des formations d'appoint acquises en parallèle au travail et qui s'alignent directement sur leur emploi actuel. Ils sont également nombreux à vouloir quitter leur entreprise non en mesure de leur offrir un emploi satisfaisant et à envisager de renouer avec les études afin de se perfectionner dans d'autres domaines. Ils resteront loyaux envers leur entreprise si celle-ci laisse miroiter des possibilités

de promotion qui viennent récompenser leurs compétences personnelles acquises au sein de l'entreprise même ou ailleurs. Ils espèrent que l'entreprise les reconnaisse sur-le-champ, sans quoi ils n'hésiteront pas à la quitter :

Peut-être juste monter dans la compagnie. [...] Il faudrait que je sois permanent pour avoir d'autres promotions, mais je ne le suis pas. [...] Pourtant je le mérite [d'être permanent et d'avoir des promotions]. C'est ce qu'on me dit d'ailleurs. Donc si j'ai une opportunité d'avancement de carrière ailleurs, je vais la prendre (p. 11).

Quitter une entreprise pour une autre semble d'ailleurs sourire à une large part des non-diplômés du collégial lorsqu'ils énumèrent leurs projets d'avenir. Toutefois, ils formulent cette perspective assez confusément et sans qu'elle ne constitue un but précis. Les jeunes fonctionnaires aspirent, quant à eux, à évoluer dans d'autres domaines tout en restant au sein de la fonction publique qui leur garantit la sécurité d'emploi. Sur ce plan, contrairement aux non-diplômés du secondaire, rares sont ceux qui, afin d'échapper à la tutelle d'un employeur, envisagent de créer leur propre entreprise ou de devenir travailleurs autonomes ou encore de se forger un emploi taillé sur mesure.

Il reste à vérifier si l'aspiration des non-diplômés du cégep à vouloir quitter leur employeur sous prétexte d'améliorer leur sort va effectivement se traduire par des actes dans un proche avenir. Car, paradoxalement, ils semblent satisfaits de leur situation actuelle sauf, dans certains cas, en ce qui concerne leur salaire, jugé trop bas. La pression à produire rapidement et l'absence de défi sont certes critiquées au passage, sans toutefois que ces points ne viennent sensiblement ternir leur appréciation du travail.

Les non-diplômés du secondaire formulent les mêmes commentaires et expriment des considérations analogues, à quelques exceptions près. En fonction de leur emploi, ils semblent, dans certains cas, satisfaits d'un salaire annuel de 15 000 \$ versé pour des semaines de travail de 60 heures. Ils acceptent pareille rétribution et des conditions de travail de cet ordre en faisant preuve de lucidité quant à leur manque de qualifications et leur absence de diplôme. D'un ton résolu, plusieurs confessent :

Je suis satisfait de mon salaire parce que présentement [pour] ce que je fais, ils me donnent ce que j'ai [je suis correctement payé]. Au niveau de ce que j'ai accompli [en fonction de mon niveau d'étude], d'après moi, j'ai le salaire qu'il faut (p. 62).

Ils peuvent parfois rechigner sur le salaire qui, fait notable, se révèle le seul véritable objet de critique. En effet, ils restent muets sur l'horaire, la sécurité d'emploi, les occasions d'employer leurs compétences ou de prendre des initiatives. Il est permis de penser que leur attitude s'explique par le fait qu'il leur est difficile de faire la fine bouche. Quand le salaire est mis en cause, les commentaires restent

vagues et se traduisent par des « ... ça pourrait toujours être mieux », « ... ça pourrait être à discuter, mais c'est quand même pas si pire », qui témoignent qu'ils s'en contentent, tout compte fait.

## ■ CONCLUSION

Les jeunes non-diplômés, on le constate au vu des résultats de l'analyse, font mentir les thèses à la mode de la fin du travail et de la réduction délibérée du temps accordé à cette activité au profit d'autres. Il ressort, en effet, que si les priorités qu'ils formulent de vive voix portent sur la famille, par exemple, leurs attitudes à l'égard du travail montrent au contraire que celui-ci reste un élément essentiel de leurs valeurs et de leur identité.

Les non-diplômés du secondaire donnent au travail le visage de l'activité primordiale qui se traduit cependant en termes d'avantages matériels plutôt que par la satisfaction d'un accomplissement personnel. L'entreprise, source de ces avantages, se pare de valeurs indépendantes de la qualité de l'emploi que les jeunes non-diplômés occupent sous son toit. En d'autres termes, leur rapport au travail fait largement écho à la renommée de l'entreprise plutôt qu'aux compétences mobilisées par les tâches qui leur sont demandées. Si l'entreprise devait les remercier, ils sont nombreux à exprimer leur intention de se lancer en affaires, bien que leurs propos à ce sujet laissent croire qu'il s'agit de vœux pieux. Créer son entreprise correspond, à bien des égards, à une espèce de stratégie qui, en pensée, leur permet d'échapper aux exigences de qualification en vigueur sur le marché du travail et contre lesquelles ils butent, faute de pouvoir présenter un diplôme de fin d'études.

Quant aux non-diplômés du collégial, ils tendent à infléchir le travail vers la satisfaction personnelle qui naît de la capacité à utiliser ses compétences, à prendre des initiatives et à s'acquitter de leurs responsabilités. Sur cet élan, ils font preuve de velléité envers les entreprises qui font appel à leurs services. Ils sont rares à vouloir s'y enraciner. Sur le plan professionnel, quitter son employeur figure à leur programme sans savoir si ce projet pourrait un jour devenir réalité.

Le retour sur les bancs de l'école est également au programme des non-diplômés du collégial, tandis que les non-diplômés du secondaire, déjà moins pourvus en la matière, font la sourde oreille aux recommandations qui les pressent d'acquérir des formations certifiées. Les mesures d'aide disponibles à cette fin restent lettre morte. Sauf exception, les programmes de soutien au perfectionnement ou à l'insertion sur le marché du travail ont peu de succès, faute d'informations susceptibles d'en présenter les bénéfices ou, dans d'autres cas, en raison de l'indifférence de ceux à qui ils sont destinés.



Pour conclure, la perspective d'obtenir un jour le diplôme qui fait défaut n'apparaît nullement comme motivation pour recommencer des études. Cinq ans après avoir quitté l'école, le regret est de mise pour nombre de non-diplômés, mais ceux-ci sont prompts à trouver de bons prétextes pour justifier leur départ dans la vie sans avoir pu obtenir de diplôme et leur intention de ne pas tenter d'en décrocher un dans un proche avenir. Ils trahissent à cet égard un paradoxe, et non le moindre, celui d'attribuer une très grande valeur à un diplôme qu'ils n'ont pas réussi à obtenir.

## ■ BIBLIOGRAPHIE

- ATLAS, Ti. (1997). *The Knowledge Workbench*, Newbury Park, Scolari Sage Publications.
- BAETHGE, M. (1994). «Le rapport au travail des jeunes», dans G. Mauger, R. Bendit et C. Von Wolffersdorff (dir.), *Jeunesses et société. Perspectives de la recherche en France et en Allemagne*, Paris, Armand Colin, p. 151-166.
- BAUDELOT, C. et M. GOLLAC (2003). *Travailler pour être heureux?*, Paris, Fayard.
- BOUDON, R. (2002). *Déclin de la morale? Déclin des valeurs?*, Québec, Éditions Nota Bene.
- CANNON, D. (1994). *Generation X and the New Work Ethic*, Londres, Demos.
- CASTEL, R. (2001). «Les jeunes ont-ils un rapport spécifique au travail?», dans L. Roulleau-Berger et M. Gauthier (dir.), *Les jeunes et l'emploi dans les villes d'Europe et d'Amérique du Nord*, Paris, Aube, p. 287-298.
- CASTEL, R. (1995). *Les métamorphoses de la question sociale : une chronique du salariat*, Paris, Fayard.
- DEMAZIÈRE, D. et C. DUBAR (1997). *Analyser les entretiens biographiques*, Paris, Nathan.
- FORAY, D. (2000). *L'économie de la connaissance*, Paris, La Découverte.
- GALLAND, O. et B. ROUDET (dir.) (2002). *Les valeurs des jeunes*, Paris, L'Harmattan.
- GIDDENS, A. (1994). *Les conséquences de la modernité*, Paris, L'Harmattan.
- GLASER B. G. et A. L. STRAUSS (1967). *The Discovery of Grounded Theory*, Chicago, Aldine Publishing.
- GORZ, A. (1997). *Misères du présent. Richesse du possible*, Paris, Galilée.
- GORZ, A. (1988). *Métamorphoses du travail. Quête du sens*, Paris, Galilée.
- GREIMAS, A. (1976a). *Sémantique structurale*, Paris, Hachette.
- GREIMAS, A. (1976b). *Sémiotique et sciences sociales*, Paris, Seuil.

- HABERMAS, J. (1998). «Citoyenneté et identité nationale», dans *L'intégration républicaine*, Paris, Fayard, p. 67-94.
- HABERMAS, J. (1973). *La technique et la science comme « idéologie »*, Paris, Gallimard.
- INGLEHART, R. et al. (1998). *Human Values and Beliefs: A Cross-Cultural Sourcebook*, Ann Arbor, The University of Michigan Press.
- LAPERRIÈRE, A. (1997). «La théorisation ancrée (*grounded theory*): démarche analytique et comparaison avec d'autres approches apparentées», dans J. Poupard et al., *La recherche qualitative. Enjeux épistémologiques*, Montréal, Gaëtan Morin Éditeur, p. 309-340.
- LAPERRIÈRE, A. (1982). «Pour une construction empirique de la théorie: la nouvelle École de Chicago», *Sociologie et Sociétés*, vol. XIV, n° 1, p. 31-41.
- MENGER, P.-M. (2002). *Portrait de l'artiste en travailleur*, Paris, Seuil.
- PAILLÉ, P. (1994). «L'analyse par théorisation ancrée», *Cahiers de recherche sociologique*, n° 23, p. 147-181.
- PAILLÉ, P. et A. MUCCHIELLI (2003). *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*, Paris, Armand Colin.
- REVUE INTERNATIONALE DES SCIENCES SOCIALES (2002). «La société du savoir», n° 171.
- RIFKIN, J. (1996). *La fin du travail*, Paris, La Découverte.
- SCHEHR, S. (1999). *La vie quotidienne des jeunes chômeurs*, Paris, Presses universitaires de France.
- SCHWARTZ, O. et C. PARADEISE (1999). «Symposium sur Analyser les récits d'insertion», *Sociologie du travail*, n° 41, p. 453-479.
- STRAUSS A. L. et J. CORBIN (1990). *Basics of Qualitative Research. Grounded Theory, Procedure and Techniques*, Newbury Park, Sage Publications.
- ZOLL, R. (2001). «Jeunes, sens du travail et nouvel individualisme en Allemagne», dans L. Roulleau-Berger et M. Gauthier (dir.). *Les jeunes et l'emploi dans les villes d'Europe et d'Amérique du Nord*, Paris, Éditions de l'Aube, p. 261-271.

# C H A P I T R E

---

# 8

## **Qu'est-ce qui pousse les jeunes à s'engager ? Les valeurs de jeunes militants d'aujourd'hui**

**Madeleine Gauthier, Pierre-Luc Gravel  
et Angèle-Anne Brouillette**  
*Observatoire Jeunes et Société  
INRS – Urbanisation, Culture et Société*

*« Je ne pense pas que ma génération s'implique moins  
que les autres. C'est toujours une minorité qui a le  
temps, qui a l'énergie, qui est convaincue qu'elle peut  
changer des choses » (militant, 30 ans, 2003).*

Alors qu'on s'interroge sur l'esprit démocratique des jeunes<sup>1</sup>, qu'on analyse leurs attitudes civiques sous l'angle de l'individualisme, qu'on doute de leur capacité de s'engager, c'est-à-dire de donner d'eux-mêmes pour une cause qui transcende les buts visés dans la vie quotidienne, une montée du militantisme se fait de plus en plus apparente chez les 18 à 30 ans. La difficulté de concilier individualisme (méthodologique) et nouvelles formes de solidarité, celle de comprendre que l'abstention politique peut être un geste politique et d'autres paradoxes de même nature font en sorte qu'il est difficile de concevoir qu'il puisse exister un réel militantisme chez les jeunes d'aujourd'hui. Et pourtant, leur nombre<sup>2</sup> et leur générosité à répondre à l'appel du chercheur en vue d'un entretien<sup>3</sup> témoignent déjà d'un enthousiasme qu'on ne trouve pas dans toutes les catégories sociales. L'hypothèse de l'émergence d'une cohorte jeune plus engagée n'est pas à négliger. Peut-être serait-il plus juste de parler d'un plus grand nombre de jeunes contemporains fortement intéressés par certains enjeux collectifs, ce qui ne se traduit pas nécessairement en action politique dans l'immédiat (Muxel, 2001, p. 13; Gauthier, 2003).

L'histoire enseigne en effet que les cohortes ne s'engagent pas de la même manière quant aux questions sociales et politiques de leur époque. La thèse de l'existence de générations politiques (Lemieux, 1986; Braungart et Braungart, 1989), tout comme celle de la succession de la mobilisation collective et du repli sur le privé (Hirschman, 1983), pourraient trouver confirmation dans l'observation des différentes cohortes de jeunes au cours du siècle dernier (Hudon et Fournier, 1994). Même le langage pour en parler est différent. Ainsi, le militantisme des années 1950 et 1960 se caractérise par la prise en charge du milieu (milieu de vie et milieu de travail) par les premiers intéressés (Gauthier, 2001, p. 237). L'idéologie égalitariste des années 1960 et 1970 se traduit par la réclamation de l'autogestion dans la direction des groupes et des institutions et par la revendication de la participation aux structures de pouvoir et de décision, en particulier en milieu

- 
1. Dans le contexte du présent article, la définition de «jeunes» se rapporte à la période du cycle de vie qui suit l'adolescence et qui comporte les diverses transitions vers ce qu'il est convenu de nommer la vie adulte. Cette période est aujourd'hui suffisamment longue pour la prendre comme objet d'étude: s'«il faut que jeunesse se passe», la jeunesse d'aujourd'hui ne fait pas que passer. Mains travaux font la démonstration de son allongement (voir Gauthier, 2000).
  2. Le «nombre» de militants dont il est question ici renvoie tout autant à l'observation d'une remontée de participation dans de multiples organismes tant de nature politique que sociale (voir entre autres: Stolle et Hooghe, 2003) qu'à une enquête de Statistique Canada qui indique une montée du bénévolat chez les jeunes (Jones, 2000).
  3. Les entretiens dont il est question ont été réalisés lors d'un projet de recherche sur l'insertion et la participation des jeunes en région, projet financé par le programme des Alliances de recherche université/communauté (ARUC) du Conseil de recherche en sciences humaines du Canada.

étudiant (*Ibid.*, p. 238, 242, 247). Le mouvement féministe se développe à la même enseigne pendant cette époque (Dumont *et al.*, 1982). Le nationalisme, à peu près toujours présent chez les cohortes précédentes, gagnera cependant du terrain pendant ces années, mais se présentera sous de nouvelles formulations, de l'action engagée qui pourra mener à la violence (Front de libération du Québec) jusqu'à la formation d'un parti politique indépendantiste (*Ibid.*, p. 243). La lutte contre la discrimination, particulièrement importante aux États-Unis, aura des répercussions jusque chez les jeunes montréalais (*Ibid.*, p. 243). Les années 1980 qui ont suivi, même si elles ont été en apparence plus calmes, ont alors révélé « la jonction de plus en plus évidente entre les initiatives collectives et les réalités quotidiennes vécues par les jeunes » (Noreau, 1994, p. 308). Cette orientation semble se poursuivre aujourd'hui, mais sous des formes différentes.

La recherche de ce qui pousse les militants d'aujourd'hui à agir se fera ici progressivement, en passant d'abord par une interrogation sur les fondements mêmes de l'engagement et, ensuite, sur le processus qui y conduit. Seront ensuite décrites les principales constellations de valeurs repérées dans le contexte d'entrevues auprès de militants de 18 à 30 ans appartenant à des groupes spécifiques en ce qu'ils n'épuisent pas les possibilités de militance aujourd'hui : groupes d'influence (organismes de revendication et organismes-conseils), associations contribuant à la socialisation à divers enjeux et groupes à proximité de l'exercice du pouvoir politique. Ces groupes ont été répertoriés en lien avec une typologie de la participation élaborée lors d'une étude de la place des jeunes dans les lieux d'influence et de pouvoir (Brouillette, 2002) et non dans le but spécifique d'y déceler les valeurs (voir la méthodologie et les limites de l'étude présentée en annexe).

## ■ FONDEMENT DE L'ENGAGEMENT

Qu'il soit d'hier ou d'aujourd'hui, le militantisme se caractérise par une lecture de la réalité au moment présent, lecture qui porte à l'engagement, c'est-à-dire à l'implication de soi – don de temps, d'idées, de biens ou de services – pour une cause vouée à changer les choses. C'est en effet la prise de conscience qu'il y a quelque chose à changer qui déclenche habituellement l'implication des individus, bien que d'autres motifs puissent intervenir, la promotion sociale ou un désir d'expérimentation de l'action collective, par exemple. Dans son élaboration des types d'activité, Weber (1971, p. 22) décrit ce qui peut être qualifié aujourd'hui d'action militante comme « une activité rationnelle en valeur » en ce qu'elle est « la croyance en la valeur intrinsèque inconditionnelle – d'ordre éthique, esthétique, religieux ou autre – d'un comportement déterminé qui vaut pour lui-même et indépendamment de son résultat ». En d'autres termes, c'est moins la fin qui est visée par le militant que la conviction que son comportement finira

bien par changer les choses. Une militante de 24 ans disait ainsi en entrevue, après avoir décrit les difficultés qu'elle rencontrait dans son engagement social : « On est parfois désillusionné, mais on se dit que si on ne le fait pas, ça ne va jamais changer. » Une autre, plus jeune encore, 21 ans, et cette fois militante d'un parti politique, témoignait de cette conviction que le don de soi portera fruit : « On ne peut pas s'investir comme on l'a fait en fin de semaine, sans quelque part croire que ça a de l'impact, puis qu'il va y avoir des résultats. »

Le militant est le passionné d'une cause. Pour cette raison, ses valeurs s'offrent rapidement à l'observation en ce que cette cause constitue pour lui un idéal à poursuivre par le biais de l'action. Le militant reste cependant dubitatif quant aux effets de son action, en particulier dans sa dimension temporelle. S'il est fortement impliqué dans le présent, il sait que les résultats de son action n'apparaîtront pas nécessairement dans l'immédiat, ce qui ne l'empêche pas de continuer à agir, mû par une croyance forte en quelque chose qui, pour lui, « a de la valeur ».

Le regain d'intérêt que des jeunes contemporains manifestent à l'égard des questions sociales et civiques, si elles appartiennent aux effets de période, qu'on pense ici aux questions entourant la mondialisation des échanges par exemple, se révèle par un changement dans la culture et, partant, dans ce que Pronovost et Royer qualifient de plus fondamental dans une société, l'ordre des valeurs<sup>4</sup>. D'autres sociétés se sont donné des échelles de mesure des valeurs et les appliquent périodiquement (Inglehart, 1997; Galland et Roudet, 2001), ce qui n'est le cas ni au Québec, ni au Canada. C'est donc de manière indirecte, par le biais d'autres enquêtes et sur une dimension particulière du système de valeurs de l'individu, qu'il est possible de donner quelques indices de son orientation.

## ■ PROCESSUS QUI CARACTÉRISE LE RAPPORT AUX VALEURS

Les valeurs des militants interrogés au cours de la présente étude s'expriment de diverses manières, mais d'abord dans un processus qui aboutit à une prise de conscience assez forte pour entraîner la conviction qu'il faut changer les choses. Cette conviction ne se réfère pas spécifiquement à une action à entreprendre et à la poursuite d'un but immédiat, mais relève du jugement moral à propos de ce qui est beau,

4. Pronovost et Royer (2003, p. 146) reprennent à leur compte plusieurs définitions de la notion de valeur qu'ils résument ainsi : « La majorité des auteurs reconnaît que les valeurs relèvent du domaine de l'idéal, qu'elles désignent donc ce qui est considéré comme le plus fondamental dans une société. »

bon ou vrai. Elle constitue un bon indicateur du système de valeurs qui donne sens au comportement, non seulement en ce qui a trait au militantisme, mais aussi dans la vie quotidienne.

Les entrevues font voir que le jeune adulte appelé à militer se rend compte, dans un premier temps, souvent en raison d'un voyage, d'un cours, d'une influence, que sa conscience, ce qu'il y a en lui de plus fondamental, est heurtée par ce qu'il entend ou ce qu'il voit. Une interviewée de 27 ans, membre d'une association de jeunes, raconte comment sa vie fut transformée à l'égard de la consommation à la suite d'un voyage dans un pays du Sud. Elle cite cette phrase brève, mais parlante de sa mère, dans une conversation avec d'autres mères qui ont des problèmes avec leurs adolescentes qu'elles jugent trop « consommatrices »: « Payez-leur trois semaines à..., puis c'est vous autres qui allez vous faire chicaner quand vous allez acheter quelque chose! »

Il n'est nul besoin de courir le monde pour prendre conscience de certains problèmes. Une femme de 30 ans, militante « écologiste » depuis son jeune âge, exprime ainsi son malaise devant les problèmes d'eau de la planète, qu'elle traduit par ceux de sa petite municipalité d'origine: « Ça me dérange que les gens doivent s'acheter des cruches d'eau! » Un militant qui dit n'avoir jamais connu de livres à la maison et qui découvre au cégep, grâce à ses cours, au fil de ses lectures (dont celle des journaux et de la presse alternative), ce qui se passe un peu partout dans le monde, utilisera même l'expression de « capacité d'indignation » qu'il a développée devant l'injustice et l'oppression qu'on trouve dans certains pays. Cette capacité d'indignation se transforme en volonté de changer quelque chose, sinon sa société.

Les militants, par définition, veulent faire partager leur prise de conscience aux autres jeunes. Ainsi, plusieurs parmi ceux qui ont accordé une entrevue se sont dits déçus devant ce qu'ils expriment comme un manque d'information de leurs concitoyens. Une militante d'une association de jeunes, très jeune elle-même (19 ans), s'inquiète pour sa génération: « [...] je lis souvent que les 18-25 ans sont ceux qui lisent le moins, qui s'informent le moins et je ne suis vraiment pas d'accord avec ça parce que c'est nous qui allons former la société de demain ». Un autre constate l'indifférence de ses concitoyens devant les problèmes de la société: « Ce n'est pas tout le monde qui a le goût de changer des choses et qui voit le besoin ou qui en voit la nécessité. Il y en a beaucoup qui délèguent » (membre d'un organisme-conseil et âgé de 30 ans). Une militante de 30 ans faisant partie d'un groupe de revendication exprime sa déception à l'égard des politiciens: « Je trouve que les politiciens ne sont pas assez politisés! » Elle explicite sa pensée en donnant des exemples relatifs au manque de connaissance que les politiciens ont de certains dossiers comme celui de l'eau.

La prise de conscience, dans le cas du militant, se concrétise dans l'activité d'un groupe, qu'il s'agisse d'une association ou d'un parti politique, avec lequel il partage ses lectures de la réalité et ses

convictions, sans toutefois toujours faire consensus sur les moyens. Pour Pleyers, ce partage se fait, dans plusieurs cas, au sein de groupes d'affinité (2003). Muxel (2001, p. 42) souligne aussi l'influence du groupe des pairs et des copains dans les choix politiques des jeunes, encore plus pour les garçons que pour les filles. Les valeurs des jeunes militants ne peuvent donc être considérées comme purement individuelles puisqu'elles sont partagées<sup>5</sup>.

Si quelques-uns des militants qui ont fait l'objet d'entretiens ont été attirés au départ vers l'association ou le regroupement auquel ils appartiennent plus par camaraderie (Pleyers, 2003) que par conviction, au moment de l'entrevue, tous y étaient cependant demeurés par conviction. Plus encore, plusieurs, en décrivant leur cheminement dans le militantisme, ont explicitement affirmé, sans que la question ne leur soit posée, qu'ils l'ont fait par choix, en toute liberté. Les jeunes contemporains ont ainsi cette possibilité de choix, parce que l'organisation de la société la leur offre. Même si l'associationnisme a toujours été important au Québec (l'Action catholique spécialisée [Bienvenue, 2003 ; Piché, 2003], l'Association canadienne-française de la jeunesse catholique [ACJC], le scoutisme et quelques autres mouvements patriotiques ou religieux [Hudon et Fournier, 1994 ; Gauthier, 1986]), il n'y a probablement jamais eu autant d'associations de jeunes réparties sur tout le territoire québécois qu'aujourd'hui (Conseil permanent de la jeunesse, 2003). D'autre part, on est loin aussi de l'embrigadement comme on en recense à certaines époques dans d'autres sociétés : les jeunesses communistes, les jeunesses hitlériennes (Hübner-Funk, 1994) et même les mouvements de jeunes en France plus récemment (Augustin, 1994).

Les jeunes d'aujourd'hui n'ont que l'embarras du choix pour exercer leur militance. Les quelque 1 500 regroupements ou associations recensés par le Conseil permanent de la jeunesse (2003) auxquels ils peuvent s'affilier pour réaliser leurs objectifs s'offrent à eux, répertoire qui est incomplet si l'on en juge par le nombre de nouveaux mouvements découverts à l'occasion de la recherche en cours (Brouillette, 2002). La plupart des interviewés ont pratiqué la « multimilitance » (appartenance successive ou combinée à divers groupes ou associations)<sup>6</sup> ou continuent de le faire. Les énumérations comportent souvent un premier engagement à l'école secondaire, mais encore plus souvent au cégep, soit par l'association étudiante ou lors d'activités parascolaires.

- 
5. Voir l'application des théories de l'individualisme à l'engagement militant chez Quéniart et Jacques (2002), où « [...] l'engagement doit être défini non plus comme un acte d'adhésion à une idéologie d'un groupe spécifique (un Nous) mais comme un acte mû par un intérêt personnel (un Je) pour une cause pouvant devenir collective, comme un geste conçu d'abord sur le mode personnel [...] ».
  6. Ce phénomène n'est pas nouveau. Noreau (1994, p. 289) avait remarqué le même mouvement de va-et-vient dans plusieurs groupes ou associations chez les militants des années 1980. Lagrée (2002, p. 106) fait le même constat chez les jeunes français d'aujourd'hui.



Une fois sortis des institutions, les jeunes poursuivent leur militantisme dans un mouvement altermondialiste, par exemple, donnent suite à un engagement pris dans une activité parascolaire, se joignent à des groupes de pression ou à des associations qui ont comme cible la politique internationale, ou encore, se dirigent vers les commissions jeunesse des partis politiques, dans quelques cas. La forme de militantisme constitue ainsi une autre manière de marquer son choix.

Un extrait d'entrevue illustre bien l'importance du choix du terrain de militance et de la liberté présente au moment de prendre la décision de militer. Ce témoignage atteste de la « croyance en la valeur intrinsèque » de l'action pour changer les choses :

Ça a commencé par l'environnement quand j'étais au cégep. J'avais déjà un intérêt pour l'environnement mais, là, ça a commencé à être plus militant, si on veut, je me suis aperçu qu'il y avait un problème. Puis j'ai travaillé sur des projets de récupération, puis je me suis aperçu que l'environnement ce n'était pas seulement local, mais que c'était important de voir au niveau international. Puis après ça, j'ai fait un voyage, disons à travers le monde, puis, en revenant, c'est là que je me suis dit qu'il faut que je m'implique pour de vrai, pas seulement un petit peu, mais faire quelque chose (militant d'une association, 24 ans).

Les militants des organismes jeunesse s'engagent-ils en tant que jeunes ? Quelques entrevues sont explicites sur ce point. Ainsi, un militant de 28 ans, membre d'une association de revendication, affirmera qu'il est aussi légitime pour lui de faire valoir les intérêts des jeunes que ce l'est pour le patronat ou les syndicats de défendre les intérêts de leurs membres. Il précise bien, cependant, que même en faisant la promotion des intérêts des jeunes, ces derniers sont aussi solidaires de questions qui touchent l'ensemble des citoyens, comme la santé et la conciliation travail-famille. Un autre, membre d'une commission jeunesse d'un parti politique (21 ans), dira que c'est le temps, pendant qu'on est jeune et disponible, de vivre ce type d'engagement, même si cela exige certains sacrifices. Tout n'est cependant pas que sacrifices et le fait d'être jeune transforme parfois la militance et ses manifestations en occasions de festivité et de convivialité, ce qui n'est pas toujours compris des autorités qui ont le mandat de « maintenir la paix » (référence au Sommet des Amériques à Québec en avril 2001) !

Vient toutefois le temps de quitter les organismes de jeunesse. Les militants les plus âgés que nous avons interrogés réfléchissent sérieusement à leur engagement futur (comme on le verra à l'occasion de la description des valeurs qui sous-tendent leur action militante), en particulier lorsque la question leur était posée à savoir s'ils pourraient s'engager jusqu'à vouloir briguer les suffrages lors d'une élection (voir le chapitre de Lucie Piché dans le présent ouvrage portant sur une étude rétrospective d'anciens militants de la Jeunesse ouvrière chrétienne et les formes qu'ont prises leurs engagements tout au long de la vie).

Les valeurs du militant s'expriment à travers un long processus allant de la prise de conscience jusqu'à l'apprentissage de l'action militante, souvent par l'expérimentation de plusieurs formes ou voies qui n'ont peut-être pas été consciemment choisies au départ, mais qui le deviendront par la suite, lorsque la conviction sera suffisamment forte pour vouloir passer à l'action. Ces valeurs ressortent aussi dans le désir du militant de faire partager sa prise de conscience et de changer les choses, désir qui, pour une minorité cependant, pourra aller jusqu'à l'action politique.

## ■ VALEURS PROPREMENT DITES

Quelle lecture de la réalité réussit à motiver des jeunes de sorte qu'ils s'engagent bénévolement ou consacrent énergie et temps dans une organisation avec la conviction qu'ils pourront changer les choses, alors que tant d'autres jeunes demeurent indifférents ou ne sont pas poussés à agir dans le même contexte ? Le type et le lieu de la militance portent implicitement le sceau des valeurs en cause. Il ne sera pas question ici du degré d'engagement, plutôt élevé chez les personnes interrogées, qui pourrait donner un autre indice de la force d'adhésion à cette valeur ; le but du présent texte n'est pas de faire une analyse de la militance ou de motifs autres, ce qu'apporte pour soi la militance, comme reconnaissance ou au plan de la carrière, par exemple. Quelles sont donc ces convictions capables de conduire à un engagement à promouvoir ou à défendre une cause ? Plusieurs ont été mentionnées au cours des entrevues. Elles seront résumées sous quatre grandes catégories qui semblent emporter l'adhésion.

## ■ Prise de conscience des intérêts des jeunes

Pour la plupart des militants interviewés, la prise de conscience des intérêts des jeunes a constitué le premier palier de militance. Les premières expériences d'engagement se sont souvent produites lors d'activités étudiantes (associations étudiantes au secondaire, au collégial et à l'université), mais aussi lors d'activités parascolaires dès le secondaire. Les valeurs véhiculées plus spécifiquement dans les associations étudiantes concernent au premier chef les intérêts des étudiants. Un militant âgé de 30 ans membre d'un comité-conseil énumère les nombreuses participations actives qu'il a eues dès l'école secondaire : conseil étudiant, radio étudiante, événements et autres. Il ajoute laconiquement : « Puis ça a continué au cégep ! » Les causes souvent mentionnées par ceux qui ont milité au cégep et à l'université concernent les droits de scolarité et l'avenir du travail. Sous-jacentes à ces questions se profilent la réaffirmation des valeurs liées à la démocratisation de l'enseignement, à l'universalité des services, à la recherche de certaines formes d'égalité à l'intérieur de la catégorie jeune elle-même,

mais aussi une inquiétude à l'égard de certaines inégalités de traitement que réserve le monde du travail au moment de l'insertion professionnelle. Certains anciens militants d'associations étudiantes ont l'impression d'avoir fait avancer la question des jeunes, ce qui se reflète maintenant dans une politique jeunesse (Gouvernement du Québec, 2001) et un plan d'action jeunesse au gouvernement du Québec, pour l'intervalle 2002-2005.

Ce serait toutefois réduire l'action militante des étudiants que de ne pas mentionner d'autres causes mues par des valeurs qui transcendent la catégorie jeune. Un jeune homme de 25 ans dira, par exemple, que « c'est très militant » au cégep qu'il a fréquenté. Il parlera de manifestations contre la réforme Axworthy, sur la réforme de..., etc., qui l'ont conduit à prendre conscience de ce qui n'allait pas dans la société, « un mouvement de critique radicale et de mobilisation pour quelque chose de plus grand, un idéal », ajoutera-t-il.

Les militants présents dans des associations vouées spécifiquement à la revendication de meilleures conditions de vie pour les jeunes ne manquent pas de souligner les multiples domaines de la condition des jeunes où ils ont pris conscience que les inégalités ou l'injustice débordaient des intérêts de cette catégorie sociale; tantôt ce sera la crainte de devoir soutenir les aînés vieillissants et de ne pas en avoir les moyens, tantôt ce sera les discriminations à l'égard de ces derniers à entrer dans le monde du travail. Un militant de ces organisations, âgé de 28 ans, résume ainsi les objectifs qu'il poursuit avec les autres membres de l'organisme :

En fait, [nom de l'organisme], c'est là pour promouvoir une certaine philosophie, une certaine approche par rapport aux problèmes des politiques publiques, mais c'est aussi un canal pour défendre les droits et intérêts des jeunes travailleurs, donc les gens qui commencent leur carrière professionnelle[...]

Une réalité autre que celle de l'insertion professionnelle fait ressortir une valeur qui apparaît de plus en plus importante pour les jeunes contemporains, soit celle de la vie familiale. Cette valeur ne va pas sans une autre qui concerne le plaisir à se retrouver avec d'autres et qui est présente dans l'expérience de participation à des associations. Les jeunes québécois ne sont pas les seuls à ne plus vouloir tout miser sur le travail. Il en est de même des jeunes français (Galland et Roudet, 2001), même si le rapport au travail demeure une dimension importante de leur vie. Dans cette perspective, une jeune femme (célibataire) qui souhaite avoir un jour plusieurs enfants a mentionné qu'il fallait « revaloriser le rôle de parents » (femme, 23 ans, parti politique). La réalité familiale en conduira d'autres à adopter le discours concernant la conciliation travail-famille. Après avoir effectué ces entrevues, il n'apparaît donc plus étonnant que les trois partis politiques provinciaux, aux élections de 2003, aient inclus des formes d'aide aux jeunes familles dans leur programme respectif.

La défense des intérêts des jeunes laisse ainsi voir l'importance de l'accessibilité aux études, de la place actuelle et à venir des jeunes dans une société où ils sont déjà minoritaires, y compris en rapport avec diverses formes de discrimination à leur égard. L'importance accordée à la famille incarne la recherche d'une plus grande harmonie entre le travail et la vie privée (voir à ce propos Gauthier et Charbonneau, 2002, p. 24-27 et 71-72).

## ■ **Solidarité internationale, valeurs de justice et de paix et interdépendance des systèmes**

La solidarité internationale, les valeurs de justice et de paix dans le monde, l'interdépendance des systèmes en matière d'environnement constituent autant de valeurs sous-jacentes à l'engagement de plusieurs militants d'aujourd'hui. Si l'on en juge par le nombre d'organismes « jeunes » qui s'intéressent au tiers-monde, l'intérêt que les jeunes manifestent pour les voyages, les stages d'étude ou le travail à l'étranger dépasse la simple curiosité ou le besoin de garnir leur curriculum vitæ.

La plupart des militants interviewés, dont certains sont membres d'associations orientées vers des enjeux qui débordent le milieu environnant, ont en effet vécu une expérience internationale grâce à des associations au secondaire ou au collégial, dans des stages d'insertion professionnelle au collégial ou à l'université ou encore au cours de leur engagement dans une association. Ces lieux se situent souvent au sud, dans certains pays d'Amérique latine et d'Afrique. Internet joue aussi un rôle dans le désir de partage des expériences comme celle-ci, qui se concrétise avec des jeunes d'Afrique :

[...] J'ai échangé avec un adhérent togolais qui travaille à la création d'écovillage. C'est quelque chose que les jeunes du Saguenay et de la Gaspésie visent aussi. [...] d'ouvrir nos horizons, ça nous permet de partager nos expériences et de nous enrichir (femme, 29 ans, association de jeunes).

La question de l'environnement est également au cœur de débats importants et revient dans plusieurs entrevues, qu'il s'agisse des propos de militants d'associations ou de partis politiques. Il semble bien que pour ces militants, cela constitue la porte d'entrée à un autre aspect d'une prise de conscience de l'interdépendance entre le privé, le local et l'international. Ils veulent partager cette prise de conscience afin, entre autres, et pour utiliser le langage même d'une de ces jeunes femmes, « que les jeunes québécois réalisent que leur champ de consommation et que leur champ politique ont des impacts sur les populations du Sud » (femme, 29 ans, association).

Ces expériences auront des effets divers sur l'engagement. Pour une jeune militante de 19 ans, elles lui auront fait découvrir l'importance de « ramener un peu d'humanité » dans les relations interpersonnelles. Une aînée, 27 ans, voudra continuer sa participation active dans un organisme d'éducation internationale pour détruire l'image

misérabiliste qui est souvent transmise par les médias à l'égard des pays pauvres. Elle veut donner le goût à d'autres jeunes et à son milieu de s'intéresser à ces questions dont celle de la mauvaise répartition de la richesse. Dans cette perspective, il est souvent question du commerce équitable pour lequel certains ont milité après une prise de conscience des injustices que subissent certains petits producteurs des pays du Sud. Pour d'autres, l'objectif sera d'abolir les préjugés tenaces dans leur milieu comme celui que «la guerre, ça fait rouler l'économie». D'autres encore iront jusqu'à se mobiliser dans des groupes altermondialistes et à s'associer à leurs manifestations à l'occasion, à participer à des marches pour la paix, à joindre les forums mondiaux comme ceux de Porto Alegre ou de Johannesburg. On observe souvent la présence des mêmes militants dans ces causes diverses.

Ainsi, cette prise de conscience de l'incidence du comportement du jeune sur les autres milieux ne néglige pas pour autant son engagement dans son propre milieu. Si la sensibilité aux réalités internationales suscite des formes de militantisme à diverses échelles, la préférence pour l'engagement au plan local en retient d'autres, qui ne voient pas quelle influence ils peuvent avoir dans des manifestations à propos d'enjeux nationaux ou internationaux. Un militant dans un parti politique municipal dira ainsi :

Après ça, je traitais avec des intervenants provinciaux, puis je me suis rendu compte à un moment donné, et avec ce qui s'est passé au Sommet des Amériques, qu'il n'y avait pas grand-chose à faire. J'en suis venu à la conclusion que je n'avais pas grand-chose à faire, pas grand-chose à apporter et que mon opinion ne pouvait pas servir à quelque chose à ce niveau-là (homme, 24 ans).

On déplorera aussi qu'il n'y ait pas d'instances internationales où faire valoir ses revendications. Une interviewée voudra «améliorer les conditions de vie des jeunes ici», au Québec, en commençant par les «conscientiser», en analysant les problèmes et en faisant, par la suite, cheminer les revendications vers le gouvernement en place. Si plusieurs sont emportés par ces moments d'effervescence et de solidarité internationale, leur action, en particulier en ce qui concerne l'environnement, est cependant locale : la question de l'eau, de la gestion des déchets ou des espaces verts dans les municipalités, celle des mini-centrales hydroélectriques qui contribuent, sans besoin réel, à détruire l'environnement et les paysages, etc. Le milieu immédiat n'y échappe pas : «Je suis catégorisé monsieur Environnement dans ma famille» (homme, 24 ans, association).

Teinturier (2000), à la suite d'une enquête effectuée en France, conclut qu'aucune des grandes causes qui ont mobilisé les cohortes précédentes n'arrive à mobiliser les jeunes d'aujourd'hui. Des événements récents (marches pour la paix, par exemple) nous amènent à remettre en question cette conclusion plus particulièrement pour ce qui est du cas québécois et à formuler autrement l'intérêt des jeunes de cette société pour les grandes causes. Teinturier lui-même y fait allusion : les

grandes causes pourraient encore rassembler les jeunes, mais à la condition qu'ils y voient une solidarité de proximité et « l'utilité sociale immédiate » (*Idem*). Les jeunes contemporains seraient plus pragmatiques et plus impatients que leurs prédécesseurs. Ils voient une relation directe entre ce qu'ils vivent et ce qui se passe ailleurs à l'échelle du monde. L'allusion aux instances internationales et à leur manque de représentativité ou de leadership constitue certes un élément original de cette prise de conscience des jeunes. De là à déduire qu'il vaut mieux s'attacher à régler les problèmes autour de soi que de penser pouvoir le faire à une échelle plus grande, il n'y a qu'un pas.

Ce va-et-vient entre le privé, le local et l'international illustre la capacité des jeunes contemporains de « se voir » en interaction. Il serait intéressant d'analyser ce constat dans la perspective de leur participation à la culture médiatique (télévision, Web, etc.) et à la culture des réseaux par la multiplicité des moyens de communication dont certains disposent, d'Internet aux voyages à l'extérieur du pays.

## ■ Respect de soi et des autres

Le respect des autres lointains et de la nature n'exclut pas pour autant le respect de soi et celui des autres appartenant au milieu immédiat. Le respect des autres passe par la reconnaissance des droits, dont le droit de tous de vivre en paix. Une femme de 30 ans fortement impliquée dans les mouvements altermondialistes se scandalise du fait que, dans son université, on tienne un congrès sur l'innovation dans l'armement : « Moi, c'est au niveau moral que ça m'agace, peut-être parce que je suis une fille qui a une grande sensibilité », dira-t-elle. Un militant politique parlera du droit des femmes à l'égalité, des droits des conjoints de même sexe.

Le respect passe par une certaine admiration pour l'action citoyenne : « des citoyens qui se fédèrent pour éviter la fermeture d'une dernière école ou d'un dernier bureau de poste, c'est l'expression suprême de la démocratie... » (homme, 21 ans, fortement engagé dans un parti politique). Ce même sentiment est partagé dans un autre parti politique. Le contact des autres cultures invite aussi au respect même si, comme l'illustrent les propos d'une jeune femme de 27 ans qui a traîné son baluchon de par le monde : « Je crois qu'une vie ne suffit pas à cerner une autre culture », il se révèle difficile en dépit de la meilleure volonté, de toujours comprendre les autres.

La question du respect en tant que stratégie militante a aussi été abordée. Un militant en témoigne ainsi :

Je ne dirais pas que j'ai de l'influence sur la politique. Mais je pense que j'ai de l'influence au niveau local, à mon niveau personnel, parce qu'habituellement je respecte beaucoup les gens. Ça fait que les gens m'aiment bien. Quand je vais dire quelque chose, les gens vont le prendre en considération (militant politique, 24 ans).

Cette stratégie dénote un attachement à des valeurs démocratiques en train de s'effriter en ce qui concerne la voix du simple citoyen, tout comme celle du militant de base. Un témoignage rend bien ce regret que les militants en soient rendus à ne plus avoir d'influence sur leur parti: « Quand j'ai vendu une carte de membre à mon voisin, je veux l'assurer que ses idées et son implication vont être reconnues » (homme, 28 ans). Il y a prise de conscience, dans ce cas, de certaines formes de mépris ressenties par les militants de la base dans les partis politiques et par les citoyens ordinaires. Ce mépris pourrait contribuer à la dévalorisation de l'action politique, le citoyen ne se sentant pas compris ou se percevant loin de l'appareil politique, ce qui peut expliquer une partie de l'attitude envers la dimension politique dont il sera question plus loin.

La question des droits individuels, du respect de ses propres droits dont celui d'être écouté, du droit des autres qui s'exprime dans la différence culturelle, se manifeste sous diverses formes et se présente souvent sous l'angle de problèmes de relations et de manque de respect. La sensibilité de l'« individu blessé » s'affiche derrière la question du respect des autres. Faut-il y voir la marque du brassage des cultures, les effets négatifs consécutifs à une structuration de la société autour des droits individuels, la faiblesse du politique dans un nouveau contexte international ?

## ■ Adhésion aux valeurs démocratiques

L'affirmation des droits individuels pourrait bien être une des expressions de l'adhésion aux valeurs démocratiques, ce qui ne signifie pas nécessairement un engagement politique direct. Tous les jeunes interviewés ont affirmé avec conviction, pour la plupart, accomplir leur premier devoir de citoyen: aller voter. Certains affirment manquer d'information dans cet accomplissement, d'autres déplorent que « leur vote ne vaille pas un vote », c'est-à-dire que le système de représentation ne respecte pas la proportionnelle. Certains comprennent que bien des jeunes soient désintéressés de la politique, ce qu'ils expliquent par le fait que les jeunes sont stimulés par beaucoup de choses et peuvent avoir d'autres centres d'intérêt, être « concernés par d'autres causes » (femme, 26 ans). D'autres ont découvert les valeurs de la démocratie lors de séjours dans des pays où elle n'existe pas.

Pendant, l'engagement politique proprement dit ne constitue pas une valeur partagée par tous et ne présente pas le même intérêt pour tous, et ce pour des raisons fort variées. La question suivante a été posée à tous les interviewés: pensez-vous vous impliquer dans la politique un jour? Certains ont une vision idéalisée de la politique qui devient pour eux – c'est le cas d'un militant de 28 ans dans un parti politique – une activité noble dans laquelle les jeunes devraient s'investir, ce qu'il fait lui-même. Il ajoute: « C'est l'envers de l'individualisme.

Tu t'investis pour des gens.» Cependant, si certains acceptent d'être des militants actifs, ils n'iraient pas jusqu'à briguer les suffrages :

Moi, je ne veux pas être députée, je suis plus une fille qui travaille dans l'ombre. Je n'aime pas être devant les caméras. C'est sûr que la politique va toujours faire partie un peu de ce que je vais faire (22 ans, militante d'un parti politique).

Cette jeune femme est-elle représentative d'une tendance, chez les femmes, à travailler de manière discrète laissant les préaux à leurs homologues masculins ? Quelques autres témoignages vont en ce sens. L'enquête de Quéniart et Jacques (2002), enquête de type qualitatif aussi, indique pourtant que les jeunes femmes peuvent aussi aller jusqu'à un engagement direct dans les causes qu'elles soutiennent. C'est cette volonté qu'exprimait avec force une militante de 18 ans :

Quand j'avais 5 ans, le père Noël m'a déjà demandé : « Qu'est-ce que tu veux faire plus tard ? – Je veux être premier ministre du Canada. » Puis je veux encore être premier ministre du Canada. C'est sûr que mes idées politiques ont changé au fur et à mesure du temps. [...] Je veux me partir mon propre parti. Comme ça que je veux être sûre que tout ce qui est dedans va être propre.

Une autre tendance est partagée par quelques militants qui ont occupé des postes de responsabilité dans divers organismes, postes qui les ont conduits à réfléchir sur les lieux où ils pourraient exercer le plus d'influence :

Quelles sont les valeurs qui sont prioritaires pour ma part ? Quels sont les principes sur lesquels je ne suis jamais prête à plier ? Qu'est-ce qui est vraiment fondamental ? Par la suite, je jugerai du lieu qui, à mon avis, sera le plus approprié pour faire cheminer mes idées et obtenir un gain (militante, 24 ans).

L'engagement politique, jusqu'à la possibilité de siéger en Chambre, n'apparaît pas nécessairement le meilleur moyen de faire changer les choses :

De la politique, tu peux en faire de différentes façons, puis, sincèrement, je n'ai pas encore trouvé le moyen par lequel je vais faire de la politique pour faire cheminer mes convictions. Ce moyen-là pourrait, par exemple, se faire tant au sein de l'appareil gouvernemental que dans un parti politique, que dans l'action syndicale... Le milieu communautaire, il y a là beaucoup de choses à faire que j'aimerais accomplir, le restructurer, par exemple (militante, 24 ans).

Plus encore, le fait de briguer les suffrages donnerait l'impression de jouer sur deux tableaux : s'investir dans la société civile et faire de la politique. Ne pas passer pour « achetable » constituerait une forme d'éthique de base de l'engagement et de condition pour assurer l'efficacité de l'activité militante :

Alors, ce n'est pas exclu qu'éventuellement je fasse le saut. Mais je vais le faire, premièrement, quand je vais me sentir prêt, et je vais le faire quand, deuxièmement, je vais sentir que c'est le temps et



que je vais trouver une niche qui me ressemble aussi. Parce que, adhérer à un parti politique, c'est laisser beaucoup de tes idées personnelles pour adhérer à un consensus qui est, somme toute, assez mince... (militant, 28 ans).

Dans ce contexte, *la question nationale* demeure-t-elle encore un enjeu mobilisateur pour les jeunes dont il s'agit ici? S'il est difficile de connaître le nombre des « passionnés » de la nation, quelques entrevues ont révélé une force de conviction parmi les plus affirmées en cette matière, mais, du même coup, la difficulté d'en parler. Il se trouve même des militants souverainistes issus de l'immigration, mais « ça ne court pas les rues », dira l'un d'eux, entraîné en politique par un de ses amis. Cette question pourrait même être devenue un sujet tabou pour certains :

C'est dur de renouveler le débat. On peut bien en discuter, on est pour ou contre. Les arguments sont toujours très sensibles. [...] On discute bien davantage de la mondialisation, mais du rôle de l'État, de notre position en Amérique du Nord, de la survie du français, ça c'est des enjeux sur lesquels on ne discute plus (membre d'une association, 25 ans).

Ces différents témoignages font bien voir un malaise envers l'action politique, malaise qui devra être ultérieurement analysé. Ce malaise comporte un certain silence ou, à tout le moins, une grande réserve en ce qui concerne la question nationale. Même si cette question a toujours fait partie du décor politique québécois, et ce, dans tous les partis politiques, les différentes cohortes l'ont traitée de diverses manières, souvent en réaction à ce qui a pu constituer une atteinte à la langue ou à une certaine spécificité du Québec. Des périodes d'accalmie ont suivi les échecs : les référendums, par exemple, ou les gains à partir de concessions du gouvernement fédéral. L'affirmation du premier ministre Jean Chrétien relative à la guerre en Irak à la suite de manifestations qui ont mobilisé la jeunesse dans toutes les régions du Québec serait de celles-là.

## ■ CONCLUSION

C'est sur cette vision d'avenir, à la fois optimiste quant à la durée de la militance et un peu ambivalente en ce qui concerne la vision de l'action politique, que se termine cette énumération des principales constellations de valeurs qui se dégagent du discours des militants interviewés. Les militants d'aujourd'hui continueront sans doute, pour quelques-uns d'entre eux à tout le moins, à porter les valeurs dont ils témoignent aujourd'hui : le lien qu'ils font entre le local et l'international, tant dans leur relation avec les autres que pour la protection de la planète, la recherche de consensus entre générations, mais aussi avec des groupes aux cultures diverses, une certaine inquiétude en ce qui

concerne la question nationale sans trop savoir comment ils parviendront à la résoudre. Les valeurs démocratiques passent par le respect des droits, mais dans une certaine perplexité quant à la politique comme gardienne de ces droits. Les limites de l'enquête ne permettent toutefois pas encore de généraliser ces analyses issues d'un corpus restreint d'entrevues.

L'analyse du processus de construction des valeurs a constitué, dans cette enquête par entrevues, l'une des voies parmi les plus intéressantes pour remettre en question la prétendue apathie de la jeunesse actuelle eu égard aux questions sociales et civiques. Elle a permis de connaître l'origine du regain d'intérêt pour les enjeux dont il vient d'être question et le maintien de cet intérêt, la manière dont se fait la transmission des valeurs, autant par les influences que les jeunes militants ont subies que celles qu'ils exercent à leur tour. Ainsi, la transmission des valeurs ne se fait pas que des aînés ou des institutions aux plus jeunes. Les jeunes militants exercent une influence non négligeable sur leur famille et sur leur milieu immédiat. La question de l'environnement est particulièrement instructive de ce point de vue. Ce sont souvent les jeunes enfants qui apprennent à leurs parents les rudiments du recyclage, de l'économie d'énergie, de la protection de la forêt et de la conservation de l'eau. Parmi les témoignages obtenus en entrevue, ceux qui concernent la question de l'eau et les excès dans l'achat des produits de consommation illustrent bien la direction de l'influence qui va des plus jeunes aux aînés.

La circulation des valeurs se fait aussi entre amis ou compagnons d'étude. C'est le plus souvent un ami qui va en entraîner un autre à s'inscrire dans un parti politique ou une association. Si le premier geste consiste à « suivre » en quelque sorte l'autre, la prise de conscience d'enjeux à défendre ou dont il faut faire la promotion favorisera le développement de la conviction personnelle à la base de la persévérance.

Quelle est l'influence, par ailleurs, qu'exerce la famille et les autres institutions dans ce processus de sensibilisation aux questions sociales et politiques? En ce qui a trait à la politique plus spécifiquement, les entrevues laissent voir une situation ambiguë quant à la socialisation au sein de la famille : si, pour plusieurs, les parents ont eu une influence certaine sur l'éveil à la question politique, ce ne fut pas toujours le cas. Ainsi, certains interviewés ont même développé de l'intérêt pour la politique en réaction à l'apathie de leurs parents, toujours selon leurs dires!

Par ailleurs, ce qui étonne le plus quant à l'éveil aux valeurs pouvant conduire à un engagement et à la socialisation à la militance, c'est la place qu'occupent les milieux d'éducation, grâce aux associations étudiantes ou aux activités parascolaires. Le rôle des enseignants et des éducateurs responsables de la vie étudiante, cette dimension de la vie scolaire et étudiante souvent négligée dans les études sur l'engagement et la militance, se révèle pourtant de première importance. C'est

dans ce type d'activités que se fait le premier apprentissage de fonctionnement en groupe, de partage d'objectifs communs, de développement du leadership comme l'ont indiqué à maintes reprises les répondants à cette enquête. Il faut ajouter à la sensibilisation à des enjeux collectifs par l'action, l'interaction stimulante que les jeunes ont pu avoir avec les professeurs dans certains cours par des éléments du cours lui-même, les lectures suggérées, l'attention à l'actualité, des facteurs ayant contribué, à leur manière, à préparer un terreau fertile à l'engagement.

Il faut enfin s'attarder à ce phénomène qui apparaît nouveau à bien des points de vue, soit cette prise de conscience que la défense des grands enjeux internationaux comme l'environnement et la paix dans le monde commence aujourd'hui et dans sa propre vie et que cette défense s'étend aux structures de proximité que sont les associations, parfois les conseils municipaux et les structures régionales. Il n'est pas surprenant, dans ce contexte, que des interviewés aient exprimé un malaise quant à la question nationale. Quel rôle spécifique revient à ce palier de gouvernement? Les manifestations de masse qui se sont multipliées au cours des dernières années apporteraient certaines explications à ces comportements et à ces doutes si l'hypothèse énoncée par Favre (1990) se confirmait. Pour ce politologue, le rôle accru de la société civile s'exprimerait dans des manifestations spontanées lorsque les partis politiques se trouvent à une étape de stagnation et d'effacement. Dans une société d'individus, et d'individus pragmatiques, sans doute faut-il voir là la première étape dans la volonté de changer le monde lorsqu'il n'est pas possible de compter sur ses élus pour le faire!

## ■ ANNEXE

### ***Méthodologie et limites de l'étude***

---

Lors de la première vague, 25 entrevues (13 femmes et 12 hommes âgés de 18 à 30 ans) ont eu lieu : 13 militants de trois partis politiques; 9 militants d'associations de jeunes; 3 militants de comités-conseils, nombre qui ne couvre pas tout le spectre de l'échantillon raisonné prévu dans l'enquête. Les militants membres d'autres types d'organisation en lien avec la typologie de la participation élaborée à la suite d'un inventaire, soit les groupes de pression et organismes de représentation où les jeunes sont minoritaires (Brouillette, 2002; Gauthier et Gravel, 2003), feront partie d'une deuxième vague d'entrevues à venir. Les militants dont il s'agit ici se distinguent par leur origine sociale et ethnique et par leur provenance de diverses régions du Québec.

Pour la présente étude des valeurs, les entrevues ont été catégorisées à partir des dimensions suivantes: les valeurs d'engagement proprement dites (quelle cause est suffisamment importante pour accepter de la défendre de façon engagée dans un organisme, une association ou un parti politique); la manière dont ces valeurs se sont transmises (l'influence que d'autres ont pu exercer sur soi ou celle qu'on croit exercer sur les autres); le palier d'engagement (local, national ou international); le lieu de l'engagement (association, parti, etc.).

Le nombre limité d'entrevues, et surtout restreint à certains types d'appartenance liés à la typologie de la participation, ne couvre pas tout le spectre du militantisme. Ainsi en est-il des associations étudiantes et des groupes de pression qui se déploient lors d'événements internationaux, bien que plusieurs des individus interviewés ont participé à l'un ou l'autre de ces groupes ou associations, mais n'en faisaient pas spécifiquement partie au moment de l'entretien.

Un biais va certainement apparaître dans l'analyse, car le nombre d'entrevues n'est pas équivalent: les associations vouées à la sensibilisation aux questions de solidarité internationale et des membres de commissions jeunesse des partis politiques y sont le plus représentés. Cela ne signifie pas, cependant, un manque d'intérêt pour ces questions chez les jeunes, mais la difficulté d'en mesurer l'importance pour l'ensemble de la population des jeunes adultes.

---

## BIBLIOGRAPHIE

- AUGUSTIN, J.-P. (1994). «La rencontre forcée des mouvements de jeunes et des orientations politiques en France de 1940 à 1968», dans R. Hudon et B. Fournier (dir.), *Jeunesses et politique, Tome 2: Mouvements et engagements depuis les années trente*, Sainte-Foy et Paris, Presses de l'Université Laval et l'Harmattan, p. 207-231.
- BIENVENUE, L. (2003). *Quand la jeunesse entre en scène. L'Action catholique avant la Révolution tranquille*, Montréal, Éditions Boréal.
- BRAUNGART, R. G. et M. M. BRAUNGART (1989). «Les générations politiques», dans J. Crête et P. Favre (dir.), *Génération et politique*, Québec et Paris, Presses de l'Université Laval et Économica, p. 7-51 (Politique comparée).

- BROUILLETTE, A.-A. (2002). *La participation des jeunes aux lieux de décision et de pouvoir. Inventaire des organismes*, INRS-UCS (Rapport de recherche; document inédit).
- FAVRE, P. (dir.) (1990). *La manifestation*, Paris, Presses de la fondation nationale des sciences politiques.
- CONSEIL PERMANENT DE LA JEUNESSE (2003). *Répertoire des organismes jeunesse 2003*, Gouvernement du Québec.
- DUMONT, M., M. JEAN, M. LAVIGNE et J. STODDART (1982). *L'Histoire des femmes au Québec*, Montréal, Quinze.
- GALLAND, O. et B. ROUDET (dir.) (2001). *Les valeurs des jeunes. Tendances en France depuis 20 ans*, Paris, L'Harmattan.
- GAUTHIER, M. (2003). «The Inadequacy of Concepts: The Rise of Youth Interest in Civic Participation in Quebec», *Journal of Youth Studies*, vol. 6, n° 3, p. 265-276.
- GAUTHIER, M. (2001). «Les représentations sociales de la jeunesse chez les sociologues de langue française au Canada», dans M. Gauthier et D. Pacom (dir.), *Regard sur... La recherche sur les jeunes et la sociologie au Canada*, Québec, Presses de l'Université Laval et Institut québécois de recherche sur la culture, p. 54-68.
- GAUTHIER, M. (2000). «L'âge des jeunes: un fait social instable», *Lien social et politiques*, n° 43, p. 23-32.
- GAUTHIER, M. (1986). «Les associations de jeunes», dans F. Dumont (dir.), *Une société des jeunes?*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, p. 337-369.
- GAUTHIER, M. et J. CHARBONNEAU (2002). *Jeunes et fécondité: les facteurs en cause*, Sainte-Foy, INRS-Urbanisation, Culture et Société, 106 p. (rapport de recherche).
- GAUTHIER, M. et P.-L. GRAVEL (2003). «La participation des jeunes à l'espace public au Québec, de l'associationnisme à la mobilisation», dans M. Gauthier (dir.), *Regard sur... La jeunesse au Québec*, Québec, Presses de l'Université Laval et Institut québécois de recherche sur la culture, p. 91-104.
- GOUVERNEMENT DU QUÉBEC (2001). *La jeunesse au cœur du Québec. Politique québécoise de la jeunesse*, Québec, Les Publications du Québec.
- HIRSCHMAN, A. O. (1983). *Bonheur privé. Action publique*, Paris, Fayard.
- HÜBNER-FUNK, S. (1994). «La génération des Jeunesses hitlériennes. Transitions, transformations, transmissions», dans R. Hudon et B. Fournier (dir.), *Jeunesses et politique, Tome 2: Mouvements et engagements depuis les années trente*, Sainte-Foy et Paris, Presses de l'Université Laval et L'Harmattan, p. 163-183.
- HUDON, R. et B. FOURNIER (1994). *Jeunesses et politique. Tome 2, Mouvements et engagements depuis les années trente*, Québec et Paris, Presses de l'Université Laval et L'Harmattan.

- INGLEHART, R. (1997). *Modernization and postmodernization: Cultural, Economic and Political Change in 43 Societies*, Princeton, Princeton University Press.
- JONES, F. (2000). «Le bénévolat à la hausse chez les jeunes», dans Statistique Canada, *L'emploi et le revenu en perspective*, vol. 12, n° 1, p. 38-45.
- LAGRÉE, J.-C. (2002). «Les jeunes se désintéressent-ils de la politique?», dans *Agora Débats/Jeunesse*, n° 30, p. 94-107.
- LEMIEUX, V. (1986). «L'État et les jeunes», dans F. Dumont (dir.), *Une société des jeunes?*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, p. 325-335.
- MUXEL, A. (2001). *L'expérience politique des jeunes*, Paris, Presses de science politique.
- NOREAU, P. (1994). «Le militantisme des jeunes Québécois dans les années quatre-vingt», dans R. Hudon et B. Fournier, *Op. cit.*, p. 279-312.
- PICHÉ, L. (2003). *Femmes et changement social au Québec. L'apport de la Jeunesse ouvrière catholique féminine, 1931-1966*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. «Religions, cultures et sociétés».
- PLEYERS, G. (2003). *L'engagement des jeunes dans la mouvance altermondialiste*, Communication livrée au colloque organisé conjointement par le CR «Sociologie de la jeunesse» et le GT «Parcours de vie et vieillissement» de l'AISLF à l'Université de Liège les 2, 3 et 4 avril.
- PRONOVOST, G., C. ROYER, avec la collaboration de Sarah Charbonneau (2003). «Les valeurs des jeunes», dans M. Gauthier (dir.), *Regard sur... La jeunesse au Québec*, Québec, Presses de l'Université Laval et Institut québécois de recherche sur la culture, p. 145-155.
- QUÉNIART, A. et J. JACQUES (2002). «L'engagement politique des jeunes femmes au Québec: de la responsabilité au pouvoir d'agir pour un changement de société», *Lien social et politiques*, n° 46, p. 45-53.
- STOLLE, D. et M. HOOGHE (2003). «Consumers as Political Participants? Shifts in Political Action Repertoires in Western Societies», dans M. Micheletti, A. Føllesdal et D. Stolle (dir.), *Politics, Products, and Markets. Exploring Political Consumerism Past and Present*, New Brunswick, Transaction Press, p. 265-288.
- TEINTURIER, B. (2000). *Les jeunes et la citoyenneté aujourd'hui*. TNS SOFRES, site Internet: [http://www.tns-sofres.com/etudes/pol/081200\\_citoyen\\_n.htm](http://www.tns-sofres.com/etudes/pol/081200_citoyen_n.htm), 8 janvier 2004
- WEBER, M. (1971). *Économie et société*, Paris, Plon.

C H A P I T R E

---

9

**Jeunes et militantisme chrétien**  
**Des valeurs acquises**  
**aux valeurs transmises**

**Lucie Piché**

*Cégep de Sainte-Foy*  
*Observatoire Jeunes et Société*

*en collaboration avec*

**Sophie Goulet**  
*INRS–Urbanisation, Culture et Société*

Le présent article examine les résultats d'une enquête rétrospective conduite en juin 2002 auprès d'anciens militants et militantes de la Jeunesse ouvrière catholique (JOC). Cette enquête visait à dégager l'impact du militantisme jociste dans l'itinéraire militant des anciens membres du mouvement. En comparant les motifs d'adhésion à la JOC, les motivations invoquées par les répondantes et les répondants pour poursuivre leur engagement militant dans leur vie adulte et les réponses concernant les valeurs acquises à la JOC et transmises à leur entourage, le présent article permet de mettre en relief l'incidence de ce type de militantisme sur la construction de l'identité sociale de ces jeunes d'avant la Révolution tranquille pour qui le souci des autres, le développement d'une conscience sociale et l'engagement figurent parmi les principales valeurs acquises au sein de la JOC.

Souvent mesuré à l'aune de la génération soixante-huitarde, le militantisme des jeunes est souvent sous-estimé, comme si leur capacité d'engagement ne pouvait être mise sur le compte des valeurs partagées par les jeunes. Un certain nombre d'études montre cependant que les valeurs de solidarité sociale et d'engagement communautaire sont toujours de mise parmi les jeunes générations, mais qu'elles s'actualisent autrement. L'engagement des jeunes se vit en effet sous d'autres formes, souvent en marge des structures trop formelles ou des cadres traditionnels, et de nouveaux enjeux mobilisent la jeunesse. À l'heure du virtuel et de la mondialisation, les chercheurs observent en effet une recomposition des luttes et des formes de mobilisation (Gauthier, 2003 ; Ion, 1996 ; Baugnet, 1996).

Les apprentissages formels et informels immédiats que permet la participation sont bien connus : meilleure connaissance des rouages de la vie en société, tel le fonctionnement des institutions et des organisations, acquisition de valeurs communautaires, éveil de la conscience sociale, etc. (Rossini, 2001 ; Gauthier, 2001). L'impact des expériences militantes sur l'engagement ultérieur des jeunes est cependant plus difficile à cerner. Si l'école constitue le lieu d'insertion sociale par excellence des jeunes, grâce auquel s'exerce une socialisation citoyenne et que se construit une morale publique (Schnapper, 2000 ; Lavallée, 1999), les associations juvéniles semblent jouer un rôle certain dans la construction de l'identité sociale des jeunes, en formant notamment des adultes engagés dans leur communauté, des citoyens actifs (Rossini, 2001 ; Baugnet, 1996 ; Pujol, 1996 ; Fournier, 1988). Comment et sur quelles bases leur mobilisation au sein de structures participatives façonne-t-elle leur identité sociale ultérieure ?

C'est pour tenter de répondre à cette question et ainsi mieux cerner la pérennité des valeurs acquises par des jeunes adultes au sein de mouvements associatifs que sont examinés ici les résultats d'une enquête rétrospective conduite auprès de personnes ayant milité au sein de mouvements de jeunesse québécois. Les « anciens jeunes » auxquels nous nous sommes intéressés ont tous et toutes milité à la JOC, une association fondée en 1932. Pour les rejoindre, des questionnaires



ont été expédiés aux membres de la Fondation de la JOC, organisme fondé en 1986 dans le but d'apporter un soutien financier au mouvement et de tisser des liens entre les anciens membres et les nouvelles générations de militants. Sont membres de la fondation les personnes ayant déjà milité à la JOC, de même que des sympathisants. Facilement récupérables, ces derniers ont pu être retirés de la liste d'envoi.

Au total, 979 questionnaires ont été expédiés aux anciens membres du mouvement par l'entremise du secrétariat de la Fondation de la JOC<sup>1</sup>. Le taux de réponse est de 12 %, soit 115 questionnaires retournés<sup>2</sup>. De ce nombre, il faut soustraire six questionnaires qui nous ont été retournés sans être remplis en raison du décès de personnes. Notre échantillon est donc constitué des témoignages de 109 répondants et répondantes, soit 75 femmes et 34 hommes. Précisons ici que la proportion plus importante de femmes reflète bien la réalité du mouvement. Dès les années 1940, la branche féminine de la JOC compte, au minimum, deux fois plus de membres que la branche masculine et le rapport est parfois de trois pour un. Cette féminisation n'est cependant pas propre à la JOC et touche l'ensemble des mouvements d'action catholique spécialisée (Hamelin, 1984).

Que sont devenus les militants et les militantes après leur sortie de la JOC ? Ont-ils poursuivi leur engagement militant ? La perception qu'ils ont développée d'eux-mêmes et de leur rapport au monde a-t-elle été médiatisée de façon durable par leur insertion dans ces structures participatives ? Posée en ces termes, l'analyse suppose que ces associations de jeunesse ne soient pas essentiellement perçues comme des lieux de contrôle social venant suppléer aux défaillances des mécanismes traditionnels de régulation, mais aussi comme des lieux qui répondent aux besoins et aux aspirations des jeunes, des lieux que s'approprient les jeunes et qui leur donnent prise sur le monde en favorisant leur insertion sociale (Poujol, 1990 ; Gillis, 1981). L'enquête que nous avons menée permet de mieux comprendre l'incidence de cette expérience sur le parcours des anciens membres de la JOC.

- 
1. Nous tenons à exprimer ici notre vive reconnaissance aux membres de la Fondation qui ont non seulement accepté de joindre le questionnaire à leurs envois postaux, mais qui ont aussi formulé de précieux commentaires lors de l'élaboration du questionnaire. Un très grand merci, enfin, aux personnes qui ont accepté de remplir le questionnaire et partagé si généreusement leurs expériences.
  2. Cet envoi a été fait en juin 2002. Des délais survenus dans l'envoi du questionnaire et l'approche des vacances estivales peuvent expliquer en partie ce faible taux de réponse.

## ■ NOUVELLE FORME D'ENGAGEMENT POUR LES JEUNES DE L'ENTRE-DEUX-GUERRES

Fondée en Belgique en 1925 par un aumônier soucieux d'éviter la déchristianisation des jeunes des milieux populaires, la JOC sera implantée au Québec en 1932 (Clément, 1972). La formule plaira et des associations seront rapidement mises sur pied pour les autres segments de la jeunesse tout au long de la décennie, soit la Jeunesse étudiante catholique (1934), la Jeunesse agricole catholique (1935) et la Jeunesse indépendante catholique, pour les jeunes des classes moyennes (1935). Destinée aux couples mariés, la Ligue ouvrière catholique sera fondée en 1938.

Comme l'ensemble des mouvements d'action catholique spécialisée, la JOC se distingue de l'action catholique traditionnelle parce qu'elle ne vise pas tant la sanctification individuelle de ses membres et la préservation de leur foi que la conquête de la masse afin de maintenir l'ordre social chrétien. Alimentée par les principes d'un apostolat laïc tourné vers l'engagement social, la prise en charge par les pairs et la formation par l'action, la JOC incite en effet ses membres à acquérir une formation sociale et à s'engager activement dans leur communauté, au nom de leur foi. On cherche ainsi à faire émerger, au sein des classes populaires, une élite apte à « relever » l'âme des jeunes.

Par la nouveauté d'une approche pédagogique où savoir-faire et action se conjuguent constamment, l'action catholique spécialisée modifie considérablement la pastorale traditionnelle de l'Église. La méthode du « Voir – Juger – Agir » permet en effet aux membres de ces mouvements de s'ouvrir aux réalités sociales et de chercher à les comprendre par la rationalité scientifique et non par le seul recours à l'explication théologique. De plus, « par son insistance sur la vocation apostolique de tous les baptisés, [cette méthode...] introduit un nouvel agent : le laïc, ce chrétien non tonsuré, mais autonome, responsable, ayant des droits et une mission propre » (Hamelin, 1984, p. 75-77). L'action catholique spécialisée va ainsi favoriser l'émergence de citoyens engagés qui vont bientôt exprimer des demandes en faveur du changement social (Coutrot, 1985 ; Tétard, 1996).

La contribution de ces mouvements aux transformations qui marquent la société québécoise est désormais mieux connue : des générations de jeunes y auraient été initiées aux affaires de la cité, prenant une part active aux débats sociopolitiques et dessinant de nouvelles formes d'engagement et de citoyenneté (Bélanger, 1977 ; Bienvenue, 2003 ; Collin, 1996 ; Fournier, 1988 ; Gauthier, 1986). Ces travaux ont d'ailleurs contribué à ouvrir de nouvelles perspectives sur la période qui précède la Révolution tranquille, démontrant que les projets de société se multiplient à partir des années 1930 et que la contestation sociale se développe au sein même des associations confessionnelles (Meunier et Warren, 1999).

Notre étude de l'évolution de la branche féminine de la JOC (soit la JOCF), entre 1931 et 1966, a pour sa part mis en relief tout le potentiel novateur de l'approche jociste pour les jeunes travailleuses des milieux populaires (Piché, 2003 ; 1999). Lieu d'émergence de nouvelles pratiques centrées sur l'animation du milieu, la JOCF contribue à dessiner un espace social pour les militantes, tout en servant progressivement de tremplin à l'expression des besoins des jeunes travailleuses. Dans la seconde moitié des années 1950, par exemple, la JOCF entreprend une campagne active en faveur de la formation professionnelle des filles – le parent pauvre du système d'éducation – posant dès lors la question des inégalités que vivent les filles des milieux populaires (carences des programmes, d'aide financière, etc.). Ses revendications à l'égard du travail salarié feront de même, puisque l'insistance que la JOCF met à promouvoir l'engagement syndical des travailleuses sera susceptible d'améliorer les conditions des jeunes filles. Par son discours et ses revendications, la JOCF contribue à alimenter les débats sociaux sur des questions qui concernent plus spécifiquement les jeunes travailleuses des milieux populaires et, surtout, confère une légitimité sociale à des problèmes qui sont désormais débattus sur la scène publique.

Afin de soutenir leur action, les militantes reçoivent, pour leur part, une formation sociale et religieuse qui leur permet de nourrir leur réflexion et d'étayer leurs revendications. Les activités que les militantes organisent pour les jeunes de leur communauté élargissent par ailleurs le champ de leurs connaissances. En raison des services et des activités qu'elles doivent organiser, ces militantes acquièrent un certain nombre d'habiletés liées à la gestion et à l'animation. Se dessinent, en filigrane, de nouvelles pratiques sociales fondées sur l'animation communautaire et dont la responsabilité repose – élément nouveau dans la pastorale de l'Église – sur des filles issues des milieux populaires.

La pédagogie jociste, tout entière tournée vers l'engagement social de laïcs qu'on veut responsables de leurs semblables, n'est donc pas sans susciter maints apprentissages dont nous voulions mesurer les effets à plus long terme, ce que permet la présente enquête. S'adressant tout autant aux hommes qu'aux femmes, cette enquête permet également de procéder à une analyse différenciée et de vérifier si la variable sexuelle module les expériences acquises, voire la construction de l'identité sociale. Mais avant d'examiner les acquis relevés par les répondants et les répondantes, dressons d'abord un portrait d'ensemble de leur profil sociodémographique.

## ■ PORTRAIT D'ENSEMBLE

Les anciens jocistes qui ont répondu à l'enquête sont mariés pour la plupart, pourvus d'enfants. Certaines personnes, toutes des femmes, sont cependant issues de communautés religieuses (11 personnes) ;

quelques hommes ont également déjà été ordonnés, mais déclarent avoir quitté leur communauté depuis. Les jocistes ayant répondu à l'enquête proviennent par ailleurs de toutes les régions du Québec. La fédération montréalaise semble *a priori* légèrement surreprésentée (30%). N'ayant pas accès à la liste d'envoi, nous n'avons pas été à même de vérifier si la Fondation de la JOC recrutait davantage ses membres dans la région métropolitaine, ce qui pourrait expliquer cette surreprésentation. Il est par ailleurs intéressant de constater que le spectre des âges représentés est assez large, mais que la grande majorité des répondants et des répondantes a plus de 60 ans (12 personnes seulement se situent en deçà de cet âge) et qu'une très grande proportion est âgée de 70 ans et plus (69% des femmes et 67% des hommes). Nous avons également pu déterminer que ces personnes ont adhéré majoritairement au mouvement vers l'âge de 16 ou 17 ans, ce qui, selon une étude menée par Geneviève Poujol sur les associations de jeunesse, semble constituer l'âge idéal pour que «s'inscrive durablement la greffe militante» (Poujol, 1996, p. 147).

Les deux tiers des répondants ont par ailleurs adhéré à la JOC dans les années 1930 ou 1940, soit 62% des 107 répondants pour qui nous connaissons l'année d'adhésion au mouvement. Soulignons ici que ces années sont celles où la JOC compte le plus grand nombre de membres (jusqu'à 8 000 membres dûment inscrits à la fin des années 1930) et qu'un lent déclin, par ailleurs irréversible et plus rapide chez les garçons, s'observe au fil des années 1940 (moins de 4 000 membres à la fin de cette décennie).

La durée de l'adhésion à la JOC semble par ailleurs avoir une incidence marquante sur la propension des gens à répondre au questionnaire. Plus du trois quarts des femmes (77,5%) et les deux tiers des hommes (66%) ont milité plus de quatre ans au sein du mouvement. Si l'on isole la catégorie «sept ans ou plus», on constate que 47% des personnes pour qui l'information est connue se trouvent dans cette situation. En fait, seules cinq personnes ont milité deux ans ou moins (3,9%). On ne passe pas tant d'années au sein d'un mouvement sans y exercer un certain nombre de responsabilités. De fait, un seul homme et sept femmes répondent par la négative à cette question. Tous les autres ont assumé des responsabilités, surtout à l'échelle locale, mais beaucoup également à l'échelle régionale (fédération) et parfois même nationale (centrale jociste).

C'est donc dire que notre échantillon est composé de gens pour qui être membre de la JOC apportait suffisamment de satisfaction pour y militer pendant plusieurs années, puis devenir membre, des décennies plus tard, d'une Fondation vouée à la promotion du mouvement. Ayant parfois quitté la JOC depuis plus de 50 ans, ces anciens jocistes témoignent de leur attachement au mouvement et, surtout, de l'héri-

tage que leur a légué la JOC. Cette adhésion aux idéaux jocistes induit de toute évidence un certain biais dans notre échantillonnage, puisque les témoignages de ceux et celles qui n'ont milité qu'un temps, voire qui ont rapidement laissé une association qui ne correspondait pas à leurs attentes, ne figurent pas dans cette enquête. Ces limites étant précises, nous croyons néanmoins que les témoignages recueillis sont révélateurs de l'influence de l'expérience acquise au sein de la JOC sur le parcours ultérieur des jocistes.

## ■ MILITANT UN JOUR...

Une partie de l'héritage légué par le mouvement se dessine lorsque sont comparés les motifs d'adhésion au mouvement à ceux qui ont incité les jocistes à poursuivre leur engagement à l'âge adulte. On constate en effet que l'influence du réseau (fratrie, pairs) et la recherche d'un lieu de sociabilité ont tout autant motivé les jeunes à adhérer à la JOC que leur besoin d'engagement ou les valeurs prônées par le mouvement. Le passage à la JOC semble cependant laisser une profonde empreinte chez les répondants qui expliquent tout autrement les raisons qui les ont incités à œuvrer au sein de divers organismes parvenus à l'âge adulte. Précisons en premier lieu que les répondants qui affirment s'être engagés activement dans divers organismes après leur sortie de la JOC constituent l'immense majorité de notre corpus, soit 68 des 75 femmes ayant répondu au questionnaire et 33 des 34 hommes. C'est bien le besoin d'engagement social qui les a conduits dans cette voie, cette variable ayant été retenue par les trois quarts des répondants.

Si l'on ajoute les autres réponses apparentées à ce besoin d'engagement (valeurs du mouvement où ils militent), la tendance s'accroît encore, alors que l'influence des réseaux et la recherche d'une sociabilité n'occupent que la portion congrue des réponses données. « [Je voulais] être une voix pour représenter les personnes plus faibles et qui ont de la difficulté à se faire entendre », dira une militante impliquée pendant des années à l'Association féminine d'éducation et d'action sociale (AFEAS), à l'exécutif de son syndicat, tout en ayant été active dans sa paroisse (Q. 32).

Militant syndical engagé au fil des années à l'Institut canadien d'éducation des adultes et dans divers organismes de défense des droits de la personne, un répondant écrit pour sa part avoir voulu donner « du support aux groupes, leur donner des outils qui mènent à l'autonomie [...] et donner du pouvoir aux gens qui n'en ont pas » (Q. 76). Un autre souligne qu'il voulait « agir pour une société juste, égalitaire et fraternelle. [Pour] développer la solidarité internationale. [Pour] actualiser ma foi en Jésus-Christ » (Q. 23).

■ Tableau 1

***Motifs d'adhésion à la JOC (une ou plusieurs réponses), selon le nombre de répondants, chez les hommes et les femmes, exprimé en pourcentage (fréquence)***

	Femmes (%)	Hommes (%)
<b>Engagement</b>	<b>44,0</b>	<b>44,1</b>
Besoin d'engagement	10,7	26,5
Engagement chrétien	1,3	5,9
Dévouement	17,3	2,9
Suite de l'engagement à la JEC	8,0	2,9
Quête d'un sens, un idéal de vie	5,3	5,9
Réponse aux besoins des jeunes	1,3	0,0
<b>Formation</b>	<b>6,7</b>	<b>11,8</b>
Formation	4,0	8,8
Formation sociale	2,7	2,9
<b>Influence</b>	<b>48,0</b>	<b>47,1</b>
Influence d'un religieux	1,3	0,0
Influence familiale	12,0	5,9
Influence du réseau social	29,3	32,4
Invitation	5,3	8,8
<b>Lieu de sociabilité</b>	<b>29,3</b>	<b>50,0</b>
Lieu de sociabilité	21,3	35,3
Loisirs	8,0	14,7
<b>Mouvement</b>	<b>10,7</b>	<b>11,8</b>
Popularité du mouvement	1,3	2,9
Valeurs du mouvement	9,3	8,8
<b>Améliorer mes conditions de vie</b>	<b>0,0</b>	<b>2,9</b>
<b>Par hasard, sans raison</b>	<b>5,3</b>	<b>2,9</b>
<b>Non indiqué</b>	<b>1,3</b>	<b>2,9</b>
<b>Nombre*</b>	<b>75,0</b>	<b>34,0</b>

\* Le pourcentage a été calculé à partir du nombre total de femmes (75) et d'hommes (34). Il pouvait y avoir plus d'une réponse par répondant, ce qui explique que le total n'est pas 100.

À la lecture du tableau 2, on constate cependant qu'hommes et femmes se distinguent quant aux raisons qui les ont incités à militer à l'âge adulte, le besoin d'engagement étant plus fréquemment mentionné par les femmes, ce qui n'est peut-être pas sans lien avec cette éthique de la sollicitude à laquelle font référence plusieurs auteures lorsqu'elles examinent le militantisme féminin, éthique qui « accorde de l'importance aux

■ Tableau 2

***Raisons de militer après la sortie de la JOC (une ou plusieurs réponses), selon le nombre de répondants, chez les hommes et les femmes, exprimé en pourcentage (fréquence)***

	Femmes (%)	Hommes (%)
<b>Engagement</b>	<b>68,0</b>	<b>58,8</b>
Besoin d'engagement	60,0	50,0
Engagement chrétien	5,3	2,9
Suite de mon engagement à la JEC	1,3	0,0
Quête d'un sens, un idéal de vie	1,3	5,9
<b>Formation</b>	<b>8,0</b>	<b>4,0</b>
Formation	4,0	2,9
Formation sociale	1,3	2,9
Formation religieuse	2,7	2,9
<b>Influence</b>	<b>1,3</b>	<b>2,9</b>
Influence d'un religieux	0,0	2,9
Influence du réseau social	1,3	0,0
<b>Lieu de sociabilité</b>	<b>3,5</b>	<b>0,0</b>
Lieu de sociabilité/loisirs	3,5	0,0
<b>Mouvement</b>	<b>17,3</b>	<b>26,5</b>
Outils	0,0	2,9
Valeurs du mouvement	17,3	23,5
<b>Non indiqué</b>	<b>16,0</b>	<b>11,8</b>
<b>Nombre*</b>	<b>75</b>	<b>34</b>

\* Le pourcentage a été calculé à partir du nombre total de femmes (75) et d'hommes (34). Il pouvait y avoir plus d'une réponse par répondant, ce qui explique que le total n'est pas sur 100.

liens entre individus, à la solidarité, aux valeurs de respect, d'égalité, d'équité, d'altérité, non seulement dans le privé, mais aussi dans la sphère publique, notamment politique» (Quéniart et Jacques, 2002, p. 108).

Si certains hommes font parfois une analyse de leur militantisme en termes plus « politiques », les femmes soulignent tout autant, dans l'espace alloué aux commentaires, à quel point la JOC les a éveillées « à la responsabilité personnelle de citoyens et de citoyennes » (Q. 103), à un « plus grand désir de justice » (Q. 50) ou à l'importance « de participer et non de subir » (Q. 26). L'une des plus jeunes répondantes – elle est née dans les années 1960 –, écrit quant à elle que « la JOC nous apprend à VOIR. Par la suite, il est difficile de fermer les yeux. Je serai toujours dans un “travail” [...] engagée dans mon milieu

de vie ou de travail» (Q. 18). Une autre encore souligne, comme bien d'autres, que «la méthode du "Voir - Juger - Agir" m'a toujours aidée dans toutes les actions de ma vie. La conscientisation [acquise par cette méthode] est une grande richesse qui nous rend responsable dans les moindres actions» (Q. 55). Il s'agit là d'une réflexion qui colle très bien à plusieurs autres témoignages, comme à ces propos d'un militant qui affirme que «la JOC a aidé à améliorer mes qualités de leader et mon sens des responsabilités» (Q. 52); ou ceux de cette autre militante appartenant aux premières cohortes jocistes – elle est née en 1920 et a adhéré à la JOC en 1936 – qui précise qu'en raison de sa faible scolarisation (elle a une formation primaire), la «JOC fut pour moi mon université, mon école de vie et cela a fait de moi un chef de milieu» (Q. 111).

Engagée très tôt dans la cause des femmes, de même qu'au sein d'organisations syndicales et de défense des droits sociaux, une autre répondante précise, en guise d'épilogue à son témoignage: «Je dois ajouter que la JOC m'a permis de faire des choix tout au long de ma vie qui ont donné un sens à ma vie, un sentiment d'estime de soi en développant des talents insoupçonnés et en prenant des engagements [...] un grand sentiment d'utilité, d'implication citoyenne» (Q. 62).

À ce besoin d'engagement et ce souci des autres se juxtapose, bien souvent, la volonté de donner ce qui a été reçu à la JOC. Cette dimension de l'engagement militant a en effet été maintes fois exprimée dans les commentaires supplémentaires que pouvaient formuler les répondants et les répondantes: «Transmettre ce que j'ai reçu et faire profiter la société de mes faibles capacités», dira ainsi l'un d'eux (Q. 11).

Comment ce souci de l'engagement s'est-il matérialisé dans la vie adulte de ces anciens jocistes? Il est intéressant de constater que les trois quarts des répondants se sont impliqués dans plus d'un secteur d'activité et que le quart d'entre eux l'a fait dans cinq secteurs ou plus. Cette dernière tendance est cependant un peu plus marquée chez les militants, puisque 29% d'entre eux se trouvent dans cette catégorie contre seulement 23% des militantes (10 hommes et 17 femmes). Les responsabilités familiales et domestiques des répondantes expliquent probablement cet écart.

Le secteur de l'éducation a été particulièrement prisé par les anciennes jocistes, de même que celui des services sociaux et de la santé (tableau 3). Principales responsables de l'éducation et du soin des enfants (*caring*), elles se sont engagées dans des institutions à une époque où (compte tenu de l'âge moyen de nos répondantes) les réformes étaient encore à venir ou s'amorçaient à peine. Elles ont par ailleurs été très actives dans le milieu paroissial et dans l'action catholique, puisque plus d'une répondante sur deux indiquent des activités bénévoles dans ces deux secteurs. Les hommes gagnent cependant la mise à ce chapitre. Le milieu paroissial et l'action catholique – principalement la Ligue ouvrière catholique qui a mis sur pied bon



## ■ Tableau 3

**Secteurs de militantisme, chez les hommes et les femmes, en pourcentage (fréquence), selon le nombre total de femmes et d'hommes**

	Femmes (%)	Hommes (%)
Art et culture	25,3	14,7
Éducation	56,0	44,1
Santé	20,0	14,7
Services sociaux	28,0	38,2
Sport et loisirs	14,7	23,5
Entreprise privée	8,0	17,6
Défense des droits	17,3	20,6
Milieu syndical	14,7	29,4
Milieu politique	20,0	38,2
Milieu paroissial	48,0	52,9
Action catholique	46,7	58,8
<b>Nombre*</b>	<b>75</b>	<b>34</b>

\* Le pourcentage a été calculé respectivement sur le nombre total de femmes et d'hommes.

nombre de coopératives d'habitation ouvrières dans les années 1940 et 1950 (Collin, 1996) – constituent en effet les deux secteurs les plus prisés par les hommes.

Si les hommes ont davantage milité que les femmes au sein d'organisations politiques et dans les structures syndicales, il est intéressant de constater que les répondantes l'ont fait, en moyenne, davantage que les femmes canadiennes, tout comme les hommes, d'ailleurs. Notre échantillon se distingue en effet de la population en général dans le type d'organismes au sein desquels les sujets militent. Les enquêtes conduites auprès de la population canadienne par Statistique Canada (2000) sur le bénévolat et la participation indiquent en effet que ce sont les organismes œuvrant dans les secteurs de la culture, des arts, des sports et des loisirs qui sont les plus prisés par la population soucieuse d'implication sociale, suivis par les organismes du secteur des services sociaux et des organismes religieux. Le secteur de l'éducation ne vient qu'au quatrième rang, alors que le militantisme politique ou syndical n'attire qu'une portion infime des bénévoles. Les anciens jocistes ont donc poursuivi leur engagement militant au sein de l'Église, mais aussi dans des secteurs où la solidarité sociale était de mise.

■ Tableau 4

**Valeurs ou attitudes transmises à l'entourage et aux enfants, en pourcentage (fréquence), selon le nombre de femmes et d'hommes qui ont répondu correctement à la question (deux éléments par répondant)**

	Valeurs transmises à l'entourage*		Valeurs transmises aux enfants**	
	Femmes (%)	Hommes (%)	Femmes (%)	Hommes (%)
<b>Sens de l'engagement</b>	56,8	54,5	55,1	61,9
<b>Souci des autres</b>	45,9	27,3	48,3	38,1
<b>Conscience sociale</b>	40,5	50,0	34,5	47,6
<b>Ouverture au monde</b>	24,3	18,2	38,0	28,6
<b>Sens du communautaire</b>	24,3	40,9	3,4	19,0
<b>Méthode d'analyse</b>	8,1	9,1	20,7	4,8
<b>Nombre*</b>	<b>37</b>	<b>22</b>	<b>29</b>	<b>21</b>

\* Pour 37 femmes et 22 hommes. Les personnes n'ayant rien inscrit à cette réponse ont été exclues (5 au total, dont 4 femmes et 1 homme), de même que celles qui avaient mentionné plusieurs ou une seule dimension (45 au total, dont 34 femmes et 11 hommes).

\*\* Pour 29 femmes et 21 hommes. Les personnes n'ayant rien inscrit à cette réponse ont été éliminées (31 au total, dont 28 femmes et 3 hommes), de même que celles qui avaient mentionné plusieurs ou une seule dimension (28 au total, dont 18 femmes et 10 hommes).

Les répondants semblent donc bien avoir acquis, au sein de la JOC, la greffe militante qu'évoque Poujol (1996). Plus encore, la majorité reconnaissent cet héritage jociste : « Merci à la JOC d'avoir été une bougie d'allumage [...] qui, en me faisant découvrir l'engagement, me permet de continuer encore d'être très présente [...] », dira cette retraitée impliquée dans sa résidence communautaire (Q. 38). Un autre précise avoir « été mis au monde par la JOC. Je lui dois beaucoup pour ce que je suis devenu » (Q. 41). Militer à la JOC a donc développé chez ces jeunes parvenus à l'âge adulte le goût de s'impliquer dans leur communauté. Qui plus est, leur passage à la JOC aurait formé un certain style de militant : « Quand j'avais des contacts avec des gens, je pouvais toujours déceler leur passage dans la JOC. On les reconnaissait par leur attitude, leur manière d'agir » (Q. 104). « Voir - Juger - Agir »... Voilà bien l'école de formation à laquelle tous et toutes se disent redevables.

Les sens de l'engagement figure par ailleurs en tête de liste des principales valeurs que les répondants considèrent avoir acquises à la

JOC et transmises à leur entourage ou à leurs enfants. Le développement d'une conscience sociale et le souci des autres constituent deux autres valeurs relevées par les répondants, de même que le sens du communautaire : « Quand je vois mon fils de 22 ans, je vois que je lui ai transmis cette soif de justice sociale, cette horreur de ce qui est injuste », souligne un père (Q. 27). Il est toutefois intéressant de constater à nouveau l'existence d'un certain dimorphisme sexuel en ce qui a trait aux valeurs transmises. Le souci des autres constitue en effet une valeur plus importante pour les répondantes (éthique de la sollicitude), alors que l'acquisition d'une conscience sociale et le sens du communautaire revêtent plus d'importance pour les hommes. Simple question de vocabulaire ou effet d'une socialisation différenciée selon le genre ? Voilà une question pour laquelle nous n'avons pas encore de réponse.

## ■ CONCLUSION

Nos travaux antérieurs révélaient le potentiel novateur d'un mouvement d'action catholique spécialisée comme la JOC pour les jeunes travailleuses des années 1930 jusqu'au milieu des années 1960 (Piché, 2003 ; 1999). Lieu d'émergence de nouvelles pratiques centrées sur l'animation communautaire, la JOC a contribué à dessiner un espace social où les jeunes travailleuses pouvaient développer une citoyenneté active, tout en usant de cette tribune privilégiée pour exprimer les besoins des jeunes des milieux populaires. En retraçant un certain nombre d'entre elles, nous avons pu vérifier la pérennité de ces apprentissages, tout en les comparant à l'expérience acquise par les hommes ayant également milité au sein de la JOC. Bien que fondée sur un nombre restreint de personnes – un peu plus d'une centaine –, notre enquête révèle que la perception que les répondants et les répondantes ont développé d'eux-mêmes et de leur rapport au monde semble bien avoir été en partie façonnée par leur passage à la JOC.

Au sein des structures participatives de la JOC, ces « jeunes » d'une autre époque ont développé des valeurs de solidarité sociale où primaient l'importance de s'engager dans la communauté, de même que le souci des autres. Cette dernière variable est cependant plus spécifiquement relevée parmi les femmes ayant répondu à l'enquête, un phénomène qui s'arrime parfaitement avec une réalité maintes fois observée, soit l'existence de pratiques militantes propres aux femmes – des pratiques teintées d'empathie et de sensibilité aux autres – qui renvoient à cette éthique de la sollicitude mise en relief par certaines études (Gaudet et Charbonneau, 2002 ; Quéniart et Jacques, 2002 ; Tardy, 1995).

Parvenus à l'âge adulte, les répondants et les répondantes affirment, dans une très large proportion, avoir voulu poursuivre leur engagement au nom des valeurs acquises à la JOC, multipliant les points d'ancrage de leur engagement de citoyen, dans l'action syndicale

ou politique, dans les services sociaux ou la santé, dans le milieu paroissial et, en particulier pour les femmes, dans le secteur de l'éducation. Cependant, si les pratiques militantes des anciens et des anciennes de la JOC sont marquées par un certain dimorphisme qui n'est peut-être pas sans refléter les rôles sexuels au sein desquels ont été socialisées ces générations, il reste que les répondants et les répondantes affichent une propension nettement plus grande que la population canadienne à participer à des activités bénévoles centrées sur la participation citoyenne et l'engagement militant et où priment la solidarité sociale et l'action communautaire.

L'expérience acquise à la JOC semble bien avoir eu une influence dans les parcours ultérieurs des anciens membres interrogés, tout en assurant la pérennité des valeurs développées au sein de cette association, valeurs que les anciens jocistes ont par ailleurs cherché à transmettre à leurs proches. On peut supposer, à la suite de Rossini, que cette expérience militante vécue à l'aube de l'âge adulte leur aura permis par la suite de mieux se positionner comme acteurs sociaux dans la mesure où ils se « reconnaissent une volonté, mais aussi une légitimité à intervenir sur les orientations de la société dans laquelle ils vivent, et donc à s'en penser les acteurs » (Rossini, 2001, p. 206).

À ce titre, notre enquête rétrospective contribue à mieux cerner l'influence des expériences militantes sur l'engagement ultérieur des jeunes et ne peut que mieux mettre en relief, croyons-nous, le rôle des associations juvéniles dans la construction d'une socialisation citoyenne des jeunes d'hier et d'aujourd'hui en raison des apprentissages formels et informels que permet la participation.

## ■ BIBLIOGRAPHIE

- AUBERT, J. (1990). *JOC qu'as-tu fait de nos vies? La jeunesse ouvrière chrétienne féminine 1928-1945*, Paris, Les Éditions ouvrières.
- BAUGNET, L. (1996). « Participation associative et rapport au politique : l'engagement social des jeunes », dans B. Roudet (dir.), *Des jeunes et des associations*, Paris, L'Harmattan, p. 37-51.
- BÉLANGER, A.-J. (1977). *Ruptures et constantes. Quatre idéologies du Québec en éclatement : La Relève, la JÉC, Cité libre, Parti Pris*, Montréal, Hurtubise HMH.
- BIENVENUE, L. (2003). *Quand la jeunesse entre en scène. L'action catholique avant la Révolution tranquille*, Montréal, Boréal.
- CLÉMENT, G. (1972). *Histoire de l'action catholique au Canada français. 2<sup>e</sup> annexe au rapport de la Commission d'étude sur les laïcs et l'Église*, Montréal, Fides.

- COLLIN, J.-P. (1996). *La ligue ouvrière catholique canadienne, 1938-1954*, Montréal, Boréal.
- COUTROT, A. (1985). «Le mouvement de jeunesse, un phénomène au singulier?», dans G. Cholvy (dir.). *Mouvements de jeunesse chrétiens et juifs. Sociabilité juvénile dans un cadre européen, 1799-1968*, Paris, Éditions du Cerf, p. 109-123.
- FOURNIER, B. (1988). *Mouvements de jeunes et socialisation politique: la dynamique de la JEC à l'époque de Gérard Pelletier*, Sainte-Foy, mémoire de maîtrise (sciences politiques). Université Laval.
- GAUDET S. et J. CHARBONNEAU (2002). «Responsabilité sociale et politique chez les jeunes femmes», *Cahiers de recherche sociologique*, n° 37, p. 79-103.
- GAUTHIER, M. (2003): «Une génération apathique?», *Les cahiers du 27 juin*, vol. 1, n° 1 (février), p. 35-37.
- GAUTHIER, M., (1986). «Les associations de jeunes», dans F. Dumont (dir.), *Une société de jeunes?*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, p. 337-369.
- GAUTHIER, M., en collaboration avec L. Piché (2001). «Participation des jeunes aux lieux d'influence et de pouvoir», *L'Action nationale*, vol. XCI, n° 7 (septembre 2001), p. 77-86.
- GILLIS, J. R. (1981). *Youth and History. Tradition and Change in European Age Relations, 1770 to the Present*, New York, Academic Press.
- HAMELIN, Jean (1984). *Histoire du catholicisme québécois. Le XX<sup>e</sup> siècle (tome II)*, Montréal, Boréal Express.
- ION, Jacques (1996). «Groupements associatifs et modèles d'engagement», dans B. Roudet, *Des jeunes et des associations*, sous la direction de Paris, L'Harmattan, p. 53-64.
- LAVALLÉE, Marc (1999). «Jeunesse, intégration et insertion: prétexte à une sociologie de la citoyenneté à l'école», *Définir la jeunesse? D'un bout à l'autre du monde*, Québec, Presses de l'Université Laval et Institut québécois de recherche sur la culture, coll. «Culture et société», p. 107-120.
- MEUNIER, E.-M. et J.-P. WARREN (1999). «L'horizon "personnaliste" de la Révolution tranquille», *Société*, n°s 20-21 (été), p. 347-448.
- PICHÉ, L. (2003). *Femmes et changement social au Québec. L'apport de la Jeunesse ouvrière catholique féminine, 1931-1966*, Québec, Presses de l'Université Laval et Institut québécois de recherche sur la culture.
- PICHÉ, L. (1999). «La Jeunesse ouvrière catholique féminine: un lieu de formation sociale et d'action communautaire, 1931-1966», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 52 (printemps), p. 481-506.
- POUJOL, G. (1996). «Génération de jeunes et associations de jeunesse», dans B. Roudet (dir.), *Des jeunes et des associations*, Paris, L'Harmattan, p. 147-160.
- POUJOL, G. (1990). «Genèse des associations», dans M.-T. Brault et L. St-Jean (dir.), *Entraide et associations*, Québec, Presses de l'Université Laval et Institut québécois de recherche sur la culture, coll. «Questions de culture», p. 187-195.

- QUÉNIART, A. et J. JACQUES (2002). « Trajectoires et sens de l'engagement chez les jeunes militantes féministes », *Cahiers de recherche sociologique*, n° 37, p. 105-130.
- ROSSINI, N. (2001). « Quand l'expérimentation citoyenne mène à l'expérience sociale: sur les pas des conseils d'enfants et de jeunes », dans A. Vulbeau, *La jeunesse comme ressource. Expérimentation et expériences dans l'espace public*, Paris, Édition Érès, p. 199-212.
- SCHNAPPER, D., avec la collaboration de C. Bachelier (2000). *Qu'est-ce que la citoyenneté?*, Paris, Gallimard, coll. « Folio actuel ».
- STATISTIQUE CANADA (2000). *Canadiens dévoués, Canadiens engagés. Points saillants de l'Enquête nationale de 2000 sur le don, le bénévolat et la participation*, Ottawa.
- TARDY, É., avec la collaboration de A. Bernard (1995). *Militer au féminin*, Montréal, Éditions du Remue-Ménage.
- TÉTARD, F. (1996). « Les mouvements de jeunesse furent-ils des mouvements de jeunes ? », dans B. Roudet (dir.), *Des jeunes et des associations*, Paris, L'Harmattan, p. 131-146.

# 3

PARTIE

---

**DIVERSITÉ DES CULTURES  
DIVERSITÉ DES VALEURS**





# 10

C H A P I T R E

---

## **Jeunes d'ici et d'ailleurs** De la rencontre des valeurs à la distinction des genres

**Hélène Belleau**

*INRS–Urbanisation, Culture et Société*

**Josiane Le Gall**

*CHSLD-CLSC Nord de l'Île*

*INRS–Urbanisation, Culture et Société*

Les études sur les valeurs des jeunes au Québec et à l'étranger ont peu abordé les différences culturelles et aucune, à notre connaissance, n'a tenté de comparer le point de vue de jeunes selon la génération d'immigration à laquelle leur famille et eux-mêmes appartiennent. Les données sur ces questions sont le plus souvent analysées de façon secondaire, lors de l'étude d'autres thèmes tels que l'identité ou les relations familiales. Les recherches québécoises sur les jeunes d'origine immigrée se sont surtout penchées sur des groupes d'installation plus ancienne, tels les Vietnamiens (Méthot, 1995; Meintel et Le Gall, 1995), les Haïtiens (Potvin, 1997; Morin, 1993), les Italiens (Peressini, 1991), les Portugais (Noivo, 1997; Meintel et Le Gall, 1995) et les Grecs (Meintel et Le Gall, 1995). Les connaissances sur les jeunes appartenant aux nouvelles vagues d'immigration sont d'ailleurs beaucoup plus rares.

Dans une étude portant sur les jeunes de divers groupes ethniques, Meintel et Le Gall (1995) concluaient en insistant sur la nécessité de mener des recherches sur les « minorités visibles » et les nouveaux arrivants. Comme le soulignait Simard (1999), le fait d'occulter la dimension « génération » a, par ailleurs, contribué à homogénéiser les jeunes d'origine immigrée. La génération peut influencer les valeurs des jeunes, comme le suggèrent quelques auteurs qui ont noté l'impact du processus migratoire sur la trajectoire des immigrants (durée de séjour, date d'arrivée, conditions dans la société d'accueil, etc.; Simard, 1999; Meintel et Le Gall, 1995; Foner, 1997).

L'analyse qui suit cherche à explorer un certain nombre de questions à partir de données inédites recueillies lors d'une enquête menée auprès de jeunes de 12 à 18 ans. Nous chercherons ici à décrire à grands traits les valeurs des jeunes, telles qu'elles se dégagent de leurs projets de vie personnels (travail, famille, études, etc.) et de leurs aspirations en termes d'engagement social, mais aussi compte tenu des valeurs qu'ils considèrent les plus importantes.

Dans cette perspective, nous faisons le choix méthodologique d'analyser ces données principalement en fonction de la génération d'immigration, du genre et de la région du monde dont les jeunes sont issus. Comme nous le verrons, des différences significatives ont émergé des réponses des filles et des garçons, différences qui transcendent parfois celles liées à l'origine et à la génération d'immigration. En somme, il s'agira de dégager les points de convergence et de divergence dans les valeurs de ces jeunes d'origines diverses afin de mettre en relief, d'une part, la diversité des valeurs qui les animent et, d'autre part, les grandes constantes qui traversent ce sous-groupe de la population.

## ■ MÉTHODOLOGIE

L'analyse qui suit s'appuie sur les résultats d'une enquête réalisée en 1999, auprès de 1 177 jeunes fréquentant des écoles du territoire Bordeaux-Cartierville, à Montréal (Belleau et Bayard, 2001). Le but

premier de cette étude était de recueillir le point de vue de ces jeunes sur plusieurs dimensions de leur vie sociale et affective et sur leurs projets d'avenir. Plus spécifiquement, il s'agissait de réaliser un portrait des jeunes résidant dans ce secteur de la ville afin de permettre aux intervenants institutionnels et communautaires de mieux orienter leurs actions auprès de ces derniers. Pour ce faire, nous avons bâti un questionnaire comprenant plus de 90 questions abordant divers thèmes. Au cours du mois de mars 2000, quatre membres de l'équipe de recherche se sont rendues dans les classes des élèves afin de soumettre le questionnaire aux jeunes, et ce, pendant une période maximale de trois jours dans chaque école.

Cette démarche a permis de suivre une procédure standard, d'assurer un taux de réponse de plus de 95 %, mais aussi de garantir aux jeunes l'anonymat et la confidentialité de leurs réponses. En raison de cette méthode d'échantillonnage, nous avons questionné un nombre équivalent de garçons et de filles, et ceux-ci se répartissent équitablement en cinq groupes d'âge : 12 et 13 ans ; 14 ans ; 15 ans ; 16 ans ; 17 et 18 ans. Les jeunes des diverses générations et des regroupements de pays se distribuent aussi de manière équivalente entre les groupes d'âge et les genres.

L'une des caractéristiques de Bordeaux-Cartierville est le fait que sa population est composée de 46 % d'immigrants, dont une proportion significative de nouveaux immigrants, soit 9 % (Direction de la Santé publique, 2001). En témoigne l'échantillon de notre enquête, qui comprend l'ensemble des élèves fréquentant les écoles secondaires publiques de ce territoire. Celui-ci est constitué de 58 % de jeunes issus de la première génération d'immigration, c'est-à-dire qu'ils sont nés, comme leurs parents, à l'étranger. Ceux-ci viennent majoritairement du Moyen-Orient (33 %), d'Amérique centrale et du Sud (13 %), mais aussi des Caraïbes (12 %), d'Afrique centrale (11 %), d'Asie occidentale et centrale (8 %) et méridionale (8 %).

La proportion des jeunes de seconde génération, soit des jeunes nés au Canada, mais dont les parents sont nés à l'étranger, est de 35 %. La majorité d'entre eux proviennent d'Europe méridionale (31 %), du Moyen-Orient (18 %) et des Caraïbes (18 %). Parmi ceux-ci, on trouve environ 4 % des répondants dont les parents forment des couples mixtes, à savoir qu'un des membres est né à l'étranger et l'autre au Canada. Enfin, 8 % des jeunes rencontrés sont nés ici tout comme leurs parents. Il est à noter que ceux-ci peuvent ne pas être d'origine canadienne-anglaise ou canadienne-française, puisqu'ils peuvent appartenir à une génération d'immigration légèrement plus ancienne, la troisième ou la quatrième par exemple. Néanmoins, pour faciliter la lecture du présent texte, ces derniers seront appelés les « jeunes d'origine canadienne ».

Si 41 % des personnes rencontrées sont nées au Canada, l'échantillon est constitué tout de même de près de 60 % de jeunes nés à l'étranger. Ceux-ci proviennent de plus de 90 pays différents, répartis partout

dans le monde. Les principaux pays de naissance de ces jeunes sont le Liban, Haïti, la Syrie, les États-Unis, le Salvador, l'Algérie, le Pakistan, la Turquie et le Ghana. Les pays d'origine des parents des jeunes de la première et de la seconde génération sont sensiblement les mêmes, à l'exception de la Grèce, qui figure au 3<sup>e</sup> rang, du Cambodge au 9<sup>e</sup> rang, et des États-Unis, où sont nés quelques-uns d'entre eux seulement.

En plus de croiser les données de l'enquête en fonction des générations d'immigration, pour permettre une analyse plus fine des résultats, nous avons regroupé les jeunes à partir du pays d'origine de leurs pères, et ce, en créant 12 grandes catégories qui renvoient à des aires géographiques distinctes au sein desquelles certains traits culturels sont partagés (religieux, économiques, historiques; Ministère des Relations avec les Citoyens et de l'Immigration, 2003). Ainsi, on trouve le Moyen-Orient (Liban, Syrie, Irak, etc.), qui compte pour 22% de l'échantillon; l'Asie occidentale et centrale (Afghanistan, Arménie, Turquie, Iran, etc.), pour 5%; l'Asie méridionale (Pakistan, Inde, Bangladesh, Sri Lanka), pour 5%; l'Asie orientale et du Sud-Est (Chine, Cambodge, Thaïlande, etc.), pour 5%; l'Europe occidentale et septentrionale (France, Belgique, Allemagne, etc.), pour 1%; l'Europe méridionale (Albanie, Croatie, Espagne, etc.), pour 10%; l'Europe orientale (Pologne, Roumanie, Bulgarie, etc.), pour 3%; l'Afrique du Nord (Algérie, Maroc, Tunisie), pour 4%; l'Afrique centrale et du Sud (Ghana, Angola, Mali, etc.), pour 6%; les Caraïbes (Haïti, Jamaïque, Cuba, etc.), pour 12%; l'Amérique centrale et du Sud (El Salvador, Honduras, Argentine, Chili, etc.), pour 9% et, enfin, l'Amérique du Nord, pour 9%.

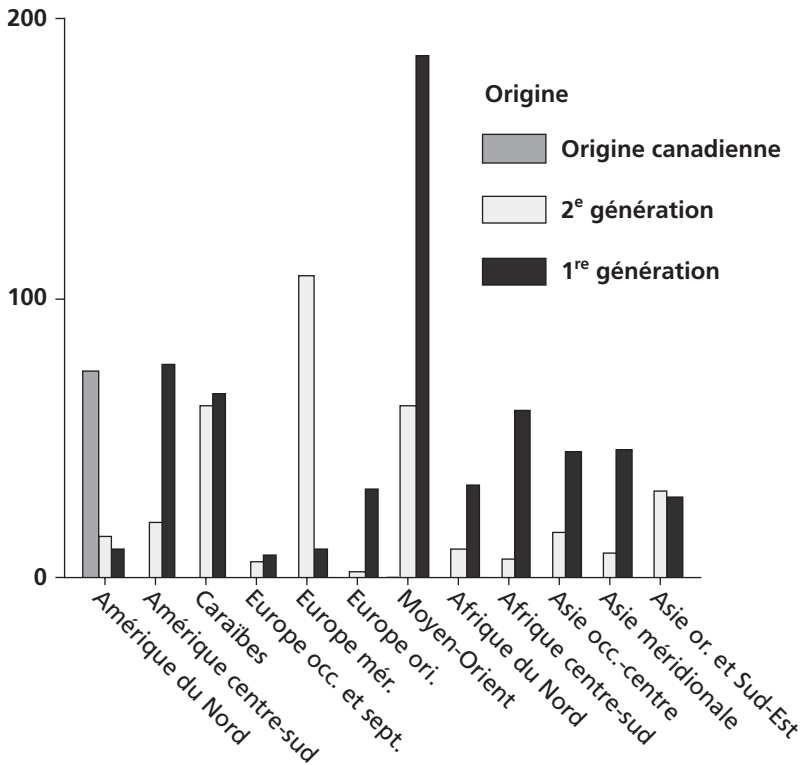
Ce portrait révèle que des vagues migratoires très différentes sont à l'origine des générations auxquelles appartiennent les jeunes. S'il nous est possible de tenir compte de certains facteurs essentiels à la compréhension des valeurs et aspirations des jeunes (lieu de naissance, âge, sexe, etc.), d'autres facteurs aussi très importants, tels que le contexte historique d'immigration, le statut d'immigration (politique, économique, etc.), les projets et expériences migratoires des parents, les caractéristiques socioéconomiques des familles, ne pourront être discutés faute d'informations précises sur ces questions. Néanmoins, malgré cette limite, en raison de la taille mais aussi de la qualité de l'échantillon qui tient à sa grande diversité ethnoculturelle, cette enquête permet de multiples comparaisons entre jeunes d'âge, de sexe, d'origine et de génération différents.

## ■ EMPLOI DU TEMPS ET PROJETS D'AVENIR DES JEUNES

Les jeunes qui ont été rencontrés étaient tous à l'école au moment de l'enquête et ont été interrogés sur le niveau d'étude qu'ils souhaitaient compléter. On constate tout d'abord, comme observé ailleurs, que les jeunes en général valorisent les études, bien que le niveau d'étude

■ Tableau 1

### **Génération d'immigration des jeunes selon le pays de naissance de leur père**



souhaité varie (Meintel et Le Gall, 1995 ; Valet, 1997 ; Bernier, 1997). Des différences importantes émergent entre les filles et les garçons et entre les jeunes des diverses générations. En effet, 67% des filles et 59% des garçons disent vouloir poursuivre des études au niveau universitaire. Soulignons qu'elles passent d'ailleurs plus de temps, par semaine, à leurs travaux scolaires, et qu'elles sont moins nombreuses à occuper un emploi salarié durant l'année scolaire. À l'inverse, 24% des garçons optent pour des études collégiales contre 15% des filles.

Par ailleurs, on observe que ce sont les jeunes nouvellement arrivés, et particulièrement les filles, puis les jeunes de la seconde génération, qui sont les plus enclins à poursuivre des études postsecondaires et universitaires. Plus spécifiquement, ce sont les jeunes originaires d'Europe occidentale et septentrionale, ceux d'Europe orientale et les jeunes d'Afrique du Nord et du Moyen-Orient qui sont les plus nombreux

à vouloir poursuivre des études universitaires. Les plus enclins à viser un diplôme d'études collégiales sont les jeunes d'Europe méridionale, d'Asie orientale et du Sud-Est et les Nord-Américains. Les jeunes d'Europe méridionale figurent parmi ceux qui souhaitent le moins poursuivre des études universitaires. Ils disent surtout vouloir compléter des études secondaires ou collégiales. Cette observation confirme les résultats de l'étude de Meintel et Le Gall (1995), qui notaient que peu de jeunes grecs et portugais avaient l'intention de poursuivre leurs études au-delà du baccalauréat, alors qu'ils désiraient accéder rapidement au marché du travail. Enfin, ceux d'Asie occidentale, d'Amérique du Sud et des Caraïbes sont les plus nombreux à vouloir compléter des études secondaires seulement. À l'exception des Latinos-Américains, ces groupes se trouvent principalement au sein de la seconde génération.

L'âge semble aussi un facteur déterminant dans les aspirations des jeunes quant aux études. Celles-ci deviennent sans doute plus réalistes avec l'âge. En effet, on note des pourcentages plus élevés de jeunes de 12-13 ans et de 14 ans souhaitant terminer des études universitaires, comparativement aux jeunes de 17-18 ans. Inversement, les plus âgés sont plus nombreux à vouloir terminer leurs études avec un diplôme professionnel au secondaire ou technique au collégial.

Par ailleurs, 31 % des jeunes rencontrés occupaient un emploi (incluant le gardiennage) parallèlement à leurs études. Les garçons travaillent en majorité dans le secteur de la vente, en usine ou dans le domaine de la construction. Pour leur part, les filles travaillant durant l'année scolaire font principalement du gardiennage, travaillent dans le secteur de la vente, en usine et dans le domaine de la restauration. Les plus âgés et les garçons, peu importe leur âge, sont plus nombreux à travailler durant l'année scolaire, soit 41 % contre 35 % des filles. Les garçons travaillent également de plus longues heures. La moyenne d'heures hebdomadaires consacrées à un emploi augmente graduellement avec l'âge (Bernier, 1997), passant de 10 heures chez les jeunes de 12-13 ans à plus de 16 heures chez les 17-18 ans.

S'il est plus courant chez les jeunes nés au Canada de combiner l'école et le travail que chez les immigrants récents (Kunz et Harvey, 2000), l'analyse par pays révèle que cette observation ne se vérifie pas pour tous les groupes. On observe que 47 % des jeunes d'origine canadienne occupent un emploi durant leurs études, contre 38 % des jeunes de la seconde génération et 27 % de ceux issus de la première génération. La durée de séjour semble donc influencer les comportements en ce qui a trait à l'occupation d'un emploi durant l'année scolaire. Si l'on tient compte de l'origine de ces jeunes, ceux d'Afrique du Nord, d'Amérique du Nord et d'Europe méridionale sont les plus nombreux à occuper un emploi durant leurs études. À l'opposé, c'est parmi les jeunes d'Asie méridionale et des Caraïbes que l'on trouve le moins de jeunes en emploi durant l'année scolaire. Bien que nos données ne permettent pas d'en faire la démonstration, soulignons néanmoins que ces résultats corres-

pondent à la situation de l'ensemble des jeunes immigrés appartenant aux groupes considérés « minorités visibles » au Québec, qui sont nettement sous-représentés sur le marché du travail (Helly, 1997 ; Labelle *et al.*, 2001). En effet, selon Benjamin (2001, p. 595) :

Les jeunes immigrés appartenant aux minorités visibles vivent des difficultés sérieuses d'insertion en emploi. [...] Lorsque l'on examine leur situation sur le marché du travail, à scolarité égale, ils affichent des taux d'activité nettement plus faibles que ceux de l'ensemble des jeunes Québécois de 15-29 ans et des jeunes immigrés.

Les raisons pour lesquelles les jeunes travaillent diffèrent selon l'origine et la génération d'immigration. Pour tous les jeunes rencontrés, la principale motivation est celle de gagner de l'argent pour pouvoir faire des dépenses personnelles (81 %). Signalons que, bien qu'elle demeure au premier rang pour les jeunes de la première génération, qui sont d'ailleurs moins nombreux à travailler, cette motivation est nettement moins importante que pour les jeunes de la seconde génération ou ceux d'origine canadienne. Un écart de 10 % les sépare de ces deux derniers groupes.

La seconde raison invoquée par l'ensemble des répondants est le fait d'aimer travailler, avec 34 % des réponses. L'analyse par génération montre aussi des différences importantes où la seconde génération, cette fois, se distingue des deux autres avec un pourcentage moins élevé. Inversement, ces derniers sont plus nombreux à dire travailler pour aider leurs parents. L'aide aux parents se classe au 3<sup>e</sup> rang pour l'ensemble des répondants, avec 25 % des réponses des jeunes travailleurs. Si seulement 5 % des jeunes d'origine canadienne disent travailler pour cette raison, ils sont 15 % et 17 % respectivement dans la seconde et la première génération à mentionner ce motif. Les plus enclins à travailler pour aider leurs parents sont ceux issus d'Asie, à l'exception de l'Asie méridionale, ainsi que ceux d'Amérique centrale et du Sud, d'Afrique centrale et d'Europe méridionale. À l'opposé, les jeunes d'Europe occidentale et septentrionale, les Nord-Américains et ceux d'Afrique du Nord invoquent le moins souvent cette raison.

Enfin, la dernière raison mentionnée pour travailler tient au fait que le travail permet « d'être à l'extérieur de la maison ». Ici, la première génération se distingue des deux autres par le fait que ces jeunes nouvellement arrivés sont moins nombreux que les deux autres groupes à invoquer ce motif pour travailler. En somme, les jeunes qui ont le taux le plus élevé d'activité sur le marché du travail (Amérique du Nord, Afrique du Nord) le font pour des motifs personnels, tels que gagner de l'argent pour leurs dépenses personnelles ou pour être à l'extérieur de la maison, et sont parmi ceux qui disent le moins travailler pour aider leurs parents. Inversement, ceux qui travaillent le moins durant l'année scolaire (Asie méridionale, Caraïbes), et particulièrement les jeunes de la première génération, sont plus nombreux à dire qu'ils le font pour

des raisons familiales. Cette observation correspond à celle d'autres études, notamment celle de Meintel et Le Gall (1995) concernant les jeunes dont les parents sont nés au Québec.

Pour les jeunes issus de milieux immigrés, l'emploi est envisagé en tant que contribution directe ou indirecte au ménage, en ce qu'il leur permet de couvrir leurs dépenses personnelles et les dépenses liées à leurs études, d'offrir des cadeaux aux frères et sœurs plus jeunes et souvent, de contribuer au budget familial (Meintel et Le Gall, 1995, p. 45).

L'emploi occupe également une place très importante dans les projets d'avenir des jeunes. En effet, lorsque l'on demande aux jeunes d'imaginer leur situation à l'âge de 30 ans, les premiers éléments de réponse ont trait à la profession, à la famille et à la vie conjugale. Les filles ont été légèrement plus nombreuses que les garçons à mentionner d'abord le fait d'avoir une bonne profession et ensuite, leur désir de fonder une famille, contrairement aux garçons qui font allusion à la famille en premier lieu. Plus spécifiquement, ce sont les garçons de la première génération et les filles de la seconde génération qui évoquent en plus grand nombre leur désir de fonder une famille.

Si l'on s'attarde aux pays d'origine des jeunes, on constate que les jeunes d'Asie occidentale et orientale ainsi que ceux des Caraïbes et d'Amérique du Nord parlent davantage de la famille dans leurs projets d'avenir. À l'exception des Nord-Américaines, cette importance donnée à la famille se reflète dans les valeurs énoncées par les jeunes de ces régions du monde, comme nous le verrons plus loin. Néanmoins, les filles d'origine canadienne et celles de la première génération se distinguent de leurs pairs par le fait qu'elles mentionnent moins la famille et bien davantage leur désir d'avoir une bonne profession.

Pour la grande majorité des jeunes, un emploi idéal est d'abord un emploi intéressant (80 %) ou un travail qui permet d'acquérir des connaissances (30 %). Vient ensuite l'idée qu'il permette de gagner beaucoup d'argent (64 %). Le niveau d'étude souhaité est d'ailleurs étroitement lié à cet idéal. En effet, ce sont les jeunes désirant compléter des études universitaires, et plus particulièrement les garçons, qui sont les plus nombreux à souligner la dimension financière de ce qu'ils considèrent être un travail idéal.

## ■ SUJETS QUI PRÉOCCUPENT LES JEUNES ET LEUR DÉSIR D'ENGAGEMENT

Afin de cerner les préoccupations sociales des jeunes, ces derniers ont été invités à désigner les «trois principaux sujets auxquels la société devrait accorder de l'importance». Par ordre d'importance, les jeunes ont mentionné : la pauvreté, la santé, la violence, les enfants maltraités, le racisme, l'éducation, le maintien de la paix et l'environnement. Ces sujets



## ■ Tableau 2

**Sujets sociaux importants**

<i>Rang</i>	<i>(% ensemble)</i>
1	Pauvreté (57 %)
2	Santé (52 %)
3	Violence (36 %)
4	Enfants maltraités (29 %)
5	Racisme (29 %)
6	Éducation (28 %)
7	Paix (25 %)
8	Environnement (24 %)
9	Égalité hommes/femmes (17 %)
10	Chômage/emploi (16 %)
11	Économie (11 %)
12	Protection des animaux (10 %)
13	Politique (4 %)

ont été identifiés à partir d'une liste de 13 thèmes à laquelle les répondants pouvaient aussi ajouter d'autres sujets n'y figurant pas. Si chacun d'eux peut recouvrir des réalités très différentes, mis en rapport les uns avec les autres, ils indiquent néanmoins des tendances générales dans les préoccupations des jeunes, comme le montre le tableau 2.

En effet, cette question fait ressortir des différences significatives entre les genres, mais aussi entre les jeunes nés ici ou à l'étranger. La comparaison entre garçons et filles permet tout d'abord de mettre en évidence des distinctions non seulement quant aux sujets de préoccupation, mais aussi quant au désir d'implication sociale. Les garçons sont ainsi plus nombreux à considérer que les sujets suivants méritent une attention particulière dans la société : l'environnement, la santé, la politique, l'éducation, le chômage et l'économie. En contrepartie, les filles se préoccupent davantage de l'égalité entre hommes et femmes, de la violence et du sort des enfants maltraités. On observe, par ailleurs, que l'intérêt pour les questions touchant l'emploi croît avec l'âge, atteignant plus d'un jeune sur cinq chez les 16-18 ans.

On note aussi des distinctions entre les garçons et les filles des différentes générations. Les filles d'origine canadienne se démarquent des autres jeunes par leur plus grande préoccupation pour les questions d'égalité entre les hommes et les femmes. Elles placent cette question au 4<sup>e</sup> rang, alors qu'elle occupe la 8<sup>e</sup> et la 9<sup>e</sup> place respectivement chez les

autres filles et garçons. De plus, comme les filles des première et seconde générations, elles se préoccupent davantage des enfants maltraités que ne le font les garçons. Les filles de la première et de la seconde génération sont, quant à elles, nettement moins intéressées par les questions d'éducation, d'emploi et d'économie. Par contraste, on observe que ces deux derniers sujets ont retenu l'attention des garçons d'origine canadienne. Ceux-ci et leurs pairs de la première génération considèrent également l'éducation comme un sujet d'une grande importance.

La comparaison des sujets de préoccupation des jeunes en fonction de leur milieu d'origine révèle aussi d'importantes différences. Si l'on observe peu de distinctions autour du classement des sujets tels que la pauvreté, la santé, la violence, la politique et l'économie d'un pays à l'autre, on observe des sensibilités différentes au regard d'autres causes sociales. En effet, pour ce qui est de l'environnement, les jeunes d'Europe sont beaucoup plus préoccupés que ceux des Caraïbes et d'Afrique du Nord et du Sud. Les inégalités entre les hommes et les femmes font partie des principaux sujets mentionnés par les jeunes d'Asie méridionale et d'Europe orientale, alors qu'elles figurent au 9<sup>e</sup> rang chez les jeunes d'Europe occidentale et ceux des autres régions d'Asie. Soulignons le racisme, enfin, qui préoccupe davantage ceux issus d'Asie méridionale, d'Afrique et des Caraïbes et nettement moins les Nord-Américains, ceux du Moyen-Orient et d'Asie occidentale.

Les jeunes rencontrés se sont révélés nombreux, quelque 67 %, à vouloir « agir un jour, poser un geste concret » en lien avec l'un ou l'autre des sujets de préoccupations précédemment mentionnés. Les principales causes sociales dans lesquelles ils souhaitent s'engager sont celles qu'ils jugent importantes, notamment la pauvreté et le racisme. Le désir d'engagement reflète par ailleurs l'engagement social actuel des jeunes. En effet, plus du quart des jeunes rencontrés disent faire du bénévolat sur une base régulière. Les jeunes des première et seconde générations, et les filles plus particulièrement, sont nettement plus nombreux à faire du bénévolat, mais aussi à souhaiter s'impliquer. Filles et garçons choisissent cependant des causes sociales différentes. Les garçons sont plus enclins que les filles à vouloir défendre des causes liées au racisme (15 % contre 12 %), à l'environnement (8 % contre 5 %), à l'éducation (7 % contre 4 %), etc. En contrepartie, les filles sont plus nombreuses à vouloir s'impliquer auprès des enfants maltraités (15 % contre 5 %) et dans le domaine de la santé (13 % contre 11 %).

Si la politique avait retenu l'attention de 4 % des jeunes comme étant un sujet important, très peu ont dit vouloir s'impliquer en politique un jour. De manière générale, les motifs qu'ils invoquent pour s'engager socialement témoignent de leur préoccupation pour la vie collective. En effet, près du tiers des jeunes souhaitent s'impliquer pour améliorer les conditions de vie des plus démunis, alors que 27 % souhaitent arrêter la violence et 18 % recherchent davantage de justice et d'équité. Enfin, soulignons que 15 % des jeunes disent espérer améliorer leur propre vie matérielle et/ou spirituelle par leur implication. Le

désir de s'impliquer socialement est certes lié à l'âge, mais il semble tout autant associé au sentiment d'avoir une influence sur son milieu. À l'instar d'autres auteurs, on peut établir l'hypothèse selon laquelle le désintérêt pour la politique n'est pas synonyme d'une absence de préoccupation pour la chose publique. Au contraire, il peut signaler simplement la présence d'une forme plus individualisée et polymorphe de participation sociale (Gauthier et Gravel, 2003 ; Ion, 2001 ; Taboada-Leonetti, 1997).

## ■ VALEURS DES JEUNES DE DIFFÉRENTES RÉGIONS DU MONDE

L'enquête s'était donné comme objectif de cerner les principales valeurs des jeunes, en partant de leur point de vue, sans leur imposer de définition du terme « valeur » ou de listes de valeurs à laquelle se référer. Pour les deux questions ouvertes, les jeunes devaient nommer les « trois valeurs les plus importantes » pour leur famille et pour eux-mêmes. Une fois de plus, le genre et l'origine ainsi que la génération d'appartenance font varier le portrait qui se dégage de l'ensemble des réponses. Le tableau 3 présente les valeurs des jeunes, classées par importance en termes de fréquence, et révèle les écarts qui apparaissent selon le genre des répondants.

Parmi les distinctions significatives observées entre les réponses des filles et celles des garçons, on trouve le respect et l'amour que les filles sont plus nombreuses à compter parmi les trois valeurs les plus importantes, ainsi que le « travail » et la « prospérité », qui figurent plus fréquemment dans les réponses des garçons. Ces données dénotent l'importance du genre dans l'énoncé des valeurs.

Par ailleurs, les jeunes issus des diverses régions du monde ne classent pas leurs valeurs de la même manière. À l'exception des jeunes d'Europe méridionale et d'Asie orientale et du Sud-Est, qui réservent au « respect » la seconde place derrière l'amour, tous le placent en tête de liste. Le respect se présente comme un trait marqueur dont les jeunes d'origine immigrée se servent pour se distinguer des Québécois de souche (Meintel et Le Gall, 1995 ; Helly, Vatz-Laaroussi et Rachedi, 2001). Dans notre enquête, l'analyse montre des distinctions claires entre jeunes de générations différentes à ce chapitre.

Paradoxalement, ce sont les filles et particulièrement celles d'origine canadienne qui inscrivent le respect comme la principale valeur de leur famille. Viennent ensuite les filles de la seconde génération, puis de la première. Les garçons suivent un patron similaire, où ceux d'origine canadienne sont les plus nombreux à placer le respect parmi les principales valeurs de leurs parents, suivis de ceux des seconde et première générations. On peut émettre l'hypothèse selon laquelle la

## ■ Tableau 3

**Classement des valeurs des jeunes selon la fréquence**

Rang	Valeurs de l'ensemble	Valeurs des garçons	Valeurs des filles
1	Respect	Respect	Respect
2	Amour	Prospérité	Amour
3	Famille	Famille	Santé
4	Prospérité	Amour	Famille
5	Santé	Santé	Amitié
6	Amitié	Amitié	Honnêteté
7	Honnêteté	Honnêteté	Prospérité
8	Bonheur	Bonheur	Paix
9	Paix	Entraide	Bonheur
10	Entraide	Travail	Entraide

notion de respect renvoie à des réalités différentes en fonction des jeunes. Pour certains, elle peut faire référence à la considération que l'on doit aux autres, notamment à ses parents, dans une logique de cohésion familiale. Pour d'autres, cette valeur se définit au contraire en regard de la préservation des droits individuels et de l'autonomie de chacun, à commencer par le respect de soi.

Aux 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> rangs, on trouve généralement la famille, la prospérité et la santé. Cependant, si la valeur famille arrive au 3<sup>e</sup> rang chez les garçons (21 %) et au 4<sup>e</sup> chez les filles (18%), chez ces dernières la valeur amitié suit de près, soit au 5<sup>e</sup> rang, alors qu'elle accuse une différence de plus de 6 % et figure au 6<sup>e</sup> rang chez les garçons. L'une des principales distinctions observées parmi les jeunes d'origines diverses tient d'ailleurs à l'importance relative qu'ils accordent à ces deux valeurs. Les jeunes dont les parents sont nés ici sont nettement plus nombreux à mentionner l'amitié parmi les trois valeurs qu'ils jugent les plus importantes, au point où l'amitié arrive au 3<sup>e</sup> rang, soit avant la famille qui figure au 6<sup>e</sup> rang. Les filles de la seconde génération mettent ces deux valeurs à égalité, tandis que les garçons de la première et de la seconde générations ainsi que les filles de la première génération placent la « famille » bien avant l'amitié dans le palmarès des valeurs. Lorsque interrogés sur les valeurs qu'ils attribuent à leur famille, les jeunes de la première génération se disent en accord avec leurs parents. Ceux d'origine canadienne mettent la famille à égalité de l'amitié dans les valeurs de leurs familles. Enfin, les garçons et les filles de la seconde génération semblent, quant à eux, considérer que leur famille accorde davantage d'importance à l'« amitié » qu'ils ne le font eux-mêmes.

On observe, par ailleurs, que ce sont plus spécifiquement les jeunes d'Amérique du Nord, mais aussi ceux du Moyen-Orient qui placent l'amitié avant la famille. Pour les jeunes d'Asie, des Caraïbes et d'Afrique centrale et du Sud, la famille se classe loin devant l'amitié alors que ces deux valeurs sont nez à nez dans le palmarès des jeunes Européens, des Africains du Nord et des Latino-Américains. Lorsqu'ils décrivent ce qui leur apparaît être les valeurs de leur famille, plusieurs jeunes attribuent à leurs proches les valeurs qu'ils s'attribuent à eux-mêmes. Cela est vrai des jeunes Nord- et Sud-Américains, qui placent l'amitié devant ou à égalité avec la famille, ainsi que ceux d'Asie méridionale et d'Afrique du centre et du Sud, pour qui la famille est plus fréquemment mentionnée que l'amitié dans les trois valeurs les plus importantes. Les jeunes du Moyen-Orient, d'Europe occidentale et orientale et d'Afrique du Nord mentionnent plus souvent la famille comme valeur importante pour leurs proches qu'ils ne le font pour eux-mêmes. Enfin, les jeunes d'Europe méridionale, des Caraïbes et d'Asie occidentale et orientale sont plus nombreux à penser qu'ils accordent plus d'importance à la famille que ne le font leurs parents.

La religion détient aussi une place particulière. Elle est totalement absente de la liste des principales valeurs des jeunes européens et nord-américains, alors qu'elle occupe le 2<sup>e</sup> rang, au côté de la famille et de l'amour, chez les jeunes d'Afrique du Nord. Pour les jeunes d'Asie, d'Amérique centrale et du Sud ainsi que des Caraïbes, la religion occupe une place mitoyenne, soit au 6<sup>e</sup>, 7<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> rang respectivement.

## ■ CONCLUSION

L'analyse qui précède a souligné qu'à plusieurs égards les jeunes âgés de 12 à 18 ans ne constituent pas un groupe homogène. En s'appuyant sur la génération d'immigration, tout en tenant compte du pays d'origine, du sexe et de l'âge des répondants, cette étude des valeurs et des aspirations des jeunes a permis de faire ressortir la diversité de leurs points de vue et de s'éloigner également d'une analyse s'appuyant sur l'idée de modernisation, soit du passage d'un mode traditionnel à un mode moderne à la suite de la migration. À plusieurs égards, les différences ont été tout autant, sinon plus importantes entre les genres qu'entre les groupes d'âge, les générations ou l'origine nationale des jeunes.

En effet, indépendamment de ces derniers facteurs, il ressort que les filles, de manière générale, ont des ambitions plus grandes en termes d'études, qu'elles travaillent moins pendant l'année scolaire et qu'elles mettent l'accent sur le travail dans leurs projets d'avenir. Elles font aussi davantage de bénévolat et veulent s'engager socialement en plus grand nombre que leurs pairs masculins (Mata, Brodhead et Petersen, 2000). En termes de valeurs, elles mettent l'accent sur l'amour et le respect et considèrent la famille et l'amitié comme deux

valeurs d'importance relativement égale. Les garçons, quant à eux, souhaitent compléter des études qui mènent plus rapidement à un travail, s'investissent davantage dans le travail salarié durant l'année scolaire et sont plus nombreux à dire qu'un travail idéal doit être payant. Ils sont plus intéressés que les filles par les questions liées à l'environnement, l'économie et la politique et souhaitent s'engager également, même s'ils le font en moins grand nombre, en matière de racisme et d'éducation. Leurs valeurs et leurs projets d'avenir se distinguent de ceux des filles par l'importance plus grande qu'ils accordent à la famille *versus* à l'amitié.

Pour expliquer ces différences entre garçons et filles, quelques éléments fournis par l'enquête peuvent être avancés. L'univers familial, tel qu'il est dépeint par les jeunes rencontrés, s'est révélé nettement plus contrôlant pour les filles que pour les garçons. Celles-ci sont soumises à plus de surveillance et de restrictions que les garçons, au regard de l'encadrement parental, des sorties et aussi des tâches domestiques qu'elles doivent accomplir à la maison. En effet, 60 % d'entre elles doivent rentrer directement à la maison après l'école, comparativement à 42 % des garçons. La proportion des filles pouvant sortir les soirs de semaine est de 48 %, alors qu'elle est de 74 % pour les garçons. Les filles sont, par ailleurs, deux fois plus nombreuses à mentionner des sujets de désaccords avec leurs parents, et ces discussions concernent principalement l'ami de cœur, les tâches ménagères et les tenues vestimentaires. Les garçons, pour leur part, ne s'entendent pas avec leurs parents autour de leurs comportements, de l'argent et des efforts fournis dans le travail scolaire.

On peut faire l'hypothèse, à l'instar de Bernier (1997), que le sentiment d'être plus responsables et autonomes sur le plan scolaire, mais à la fois plus contraintes dans la sphère familiale peut expliquer, en partie, l'importance que les filles accordent au travail par rapport à la famille. Le travail, pour ces dernières, symbolise une plus grande liberté d'action que leurs parents hésitent à leur donner, sans doute par souci de protection.

Les différences qui émergent de la comparaison entre les générations s'arriment de diverses manières à ces distinctions entre les genres, notamment au chapitre des sujets sociaux qui préoccupent les jeunes. Néanmoins, on constate que dans l'ensemble, les jeunes de la première génération sont plus nombreux à souhaiter compléter des études universitaires, qu'ils travaillent moins durant l'année scolaire, mais qu'ils sont plus nombreux que les autres jeunes à le faire pour aider leurs parents financièrement. Dans les valeurs qui leurs paraissent les plus importantes, la famille est donc centrale. Les jeunes de la seconde génération travaillent davantage et le font le plus souvent pour se permettre des dépenses personnelles. Si la famille apparaît au cœur des projets d'avenir des filles, celle-ci est néanmoins classée à égalité avec l'amitié dans leur palmarès des valeurs.

Enfin, les jeunes d'origine canadienne sont plus nombreux à souhaiter entrer rapidement sur le marché du travail avec en mains un diplôme secondaire ou collégial. Ils travaillent en plus grand nombre durant leurs études et le font essentiellement pour leurs dépenses personnelles. L'amitié prend le pas sur la famille dans leur palmarès des valeurs, bien que cette dernière demeure centrale dans les projets d'avenir des garçons. Les filles de cette génération sont les plus nombreuses à considérer l'égalité entre les hommes et les femmes comme un sujet de préoccupation sociale, et, comme les filles de la première génération, leur carrière professionnelle occupe une place centrale dans leurs projets de vie.

Le portrait des valeurs et aspirations des jeunes, regroupés par pays, témoigne également de la complexité et de la variabilité des situations et des points de vue. Nous avons pu noter de nombreuses similitudes dans les sujets de préoccupations des jeunes, notamment au regard de la pauvreté, de la santé et de la violence. On observe aussi des sensibilités différentes entre les jeunes d'origines diverses. Les différences observées entre les générations d'immigration ne suffisent pas à expliquer celles que l'on trouve dans les différentes régions du monde, ni d'ailleurs les aspirations des jeunes.

Par exemple, les jeunes d'Amérique du Sud et ceux d'Asie méridionale sont en majorité issus de la première génération. Or, les premiers souhaitent compléter des études secondaires, occupent en grand nombre des emplois salariés durant l'année scolaire, et ce, très souvent pour aider leurs parents. Dans l'échelle de leurs valeurs, ils placent la famille à égalité avec l'amitié et pourraient défendre des causes sociales telles que celle des enfants maltraités, en plus de la pauvreté, de la violence, de la santé. Les jeunes d'Asie méridionale semblent au contraire se sentir moins concernés par les enfants et davantage par les questions liées au racisme, aux inégalités entre les hommes et les femmes, à la pauvreté et à la santé. Ces jeunes disent vouloir compléter des études universitaires, travaillent peu durant l'année scolaire et sont peu nombreux à le faire pour aider leurs parents. Ils placent néanmoins la famille bien avant l'amitié dans les valeurs les plus importantes.

Des différences culturelles sont certes inhérentes à ces variations dans les projets des jeunes, mais plusieurs autres éléments devraient également être pris en compte: le statut socioéconomique des parents, leur scolarité, leur religion et leur connaissance du français, de même que le contexte de la migration (guerre, politique, etc.), le projet migratoire lui-même ainsi que les conditions d'accueil au moment de l'arrivée (politique, économique, taille des communautés culturelles à Montréal et leur concentration géographique, etc.). Voilà autant de pistes de recherche qui mériteraient d'être explorées davantage.

## BIBLIOGRAPHIE

- BELLEAU H. et C. BAYARD (2002). *Portrait des jeunes de 12 à 18 ans de Bordeaux-Cartierville*, Montréal, CHSLD-CLSC Bordeaux Cartierville.
- BENJAMIN, C. (2001) «La participation des immigrants et de leurs descendants à la société québécoise», dans *Portrait social du Québec. Données et analyses édition 2001*, Québec, Institut de la statistique du Québec, p. 575-611.
- BERNIER, L. (1997) «Les relations sociales», dans M. Gauthier et L. Bernier (dir.). *Les 15-19 ans. Quel présent? Vers quel avenir?*, Sainte-Foy, Institut québécois de recherche sur la culture, Presses de l'Université Laval, chapitre 2: 39-64.
- CLAUDIO, F. (1991). *Culture Change and the Redefinition of Ethnicity: The Case of Portuguese Youth in Montreal*, Montréal, Mémoire de maîtrise, Université de Montréal.
- DIRECTION DE LA SANTÉ PUBLIQUE (2001). *Les 29 CLSC d'un coup d'œil - Caractéristiques de la population, Caractéristiques migratoires de la population, recensement de 2001*.
- FONER, N. (1997). «The Immigrant Family: Cultural Legacies and Cultural Changes», *International Migration Review*, vol. 31, n° 4, p. 961-974.
- GAUTHIER, M. et P.-L. GRAVEL (2003). «Une génération apathique», *Les Cahiers du 27 juin*, vol. 1, n° 1, p. 34-37.
- GAUTHIER, M. et P.-L. GRAVEL (2003). «La participation des jeunes à l'espace public au Québec, de l'associationnisme à la mobilisation», dans M. Gauthier (dir.), *Regard sur... la jeunesse au Québec*, Québec, Presses de l'Université Laval, p. 91-104.
- GAUTHIER M. et L. PICHÉ (2001). «Participation des jeunes aux lieux d'influence et de pouvoir», *L'Action nationale*, vol. XCI, n° 7, p. 77-86.
- GRMELA, S. (1991) «The Political and Cultural Identity of Second Generation Chilean Exiles in Quebec», dans S.P. Sharma, A. Ervin et D. Meintel (dir.), *Immigrants and Refugees in Canada a National Perspective on Ethnicity, Multi-culturalism and Cross-Cultural Adjustment*, Saskatoon, University of Saskatchewan, p. 273-281.
- HELLY, D. (1997). *Revue des études ethniques au Québec*, Québec, INRS-Culture et Société, Métropolis Canada.
- HELLY, D., M. VATZ-LAROUCSSI et L. RACHEDI (2001). *Transmission culturelle aux enfants de jeunes couples d'immigrants*, Montréal, Rapport de recherche Immigration et métropoles.
- ION, J. (dir.) (2001). *L'engagement au pluriel*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, coll. «Matière à penser».
- KUNZ J.L. et L. HARVEY (2000). *Immigrant Youth in Canada*, Conseil canadien de développement social.



- LABELLE, M. et al. (2001). *Incorporation citoyenne et/ou exclusion? La deuxième génération issue de l'immigration haïtienne ou jamaïcaine*, Rapport de recherche, Toronto, La fondation canadienne des relations raciales, document en ligne: [www.crr.ca/fr/publications/Commission Research Reports/Incorporation%20citoyenne.pdf](http://www.crr.ca/fr/publications/Commission%20Research%20Reports/Incorporation%20citoyenne.pdf)
- LAPERRIÈRE, A. (1998). «Dépasser le racisme? L'expérience contrastée de jeunes montréalais d'origine haïtienne», *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 14, n° 1, p. 121-139.
- MATA, F., J.D. BRODHEAD et I. PETERSEN (2000). *Youth Volunteering in Canada: Reflections on the Ethnic Dimension*, Ottawa Draft from the Strategic Research and Analysis, Multiculturalism Program, Dept. of Canadian Heritage.
- MEINTEL, D. et J. LE GALL (1995). *Les jeunes d'origine immigrée: Rapports familiaux et transitions de vie. Le cas des jeunes chiliens, grecs, portugais, salvadoriens et vietnamiens*, Montréal, Ministère des Affaires internationales, de l'Immigration et des Communautés culturelles (MAIICC), Groupe de recherche ethnicité et société (GRES).
- MÉTHOT, C. (1995) *Du Viêt-Nam au Québec: la valse des identités*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture.
- MORIN, F. (1993). «Entre visibilité et invisibilité: les aléas identitaires des Haïtiens de New York et Montréal», dans M. Elbaz et F. Morin (dir.), *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 9, n° 3, p. 147-176.
- MINISTÈRE DES RELATIONS AVEC LES CITOYENS ET DE L'IMMIGRATION (2003). *Tableaux sur l'immigration au Québec, 1998-2002*, Direction de la population et de la recherche, Québec, MRCI.
- NOÏVO, E. (1997). *Inside Ethnic Families: Three Generations of Portuguese-Canadians*, Montréal, McGill-Queen's University Press.
- PERESSINI, M. (1991). *Sujets et identités multiples: analyse des histoires de vie d'un groupe d'immigrants italiens à Montréal*, Montréal, Thèse, Université de Montréal.
- POTVIN, M. (2000). «Racisme et citoyenneté chez les jeunes québécois de la deuxième génération haïtienne», dans M. Potvin, B. Fournier et Y. Couture (dir.), *L'individu et le citoyen dans la société moderne*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, p. 185-225.
- POTVIN, M. (1997). «Les jeunes de la deuxième génération haïtienne au Québec: entre la communauté "réelle" et la communauté "représentée"», *Sociologie et Sociétés*, vol. 29, n° 2, p. 77-101.
- RICHARD, É. (2000). *Un transnationalisme familial: l'expérience des jeunes Vietnamiens de Montréal*, Mémoire de maîtrise, Département d'anthropologie, Sainte-Foy, Université Laval.
- SIMARD, M. (1999). «Définir la jeunesse d'origine immigrée: réflexions critiques à propos du concept de deuxième génération», dans M. Gauthier et J.-F. Guillaume (dir.), *Définir la jeunesse? D'un bout à l'autre du monde*, Québec, Presses de l'Université Laval, p. 121-143.

- SIMARD, M. et J.-L. BÉDARD (2003). *Participation globale des jeunes d'origine immigrée: bibliographie annotée et portrait de la littérature*, Montréal, Institut national de la recherche scientifique – Urbanisation, Culture et Société.
- TABOADA-LEONETTEI, I. (2000). « Les associations de jeunes dans les quartiers populaires », *Migrations et société*, vol. 12, n° 72, p. 89-98.
- VALET, L.A. (1997). « Les élèves étrangers ou issus de l'immigration : les résultats du panel français dans une perspective comparative », dans F. Aubert (dir.), *Jeunes issus de l'immigration: de l'école à l'emploi*, Paris, CIEMI et L'Harmattan, p. 71-91.
- XENOCOSTAS, S. (1991). « Familial Obligation Ideal Models of Behaviour for Second Generation Greek Youth in Montreal », dans S.P. Sharma, A.M. Ervin et D. Meintel (dir.), *Immigrants and Refugees in Canada a National Perspective on Ethnicity, Multi-culturalism and Cross-Cultural Adjustment*, Saskatoon, University of Saskatchewan, p. 294-316.

# 11

C H A P I T R E

---

## **La marge comme espace culturel** Territoire, identité et communauté chez les jeunes migrants innus (montagnais) et attikamekw au Québec

**Camil Girard**  
*GRH-Université du Québec à Chicoutimi*  
*et GRMJ-INRS–Culture et Société*

**Antoine Lutumba Ntetu**  
*Université du Québec à Chicoutimi*  
*et Observatoire Jeunes et Société*

Dans le prolongement des enquêtes menées par le Groupe de recherche sur la migration des jeunes (GRMJ), il importe d'élargir les recherches sur la dynamique migratoire au-delà des questions régionales concernant les jeunes adultes québécois<sup>1</sup>. Déjà, les travaux de Myriam Simard (1999 ; 2003) portant sur les enfants d'immigrants permettent d'élargir la problématique concernant la dynamique migratoire aux questions plus générales de l'identité et de l'appartenance, dans une perspective interculturelle. Les travaux de Stéphanie Garneau (2001) s'intéressant à la migration internationale des élites plus ou moins scolarisées suggèrent aussi des pistes de réflexion sur les dynamismes qui sous-tendent des trajectoires des jeunes dans des environnements urbains particuliers.

Autour des questions plus spécifiques de l'insertion dans la vie adulte par les études, le travail, la création du couple ou de la famille, la mobilité spatiale semble s'imposer comme une norme sociale, et cela, tant à l'intérieur des États-nations que sur le plan international. Comment cela se passe-t-il chez les Québécois en général (objet d'étude sur la migration) et chez les jeunes issus des Premières nations dont il est question dans le présent article ?

Si l'on considère la société d'accueil comme une société globale à forte tendance intégratrice, il devient intéressant d'appréhender l'étude des ancrages de la culture globale (regard sur soi et sur l'autre ; place qu'occupe l'autre dans la culture identitaire des sociétés d'accueil) en tenant compte des cultures autochtones marginales et peu reconnues dans le discours global. En somme, ne faudrait-il pas chercher à situer la place de la migration dans chaque culture ?

Précisons d'abord que poser le problème de la migration dans les sociétés contemporaines, cela consiste à se questionner sur la construction identitaire (Girard, Garneau et Fréchette, 2003) dans des dynamiques d'échanges interculturelles (Girard, 1997a ; Turgeon,

---

1. Il s'agit d'une recherche effectuée par le Groupe de recherche sur la migration des jeunes (GRMJ), lequel est composé de professeurs provenant de constituantes de l'Université du Québec, de l'Université de Sherbrooke et de l'Université d'Ottawa. Ce groupe de recherche est coordonné par Madeleine Gauthier, de l'INRS-Urbanisation, Culture et Société, responsable de l'Observatoire Jeunes et Société. Les données ont été obtenues à partir d'entrevues semi-dirigées, réalisées auprès de 22 jeunes autochtones d'origine innue et attikamekw. L'étude a été financée par le Fonds de développement académique du réseau (FODAR) (Université du Québec), le Fonds FCAR, les Conseils régionaux de développement (CRD), les Conseils régionaux de concertation et de développement (CRCD), Emploi-Québec, le Secrétariat à la jeunesse, le ministère des Régions et le ministère de la Solidarité sociale du gouvernement du Québec, ainsi que par le CRSH (Alliance Recherche Université-Communauté). L'UQAC a contribué à cette recherche grâce à son Comité de liaison institutionnel (CLI) et son Comité de perfectionnement long. Un merci spécial à Gervais Tremblay, Christiane Grenon, Édith Gagné, Véronique Petiquay (Attikamekw) et Stéphane Savard (Innu) pour leur participation active dans ce projet de recherche animé par le Groupe de recherche sur l'histoire (GRH) de l'UQAC.

Delâge et Ouellet, 1996; Espagne et Werner, 1988), l'interculture impliquant des échanges multiples entre les cultures (Clapier-Valladon et Mannoni, 1991). Ces échanges sont inégaux, à savoir que les cultures dominantes ont tendance à s'imposer et à marginaliser les autres cultures, en occupant tout l'espace socioculturel et symbolique. Il s'agit donc d'une construction identitaire, mais aussi du rapport au territoire dans une perspective de mobilité.

Il est souvent difficile pour un autochtone de trouver les éléments nécessaires à une affirmation dynamique de son identité à partir d'une culture première qui n'est pas reconnue comme valeur en soi (Eveno, 2003; Roy, 2002; Girard, 1997b; Collin, 1994; Larose, 1989). Dans cette quête d'identité individuelle et collective, l'affirmation des Premières nations s'appuie sur une construction identitaire qui s'accomplit dans une certaine marginalité d'extermination (Jaccoud, 1995; Xiberras, 1993; Castel, 1994; Parazelli, 2002). Les gouvernements locaux, dans leur gestion des territoires ancestraux, en particulier la réserve et les territoires de chasse et de pêche, sont les institutions à partir desquelles les différentes nations autochtones cherchent à rétablir les assises pour une prise en charge du développement économique (droits de chasse et de pêche, droits sur les ressources) et social (gestion des réserves et des territoires traditionnels) de l'identité et de la culture autochtones. Cette stratégie qui consiste à dynamiser les cultures ancestrales pose de nouveaux défis aux autochtones eux-mêmes qui voient par là une reconnaissance et une confirmation de leurs droits historiques. Pour la société québécoise, cette reconnaissance des cultures des Premières nations est l'occasion de parler d'insertion, sans intégration nécessaire dans une réalité québécoise contemporaine qui favorise l'affirmation de cultures distinctes sur son territoire (Stoiciu, 1996, p. 15-30).

Il est vrai que, pour l'ensemble des Premières nations du Québec, les conditions de vie restent difficiles: un fort taux de pauvreté, un sous-emploi chronique, des taux de fécondité et de mortalité infantile élevés, des taux de suicide dramatiques (six fois plus élevés chez les moins de 20 ans). Pour les jeunes, une faible valorisation de l'école se manifeste par des taux d'abandon qui surprennent (taux de décrochage de 50% en troisième secondaire; Lepage, 2002, p. 61-63; Drouilly, 1991). En définitive, non seulement le système d'éducation reste mal adapté aux besoins des jeunes autochtones mais, en plus, pour ceux d'entre eux qui désirent poursuivre des études postsecondaires (et même secondaires, dans certaines communautés), quitter leur milieu d'origine s'impose.

Dans ce contexte, il est évident que la ville (logement, réseau), avec ses écoles et ses lieux de travail, reste le milieu d'élection pour ces jeunes tout en étant peu adaptée à leurs réalités puisqu'ils y vivent un stress important, surtout dans les premiers temps de leur arrivée (Kurtness, 1983; Roy, 1993; Gill, 1995). Rappelons enfin que les jeunes des Premières nations, à l'instar des groupes de jeunes québécois, ont

créé, en 2001, le Conseil des Jeunes des Premières nations afin de définir les besoins des jeunes et de revendiquer une meilleure place des jeunes, tant dans les communautés autochtones que dans la société québécoise en général (Cousineau-Mollen, Napess et Vollant, 2001).

## ■ ENQUÊTE : PROFILS DES JEUNES INTERVIEWÉS

La présente enquête porte sur 22 jeunes adultes d'origine autochtone qui s'identifient à la nation innue ou attikamekw. Ce sont pour la plupart des jeunes qui ont quitté leur communauté d'abord pour étudier. Un guide d'enquête semi-dirigée a été adapté à partir du guide précédemment développé lors d'une enquête menée auprès d'une centaine de jeunes au Québec. Les Attikamekw qui ont participé à la présente enquête sont issus des trois communautés attikamekw existantes. Les Innus qui ont participé à l'enquête sont issus ou associés aux communautés du groupe centre (Sept-Îles, Betsiamites et Mashteuiatsh). Il faut donc situer les résultats de cette enquête dans les limites qui s'imposent. En fait, les jeunes interviewés ont été pour la plupart rejoints dans les villes situées à proximité de leur communauté : La Tuque, Shawinigan, Sept-Îles, Roberval, Ville Saguenay, Alma. Dix jeunes sur 22 ont déclaré vivre dans leur communauté d'origine à 15 ans, et 12 ont déclaré vivre dans des villes proches de leur communauté.

La nation innue du Québec est composée de neuf (9) communautés réparties sur un territoire immense, allant de Mashteuiatsh (Roberval, Lac-Saint-Jean) à Saint-Augustin, près du Labrador (25 % du territoire périnordique du Québec). La population innue comprend 14 492 membres, dont 10 289 résident dans les réserves et 4 203 hors réserves (Secrétariat aux Affaires autochtones du Québec). Mashteuiatsh compte plus de 57 % de sa population vivant en dehors de la réserve, soit 2 595 membres sur 4 555). Trois communautés attikamekw sont situées dans le secteur La Tuque : Manouane, Obejiwan et Weymontachie. Les trois communautés regroupent près de 4 500 personnes, dont 19 % vivent hors réserve ( $n = 836$ ).

Pour les fins de la présente réflexion, l'équipe a analysé les témoignages recueillis en 2001 et 2002 auprès de 22 jeunes migrants dont l'âge variait entre 18 et 33 ans. Parmi les jeunes migrants interviewés, 13 s'identifiaient à la nation attikamekw et 9 à la nation innue ; 10 jeunes étaient de sexe masculin et 12 de sexe féminin. Au moment de l'enquête, 11 étudiaient, 8 travaillaient à plein temps et 3 étaient en emploi à temps partiel. Huit jeunes avaient complété des études, dont six du niveau secondaire et deux un cours professionnel ; quatre étaient encore engagés dans des études au secondaire et sept jeunes étudiaient au cégep, dont un affirmait avoir complété son programme. Deux jeunes étudiaient à l'université et 16 affirmaient vivre en couple. La presque totalité vivait en appartement (19 sur 22). Douze participants à l'enquête ont affirmé n'avoir aucun enfant, trois ont dit avoir deux

enfants, trois ont affirmé en avoir trois et quatre ont déclaré avoir un enfant à charge. Près de 60% des jeunes interviewés ont dit tirer leur revenu d'un emploi, le reste provenait principalement des bourses d'études. La moitié du groupe a déclaré avoir des revenus annuels inférieurs à 15 000 \$.

## ■ ANALYSE DU CORPUS

### ■ Valeurs du milieu d'origine

Dans la famille autochtone, les grands-parents jouent un rôle important. Les jeunes adultes interviewés ont parlé davantage des rapports qu'ils avaient eus avec leurs grands-parents qu'avec leurs parents dans leur milieu d'origine. Les grands-parents interviennent dans l'éducation des jeunes, du moins durant l'enfance. La famille élargie aux parents, grands-parents, frères, sœurs, oncles, tantes, cousins et cousines constitue le noyau des liens communautaires du jeune autochtone. Certains problèmes ont été soulevés eu égard à l'exiguïté des maisons et à un certain manque d'intimité.

Je restais chez ma grand-mère. À côté de chez nous, il y avait deux de mes oncles. En face de chez nous, il y avait une tante. [...] Dans le village, on était situés proches proches. Chez ma grand-mère, il y avait deux de mes tantes qui restaient là, c'était vraiment serré. On était vraiment proches, ce qui se passait sous un toit se passait aussi sous l'autre toit parce qu'on finissait tout le temps par se promener d'une place à l'autre (INN-04, femme, 23 ans, travailleuse, secondaire).

On se plaint parfois que dans le milieu d'origine il n'y a « rien à faire ». Cependant, la plupart des interlocuteurs ont affirmé avoir leur réseau d'amis autochtones. C'est à l'échelle de la réserve que les souvenirs des jeunes ont été les plus vivaces. Certaines activités organisées localement ont pour but de se réapproprier des éléments de sa culture traditionnelle. Les souvenirs les plus marquants concernaient les macouchanes (repas traditionnels), les danses, les prières, les rites de passages auxquels les membres de la communauté sont associés. D'autres activités, comme les Jeux autochtones qui regroupent les jeunes de différentes Premières nations, sont perçues comme des temps privilégiés pour élargir les réseaux d'amitié en milieu autochtone.

Même si les jeunes fréquentent peu les territoires ancestraux de chasse et de pêche, ils estiment que ces territoires restent les véritables lieux où peut se perpétuer leur culture traditionnelle. Ce sont des lieux mythiques où les pratiques traditionnelles peuvent se perpétuer autour des familles qui les partagent.

À Obedjiwan, sur le terrain de mon grand-père à cette heure, il y a un chalet sur ce terrain-là. On peut y aller encore, c'est à la famille.

Figure 1



Carl Brisson, G.R.H. (Commission royale sur les peuples autochtones) 2003



Mais la famille, c'est pas rien qu'à moi, mon grand-père puis tout ça. C'est la famille vraiment élargie, c'est plusieurs personnes, mes oncles, mes tantes. Dans ma famille, on est dix, onze. Ma grand-mère a eu onze enfants. Ça fait que tous les onze ont le droit d'y aller à leur guise quand c'est le temps de la chasse (ATT-02, femme, 21 ans, travailleuse, cégep).

Si le territoire ancestral de chasse et de pêche apparaît comme un lieu idéal, ces activités doivent être accomplies dans le respect des valeurs autochtones : partage entre les membres de la famille et respect de la nature. C'est l'espace d'une identité autochtone qui se découvre dans un rapport étroit avec la nature et en compagnie de membres du réseau familial :

Tu sais, nous autres, on connaît comme nos états d'âme... Je te dirais qu'à rester au Lac pendant un bout de temps, tu es capable de lire dans l'eau la température qu'il va avoir... On y va avec notre famille depuis qu'on est jeunes... Tu sais, c'est une place [où] tu te sens bien. [...] Tu sais, c'est des places sécurisantes, c'est des places que moi, je sais qu'il m'arrivera rien si je suis assis dans le bois à cette place-là parce que j'ai tout le temps été là. C'est juste dans le bois en arrière de chez nous avec ma fille, je veux qu'elle connaisse ça parce que moi je me sentais bien à cette place-là, parce que j'étais dans le bois mais j'étais proche de la ville, j'étais proche... (INN-04, femme, 23 ans, travailleuse, secondaire).

Les jeunes adultes sont soucieux d'assurer une certaine transmission des valeurs traditionnelles à leurs enfants. Toutefois, il est évident que les jeunes migrants autochtones fréquentent peu ce territoire ancestral, si ce n'est lors des rencontres familiales.

Malgré cet attachement à leur identité autochtone, les jeunes restent ouverts au changement. Amateurs de sport, de musique, parfois de lecture, ils aiment être entourés de leurs amis et fréquentent dans leur communauté d'origine les terrains de jeu, les maisons de jeunes, les centres communautaires et les arénas selon les âges de la vie ou selon leurs besoins. Les jeunes désirent poursuivre des études afin d'occuper des emplois si possible dans leur milieu d'origine. Cependant, avant de retourner dans les communautés, les jeunes croient qu'il faudra y trouver une certaine qualité de vie.

Parmi les points négatifs soulevés, la rareté des emplois vient en premier lieu. Pour les femmes, la qualité déficiente de l'enseignement dans les écoles de certaines communautés pose problème. Dans certains cas, ce sont les communautés toutes entières qui sont perçues de manière négative. Les jeunes estiment que de telles situations favorisent les départs et limitent les possibilités de retour. Parmi les problèmes soulevés par les jeunes, outre l'alcoolisme, la toxicomanie, la violence et le suicide, il y a le climat général d'insécurité qui crée une atmosphère de peur et de stress telle que les jeunes doivent quitter leur communauté. Plusieurs jeunes interlocuteurs ont affirmé avoir

eux-mêmes été victimes d'actes de violence ou avoir eu des problèmes de consommation. Toutefois, tous essayaient de s'en sortir et envisageaient l'avenir avec un certain optimisme.

C'est sûr que j'ai vu des affaires. Mais je sais pas, il me semble que tous les jeunes autochtones qui ont vécu à Obedjiwan, pis Manouane, pis Weymon, c'est toute la même histoire: suicide, boisson, drogue, battage, battage de femmes... Tu sais, il faut pas tout le temps penser au négatif, il faut penser au positif. Moi, c'est ça que je pense. Parce qu'avant c'était de même, aujourd'hui c'est plus comme ça (ATT-02, femme, 21 ans, travailleuse, cégep).

Malgré tout, les jeunes sont fiers de leur identité et de leur appartenance à leur culture d'origine autochtone. Outre les questions des langues ancestrales et des pratiques traditionnelles dont la transmission reste fragile, ce sont les membres de la famille qui manquent le plus aux jeunes qui quittent leur milieu. Ainsi, s'ils pouvaient y trouver des conditions favorables, les jeunes adultes retourneraient sans exception dans leur communauté pour se rapprocher des êtres qui leur sont chers. Une jeune fille de 19 ans d'origine attikamekw, pourtant très critique de son milieu d'origine, s'est remémoré avec nostalgie son appartenance à son réseau d'origine :

J'aime bien cela. J'irais rester là encore toute ma vie. J'aimerais ça mourir là. Je vais demander de me faire enterrer là, à côté de mon père. Toute ma famille est là, mes amis [...] les parents de mes amis. Ça me tient à cœur. Pour moi, c'est tous mes frères et mes sœurs (ATT-11, femme 19 ans, travailleuse, secondaire).

Les jeunes accordent une grande importance à leur milieu d'origine, qu'ils considèrent comme le lieu premier de construction de leur identité autochtone. Les valeurs associées à la famille, à la communauté, au territoire et à la nature sont au centre des préoccupations des jeunes, qui estiment que la transmission de ces valeurs apparaît bien difficile pour les générations à venir.

## ■ Identité autochtone

Malgré tout, la fierté autochtone ne fait pas de doute. Que l'on soit autochtone avec carte, vivant en réserve ou en ville, que l'on entre dans les catégories de Métis ou de jeune dont la réappropriation de statut fait suite à la modification de la constitution de 1982 (C-31), les jeunes adultes autochtones ont le sentiment qu'ils sont différents des Québécois ou des Canadiens d'origine européenne. Par leur langue, leur rapport à la nature et aux territoires ancestraux, par leur statut et leur appartenance à une réserve, ils se considèrent avant tout comme les membres de cultures distinctes.

Moi, je suis fier de dire ce que j'ai vécu, j'ai grandi avec mon grand-père comme je t'ai dit, je suis fier de ça. D'avoir une fierté en tant qu'Autochtone, je l'ai en dedans de moi. [...] Bien en moi j'ai pas peur de dire que je suis fier d'être Attikamekw ; d'être fier, c'est de

défendre ses propres principes, puis ses propres valeurs, puis c'est de grandir dans un esprit, on dit dans un corps sain, dans un esprit sain. On entend parler régulièrement les traditionalistes et tout ça de ça (ATT-13, homme, 33 ans, travailleur, baccalauréat).

Les jeunes se questionnent cependant sur les inégalités de la répartition des richesses dans les réserves. Se profile, dans certains propos, une critique des élites des réserves. La seule création de logements sociaux ne suffit pas pour des jeunes qui décrochent dans les communautés.

Un fossé entre les riches pis les pauvres. Ils continuent, ils l'entretiennent ce fossé-là, ils l'entretiennent, ils font des logements sociaux, les logements de la réserve, pis y en refont, pis y en refont, pis y en refont, pis tout ce qu'y font, c'est de les prendre, les changer de place. Prendre le monde sur l'aide sociale qui ont des problèmes sociaux pis les changer de place. Écoute, on a des clochards à Pointe-Bleue, méchant problème, y a pas un clochard dans aucune autre communauté. À Pointe-Bleue, on a des vrais clochards qui te quêtent pis qu'y dorment dehors, pis qu'y ont pas de place (INN-04, femme, 23 ans, travailleuse, secondaire).

Malgré les nombreuses critiques, les jeunes restent dans l'ensemble assez optimistes. Certains envisagent l'avenir de leur communauté de manière positive, puisque le développement économique et démographique semble assuré.

Moi, je dis que ça va venir comme La Tuque (Weymontachie), ça va devenir de plus en plus grand parce qu'il y a plus de population, ils font plus d'enfants. Il y a plus de jeunes qui vont à l'école, ils ont plus d'avenir, ils vont avoir plus de diplôme, ils vont amener de la job là-bas. Moi, je dis que ça va devenir une ville, pas une grosse ville mais une petite ville avec une campagne. Ça serait le fun... Je pourrais aller rester là [...] Oui, ça vaut vraiment la peine. C'est un beau village, pis c'est calme. Ça vaudrait vraiment la peine d'aider les gens. Si je serais riche, j'achèterais plein de choses pour ce village-là. J'ai vraiment aimé mon adolescence, ma jeunesse, j'ai vraiment aimé... J'aimais ça Weymon pour ça, avec tes amis, tu vas te baigner, tu vas dans le bois, tu vas ramasser des bleuets (ATT-11, femme, 19 ans, travailleuse, secondaire).

Quelle place est faite aux jeunes autochtones ? Peu de place, à en croire les jeunes interviewés qui considèrent que malgré une formation accrue, les leaders actuels semblent peu enclins à leur assurer une insertion professionnelle dans leur milieu.

L'avenir [...], c'est de former des jeunes pis des jeunes qui vont être capables de nous gérer pis de faire un développement économique vivable dans une communauté, pas juste de donner. L'avenir, comme on peut voir là, c'est que nos jeunes arrêtent pas de s'accrocher, des gens sur la Sécurité du revenu, pis de les sortir de l'ignorance [...] C'est pour ça qu'aujourd'hui je trouve que nos leaders, il faut qu'ils laissent la place aux jeunes avec une nouvelle philosophie puis des nouvelles approches parce qu'on a ben beau s'acharner là-dessus, ça fait pas avancer grand-chose (ATT-13, homme, 33 ans, travailleur, baccalauréat).

## ■ Communauté d'origine comme milieu de vie

Les jeunes autochtones interviewés ont rapporté des expériences difficiles vécues dans leur milieu d'origine. Dans un cas, une informatrice a dit avoir été agressée sexuellement par un membre de sa famille. C'est la grand-mère qui a pris les décisions sur les suites à donner dans ce contexte difficile. Ne pouvant pas rejeter ses propres enfants de la maison, la grand-mère envoya la jeune enfant dans une famille d'accueil, dans une ville voisine.

Dans d'autres cas, la communauté entière vit dans un univers de violence telle que la jeune se voit dans l'obligation de quitter la réserve, avec peu d'espoir d'y retourner.

Je viens de..., mon numéro est là, mais j'ai jamais resté là. [...] peut-être que ça a changé aujourd'hui [...], si je restais une semaine là pour voir comment c'est. C'est l'enfer là-bas. La nuit, c'est le jour, pis le jour, c'est la nuit là-bas. Quand j'y avais été, Mon Dieu, seigneur! ça brassait là. Les jeunes sniffaient du naphta. Je capotais quand j'ai été là. Je savais même pas, j'ai failli me faire tuer, pas me faire tuer... mon doux seigneur! Ça a brassé là (ATT-10, femme, 19 ans, travailleuse, secondaire).

Les problèmes d'alcoolisme et de toxicomanie semblent toucher certains jeunes, eux-mêmes, ou des membres de leur famille. Les jeunes femmes affirment avoir, elles aussi, des problèmes de consommation. Dans certaines communautés, la situation semble plus problématique. Cependant, tous les jeunes cherchent à s'en sortir. Un jeune a affirmé avoir créé, avec l'appui de certains amis, un groupe qui s'affichait contre toute consommation d'alcool et de drogues dans sa communauté. D'autres se sont associés aux mouvements d'alcooliques anonymes. Malgré tout le stress et toute la souffrance, les jeunes restent optimistes. Ils sont prêts à assumer les problèmes sans s'y enfermer :

Ça fait pas longtemps que j'ai arrêté de boire [...] C'est des personnes qui vont en thérapie pour arrêter l'alcool ou la drogue. Moi, j'aime ben ça parce que ça fait pas longtemps que j'ai arrêté de boire ; mais quand je commençais à être pas mal alcoolique, j'étais tout le temps là, vingt-quatre heures sur vingt-quatre dans les bars, j'étais tout le temps là toute la semaine du lundi au dimanche. J'ai arrêté d'un coup sec, je trouve ça dur des fois parce que ma mère des fois elle arrive sur la brosse ou ma sœur. Je trouve ça dur mais j'vas là pis ça m'aide parce que le monde m'encourage. Mon père m'a tout le temps dit de passer par-dessus ça, même si mon père est décédé à cause de ça justement, l'alcool pis la drogue. Mais moi, je dis que je suis capable de passer par-dessus ça, je m'encourage avec eux autres (ATT-11, femme, 19 ans, travailleuse, secondaire).

Toutefois, le suicide des jeunes semble affecter profondément tous nos interlocuteurs et interlocutrices. Difficile dans ces cas d'être optimiste, comme le traduit le propos de ce jeune interlocuteur qui affirme que les jeunes adultes, les amis qui disparaissent, laissent derrière eux des souffrances et des peurs difficiles à surmonter :

Oui, c'était ben important, pis j'en ai connu des chums qui se sont suicidés aussi, j'vas te dire une affaire, ça m'a donné... je peux dire, un gros coup. C'est pour ça un peu que ça me fait peur au niveau de la jeunesse, ça me fait peur qu'est-ce qui est en avant ben au lieu de dire qu'il faut arrêter d'avoir peur, il faudrait qu'on mette des plans d'action pour essayer de trouver, pas une solution miracle, mais de trouver l'implication de tout le monde (ATT-13, homme, 33 ans, travailleur, baccalauréat).

Devant de tels cas de désespoir, les jeunes se remémorent les bons moments passés avec ces amis et se demandent comment ils pourraient s'engager pour que cesse ce cycle infernal dans leur communauté.

Par ailleurs, la santé des jeunes autochtones, particulièrement ceux de la tranche des 15 à 29 ans, doit être une grande préoccupation, car c'est sur eux que repose l'avenir de leurs communautés. En plus du fait que la majorité des jeunes qui ont participé à notre enquête se trouvaient dans cette tranche d'âge, deux autres raisons majeures expliquent l'attention portée aux jeunes autochtones de cette tranche d'âge : 1) leur importance sur le plan démographique et 2) leur susceptibilité accrue aux problèmes de santé, spécifiquement aux problèmes de santé mentale.

En effet, avec un effectif de 15 135 individus, les jeunes de 15 à 29 ans représentent 27% de la population autochtone totale du Québec et les projections démographiques prévoient une hausse de cette proportion (Desmarais *et al.*, 2000). Par ailleurs, il est reconnu que la transition vers la vie adulte est une période de prédilection pour l'apparition de la plupart des maladies mentales (Santé Canada, 2002), et les jeunes autochtones ne font pas exception. La situation est même plus dramatique en ce qui les concerne, en comparaison des non-autochtones (Bohn, 1993; Comité de la santé mentale du Québec, 1994; Commission royale sur les peuples autochtones, 1995; Desmarais *et al.*, 2000; Kirmayer, Brass et Tait, 2000; MacMillan *et al.*, 1996; Silverman *et al.*, 2001; Trovato, 2000).

Malgré l'absence de statistiques fiables, les avis des jeunes autochtones du Québec faisant foi, on ne peut douter de la gravité de la détresse qu'ils vivent (Desmarais *et al.*, 2000). Les témoignages des jeunes qui ont participé à notre enquête confirment, d'une certaine manière, la situation difficile que vivent les jeunes autochtones. Le suicide, la violence, les abus sexuels, l'alcoolisme, la toxicomanie (Comité de la santé mentale du Québec, 1994), l'école buissonnière, la délinquance (Commission royale sur les peuples autochtones, 1995), l'abus des substances psychotropes, l'homicide, le sous-emploi et la violence familiale sont quelques-uns des signes révélateurs de la gravité de cette détresse psychologique (MacMillan *et al.*, 1996). Les résultats d'une étude réalisée par Silverman *et al.* (2001), visant à évaluer les besoins de formation continue des infirmières qui interviennent dans des communautés autochtones, confirment encore cet état de choses; la violence, l'abus des substances psychotropes et le

syndrome d'alcoolisme fœtal ont été identifiés comme des problèmes qui sévissent avec acuité dans ces communautés et pour lesquels une actualisation des connaissances se révèle indispensable.

Comme causes associées à la détresse psychologique des jeunes autochtones, on retient l'oppression, les préjugés, la pauvreté et le manque de détermination de soi vécus par les peuples autochtones au cours des siècles, causes qui ont conduit à la désintégration de l'estime de soi et des valeurs traditionnelles (Bohn, 1993). Une revue des écrits portant sur la santé mentale des Autochtones, des Inuit et des Métis du Canada révèle avec évidence les origines sociales des problèmes de santé mentale qui sévissent dans leurs communautés et qui, selon les auteurs de cette analyse, doivent être interprétés comme des réponses individuelles et collectives à l'héritage de la colonisation. Cette conclusion trouve un appui dans les écrits de Petawabano *et al.* (1994, p. 67) qui affirment :

En milieu autochtone, on retrouve les effets du processus de colonisation imposé il y a 125 ans aux Amérindiens du Québec, comme à ceux du Canada. Ce processus visait essentiellement et délibérément à leur faire troquer leurs valeurs éducatives et spirituelles, ainsi que leurs normes socioculturelles, économiques et administratives – toutes fondamentalement axées sur la vie et l'harmonie communautaires – contre celles de la société globale ambiante, essentiellement axées sur la confrontation et le succès individuel. L'imposition de ce processus s'est faite, entre autres, par la création de réserves dans le but de sédentariser et d'endoctriner les Amérindiens avant de pouvoir les accueillir, culturellement « blanchis », au sein de la société globale. Il en est graduellement résulté chez plusieurs, et dans bon nombre de communautés autochtones, un sentiment graduel de relative inutilité avec la disparition des rôles indispensables traditionnellement assumés à l'intérieur d'une famille.

La déstructuration des structures culturelles et des processus historiques, à la suite de la colonisation européenne, est aussi ressortie comme un facteur étiologique déterminant du taux de suicide très élevé que l'on enregistre chez les peuples autochtones. Hunter et Harvey (2002) traite de ce facteur dans une recherche qui s'est intéressée à cette problématique dans quatre pays dont l'Australie, le Canada, les États-Unis et la Nouvelle-Zélande.

Eu égard à ce qui précède, nous soutenons, à l'instar de Petawabano *et al.* (1994), qu'on ne peut pas parler d'une problématique de santé mentale particulière aux Autochtones, puisque la nature ou même la fréquence de leurs problèmes n'affectent pas qu'eux seuls. On doit toutefois admettre que, sous certains aspects, les Autochtones et leurs communautés font face à une problématique particulière, en raison de facteurs historiques et environnementaux qui leur sont propres. Plusieurs de ces facteurs sont ressortis dans les propos des jeunes qui ont participé à notre enquête.

Pour revenir à la recherche de Hunter et Harvey (2002), l'une des principales conclusions de cette étude est que la prédisposition au suicide des jeunes autochtones n'est pas attribuable seulement à la précarité de leurs conditions de vie, mais aussi aux perceptions que ces jeunes ont des circonstances qui y sont reliées. Si cette conclusion est vraie dans les cas du Canada, elle s'impose aussi logiquement dans le cas particulier des autochtones du Québec.

Par ailleurs, il est erroné de croire que la détresse psychologique n'est l'apanage que des seuls jeunes qui habitent dans des réserves : elle est aussi présente chez ceux qui habitent hors des réserves (Desmarais *et al.*, 2000 ; La Prairie, 1995). C'est ici que le phénomène de la migration des jeunes autochtones prend toute son importance dans l'étude de la problématique de leur santé mentale.

Les possibilités d'instruction et d'emploi ainsi que l'attrait économique et social des institutions urbaines sont des facteurs explicatifs de la mobilité des jeunes autochtones vers les centres urbains (Groves, 1999). Les jeunes interviewés ont abondé dans le même sens, et ont de plus incriminé l'insécurité qui règne dans leurs communautés comme facteur important les incitant à migrer vers les centres urbains. Cependant, la vie dans les villes, c'est-à-dire l'immersion dans la culture dominante, contribue à accentuer, chez les jeunes autochtones, le questionnement sur leur identité et leur appartenance. Doivent-ils se considérer Autochtones ou Québécois ? Cette ambivalence d'appartenance provoque une crise d'identité profonde, difficile à vivre, qu'ils cherchent souvent à gérer en fuyant dans l'alcool et la drogue, entraînant parfois même le suicide (Croteau, 1991).

De son côté aussi, Gilchrist (1995) attribue à une certaine confusion identitaire le fait qu'un grand nombre de jeunes autochtones se retrouvent dans les rues des grands centres urbains du Canada. Les autres facteurs qu'elle incrimine sont : le racisme, le manque d'estime de soi, la rupture avec les communautés locales, l'ignorance des droits, de l'histoire et de la culture autochtones. Par ailleurs, si dans les conclusions de son étude réalisée en deux périodes, soit en 1981 et en 1991, Trovato (2000) incrimine la marginalisation sociale prolongée dont font l'objet les Autochtones pour la persistance des problèmes de santé mentale chez les jeunes autochtones, Kirmayer, Brass et Tait (2000), quant à eux, relie cette persistance spécifiquement à la discontinuité culturelle et à l'oppression dont ont été et sont encore victimes plusieurs communautés autochtones.

Cela nous amène à croire que les solutions aux problèmes de santé mentale des jeunes autochtones passent nécessairement par l'examen de la problématique de la perte et de la recherche de l'identité culturelle, dans la perspective d'arriver à un équilibre entre la modernité et le traditionnel (ancestral). Le questionnement des jeunes migrants

autochtones sur leur appartenance identitaire étant un passage obligé vers l'épanouissement individuel et collectif, il reste à réfléchir sur les jalons à poser pour atteindre l'équilibre souhaité.

Compte tenu du fait que les problèmes reliés à la santé mentale se manifestent la plupart du temps entremêlés les uns aux autres et non pas de façon isolée, les interventions pouvant conduire aux redressements désirés ne doivent pas être faites en isolant les problèmes ; elles doivent plutôt viser à cerner la problématique d'une façon globale, en tenant compte des interactions et des effets entremêlés (Petawabo *et al.*, 1994).

## ■ Partir...

Les jeunes autochtones quittent généralement leur milieu d'origine pour poursuivre des études postsecondaires ou pour travailler. Les jeunes autochtones interviewés ont montré un intérêt marqué pour les métiers reliés à une relation d'aide. Qu'ils aspirent à devenir avocat, psychologue, travailleur social, enseignant, infirmière, coiffeur, électricien ou policier, tous espèrent pouvoir un jour exercer leur travail afin de contribuer au mieux-être de leur communauté. Tous voient dans l'éducation un moyen de s'accomplir, tant individuellement que collectivement. Plusieurs voient aussi dans leur réussite scolaire une fierté pour toute leur famille. Sous ce rapport, les filles semblent plus déterminées que les garçons à compléter leurs projets d'étude :

Il faut que je finisse mon bac, c'est important d'avoir des études. Je serais une des premières, je serais la troisième de la famille à avoir un bac. [...] Ben, c'est important des deux côtés. On n'est pas beaucoup qui a un bac dans la famille. [...] C'est important pour nous autres parce que c'est comme... il faut s'en sortir un petit peu... C'est pas pour se vanter... les femmes surtout sont diplômées. Les gars, c'est pas pareil. Les femmes, on est beaucoup diplômées (ATT-03, femme, 24 ans, étudiante, baccalauréat).

Par ailleurs, si le départ est perçu comme nécessaire, il n'en demeure pas moins que l'intégration dans les milieux d'accueil n'est pas facile. Quitter la réserve pour aller vivre en ville, c'est, à la limite, comme aller vivre dans un pays étranger :

C'est comme si tu t'en vas d'un pays que tu connais puis tu t'en vas dans un pays étranger. C'est la même chose, c'est deux mondes... Pour moi, c'est la même chose que si tu pars d'une réserve puis tu t'en vas rester en ville. C'est un univers qui est complètement différent (Innu, homme, 31 ans, étudiant, maîtrise).

Pour les jeunes mères, les besoins sont plus pressants. L'entraide des amies permet de dépanner. Cependant, c'est autour de divers organismes que les femmes trouvent les moyens de s'en sortir. Les Centres d'amitié autochtones et les garderies sont privilégiés par les jeunes mères autochtones qui vivent un stress considérable. La recherche de petits emplois rémunérés permet de combler un budget de famille



souvent insuffisant. À l'évidence, malgré les pressions énormes qu'elles subissent, les jeunes mères autochtones cherchent auprès de la communauté les moyens pour améliorer leur condition. En cela, elles ne limitent pas leur action à l'école ou au milieu de travail ; leur cercle s'élargit rapidement, ce qui peut favoriser l'insertion dans les milieux d'accueil.

Après ça, je suis partie, je me suis pris un appartement. Là, j'ai resté dans des sous-sols, je te dirais jusqu'à mon dernier appartement, j'ai resté dans des sous-sols parce que je faisais des salaires pas de crève-faim, mais pas loin. J'ai toujours été sous le seuil de la pauvreté, ça fait que pas de téléphone, pas de tv, pas de radio, puis tu restes dans des sous-sols. Tu t'organises pour manger, en autant que j'avais du pain, des nouilles, du beurre, du beurre de peanut, j'étais correcte. Je vivais, j'étais pas riche, mais j'avais du fun pareil, ça m'a jamais... je peux pas dire que j'étais pas bien. On était plusieurs, vu qu'on était tous à faible revenu... Tout ce qui restait dans le frigidaire à la fin du mois, on se faisait une gibelotte avec ça. C'était dégueulasse, mais c'était nourrissant (INN-04, femme, 23 ans, travailleuse, secondaire).

Ces départs permettent aux jeunes de découvrir non seulement leurs limites, mais aussi leurs possibilités. En cela, les jeunes migrants de toutes les cultures se ressemblent. Ils se découvrent à distance de leur milieu et de leur culture d'origine. Le repli sur soi permet à chacun de se découvrir avec ses limites, mais aussi avec ses forces, jusque-là ignorées. En cela, l'expérience du départ est jugée comme positive. Ainsi, ce jeune attikamekw de 23 ans (travailleur, cégep) ne cache pas que son départ lui a permis de se découvrir des qualités qu'il ne se connaissait pas auparavant :

Je pense que j'ai gagné quelque chose. [...] J'ai découvert en dedans de moi que j'étais quelqu'un de débrouillard. Si j'aurais resté à Obedjiwan, c'est sûr que, là-bas, je sais pas ce que je serais devenu si j'aurais resté là-bas. Ici, je me suis découvert, le monde m'ont découvert. Les personnes avant ça, [ils ne] me connaissent pas. Quand je suis retourné là-bas, j'ai travaillé là-bas, les gens ont commencé à me connaître, les personnes ont trouvé ce que moi j'étais capable de faire... En parlant à ces gens-là, ils deviennent mes amis, quand je les revois en ville, je suis content. Moi, j'ai plus gagné (ATT-05, homme, 23 ans, travailleur, cégep).

Les jeunes portent un regard assez critique sur leur communauté d'origine tout en découvrant, une fois partis, que leur milieu de vie leur manque. Avec l'arrivée des enfants, les possibilités de retour sont envisagées avec plus de sérieux. La remémoration des lieux et des temps où toute la famille se retrouvait dans sa communauté contribue à reconstruire une image plus positive du milieu d'origine. Le retour peut ainsi être envisagé.

C'est sûr que j'aimerais ça travailler pour les Autochtones, faire quelque chose pour les enfants. Je sais pas, montrer c'est quoi la culture, y a pas assez de choses qu'on voit pour les enfants, comme le mien. Le mien, y s'en vient, ça me manque beaucoup les macouchames, ça me manque beaucoup, la musique, ça me

manque beaucoup, les aînés me manquent beaucoup, je vois pas personne, ça, ça me manque beaucoup. C'est pas icitte je pense que j'vas le trouver, ça va être plus à Obedjiwan que je vais être capable d'y donner ça, ces choses-là qui manquent icitte (ATT-02, femme, 21 ans, travailleuse, cégep).

Pour d'autres, le départ reste difficile à assumer. À mesure que l'on vieillit, que la famille se crée et que l'insertion professionnelle se complète en dehors de sa communauté, certains constats s'imposent au jeune adulte qui fait certains deuils.

C'est sûr que quand ton âme a grandi là, ton âme reste là à un moment donné... puis c'est une partie de moi que j'avais laissée là-bas. Sauf qu'aujourd'hui, je garde ça comme des beaux souvenirs. Je prends ça positif. Je m'ennuie..., oui, je m'ennuie. Quand je vais là, je fais mon possible pour faire le tour, de voir... toute la gang avant de partir. Quand j'ai pas le temps, j'ai pas le temps (ATT-13, homme, 33 ans, travailleur, baccalauréat).

Si le départ s'inscrit dans une volonté d'améliorer sa condition par les études, le travail et le contact avec ses pairs, il reste qu'un choc culturel est vécu par les jeunes autochtones. Ce choc incite le jeune à remettre en question les valeurs de sa culture, tout en jetant un regard critique sur sa culture d'accueil et sa culture d'origine.

## ■ CONCLUSION

Les jeunes migrants autochtones dont les propos sont analysés dans le présent article ressemblent aux autres jeunes québécois qui ont été étudiés lors des enquêtes précédentes. Les départs de leur milieu d'origine leur permettent d'aspirer à une vie meilleure. Ils désirent, par leurs études et par leur travail, devenir des membres à part entière de leur communauté.

Les jeunes autochtones doivent se construire une identité dans la modernité qu'ils assument et désirent intégrer aux valeurs de leur culture d'origine de premier peuple. En cela, nous pourrions dire que les jeunes autochtones du Québec cherchent à construire une identité dans un contexte d'affirmation, de tension et d'ambivalence qui leur est particulier. Cependant, les jeunes que nous avons interviewés présentent des différences notables avec les générations qui les ont précédés, puisqu'ils cherchent à reconstruire leur identité à partir d'un territoire beaucoup plus large que le territoire ancestral traditionnel (Girard, 1997a ; 2003 ; Girard, Bourassa et Tremblay, 2003 ; Girard, Garneau et Fréchette, 2003). Pour les jeunes autochtones, c'est tout le Québec qui doit faire place aux valeurs des cultures autochtones ancestrales et contemporaines.

Quant aux rapports distants que les jeunes autochtones entretiennent avec leurs parents, ils semblent être compensés par les liens privilégiés qui sont entretenus avec les grands-parents. Sous ce rapport, les grands-parents viennent jouer un rôle de transfert intergénérationnel important dans le système de valeurs des jeunes migrants autochtones. C'est en se référant au regard des anciens que les jeunes migrants cherchent à rétablir les ponts avec leurs origines. En cela, l'absence du rôle des parents peut surprendre, puisque les familles, et sous ce rapport les femmes, jouent encore un rôle essentiel dans les réserves (Roy, 2002 ; Gill, 1995).

L'univers symbolique et culturel des jeunes autochtones est lié à des rapports particuliers qui se tissent autour de trois territoires apparaissant comme des espaces intermédiaires ou transitoires de construction identitaire. En cela, si le territoire est une donnée incontournable de la construction identitaire des autochtones, encore faut-il préciser que les pratiques liées aux territoires autochtones sont en cours de mutation. Le territoire ancestral de chasse et de pêche ainsi que la plupart des réserves ne semblent pas pouvoir répondre adéquatement aux aspirations des jeunes migrants autochtones. Le territoire ancestral de chasse et de pêche reste un territoire mythique et idéal de l'identité autochtone. Bien que peu fréquenté, il sert à maintenir les souvenirs positifs d'un passé souvent récent qui incite les jeunes à vouloir y retourner, surtout avec leurs grands-parents, pour se réapproprier les valeurs de la culture.

Cependant, les jeunes constatent à mesure qu'ils vieillissent que ce retour devient difficile. Les territoires ancestraux deviennent alors des lieux de rencontres pour les familles ou des lieux pour les chasses saisonnières pratiquées par certains. La réserve, lieu où résident les parents, reste un territoire qui soulève beaucoup de critique. Elle semble offrir peu de possibilités d'insertion, tant sur le plan familial (famille d'origine et famille du jeune migrant) que sur le plan professionnel, en dehors de certains membres proches des conseils de bande.

Les jeunes font le pari de construire leur identité qui, aux confluent de divers espaces transitionnels, et le plus souvent à la marge, empruntent à la fois à la modernité et à la tradition. Dans la marginalité, pourrait-on aussi dire dans des territoires utilisés comme marge, les jeunes essaient de reconstruire une nouvelle identité autochtone. La marge sert donc d'espace de jeu limite où les jeunes tentent de retisser des liens affectifs avec leurs proches et leur culture première.

«La terre ne nous appartient pas, nous appartenons à la terre», comme le dit souvent le grand chef Clifford Moar. Dans ce contexte, nous pensons que le rapport au territoire, territoire de chasse et de pêche, la réserve et l'hors-réserve, s'inscrit dans la culture autochtone comme espace de construction identitaire et culturelle. Chaque culture institutionnalise un certain moratoire pour sa jeune population (Erikson, 1990, p. 164). Ce moratoire peut s'articuler autour de certains comportements

marginiaux qui sont plus ou moins tolérés, tant que des seuils ne sont pas franchis. Pour les jeunes que nous avons étudiés, il semble que le départ du milieu d'origine s'inscrit aussi dans ce moratoire. Ainsi, les territoires ont une valeur pour les jeunes autochtones pourvu que ceux-ci permettent de construire une identité que l'on cherche à perpétuer autour d'un réseau d'appartenance dans des territoires culturels.

Dans les sociétés contemporaines, l'identité semble se construire en dehors de tout territoire physique, le moi devenant le territoire souvent trop solitaire à partir duquel se reconstruisent les identités autour d'appartenances diverses (culture d'origine, groupe professionnel, groupe religieux, etc. ; Girard, Fréchette et Garneau, 2002). Chez les jeunes que nous avons étudiés, il semble que l'inverse se produise. Le territoire, et en particulier le territoire ancestral d'origine, dans un rapport complexe mais important avec sa communauté d'origine, recouvre tout l'espace symbolique à partir duquel les valeurs et l'identité autochtone cherchent à se perpétuer (Girard *et al.*, 2002).

Cette référence aux territoires, ceux de chasse associés à des activités traditionnelles pratiquées avec des membres de la famille proche et ceux liés à la réserve, est perçue comme un lieu fragile, ce qui montre bien les enjeux complexes qui se dressent dans la mise en place des gouvernements autochtones. Les jeunes autochtones essaient de tirer le meilleur des rapports critiques provenant du dehors et du dedans des territoires culturels. Il est évident que la situation actuelle de développement économique des communautés autochtones laisse peu d'espoir aux jeunes autochtones. Sous ce rapport, plusieurs envisagent leur avenir en dehors de leur communauté d'origine tout en perpétuant les valeurs de leur culture autochtone.

Les changements, les déstructurations des pratiques et des valeurs qui sous-tendent ces pratiques traditionnelles de chasse et de pêche, la volonté qu'ont les autochtones d'assurer un environnement plus propice à l'affirmation de leur culture ancestrale, voilà qui impose un déplacement des pôles identitaires pour se réapproprier les valeurs intrinsèques de la culture : partage du territoire et de ses ressources, importance de la famille et de ses membres, spiritualité, acquisition de compétences dans les écoles.

Ce que les jeunes autochtones nous rappellent ici, c'est que le repli sur les valeurs et les territoires ancestraux doit servir de moyens pour réinventer tout le Québec comme un territoire de diversité culturelle. Cependant, il y a ici un déplacement des stratégies identitaires pour sortir d'une histoire de domination et d'exclusion. Avec la reconnaissance des droits des Premières nations et les négociations en cours, la prise en charge de la culture ancestrale sera désormais la responsabilité de gouvernements autochtones qui exerceront l'autonomie gouvernementale sur le plan local. Sous ce rapport, le territoire ancestral apparaît comme le lieu physique et symbolique d'affirmation de la nouvelle identité des premiers peuples au Québec. Il constitue un

élément fondamental pour redynamiser les cultures ancestrales et les sortir des processus d'exclusion et de marginalisation dans lesquels l'histoire et les stéréotypes négatifs ont eu tendance à les enfermer. En cela, les jeunes migrants autochtones qui ont participé à notre enquête s'inscrivent dans un projet plus large d'émancipation collective, amorcé depuis une trentaine d'années par les premiers peuples. Toutefois, le territoire des jeunes migrants autochtones reste l'ensemble du territoire du Québec. Ce territoire devient une marge à partir de laquelle les jeunes autochtones cherchent à réinventer leur culture ancestrale.

Cependant, dans toute construction identitaire, les paramètres de la culture apparaissent comme des pièces éparses qui permettent une construction ingénieuse à la fois interne et externe, et où se crée une certaine cohérence, une certaine unité qui se refait autour de la norme, mais aussi autour des espaces de liberté critique et de tension qu'offre la marge dans les stratégies d'insertion à la vie adulte.

## ■ BIBLIOGRAPHIE

- BOESCH, E. E. (1995). *L'Action symbolique. Fondements de psychologie culturelle*, Paris, L'Harmattan, coll. « Espaces interculturels ».
- BOHN, D.K. (1993). « Nursing care of Native American battered women », *AWHONN's Clinical Issues in Perinatal and Women's Health Nursing*, vol. 4, n° 3, p. 22 et 424-436.
- CASTEL, R. (1994). « La dynamique des processus de marginalisation », *Cahiers de recherche sociologique*, n° 22, p. 11-28.
- CLAPIER-VALLADON, S. et P. MANNONI (1991). « Psychologie des relations interculturelles », dans J. Poirier (dir.), *Histoire des mœurs, vol. III. Thèmes et systèmes culturels*, Paris, Gallimard, p. 540-597.
- COLLIN, D. (1994). « Modernité et tradition dans le discours identitaire autochtone », *Recherches sociographiques*, vol. XXXV, n° 3, p. 477-504.
- COMITÉ DE LA SANTÉ MENTALE DU QUÉBEC (1994). *Recommandations pour développer et enrichir la politique de santé mentale*, Québec, Les Publications du Québec.
- COMMISSION ROYALE SUR LES PEUPLES AUTOCHTONES (1995). *À l'aube d'un rapprochement. Points saillants du Rapport de la Commission royale sur les peuples autochtones*, vol. 3 et 7, Ottawa, Gouvernement du Canada.
- COUSINEAU-MOLLEN, M., I. NAPPESS et M. VOLLANT (2001). *Le Nouveau Cercle*, Wendake, Rassemblement des jeunes des Premières nations du Québec et du Labrador.

- CROTEAU, P. (1991) *Jeunes et Société: propos sur la pauvreté, l'emploi, le féminisme, les communautés culturelles, les autochtones et la culture et les valeurs des jeunes au Québec*, Québec, Conseil permanent de la jeunesse.
- DESMARAIS, D. et al. (2000). *Détresse psychologique et insertion sociale des jeunes adultes*, Québec, Les Publications du Québec.
- DROUILLY, P. (1991). *Profil socio-politique des Amérindiens du Québec*, Québec, Bibliothèque de l'Assemblée nationale.
- DUMONT, F. (1981). *L'Anthropologie en l'absence de l'homme*, Paris, Presses universitaires de France.
- ERIKSON, E. H. (1990). *Adolescence et crise. La quête de l'identité*, Paris, Champs Flammarion.
- ESPAGNE, M. et M. WERNER (dir.) (1988). *Transferts: les relations interculturelles dans l'espace franco-allemand (XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Éditions Recherche sur les Civilisations.
- EVENO, S. (2003). *Le suicide et la mort chez les Mamit-Innuat*, Paris, L'Harmattan.
- GARNEAU, S. (2001). *La mobilité internationale et le rapport à l'espace des jeunes: une étude de la construction identitaire*, DEA, Université Lumière-Lyon et Université Laval.
- GAUTHIER, M. (dir.) (1997). *Pourquoi partir? La migration des jeunes d'hier et d'aujourd'hui*, Sainte-Foy, Institut québécois de recherche sur la culture, coll. « Culture et Société ».
- GAUTHIER, M. (2002). « Ajuster le regard. Un préalable à l'agir », dans V. Châtel et M.-H. Soulet, *Faire face et s'en sortir*. vol. 2. *Développement des compétences et action collective*, Fribourg, Éditions universitaires, p. 172-179.
- GILCHRIST, L. (1995). *Urban Survivors, Aboriginal Street Youth' Vancouver, Winnipeg and Montreal*. Rapport de recherche rédigé à l'intention de la Commission royale sur les peuples autochtones, For Seven Generations, Ottawa, Libraxus.
- GILL, L. (dir.) (1995). *De la Réserve et la ville: les Amérindiennes en milieu urbain au Québec*, Ottawa, Condition féminine Canada.
- GIRARD, C. (2003). « Identité et territoire chez les Innus de Mashteuiatsh. Réappropriation d'une culture ancestrale et dynamique de modernité », dans C. Girard, M.-A. Bourassa et G. Tremblay, *Identité et Territoire. Les Innus de Mashteuiatsh et la trappe au castor sur la rivière Péribonka, Chicoutimi*, Les Éditions du Groupe de recherche et d'intervention régionale (GRIR), p. 1-12.
- GIRARD, C. (1997a). « Le choc des cultures dans le phénomène migratoire. Une étude de cas », dans M. Gauthier (dir.), *Pourquoi partir? La migration des jeunes d'hier et d'aujourd'hui*, Sainte-Foy, Institut québécois de recherche sur la culture, p. 257-274, coll. « Culture et Société ».

- GIRARD, C. (1997b). *Culture et dynamique interculturelle. Trois femmes et trois hommes témoignent de leur vie*, Chicoutimi, Les Éditions JCL, coll. « Interculture ». Voir en particulier les chapitres 2, 6 et 10.
- GIRARD, C., M.-A. BOURASSA et G. TREMBLAY (2003). *Identité et Territoire. Les Innus de Mashteuiatsh et la trappe au castor sur la rivière Péribonka*, Chicoutimi, Les Éditions du Groupe de recherche et d'intervention régionale (GRIR).
- GIRARD, C., L. FRÉCHETTE et S. GARNEAU (2002). « On ne part jamais seul. La mobilité géographique des jeunes au Québec. Identité et appartenance », dans P. Leblanc et M. Molgat (dir.). *La migration des jeunes. Aux frontières de l'espace et du temps*. Québec, Presses de l'Université Laval et Éditions de l'INRS/Culture, Groupe de recherche sur la migration des jeunes.
- GIRARD, C. et N. PERRON (1995). *Histoire du Saguenay-Lac-Saint-Jean, Sainte-Foy*, Institut québécois de recherche sur la culture.
- GOVERNEMENT DU CANADA (2000). *Population indienne inscrite selon le sexe et la résidence, 1999*, Ottawa, ministère des Affaires indiennes et du Nord.
- GROVES, R. (1999). *Redéfinir le dialogue: l'exercice des pouvoirs autochtones en milieu urbain au Canada*, Ottawa, Association nationale des centres d'amitié et Commission du droit du Canada.
- HÉNAFF, M. (1991). *Claude Lévi-Strauss et l'anthropologie structurale*, Paris, Belfond.
- HOLMES, W., P. STEWART, A. GARROW, I. ANDERSON et L. THORPE (2002). « Researching Aboriginal health: Experience from a study of urban young people's health and well-being », *Social Science & Medicine*, vol. 54, n° 8, p. 1267-1279.
- HUNTER, E. et D. HARVEY (2002). « Indigenous suicide in Australia, New Zealand, Canada and the United States », *Emergency Medicine*, vol. 14, n° 1, p. 14-23.
- JACCOUD, M. (1995). « L'exclusion sociale et les Autochtones », *Lien social et politiques*, RIAC, vol. 34, automne, p. 93-100.
- KIRMAYER, L.J., G.M. BRASS et C.L. TAIT (2000). « The mental health of Aboriginal peoples: Transformations of identity and community », *Canadian Journal of Psychiatry*, vol. 45, n° 7, p. 607-616.
- KURTNESS, J. (1983). *Les facteurs psychologiques des parcours de l'acculturation chez les Montagnais du Québec*, Québec, Université Laval, École de psychologie.
- LA PRAIRIE, C. (1995). *Visibles mais sans voix: les autochtones des quartiers défavorisés*, Ottawa, ministère de Justice et Solliciteur général.
- LAROSE, F. (1989). « L'environnement des réserves indiennes (au Québec) est-il pathogène? », *Revue québécoise de psychologie*, vol. 10, n°1, p. 31-44.

- LEPAGE, P. (2002). *Mythes et réalités sur les peuples autochtones*, Québec, Commission des droits de la personne et des droits de la jeunesse.
- MACMILLAN, H.L. et al. (1996). « Aboriginal health », *Canadian Medical Association Journal*, vol. 155, n° 11, p. 1569-1578.
- PARAZELLI, M. (2002). *La rue attractive. Parcours et pratiques identitaires des jeunes de la rue*, Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec.
- PETAWABANO, B. et al. (1994). *La santé mentale et les Autochtones du Québec*, Boucherville, Gaëtan Morin Éditeur.
- RETSCHTZKI, J. et al. (1989). *La recherche interculturelle*, T. I., Paris, L'Harmattan.
- ROY, B. (2002). *Sang sucré, pouvoirs codés et médecine amère. Diabète et processus de construction identitaire: les dimensions socio-politiques du diabète chez les Innus de Pessamit*, Québec, Université Laval, Thèse de doctorat.
- ROY, F. (1993). *De la réserve à la ville: urbanisation montagnaise dans la région de Québec*, Québec, Maîtrise, Université Laval.
- SANTÉ CANADA (2002). *Rapport sur les maladies mentales au Canada*, Ottawa, Gouvernement du Canada.
- SECRETARIAT AUX AFFAIRES AUTOCHTONES, Site Internet: [www.mce.gouv.qc.ca/d/html/d0466001.html](http://www.mce.gouv.qc.ca/d/html/d0466001.html)
- SELIM, A. (1986). *L'identité culturelle: relations interethniques et problèmes d'acculturation*, Paris, Anthropos.
- SILVERMAN, B.E. et al. (2001). « Learning needs of nurses working in Canada's First Nations communities and hospitals », *Journal of Continuing Education in Nursing*, vol. 32, n° 1, p. 38-45.
- SIMARD, M. (2003). « Le rapport à l'espace des jeunes issus de parents immigrés en région au Québec: un bricolage inédit », *Recherches sociographiques*, vol. XLIV, n° 1, p. 57-92.
- SIMARD, M. (1999). « Définir la jeunesse d'origine immigrée: réflexions critiques à propos du concept de deuxième génération », dans M. Gauthier et J.-F. Guillaume (dir.), *Définir la jeunesse? D'un bout à l'autre du monde*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval et Institut québécois de recherche sur la culture, p.121-143.
- SIMÉON, A.-M. et C. GIRARD (1997). *Un monde autour de moi. Témoignage d'une Montagnaise. Uikutshikatishun. Inushkueu utipatshimun*, Chicoutimi, Les Éditions JCL. Collection: Interculture (Document utilisé dans le site Internet du Musée de la civilisation de Québec).
- STOICIU, G. (1996). « L'intégration, un construit théorique », dans K. Fall, R. Hadj-Moussa et D. Simeoni, *Les convergences culturelles dans les sociétés pluriethniques*, Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec, Chaire d'enseignement et de recherche interethniques et interculturels (CERII), Centre interuniversitaire d'études sur les lettres, les arts et les traditions (CÉLAT).



- TROVATO, F. (2000). «Canadian Indian mortality during the 1980s», *Social Biology*, vol. 47, n<sup>os</sup> 1-2, p. 135-145.
- TURGEON, L., D. DELÂGE et R. OUELLET (dir.) (1996). *Transferts culturels et métissages. Amérique/Europe (XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle)*, Québec, Presses de l'Université Laval.
- VIGNAUX, G. (1994). «Problématiques et analyses interculturelles. Mutations européennes et nouvelles perspective», dans K. Fall, D. Simeoni et G. Vignaux, *Mots Représentations. Enjeux dans les contacts interethniques et interculturels*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa.
- XIBERRAS, M. (1993). *Les théories de l'exclusion*, Paris, Méridiens Klincksieck.



# 12

C H A P I T R E

---

## **Le lien avec la famille immédiate et la parenté dans la vie de jeunes adultes québécois nés de parents immigrants installés en région**

**Myriam SIMARD**

*INRS–Urbanisation, Culture et Société*

**en collaboration avec Lucie Pépin et Camil Girard**

En cette période de profondes transformations susceptibles de déstabiliser tous les repères habituels, la question des liens des jeunes adultes avec leur famille immédiate ou leur parentèle ne manque pas de se poser. Quelle est la place de ces liens dans la vie de ces jeunes ? Lors du passage tourbillonnant de la vie où les jeunes sont à structurer leur propre système de valeurs, à expérimenter de nouveaux lieux de résidence et de nouvelles relations de sociabilité, à construire leurs assises professionnelles, les liens familiaux et de parenté revêtent-ils une signification importante pour eux ? Et que dire de ces liens pour les jeunes adultes issus de l'immigration, alors qu'ils sont en plein processus de bricolage culturel et identitaire ? Y décèle-t-on un sens particulier et inédit ? Ces liens sont-ils remplacés ou bien consolidés autrement ?

Déjà, dans un article précédent, un premier constat avait été posé quant à la valorisation de la famille et de certaines valeurs familiales – telles le respect, la discipline, le maintien de liens avec la parenté à l'étranger – chez des jeunes régionaux d'origine immigrée (Mimeault, Le Gall et Simard, 2001). Le présent article veut poursuivre cette analyse, tout en s'inscrivant dans la problématique générale du sens de la valeur familiale et parentale des jeunes adultes contemporains. Nous supposons que la place du lien familial et de la parentèle chez les jeunes québécois est en redéfinition et qu'elle est soumise non seulement aux tendances de leur génération, mais aussi à l'influence culturelle.

Plus spécifiquement, nous allons explorer dans le présent article comment le lien familial et de parenté s'exprime, concrètement, chez de jeunes québécois de 18 à 29 ans nés de parents immigrants internationaux installés en région. En établissant certains rapprochements avec des observations issues d'entrevues réalisées auprès d'autres jeunes québécois de la même tranche d'âge, mais nés de parents non immigrants, nous conforterons quelques tendances déjà observées au Québec, mais dégagerons aussi des attitudes singulières vraisemblablement enrichies de l'expérience culturelle mixte. Toutefois, compte tenu du caractère exploratoire de cette analyse, de certaines limites méthodologiques et du profil culturel et familial fractionné du corpus, nos conclusions constitueront davantage des pistes de réflexion à explorer que des généralisations.

Après quelques remarques méthodologiques, le présent article se centrera d'abord sur les liens entre les jeunes adultes et leurs *parents*. Seront alors tour à tour examinés le cas des jeunes qui n'habitent plus chez leurs parents – ils constituent les deux tiers du corpus d'analyse –, quelques éléments de solidarité parents-enfants ainsi que les activités de rassemblement familial où le rôle pivot des parents dans la cohésion de la famille sera discuté. Par la suite, nous aborderons les liens avec la *fratrie*. Enfin, dans une dernière section, nous observerons brièvement les liens avec la *parenté*, en particulier avec les grands-parents. La conclusion mettra en perspective l'importance des solidarités familiales, et notamment du lien intergénérationnel, dans le

processus d'intégration des jeunes issus de l'immigration internationale en région.

## ■ REMARQUES MÉTHODOLOGIQUES

Cette analyse du lien familial et de parenté se base sur une partie des résultats d'une recherche réalisée en 1998 auprès de 66 jeunes d'origine immigrée<sup>1</sup>. Ces jeunes ont vécu plusieurs années, sinon toute leur vie en région, c'est-à-dire dans des villes ou des villages situés entre 150 et 600 km de Montréal ou de Québec. Près des deux tiers des participants y sont nés ou y sont arrivés avant l'âge de 5 ans; 20 % sont arrivés alors qu'ils avaient entre 6 et 11 ans; 13 % avaient entre 12 et 15 ans. Enfin, quelques-uns (4) ont immigré alors qu'ils avaient entre 17 et 22 ans; dans trois de ces cas, il s'agissait de retrouvailles enfant-parents.

Les participants à la recherche étaient majoritairement des jeunes régionaux vivant en milieu urbain<sup>2</sup> (80 %) et issus de familles aisées (80 %). En effet, les parents, généralement très scolarisés, se sont installés en région principalement dans les années 1970 et 1980 pour y occuper des emplois surtout dans les secteurs de l'éducation, des services sociaux et de la santé. Les ruraux sont, dans 10 cas sur 12, des exploitants agricoles suisses, français ou belges. Parmi les familles moins nanties (20 % du corpus), la moitié était des cas d'immigration non planifiée (réfugiés), impliquant une déqualification professionnelle des parents ou des gens de métier. Il est à noter que les parents des jeunes interrogés sont, par choix ou en raison de leur éloignement géographique, généralement en marge des associations ethniques les plus actives, qu'on trouve surtout à Montréal ou à Québec.

Le groupe étudié compte un peu plus de jeunes hommes (56 %) que de jeunes femmes (44 %). De même, le groupe des 22-25 ans (38 %) est un peu plus nombreux que les 18-21 ans (30 %) et les 26-29 ans (30 %). Les données primaires utilisées sont issues d'entrevues semi-dirigées d'une durée moyenne de deux heures, réalisées en 1998 à partir d'un questionnaire comportant des thématiques connexes à la

- 
1. Cette recherche a été réalisée grâce à deux subventions individuelles du Conseil de recherches en sciences humaines (CRSH) et du Patrimoine canadien. De plus, l'analyse des données portant plus spécifiquement sur les valeurs familiales des jeunes, dont il est question dans le présent article, a bénéficié d'une aide complémentaire provenant d'un programme Alliances de recherche Universités/Communautés (ARUC) sur la participation des jeunes lié à l'Observatoire Jeunes et Société de l'INRS. Que tous ces organismes soient ici remerciés pour leur contribution financière.
  2. Ils habitaient Sherbrooke (142 774 hab.); Rouyn-Noranda (40 707 hab.), Val-d'Or (31 645 hab.), Amos (13 186 hab.) ou LaSarre (7 728 hab.); Trois-Rivières (125 752 hab.), Drummondville (47 581 hab.) ou Victoriaville (39 860 hab.); Rimouski (41 972 hab.) ou La Pocatière (4 518 hab.).

présente analyse. Cette limite méthodologique a été surmontée en utilisant une combinaison d'approches dans le traitement des données<sup>3</sup>.

Ces jeunes adultes en contact avec une culture familiale plus ou moins distincte de leur milieu d'accueil québécois<sup>4</sup> ont évolué dans des schémas familiaux très contemporains. Ils sont enfants uniques (11 cas) ou membres d'une famille de taille réduite (2 à 4 enfants, sauf trois cas de 5 à 8 enfants), où l'attachement mutuel ne laisse généralement pas de doute. Néanmoins, pour plusieurs, la relation familiale se poursuit avec des parents naturels séparés (11 cas) dont certains sont installés outremer (6) ou ailleurs au Canada (2). Quelques jeunes composent avec la maladie sérieuse d'un parent (2 cas); plusieurs (7) ont déjà connu le deuil de celui-ci. Ces jeunes québécois d'ascendance internationale ont grandi dans des familles où la parenté (grands-parents, oncles, tantes, cousins, cousines) était pour les uns très accessible (dans la même ville, une localité voisine, à Montréal), pour les autres, très éloignée (Californie, Miami, outremer).

Au moment de la recherche, près des trois quarts (71 %) des jeunes interrogés poursuivaient leurs études dans la même région que leurs parents ou y travaillaient (célibataires, en couple ou en famille). Ils avaient toujours vécu dans cette région ou étaient revenus après la fin des études. Un peu plus du quart (dont trois avec de jeunes enfants) étudiait ou travaillait en zone fortement urbanisée (Montréal ou Québec), leurs parents étant demeurés en région.

Le profil général de ces jeunes s'assimile en plusieurs points à celui des 67 jeunes composant le corpus d'analyse du Groupe de recherche

- 
3. Nous avons utilisé les extraits d'entrevue codifiés sous les thèmes de l'insertion sociale (réseaux de la parenté et de la famille immédiate au Québec, au Canada et à l'étranger), de l'insertion professionnelle (réseaux informels d'aide), du parcours migratoire (difficultés, aide reçue) et des projets d'étude, de travail ou autres. Nous avons également retracé tous les passages comportant le mot *grands-parents* et ses variantes grammaticales. Nous avons ensuite enrichi l'analyse en regroupant l'information disponible par sous-thèmes pertinents à la présente recherche.
  4. Voici l'ensemble des pays et des régions du monde représentés par les parents des participants. EUROPE: Espagne, Portugal et Italie (12); France, Belgique, Suisse, Allemagne, Angleterre (56); Slovaquie et Pologne (7). AFRIQUE: Côte-d'Ivoire, Bénin, Congo, Rwanda (7). ANTILLES, AMÉRIQUE DU SUD: Haïti (12); Mexique, Costa Rica, Argentine, Nicaragua, Honduras, Salvador, Chili (14). ASIE: Laos et Vietnam (12). MAGHREB et PROCHE-ORIENT: Maroc, Algérie, Égypte et Liban (7). Certains parents (9) sont eux-mêmes d'origine mixte (ex. Congo/France, Algérie/France, Haïti/É.-U.). Les nouvelles unions de quatre parents ont introduit un beau-père ou une belle-mère québécois (trois francophones, un anglophone).

sur la migration des jeunes québécois (GRMJQ)<sup>5</sup>. *A priori*, les jeunes de notre corpus ne semblent donc se distinguer que par l'origine culturelle de leurs parents et par la multitude de liens outremer dont ils héritent. D'autres études seront toutefois mises à contribution pour nuancer les similitudes apparentes quant au lien familial et de parenté.

## ■ LIEN AVEC LES PARENTS

Le lien entre un jeune adulte et ses parents est complexe et s'appréhende souvent de façon différenciée pour chacun des parents. Parfois, il se confond avec le sentiment global d'une solidarité (ou d'une dislocation) familiale. Pour mener la présente analyse, il fallait néanmoins caractériser ce lien en quelques mots. Dans les extraits d'entrevue utilisés, nous disposons d'un indice objectif révélateur : la fréquence des contacts téléphoniques et des visites. Dans la plupart des cas, un passage bien senti ou un témoignage d'implication du jeune à l'égard de ses parents révélait également, sans équivoque, son degré d'attachement.

### ■ Un lien maintenu malgré la distance

Les deux tiers des jeunes (40) ayant participé à l'étude n'habitent plus chez leurs parents. Dans cette sous-section, nous analysons de quelle façon ces jeunes entretiennent maintenant le lien avec leurs parents unis ou séparés (10 cas).

Le tableau 1 ci-dessous fait part de la fréquence et des modalités de contact (visites, téléphones) que ces jeunes – célibataires, en couple, avec ou sans enfants – utilisent pour garder vivant le lien avec leurs parents. Il montre également à quel point la proximité affective est déterminante dans l'effort déployé par les parents et les jeunes adultes pour surmonter la distance géographique qui les éloigne.

Ainsi, dans le lien *étroit*, les communications téléphoniques et les rencontres sont relativement fréquentes, compte tenu de la distance géographique, des priorités affectives et des impératifs professionnels. La plupart des jeunes peuvent également compter sur l'effort de leurs parents pour atténuer périodiquement la distance géographique (petite ou grande) qui les sépare. Cet extrait exprime bien, à lui seul, comment les jeunes redéfinissent la relation avec leurs parents à mesure que les priorités changent dans leur vie et que la distance géographique s'impose.

---

5. Ces jeunes sont dans la même tranche d'âge, ont également grandi en région, mais sont nés de parents non immigrants (implantés au Québec depuis plusieurs générations). Lié à l'Observatoire Jeunes et Société de l'INRS, le GRMJQ examine, depuis 1995, la migration interne des jeunes des régions du Québec (voir notamment Gauthier, 1997).

Tableau 1

**Fréquence des contacts entre les jeunes qui ont quitté la maison familiale et leurs parents, selon la proximité affective et géographique du lien**

<i>Distance de l'un ou l'autre parent</i>	<i>Nombre<sup>(a)</sup> de participants</i>	<i>Lien étroit<sup>(b)</sup></i>	<i>Lien mitigé<sup>(b)</sup></i>	<i>Lien distant<sup>(b)</sup></i>
<b>À proximité (même localité)</b>	15	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Visite plusieurs fois/sem.</li> <li>• <i>et/ou</i> téléphone tous les jours (ou presque)</li> </ul>	s.o. <sup>(c)</sup>	s.o.
<b>Dans l'arrondissement (30 à 50 km)</b>	5	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Visite toutes les sem., « souvent »</li> <li>• Téléphone régulièrement</li> <li>• <i>et/ou</i> visite au hasard des déplacements</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Téléphone régulièrement</li> <li>• <i>et/ou</i> visite au hasard des déplacements</li> </ul>	s.o.
<b>À 100-250 km (1 à 3 heures de route)</b>	11	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Visite 1 fois/2-4 sem.</li> <li>• En stage : retour à la maison tous les week-ends ou 1 fois/2-4 sem.</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Visite 1 fois/2-4 sem.</li> <li>• <i>ou</i> « régulièrement »</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Visite 1 fois/2-4 mois</li> <li>• <i>ou</i> « occasionnellement »</li> </ul>
<b>À 500-700 km (5 à 8 heures de route)</b>	9	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Visite 2-4 fois/année + dépl. professionnels (env. 1 fois/mois)</li> <li>• <i>et/ou</i> téléphone 1 fois/sem. (parfois tous les jours)</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Visite 4 fois/année</li> <li>• <i>ou</i> « de temps en temps »</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Visite 4 fois/année</li> </ul>
<b>Ailleurs au Canada</b>	2	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Téléphone toutes les semaines</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Visite 4 fois/année</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Visite 1 fois/année</li> <li>• Téléphone 1 fois/6 mois</li> </ul>
<b>Outremer</b>	6			

(a) Nombre de participants : 40. Le total de la colonne (48) tient compte des 8 cas où l'un des parents séparés est établi hors frontières (duplication de la relation parentale pour ces jeunes).

(b) L'évaluation de la proximité affective a été établie à partir d'extraits d'entrevue.

(c) s.o. : aucun cas présent sous cette rubrique.



Mes parents, c'est vraiment des amis. Ma mère surtout. Mon père est plus difficile à voir. Ma mère, c'est vraiment une amie. Elle me dépanne souvent. Comme là, elle a décidé que la semaine prochaine, elle partait avec les deux enfants pour qu'on se repose. Ça n'arrive pas souvent, parce que je ne veux pas souvent. Mais là, ça va me faire du bien. [...] Souvent, quand il m'arrive quelque chose de plate, ou que je me sens coton un peu, c'est ma mère que j'appelle. [...] Elle vient à peu près aux deux semaines [...] Avant, quand je travaillais moins, on allait beaucoup plus souvent à [la maison de mes parents], au moins une fois par mois, les fins de semaine. Là on y va beaucoup moins, parce que [les deux, on] travaille à temps complet, puis on n'a pas beaucoup de temps pour se retrouver. Quand on est en congé, on reste plus dans notre petit cocon (jeune femme, 27 ans, 2 enfants, habite à Québec, parents belges installés à 150 km).

Dans l'extrait précédent, comme dans plusieurs autres où l'arrivée d'un nouveau-né tend à resserrer les liens avec les parents, les jeunes adultes tantôt acceptent ce rapprochement, tantôt préfèrent en circonscrire l'assiduité :

Je vois mes parents au moins une à deux fois par semaine. On se téléphone presque à tous les jours, si ce n'est pas à tous les jours. Depuis que le bébé est né, c'est à tous les jours (jeune femme, 25 ans, un enfant, habite dans la même ville que ses parents chiliens et sa sœur qui a déjà deux enfants).

Là, on se voit [davantage] à cause du bébé. C'est bien. C'est sûr qu'encore là, ça peut être fatigant : pas juste mes parents, les parents de ma copine aussi ! À chaque week-end, ils veulent venir voir le bébé. On a mis arrêt à ça... Maintenant, ils prennent leur tour (jeune homme, 25 ans, un enfant, habite à Montréal, parents haïtiens et beaux-parents québécois à 150 km).

Dans certains cas de parents séparés, le lien avec le nouveau conjoint ou la nouvelle conjointe d'un des parents, bien que généralement harmonieux (cinq cas, apparemment un seul difficile), peut néanmoins gêner la relation entre le jeune et son parent naturel :

Bien, avec mon père, j'ai eu une relation les premières années, très près de lui. C'était plus qu'un père, c'était un de mes meilleurs amis. Puis on se confiait beaucoup l'un à l'autre. Ça a changé beaucoup depuis qu'il a une nouvelle conjointe. [...] Moi, j'ai une bonne relation avec elle [...] mais je n'ai pas une relation profonde, attachante. On se voit pas très souvent, mais régulièrement (jeune homme, 27 ans, migré d'Europe à 18 ans pour rejoindre son père ; celui-ci, une fois en couple, a toutefois pressé son fils de voler de ses propres ailes...).

Dans le lien *mitigé*, la fréquence des contacts avec les parents peut être similaire aux cas évoqués précédemment, mais le jeune exprime davantage de réserves affectives :

Avec mon père, c'est un petit peu difficile, parce qu'il a un sacré caractère. Puis on s'engueule pas mal souvent. Là, ça va mieux maintenant. [...] Il va arriver d'Europe cette semaine ; il va rester ici

un peu. Après cela, je vais peut-être le revoir, quatre fois par année à peu près, quelques jours. [...] Ma mère, je la vois plus souvent... L'été, puis à Noël, on va passer un peu plus de temps ensemble. Puis, elle va venir une fois ou deux... ah, je dirais quatre fois par année aussi, mais peut-être des périodes un peu plus longues [...] J'ai perdu le contact proche avec ma mère, avec mon père aussi. Ça, c'est sûr. Ils ont [aussi perdu contact] avec leur petite-fille. Puis, après cela, je suis revenue, puis j'ai eu des contacts d'adulte avec mes parents; c'était très bien aussi (jeune femme, 27 ans, un enfant, habite à Montréal, parents séparés, mère à 600 km, père en Europe).

Par contre, dans le lien *distant*, un recul affectif est évident : on sent un malaise, la fragilité de la relation. Dans ces cas, les frais de déplacement et d'interurbains, les impératifs de la vie professionnelle ou le peu d'efforts manifestés par les parents pour assurer le lien sont autant d'alibis justifiant la rareté des contacts :

Maintenant, c'est comme la course vers la réussite. [...] Mes parents, on se téléphone une fois tous les six ou neuf mois. [...] C'est comme coupé. On n'a pas coupé les liens, mais c'est comme s'ils attendent qu'on fasse quelque chose. Ils ne veulent pas [prendre l'initiative de la communication]. De toute façon, ça coûte tellement cher si on appelle souvent. On appelle chacun; chacun donne des nouvelles. [...] Ma mère vient une fois par année (jeune femme, 21 ans, habite en Mauricie avec un de ses frères; parents séparés, tous deux retournés en Afrique).

Ainsi, malgré la distance affective ou géographique qui peut survenir à un moment donné de leur vie, aucun jeune ne coupe complètement les liens avec ses parents. Qu'ils soient unis, séparés ou avec un nouveau conjoint, les parents demeurent une réalité concrète dans la vie de ces jeunes adultes, hommes ou femmes, célibataires ou en couple, avec ou sans enfants. Ce constat rejoint vraisemblablement, du moins en partie, celui de Girard (2001, p. 3) qui observe que « les jeunes migrants québécois empruntent des stratégies multiples pour prendre leurs distances par rapport à la famille tout en gardant des liens privilégiés avec celle-ci. »

## ■ SOLIDARITÉS ENFANT-PARENTS

Les jeunes qui habitent encore la maison familiale, comme ceux qui l'ont quittée, véhiculent de multiples indices de solidarité envers leur père et leur mère. Cela se traduira différemment selon le lien, étroit ou distant, qui les unit.

## ■ Engagement familial

Lorsque ses parents vont faire des affaires en Afrique, une jeune rwandaise (23 ans) devient chef de famille pendant quelques semaines auprès de ses quatre frères et sœurs. Étant l'aîné de la famille, un jeune

vietnamien (21 ans) appuie ses parents dans l'éducation d'un frère adolescent turbulent. Un jeune espagnol, habitant dans la même ville que ses parents, est toujours présent lors de leurs travaux extérieurs saisonniers. Deux jeunes ayant connu la mort récente de leur mère assurent une présence assidue auprès de leur père. Or, au-delà de ces quelques exemples, jeunes hommes et jeunes femmes ne tendraient pas vers le même engagement à l'égard de leur famille d'origine et, par conséquent, de leurs parents.

Bien que le tiers des jeunes hommes du corpus affirment qu'il existe un lien étroit dans leur famille, cette opinion est pourtant partagée par les trois quarts des jeunes femmes. Parmi les jeunes qui habitent avec leurs parents, cette perception rejoint une part plus importante des jeunes hommes (5/10), mais se trouve toutefois plus marquée chez les jeunes femmes (10/12). Chez les jeunes en situation de couple (avec ou sans enfants), la même tendance semble se dégager.

Nous postulons que les jeunes femmes endossent davantage la valeur de la solidarité familiale ou de la famille en soi, ce qui les porterait à prendre une part plus active que leurs frères dans la gestion familiale et le soutien aux parents. Nous ne sommes pas en mesure de dire si cette implication tient plus d'un choix personnel que d'un stéréotype sexuel faisant particulièrement pression sur les jeunes femmes de certaines origines culturelles. Or, le même constat a été fait par d'autres chercheurs en ce qui concerne l'implication des filles de familles québécoises (Dandurand et Bernier, 1995; Dandurand, 1994).

Une quête d'autonomie plus impérieuse, l'affirmation plus catégorique des choix professionnels (refus de prendre la relève agricole, carriérisme, etc.) ou culturels (conjointe québécoise imposée à une mère ethnocentrée) semblent le plus souvent expliquer le lien distant ou mitigé que plusieurs jeunes hommes interrogés manifestent à l'égard de leur famille d'origine et de leurs parents. Par ailleurs, quelques jeunes hommes dans la mi-vingtaine s'identifient ouvertement au flegme de leur père (européen, haïtien) à l'égard des liens familiaux ou à la primauté des liens d'amitié déjà très valorisée par leurs deux parents. Dans les autres cas de lien distant ou mitigé avec la famille, nous ne pouvons pas en cerner clairement les motifs. Cependant, nous avons observé que plusieurs jeunes nés de parents d'origine latine (espagnols, italiens, mexicains) entretenaient un discours particulièrement chaleureux à l'égard de leur famille. Nous supposons alors que certaines cultures prépareraient mieux les hommes au maintien de liens étroits et affectueux avec les membres de leur famille immédiate.

Par contre, Meintel et Le Gall (1995) considèrent l'*obligation familiale* comme un trait culturel observé chez la plupart des jeunes d'origine immigrée ayant participé à leur étude (18 à 22 ans). Ils estiment que cette valeur est déficiente chez les jeunes québécois. Généralement en accord avec ce principe d'obligation familiale, les jeunes

d'origine immigrée acceptent la primauté des intérêts de la famille sur ceux des individus. Or, sur ce point, les jeunes de notre corpus semblent davantage adopter une position négociée, permettant de ne pas perdre de vue leurs projets personnels. De plus, ils ne semblent pas répondre tant à une obligation familiale qu'à une solidarité entendue ; le contexte d'immigration semble toutefois exacerber la situation. Ainsi, deux jeunes (18 et 29 ans), installés en zone métropolitaine, ont accepté de changer d'institution scolaire pour pouvoir rejoindre en région un parent (béninois, français) gravement malade.

## ■ Continuité de la valeur de l'accomplissement professionnel

La plupart des jeunes interrogés endossent le modèle scolaire et professionnel suggéré par le parcours de leurs parents et entreprennent avec enthousiasme les études requises. Lors des entretiens, les trois quarts avaient déjà un diplôme d'études supérieures (35 % universitaire, 39 % collégial), et plusieurs envisageaient un diplôme complémentaire. Les jeunes disent avoir apprécié la discipline d'étude imposée par leurs parents, autant que leurs encouragements. Toutefois, cette complicité enfants-parents dans la valeur de l'accomplissement professionnel peut prendre ses racines bien au-delà des choix personnels ou familiaux, notamment dans l'internalisation d'une valeur culturelle, celle de l'*excellence académique* (Asakawa et Csikszentmihalyi, 1998) ou du *sens du travail* (Helly, Vatz-Laaroussi et Rachedi, 2001). Intervient également la valeur de la *réussite économique*, telle qu'elle a été mise en évidence par Eskilson et Wiley (1999) pour les jeunes américains de couleur.

Il est rare dans notre corpus qu'un jeune soutienne des ambitions scolaires et professionnelles de niveau plus élevé que celui de ses parents. Bien qu'ils visent le niveau professionnel suggéré par l'exemple parental, les jeunes ne calquent généralement pas leur orientation. Deux jeunes femmes issues de cultures vietnamienne et haïtienne optent même pour des voies non traditionnelles (génie mécanique, chimie industrielle) et semblent néanmoins très encouragées par leurs parents.

Durant leurs études, les jeunes ne sont pas totalement pris en charge par leurs parents. Les données disponibles indiquent qu'ils travaillent durant la période estivale pour payer, du moins en partie, leurs études supérieures. Certains ont même renoncé au voyage familial annuel en Europe pour demeurer disponibles au travail, et ainsi respecter leurs engagements de contribution. Quelques-uns doivent travailler parallèlement aux études. Seulement quatre ne contribuent d'aucune façon. D'ailleurs, durant leurs études ou à la sortie, plusieurs ont été introduits au marché du travail par leurs parents (dans le même organisme de travail, par une recommandation auprès d'un ex-collègue outremer ou d'un client). (Un jeune a pu également compter sur le soutien

financier de ses parents pour son installation à Toronto. Cette participation financière et matérielle fréquente des parents immigrants dans les premiers projets migratoires de leurs jeunes semble toutefois assez comparable à celle déjà observée chez les parents des jeunes québécois vivant en région (Girard, 2001, p. 4).

Notons que certains jeunes ont choisi de mettre à contribution leurs compétences scolaires dans l'entreprise familiale : une ferme, un restaurant, une entreprise de récupération ou d'informatique (7 cas sur 15 concernés). S'ils ont en tête des projets de croissance concordant avec la vision parentale, la complicité en est d'autant augmentée. Il arrive toutefois que les points de vue, les ambitions ou simplement les intérêts se heurtent et qu'il s'ensuive un désengagement. C'est le cas notamment de quelques jeunes de la relève agricole qui préfèrent s'orienter autrement ou créer leur propre entreprise agricole. Cela aura une incidence parfois négative quant à la relation avec le père, que les années et l'arrivée de petits-enfants parviennent à la longue à améliorer, comme l'atteste ce jeune agriculteur :

Mon père, je le vois souvent encore dans des rencontres d'agriculteurs. S'ils passent, ils vont arrêter dire bonjour. On a deux enfants et ils sont les grands-parents. Ils ont droit de visiter les petits-enfants, mais on n'est pas du genre à rester toujours collés l'un sur l'autre. On ne téléphone pas à toutes les semaines pour savoir ce qu'ils ont fait. On est vraiment indépendants. [...] Mais si on a besoin d'aide, ils sont toujours prêts (jeune homme, 27 ans, deux enfants, agriculteur, parents agriculteurs suisses allemands installés à 30 km).

## ■ Complicité culturelle

Bien que les jeunes en lien étroit avec leurs parents perpétuent davantage les pratiques traditionnelles, il semble que le libre choix prédomine quant à l'origine culturelle des amis et des conjoints, aux pratiques religieuses, aux habitudes domestiques, aux visites de la parenté et aux projets de migration. Ce sont les aînés et les jeunes arrivés au Québec vers la fin de l'adolescence qui ont généralement des positions culturelles assez concordantes avec les attentes de leurs parents. La complicité des filles avec leur mère sur le maintien des distinctions culturelles ne semble pas non plus exceptionnelle. En fait, aînés et cadets se rencontrent presque tous dans le désir de perpétuer le respect à l'égard des parents, la langue maternelle comme langue de communication dans la famille, quelques spécificités culinaires ainsi qu'une certaine connaissance de leur pays d'origine. Néanmoins, on sent clairement les limites de la plupart des jeunes à l'égard des attentes culturelles de leurs parents, une limite intériorisée et généralement soutenue de façon non conflictuelle.

Conscients de la mixité de leur culture autant que des tendances de leur génération, les jeunes adultes savent respecter les attentes légitimes de leurs parents, mais ne s'y soumettent pas pour autant. Ils

savent attendre et se taire. Meintel et Le Gall (1995, p. 110) y voient plutôt des « désaccord[s] qui cache[nt] souvent un consensus plus profond ». De plus, ces auteures se gardent bien de réduire la source de ces désaccords aux seuls décalages culturels ou intergénérationnels. En effet, le degré de scolarisation, la rencontre des mentalités rurale et urbaine peuvent également être en cause.

De leur côté, les parents ne harcèlent pas les jeunes et, le moment venu, respectent généralement leurs choix. Cette observation rejoint celle d'autres chercheuses qui ont noté, chez les parents immigrants les plus scolarisés, une rupture dans la transmission de la pression et de l'oppression ressentie dans leur société d'origine. Ils adhèrent aux valeurs démocratiques, égalitaires et à la notion de liberté individuelle qu'ils rencontrent au Québec. Ces auteures parlent aussi de « la privatisation des valeurs et des savoir-être » que mettent en œuvre les parents (Helly *et al.*, 2001).

## ■ Valeur du respect de l'autorité parentale

Les jeunes interrogés ne paraissent pas avoir souffert d'un contrôle excessif de la part de leurs parents. Plusieurs (surtout les filles) soulignent toutefois l'évolution de ces derniers, l'assouplissement de leurs attentes et de leurs exigences. Tous ceux qui ont eu une adolescence plus tumultueuse, et ont alors bien senti la surveillance de leurs fréquentations, reconnaissent aujourd'hui la nécessité d'un resserrement de l'autorité parentale à cette époque.

Outre l'engagement familial, le respect des enfants à l'égard des parents émerge comme distinction culturelle dont la plupart des jeunes adultes sont très fiers. Une certaine crainte des parents n'empêche pas la gratitude filiale, une reconnaissance de l'expérience des plus âgés, la tolérance et une introjection de la légitimité de l'autorité parentale. Or, les parents semblent rarement abuser de ce pouvoir que les jeunes leur ont consenti. Plusieurs perçoivent chez eux un respect mutuel dans la relation enfants-parents :

Ils demandent toujours beaucoup de respect; on n'engueule pas nos parents. Du moins, on essaye [...] de toujours les traiter avec respect. Ce sont des gens qui nous ont toujours tout donné et à qui on doit reconnaissance. [...] Avoir du respect pour les parents, c'est de voir que les parents, peu importe ce qu'ils peuvent dire, ils essaient de nous aider. Je pense [...] qu'on a beaucoup plus de respect pour nos parents que certains Québécois (jeune femme, 20 ans, habite chez ses parents vietnamiens).

Il faut quand même respecter les personnes plus âgées que nous. Habituellement, on n'a pas le droit de dire un mot sur les affaires genre oncle, tante [...] Habituellement, dans mon pays, on n'a pas le droit de dire quelque chose [sur les affaires familiales]. Sauf que dans ma famille, présentement, ici, ils acceptent ça. Sauf qu'on sait la limite (jeune homme, 21 ans, habite chez ses parents vietnamiens, avec son grand-père et une tante à la maison).

Les jeunes grecs, portugais, latino-américains et vietnamiens de 18 à 22 ans ayant participé à l'étude de Meintell et Le Gall (1995) tiennent des propos similaires, avec toutefois quelques allusions à la pression familiale autour de cette valeur dans certaines familles (obligation de protéger la réputation familiale, attitudes de commandement). Ces auteurs relèvent toutefois, chez les jeunes québécois, une conception assez égocentrique du respect, c'est-à-dire qu'ils sont surtout concernés par le respect qu'ils voudraient recevoir de leurs parents, ou tout au plus par le respect "pour l'espace vital de chacun" (*Ibid.*, p. 101). D'autres études sur la famille québécoise permettent d'observer que celle-ci subit, depuis les années 1960, de profondes mutations, entraînant une instabilité et des difficultés dans ses fonctions d'encadrement (Girard, 2001, p. 2). Les propos de nos jeunes issus de l'immigration régionale, également en contexte de changement culturel profond, offrent alors des pistes de réflexions intéressantes sur la primauté du respect dans l'éducation familiale ainsi que sur l'encadrement parental qu'un tel respect permet.

## ■ LES PARENTS AU CENTRE DU LIEN FAMILIAL

Dans notre analyse, les trois quarts des 45 jeunes en lien étroit avec leurs parents expriment un sentiment similaire envers l'ensemble de leur famille immédiate. Dans les 10 cas de séparation où les jeunes n'habitent plus chez leurs parents, nous observons plusieurs réponses exprimant néanmoins un sentiment de proximité dans le lien familial. Une interrelation nous apparaît alors probable entre, d'une part, le degré de proximité affective ressenti par le jeune à l'égard de ses parents et, d'autre part, sa perception globale d'une proximité avec toute la famille. C'est ainsi que les activités de rassemblement familial chez ou en présence des parents deviennent des activités recherchées, autour desquelles s'actualise périodiquement le lien entre le jeune et l'ensemble de sa famille d'origine (père, mère, frères, sœurs).

Les activités familiales se déroulent effectivement souvent autour des parents. Les fêtes de fin d'année (Noël, jour de l'An), le dîner de Pâques et de l'Action de grâces – rarement une fête traditionnelle ou nationale d'origine étrangère – rassemblent habituellement au moins une fois dans l'année les rejetons les plus éloignés et leur progéniture, auxquels s'ajoutent parfois les grands-parents, un oncle, une tante venus d'outremer. Les anniversaires de naissance sont exploités abondamment dans certaines familles européennes. Dans un cas, on tente même de perpétuer le rituel des vacances familiales, jadis dans le pays d'origine des parents, maintenant dans une version régionale simplifiée et moins coûteuse. Toutefois, c'est le repas familial périodique, souvent hebdomadaire, chez papa et maman, un frère, une sœur ou au restaurant, qui résiste le mieux à l'épreuve du temps. Par conséquent, certains jeunes dont les parents sont séparés se voient déployer beaucoup

d'efforts pour continuer à actualiser le lien avec leurs deux parents naturels et la fratrie. Cet extrait en témoigne :

[Ici, en région,] il n'y a que mon père. On s'appelle à tous les jours si on ne se voit pas. [...] À Noël, on essaie de se voir. C'est difficile, on est tous séparés. Avec sa nouvelle conjointe, ça fait beaucoup de familles à voir. Mais on essaie quand même, on se réserve toujours une journée pour la passer ensemble. Puis les [anniversaires], ça, c'est tout le temps, on les passe toujours ensemble. Que ce soit les fêtes de ses nouveaux enfants ou les fêtes de mes enfants, on est toujours ensemble. [...] [Ma mère,] vient et moi, j'y vais [chez elle]. Ah oui ! C'est officiel ! Et mes frères aussi, c'est officiel ! [...] Le fait que ma famille soit toute à Montréal, mis à part mon père, ça, ça me manque (jeune femme, 27 ans, un enfant, installée en région, parents européens séparés : père dans la même ville, avec nouvelle conjointe et enfants, mère et frères à Montréal, à 600 km).

## LIENS DANS LA FRATRIE

Comme la plupart de leurs contemporains, les jeunes adultes québécois nés de parents immigrants sont souvent au milieu d'une fratrie très mobile, dispersée aux quatre vents. Toutefois, nous observons qu'ils ne se dirigent pas particulièrement outremer. En effet, dans les 53 familles du corpus comportant une fratrie, nous n'avons relevé que 4 cas où un frangin avait migré dans le pays d'origine des parents ; dans 5 autres cas, il s'était installé ailleurs au Canada ou aux États-Unis (Calgary, Toronto, New York, Denver).

Les modalités et la fréquence des contacts entre les membres de la fratrie ressemblent à celles mises en œuvre avec les parents. Bien qu'entre frères et sœurs, on utilise davantage le courrier électronique, la préférence va de loin au téléphone et, autant que possible, aux rencontres véritables. Les frères à proximité partagent parfois une activité sportive (vélo, golf, pêche). Les sœurs préfèrent des sorties en ville, un café, une simple visite, la promenade des enfants. D'ailleurs, ces derniers contribuent fortement au resserrement des liens entre les sœurs vivant à proximité. Les frères, au contraire, se rendent disponibles moins souvent aux rencontres familiales lorsqu'ils sont en couple ou qu'ils ont des enfants, un constat que les jeunes femmes interrogées ont plusieurs fois mentionné :

Pour mon frère, c'est différent. Peut-être un frère... Je m'entendais très bien, mais dès qu'il s'est marié... C'est différent ; c'est normal, je pense. [...] Mon frère, je le vois à la ferme [de mes parents]. On va moins se voisiner [que ma sœur], c'est certain (jeune femme, 28 ans, un enfant, habite dans le même arrondissement que son frère, l'une de ses deux sœurs et ses parents suisses).

De même, soutien moral et confidences s'offrent généralement entre sœurs ou entre frères et sœurs, plus rarement entre frères. Bref,



dans la hiérarchie de leurs relations d'amitié, plusieurs offrent une préférence à leur fratrie.

De mes frères, je m'ennuie beaucoup, beaucoup de mes frères. Leur présence [me manque], tout simplement. On s'appelle presque tous les jours, mais... [...] La famille, pour moi, c'est important [...] plus encore que [la] culture (jeune femme, 27 ans, un enfant, parents européens séparés, père dans la même ville, mère et frères à Montréal – 600 km).

Dans la fratrie, on s'entraide. Une sœur s'engage à vendre le logiciel développé par son frère ; deux sœurs travaillent ensemble dans une école de langues, dont l'une est propriétaire. Ceux et celles qui sont à Montréal hébergent un frère ou une sœur pour quelques mois, le temps d'un stage ou d'un contrat de travail. Nous n'avons relevé qu'un seul cas d'accueil prolongé outremer et deux cas de colocation à Montréal. Toutefois, ces expériences ne sont pas toujours sans accrocs, et les rapprochements géographiques, pas toujours chaleureux (trois cas de frères migrés dans la même ville qui ne se voient presque jamais).

En fait, les frères et sœurs dans la même tranche d'âge semblent démontrer plus d'affinités personnelles et même culturelles. Les aînés reprochent parfois aux cadets leur manque de respect des valeurs traditionnelles. Les cadets se sentent parfois étrangers à leur frère aîné d'une dizaine d'années. Néanmoins, dans les cas de migration vers Montréal, Québec ou l'Europe, les jeunes qui y ont trouvé un aîné pour les accueillir, les aider à trouver un emploi ou un logement ou les introduire à quelques amis, s'en sont trouvés bien heureux. C'est là une forme de solidarité comparable à ce que vivent beaucoup de jeunes québécois des régions issus de parents non immigrants :

J'étais très contente de partir, j'étais vraiment emballée. J'avais très hâte et le fait que mes frères et sœurs étaient déjà à Québec, ça me sécurisait beaucoup. Je n'avais pas à m'en faire, je ne pouvais pas mourir d'ennui, j'avais des gens que j'aime qui étaient déjà là et qui m'attendaient (jeune femme, partie à 22 ans d'une région éloignée – citée dans Girard, 2001).

## ■ LIENS DANS LA PARENTÉ

Dans le groupe étudié, plusieurs jeunes n'ont aucun lien de parenté au Québec<sup>6</sup>. « J'aime beaucoup ma famille, mais je ne les connais pas », exprime en quelques mots le degré d'affectivité entre bien des jeunes québécois nés de parents immigrants et leur parenté lointaine. Toutefois,

---

6. Dans le présent article, la parenté renvoie à la parenté du deuxième degré, soit les grands-parents, oncles, tantes, cousins et cousines propres, des côtés maternel et paternel.

une bonne part comptent au moins un grand-parent, un oncle ou une tante au Québec, une parenté « locale » qu'ils connaissent cette fois assez bien. Ne pouvant explorer en profondeur, dans les limites du présent article, les liens entretenus par ces jeunes avec l'ensemble de leur parenté, nous avons focalisé l'analyse sur la relation avec les *grands-parents* en raison de son caractère inédit qui permet de dépasser « l'image classique du vieillard » pour considérer les grands-parents comme acteurs comme le suggérait Segalen (2000, p. 75), ou encore le Conseil de la famille (1994).

## ■ GRANDS-PARENTS

Les grands-parents vivent dans des contextes diversifiés. Certains partagent le même domicile que le jeune, d'autres habitent la même ville ou sont installés dans une autre ville du Québec (généralement Montréal), alors que plusieurs sont demeurés outremer. Pour chacune de ces situations, nous présentons quelques exemples de la façon dont les jeunes s'approprient ce lien, ce qu'il signifie pour eux ou, quand la distance était trop grande, ce qu'il ne signifie plus.

### ■ À la maison

Seulement cinq jeunes régionaux vivent ou ont vécu avec leurs grands-parents. Ce contact très étroit et privilégié s'est toutefois actualisé de différentes façons. Deux (un Laotien, un Belge) les trouvent encore à la maison familiale, un vit à Montréal avec sa grand-mère italienne durant ses études, un a grandi avec ses grands-parents espagnols à la maison jusqu'à l'âge de 15 ans, et une jeune femme a été élevée par sa grand-mère rwandaise jusqu'à son immigration au Québec, à l'âge de 17 ans. La plupart en retiennent un ancrage linguistique et culturel très marqué, par conséquent plus visible aux autres, ce qui, comme illustré ici, les a tantôt gênés, tantôt amusés :

Ma mère avait trois enfants; mon père travaillait; elle, elle faisait une maîtrise. Donc, mes grands-parents prenaient soin de nous. [...] J'ai commencé à me voir immigrant, puis multiculturel, puis différent des autres... j'avais peut-être 14 ans. Je veux dire, les gens venaient chez nous, et avec mes grands-parents on parlait une autre langue, puis on ne mangeait pas de la même façon, que ce soit de l'huile d'olive ou du jambon [...] Ma grand-mère cuisinait [...] j'arrivais chez nous, puis il y avait des jambons qui pendaient! On n'avait pas la même énergie ni la même culture. [...] L'affectuosité familiale est différente aussi [...] Ma grand-mère est décédée, j'avais 17 ans; mon grand-père, 15 ans. [...] Ils ont joué un rôle de transmission de la culture très fort [...] au point où, moi, je suis capable d'être avec un Espagnol [et d'être considéré comme un] Espagnol (jeune homme, 24 ans, en couple, vit à Montréal, parents espagnols restés en région – 150 km).

## ■ Dans la même ville

Dans quelques cas où les grands-parents demeurent dans la même ville que le jeune, le lien s'actualise dans différents rituels de rencontres, souvent hebdomadaires. L'un (20 ans, chez ses parents) se rend chaque semaine avec la famille au dîner dominical des grands-parents vietnamiens. Un autre (25 ans, un enfant) visite lui-même, chaque semaine, sa grand-mère haïtienne. Un jeune montréalais (24 ans, en couple) se joint souvent à ses parents (habitant à 150 km) lorsqu'ils viennent visiter sa grand-mère égyptienne, résidente dans un centre hospitalier de Montréal. Parmi les quatre cas où les grands-parents habitent une autre ville du Québec ou Toronto, nous ne disposons que d'informations partielles, toutefois assimilables à la prochaine section.

## ■ Outremer

Quand les grands-parents habitent hors frontières (Europe, Haïti, Argentine), les jeunes les ont visités là-bas une fois par année, aux deux ans ou aux cinq ans, généralement durant les vacances estivales de leur enfance et de leur adolescence. Les grands-parents semblent par contre venir beaucoup plus rarement au Québec : « une seule fois », « quelques fois », « quelques fois au début de l'immigration ». Pourtant, ces visites sporadiques ne manquent pas d'imprégner et d'influencer, par la suite, les réflexions identitaires des jeunes. Ainsi, l'un d'eux, n'ayant connu que quelques visites de son grand-père paternel haïtien, rapporte certains étonnements de ce dernier au Québec qui l'ont visiblement marqué.

Par ailleurs, portons attention au témoignage de cette jeune femme d'origine européenne qui, pendant les nombreuses années où ses grands-parents demeuraient outremer, a développé un lien privilégié avec ses voisins âgés. Aujourd'hui, et bien que ses grands-parents aient finalement immigré au Québec, elle considère toujours ses voisins comme ses véritables grands-parents :

C'est un petit peu plus délicat de débarquer chez mon grand-père comme ça. [...] C'est mon grand-père, mais ce n'est pas un grand-père avec qui je suis familière. Je ne le connais presque pas. Je vais plus aller voir mes voisins [...] des vieilles personnes que j'ai longtemps considérées comme mes grands-parents, même quand ma grand-mère est arrivée au Québec. Je ne la connaissais pas, je ne l'avais jamais vue; on me présentait une personne que je ne connaissais pas. [...] Ce n'est pas quatre fois deux mois qui font une grand-mère présente. [...] Ce n'était pas ma grand-mère. Mes grands-parents, c'étaient vraiment les voisins en face de chez nous (jeune femme, 25 ans, un enfant, grand-père maternel à 150 km, grand-mère décédée, grands-parents paternels en Europe).

Or, le fait que plusieurs se sentent étrangers à leurs grands-parents ne rend pas le lien banal pour autant. Dans la plupart des réponses

recueillies, les jeunes remarquent des traits culturels ou des épisodes familiaux qui non seulement les intéressent et les font parfois sourire, mais les éclairent aussi sur ce qu'ils sont. Connaître, même très peu, ses grands-parents, c'est non seulement mieux comprendre ses propres parents, mais aussi, comme en témoignent certains jeunes, être en mesure de replacer l'histoire familiale dans son contexte politique et social :

Mon grand-père [maternel] était un antifranquiste ; il n'y avait pas de travail en Espagne pour un antifranquiste, catalan en plus. Donc, lui, il a dû partir de l'Espagne et trouver un travail en Algérie. Puis, en Algérie, à cause de la guerre de l'Indépendance algérienne, ils sont repartis quand ma mère avait 16 ans en France. [...] Mon grand-père paternel travaillait en Espagne ; il acceptait le régime dictatorial, mais mon père était anxieux ; il ne voulait pas rester dans l'Espagne dictatoriale. Donc, la source de tout ça, c'est l'Espagne dictatoriale (jeune homme, 24 ans, habite à Montréal, parents espagnols à 150 km).

On a toujours beaucoup beaucoup consommé de culture. Mon grand-père maternel, il a fait beaucoup de théâtre, beaucoup de peinture aussi, fait que... on a toujours baigné un peu dans ça, plus ou moins consciemment. [...] Les parents de mon père étaient agriculteurs, [pour qui] cela a toujours été ben important l'éducation (jeune homme, 25 ans, en couple, habite la même ville en région que ses parents espagnols).

Aussi, plusieurs jeunes, aujourd'hui eux-mêmes parents, tentent-ils par divers moyens plus ou moins efficaces de se réapproprier le lien intergénérationnel. Ils se promettent de rendre les grands-parents, les oncles et les tantes de leurs enfants le plus accessibles possible, comme l'indiquent ces propos :

Moi, je correspond avec ma grand-mère paternelle. C'est la seule qui nous reste ; les autres sont décédés dernièrement. [...] Il y a mon parrain qui vient cet été, qui veut se rapprocher de moi, sauf que je ne le connais presque pas. Il m'a peut-être écrit deux, trois fois ; on s'est parlé un petit peu, puis il est venu une fois. Je trouve ça dommage. [...] Mes amis, à Noël, ils sont peut-être 50 dans la maison, mais pas nous autres [...] Mes grands-parents, je ne les connais presque pas, à part ma grand-mère qu'on correspond un petit peu. [...] Ça m'a manqué mes grands-parents. Je regarde mes enfants comment ils sont attachés à leurs grands-parents là... [...] Je n'aurais pas le goût, moi, que mes enfants voient leurs grands-parents une fois aux six mois (jeune mère, 27 ans, deux enfants, parents belges à 150 km, un frère dans la même ville, s'organise pour qu'il y ait des rencontres fréquentes entre grands-parents et petits-enfants).

D'autres, plutôt fascinés par l'exploration du monde, voient davantage dans les liens de parenté une chance inouïe d'avoir un pied-à-terre sur un autre continent, chez ces grands-parents, oncles, tantes, cousins et cousines avec qui, au gré des vacances annuelles, ils ont

développé des liens assez familiers, parfois même des amitiés. Les propos suivants de ce jeune sur sa halte de ressourcement dans la parenté en France, avant de rentrer au Québec après deux ans en Éthiopie, sont révélateurs :

Une chance qu'ils [la parenté] étaient là sinon je serais pas allé [en France]. Après les deux ou trois jours à Paris, on est partis sur le pouce vers Toulouse, vers le sud, puis je suis allé chez ma tante parce que je vais tout le temps là. Elle a un fils de mon âge, mon cousin. On est resté un mois, on s'est promené un peu autour, mais c'était notre point d'attache. [...] C'était la première chose de positive qu'on avait en fin de compte, d'avoir un bon lit, on se rappelait même pas que cela existait [...] puis voir la famille, parler français [...] puis c'étaient des gens que je connaissais. Fait que cela a aidé... (jeune homme, 28 ans, en couple, habite en région éloignée la même ville que ses parents originaires de France et d'Angleterre, aucune parenté en Amérique du Nord).

Ainsi, dans leurs périples, les jeunes n'exploiteraient généralement que les liens parentaux autour desquels ils ont tissé une proximité affective. En l'absence de cet attachement, ils préféreraient souvent contacter un ami. De ce fait, la proximité affective des parents entretenue avec leurs propres parents et fratrie d'outremer (par des visites, des téléphones, des courriers périodiques mutuels) ouvre aujourd'hui à leurs enfants une fenêtre privilégiée sur le monde (Simard, 2003; Simard, Mimeault et Lévesque, 2001).

Tous ces témoignages démontrent le rôle non négligeable des grands-parents, tel qu'il a été relevé à quelques reprises dans d'autres recherches. Ainsi, Castellan (2002), dans son étude sur l'évolution de la figure des grands-parents avec l'âge, mentionne que le jeune adulte intègre une image symbolique de ceux-ci, qui l'amène à « récupérer son passé ». Lemay (1999) observe la fonction importante des grands-parents dans la référence identitaire de filiation individuelle et sociale. Une étude menée auprès d'Américains d'âge pré-universitaire met en évidence à quel point la proximité affective actuelle ou passée avec l'un ou l'autre de leurs grands-parents a marqué plusieurs aspects de la vie de ces jeunes, notamment leurs valeurs et leurs croyances (Brussoni et Boon, 1998). Également, la vaste enquête sociologique et anthropologique d'Attias-Donfut et Ségalen (1998) sur les grands-parents en France offre un éclairage intéressant sur la nouvelle figure grand-parentale, les multiples facettes des relations avec les petits-enfants et l'importance du lien intergénérationnel. Le rôle identitaire plus ou moins consciemment reconnu aux grands-parents expliquerait donc que leur présence apparaisse si souvent indispensable aux parents immigrants. Voyons, toutefois, comment ce jeune souligne l'importance non seulement de la présence des grands-parents, mais aussi d'une tranche d'histoire familiale en terre d'accueil :

Oui, c'est bizarre. [...] tu n'as pas tes grands-parents qui sont ici. Tu n'as pas ta famille ici. [...] Tu ne peux pas dire que tu es Québécois, tu n'as pas de racines québécoises. [...] Ce n'est pas ton pays

à toi, ce n'est pas tes racines non plus. [...] Ton histoire, comme tes parents t'ont racontée, [n'est pas ici]. Tu n'as pas tes ancêtres qui ont vécu, qui ont fait des choses ici (jeune homme, 22 ans, arrivé au Québec à 15 ans, habite chez ses parents français, fait un séjour en France tous les étés).

Également, les grands-parents auraient un rôle cohésif dans l'ensemble de la parenté, lequel nous semble aussi déterminant que celui des parents dans la cohésion du noyau familial du jeune. Ainsi, quand les grands-parents sont devenus inaccessibles – à cause de la distance géographique, de relations trop tendues ou de choix de vie exclusifs de la part des parents –, le jeune adulte prendra rarement le relais de liens que ses propres parents n'ont jamais pu ou voulu entretenir. De même, il n'est pas rare que la mort des deux grands-parents amène un effritement du lien avec la parenté. Toutefois, dans notre analyse, nous avons vu quelques cas de jeunes dans la vingtaine qui tentent de reprendre en main leurs relations avec certains membres de la parenté outremer. Des observations similaires ont aussi été recueillies par Girard (2001) auprès de certains jeunes régionaux québécois nés de parents non immigrants :

En vieillissant, les liens avec la famille, moi, dans mon cas, ont pris beaucoup d'importance. Même souvent, c'est moi qui va provoquer des rencontres de famille [...] Du côté de mon père, à chaque année, on fait au moins une rencontre durant l'été ; on se fait un petit tournoi de golf où tout le monde essaie d'être présent. Et cette fois-là, tout le monde essaie de mettre leurs petites choses [disputes] de côté. [...] Surtout depuis que les grands-parents sont morts, il n'y a plus de lieu de rencontre vraiment. L'atmosphère de Noël, c'était automatique, tout le monde se rencontrait chez mes grands-parents qui restaient, du côté de mon père, juste à côté de chez nous. Depuis que mes grands-parents sont décédés tous les deux, les gens n'avaient plus de lieu de rencontre. Il faut essayer de provoquer ces choses-là. Moi, je trouve ça important. Garder des liens avec les oncles, les tantes et les cousins et les cousines. Ça a pris beaucoup d'importance... (propos de AR-05-46, cité dans Girard, 2001).

Néanmoins, les liens spécifiques des jeunes non immigrants du corpus du GRMJQ avec les grands-parents se révèlent étrangement rares, Girard notant que ces derniers ne jouent un « rôle d'appoint » que pour quelques cas seulement (2001). Il semble donc que cette absence de rapports avec la grand-parentalité démontre ici une cassure intergénérationnelle que l'on n'observe pas chez les jeunes régionaux d'origine immigrée, du moins dans le cas de ceux dont les grands-parents sont géographiquement accessibles, puisque ces derniers participent à la consolidation d'une cohésion familiale élargie.

Il est difficile de dire dans quelle mesure le regard parfois envieux de certains jeunes interrogés, en mal de liens de parenté nombreux et étroits, est justifié. La proximité de ces liens qu'ils remarquent chez « les autres », la taille imposante de certains rassemblements durant la

période des Fêtes... traduisent-elles une solidarité et une proximité affective réelle dans les liens familiaux et parentaux de la plupart des jeunes québécois? Pronovost (2003) observe, chez les jeunes d'aujourd'hui, une affirmation de leur attachement à des valeurs traditionnelles, comme la famille, et ce, malgré les remises en cause de l'autorité familiale et l'importance de leurs réseaux de sociabilité. Galland (1998) fait la même observation en France. Le manque de consensus sur le comportement actuel des jeunes québécois à l'égard de leur famille et parenté incite, cependant, à mener des travaux supplémentaires et comparatifs, notamment auprès des grands-parents qui, comme le remarquait Martine Segalen (2000, p. 76), demeurent les «grands oubliés» des études sur la parenté contemporaine. Il faudrait aussi approfondir la question de la singularité des liens familiaux et parentaux dans le cas des jeunes d'origine immigrée, en y apportant toutes les nuances et subtilités nécessaires.

## ■ CONCLUSION

La famille constitue indéniablement une valeur fondamentale pour la plupart des jeunes adultes nés de parents immigrants installés en région au Québec. Cela se traduit, concrètement, par les liens affectifs et solidaires avec la famille immédiate et certains membres privilégiés de la parenté «locale» ou outremer, tels les grands-parents. Ces liens puisent leur source non seulement dans l'héritage culturel transmis par les parents à ces jeunes, mais également dans l'expérience de déracinement attribuable à l'immigration internationale qu'ils ont connue eux-mêmes et/ou leurs parents. C'est ainsi qu'ils tentent de reconstruire, en terre québécoise, par diverses modalités novatrices, une cohésion familiale pour notamment compenser l'éloignement ou la perte de la famille et de la parenté restée au pays d'origine. À cet égard, les petits-enfants demeurent un facteur capital de rapprochement autour duquel les liens viennent se raffermir et se conforter.

L'analyse des solidarités familiales et des liens intergénérationnels entretenus par les jeunes d'origine immigrée conduit inévitablement à d'autres questions fondamentales relatives à leur processus d'intégration globale. Ainsi, certains auteurs ont démontré comment les expériences de solidarité liées aux valeurs familiales constituaient l'un des quatre principaux facteurs permettant de limiter le processus d'acculturation (Jasinskaja et Liebkind, 2000). Zhou et Bankston (1994), quant à eux, rappellent la valeur du *capital social* légué par la culture d'origine des parents, et l'augmentation du potentiel d'adaptation qui s'ensuit. Dans l'une et l'autre de ces perspectives, la proximité géographique sinon affective des grands-parents est certainement un facteur venant soutenir la transmission du capital culturel des familles immigrantes installées en région.

Les jeunes du corpus d'analyse qui ont le privilège d'avoir ou d'avoir eu leurs grands-parents dans une relative proximité apprécient l'impact culturel et les connaissances historiques qu'ils leur ont légués, et ils parlent généralement d'eux avec attachement et respect. Ce lien privilégié avec les grands-parents (ou, chez ceux qui ont subi leur trop grande absence, le désir de l'offrir à leurs propres enfants) semble être un aspect distinctif – et positif à plusieurs égards – chez beaucoup de jeunes régionaux nés de parents immigrants. Ce lien leur servira de tremplin, par la suite, pour élaborer le métissage culturel et identitaire inédit qui les caractérise, comme nous l'avons déjà exposé dans un autre article (Mimeault, Le Gall et Simard, 2001).

Les embûches au maintien des liens familiaux sont toutefois nombreuses. Les valeurs concurrentes à la famille, notamment la quête d'autonomie et la primauté de l'accomplissement individuel et professionnel, entraînent souvent des migrations lointaines qui mettent à l'épreuve les proximités affectives. Or, si cette observation semble s'appliquer à tous les jeunes adultes québécois, la *distance* à franchir pour garder le lien étroit avec un parent séparé, des grands-parents ou une sœur établis hors frontières est sans contredit une difficulté supplémentaire pour ceux qui sont nés de parents immigrants.

Assurément, la relation entretenue par les parents avec leurs propres parents et fratrie (les oncles, les tantes et les grands-parents des jeunes) constitue non seulement des liens susceptibles d'être continués par les jeunes adultes, mais aussi un exemple relationnel que ces derniers vont tenter de reproduire avec leurs propres père, mère, frères et sœurs, et qu'ils transmettront vraisemblablement à leurs enfants. Il faut toutefois rappeler que le processus d'actualisation des liens familiaux et de parenté par ces jeunes adultes n'est pas statique. En fait, il ne traduit qu'un moment dans le bricolage familial évolutif que les jeunes composent à partir de l'exemple et des liens légués par leurs parents. Par conséquent, des études diachroniques et comparatives s'imposent pour capter cette évolution dans toutes ses nuances. Cela permettra ainsi de poursuivre les réflexions sur ce processus dynamique de construction et de redéfinition du lien familial et de parenté par tous les jeunes, immigrés ou pas, au fil de leur avancée en âge, de la naissance de leurs propres enfants, de la progression de leur vie professionnelle et du vieillissement de leurs parents.



## BIBLIOGRAPHIE

- ASAKAWA, K. et M. CSIKSZENTMIHALYI (1998). « The quality of experience of Asian American adolescents in activities related to future goals », *Journal of Youth and Adolescence*, vol. 27, n° 2, p. 141-163.
- ATTIAS-DONFUT, C. et M. SEGALÉN (1998). *Grands-parents. La famille à travers les générations*, Paris, Odile Jacob.
- BRÜSSONI, M. et S.D. BOON (1998). « Grandparental impact in young adults' relationships with their closest grandparents: The role of relationship strength and emotional closeness », *International Journal of Aging and Human Development*, vol. 46, n° 4, p. 267-286.
- CASTELLAN, Y. (2002). « Comment la figure des grands-parents évolue avec l'âge des enfants », *Dialogue*, n° 158, p. 41-50.
- CONSEIL DE LA FAMILLE (1994). *Familles et grands-parents: une solidarité renouvelée*. Québec, Avis du Conseil de la famille à la ministre déléguée à la Famille.
- DANDURAND, R. (1994). « Jeunes adultes et vie familiale », dans *Jeunes adultes et précarité: contraintes et alternatives*, Actes du colloque de l'ACFAS, Québec, Conseil permanent de la jeunesse, p. 29-35.
- DANDURAND, R. et L. BERNIER (1995). « Actualisation du projet d'enfant chez les jeunes adultes: une comparaison hommes-femmes », dans *Jeunes adultes et précarité: contraintes et alternatives*, Actes du colloque de l'ACFAS, Québec, Conseil permanent de la jeunesse, p. 153-165.
- DUVAL, L. (1997). « Les solidarités privée et publique », dans *Aspects économiques de la vie des jeunes familles biparentales – État de la question*, Sainte-Foy, INRS – Culture et Société.
- ESKILSON, A. et M.G. WILEY (1999). « Aspirations and expectation of college students », *Journal of Youth and Adolescence*, vol. 28, n° 1, p. 51-70.
- GALLAND, O. (1998). « Les valeurs de la jeunesse. Les valeurs en questions », *Sciences humaines*, Auxerre, vol. 79, p. 26-29.
- GAUTHIER, M. (dir.) (1997). *Pourquoi partir? La migration des jeunes d'hier et d'aujourd'hui*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval et Les Éditions de l'IQRC.
- GIRARD, C. (2001). *Famille et réseaux d'origine dans la construction identitaire: espace privé, espace communautaire, espace social*, Chicoutimi, Groupe de recherche sur l'Histoire (GRH), Université du Québec à Chicoutimi (Document non publié).
- HELLY, D., M. VATZ-LAAROÛSSI et L. RACHEDI (2001). *Transmission culturelle aux enfants par de jeunes couples immigrants*, Montréal, Québec, Sherbrooke, Montréal, Immigration et métropoles.
- JASINSKAJA, L.I. et K. LIEBKIND (2000). « Predictors of the actual degree of acculturation of Russian-speaking adolescents in Finland », *International Journal of Intercultural Relations*, vol. 24, n° 4 (juillet), p. 503-518.

- LEMAY, M. (1999). «Le rôle des grands-parents au sein de la famille», *PRISME*, n° 29, p. 74-91.
- MEINTEL, D. et J. LE GALL (1995). *Les jeunes d'origine immigrée. Rapports familiaux et les transitions de vie – Le cas des jeunes chiliens, grecs, portugais, salvadoriens et vietnamiens*, Groupe de recherche Ethnicité et société, Collection Études et recherches n° 10, Université de Montréal et ministère des Affaires internationales, de l'Immigration et des Communautés culturelles (Gouvernement du Québec).
- MIMEAULT, I., J. LE GALL et M. SIMARD (2001). « Identité des jeunes régionaux de parents immigrés au Québec : métissage et ouverture sur le monde », *Cahiers de recherche sociologique*, n° 36, p. 185-215.
- PRONOVOST, G. (2003). «Les valeurs des jeunes», *Observatoire Jeunes et société*, vol. 4, n° 1, Québec, INRS – Urbanisation, Culture et Société.
- SEGALEN, M. (2000). «Enquêter sur la grand-parentalité en France», dans F. Romaine-Ouellette et R.B. Dandurand (dir.), *Anthropologie et Sociétés – Numéro spécial sur les nouvelles parentés en Occident*, vol. 24, n° 3, p. 75-91.
- SIMARD, M. (2003). «Le rapport à l'espace des jeunes issus de parents immigrés en région au Québec: un bricolage inédit?», *Recherches sociographiques – Numéro spécial sur la migration des jeunes*, vol. XLIV, n° 1, p. 57-91.
- SIMARD, M., I. MIMEAULT et M. LÉVESQUE (2001). « Insertion en emploi et pratiques migratoires des jeunes d'origine immigrée en région au Québec », dans L. Roulleau-Berger et M. Gauthier (dir.), *Les jeunes et l'emploi dans les villes d'Europe et d'Amérique du Nord*, Lyon, Éditions de l'Aube, p. 229-242.
- ZHOÛ, M. et C. L. BANKSTON (1994). « Social capital and the adaptation of the 2<sup>nd</sup> generation : The case of Vietnamese youth in New Orleans », *International Migration Review*, vol. 28, n° 4, p. 821-845.



**Q**ue pensent les jeunes de la famille? Quelles conceptions ont-ils de l'école? Quels sont leurs rapports au travail et à l'argent? Sont-ils moins militants que leurs aînés? Les jeunes de familles immigrantes partagent-ils d'autres valeurs? Et quel est donc l'univers culturel des jeunes de la rue?

Telles sont quelques-unes des questions auxquelles tentent de répondre treize spécialistes. Cet ouvrage est le fruit d'une collaboration entre l'Observatoire Jeunes et Société (OJS) et le Conseil de développement de la recherche sur la famille du Québec (CDRFQ).

*GILLES PRONOVOST est professeur associé au Département des sciences du loisir et de la communication sociale à l'Université du Québec à Trois-Rivières et directeur général du Conseil de développement de la recherche sur la famille du Québec. Il mène actuellement des recherches sur les valeurs des jeunes et leurs pratiques culturelles.*

*CHANTAL ROYER est professeure de méthodologie de la recherche au Département des sciences du loisir et de la communication sociale à l'Université du Québec à Trois-Rivières. Chercheure associée à l'Observatoire Jeunes et société ainsi qu'au Laboratoire de recherche en analyses politiques et culturelles, elle s'intéresse à l'univers des valeurs et de la culture chez les jeunes. Elle est présidente de l'Association pour la recherche qualitative.*

#### ONT COLLABORÉ À CET OUVRAGE

Yao Assogba  
Hélène Belleau  
Angèle-Anne Brouillette  
Johanne Charbonneau  
Sarah Charbonneau  
Madeleine Gauthier  
Benoît Gendron  
Sophie Gilbert  
Camil Girard  
Sophie Goulet  
Pierre-Luc Gravel  
Jacques Hamel  
Josiane Le Gall  
Antoine Lutumba Ntetu  
Michel Parazelli  
Lucie Pépin  
Lucie Piché  
Gilles Pronovost  
Anne Quéniart  
Jacques Roy  
Chantal Royer  
Myriam Simard



9 782760 513150

ISBN 2-7605-1315-7